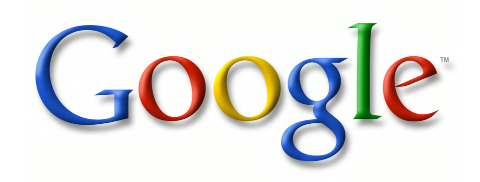
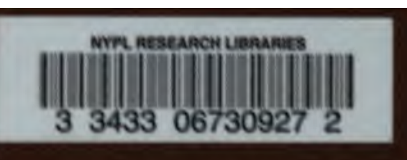


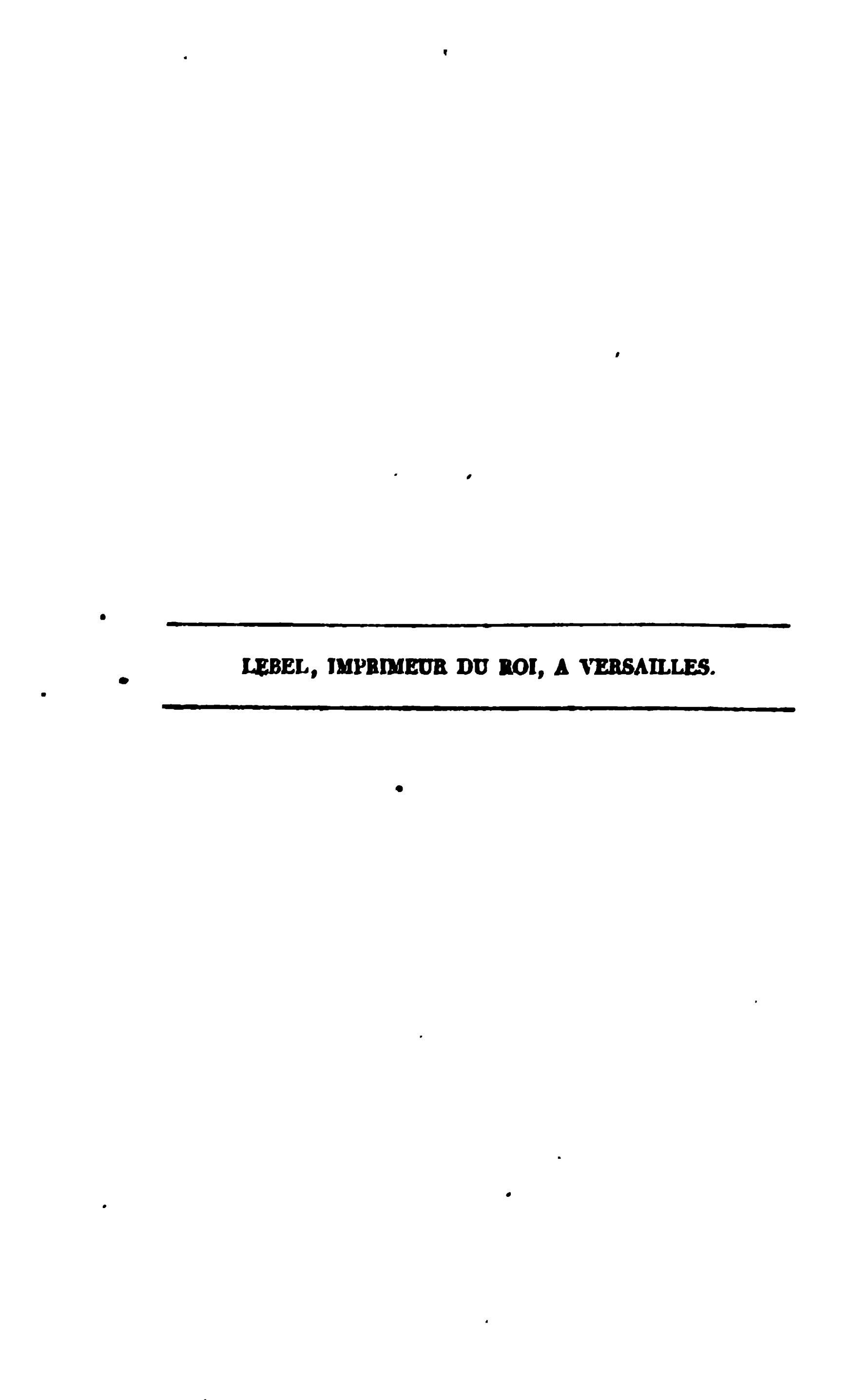


ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M.ME COTTIN.

Amélie Mansfield.



LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI, A VERSAILLES.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MME COTTIN,

AVEC UNE NOTICE

SUR LA VIE ET SUR LES ÉCRITS DE L'AUTEUR.

SECONDE ÉDITION IN-OCTAVO

ORNÉE DE SIX GRAVURES.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

J. L. F. FOUCAULT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA COLLECTION DES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE,

RUE DES NOYERS, N° 37.

1820.

AMÉLIE

MANSFIELD.

AMÉLIE

MANSFIELD.

LETTRE PREMIÈRE.

Amélie Mansfield à Albert de Lunebourg, son frère.

Dresde, 2 mai.

Je t'envoie, mon Albert, une lettre que je reçois dans l'instant, de mon oncle Grandson; lis-la avec attention, et décide-moi. Il me semble que le parti qu'on me propose est raisonnable; cependant je ne le prendrai point sans ton approbation : que ne l'ai-je toujours crue nécessaire pour me guider ! je ne serois pas forcée de penser aujourd'hui que notre intérêt, à tous deux, demande peut-être que nous nous séparions. Mais, en examinant les motifs qui doivent me déterminer, songe, songe, ô mon frère ! s'il est un avantage au monde qui puisse l'emporter sur la douleur de ne plus nous voir.

M. Grandson à Amélie Mansfield.

Bellinzonna (1), 20 avril.

Ma Nièce,

Après avoir passé la plus grande partie de ma vie à courir les mers, je reviens au sein de ma patrie pour y finir mes jours en paix. Trop âgé pour prendre une femme, je sens néanmoins que je ne supporterai pas l'ennui de vivre seul, et je voudrois avoir près de moi une personne dont la société et l'attachement me consolassent du malheur de vieillir ; qui seroit, pendant ma vie, la maîtresse de ma maison, et après ma mort, l'héritière de tous mes biens. Cette personne, ma nièce, si vous y consentez, ce sera vous. Je sais que vous avez beaucoup d'esprit, plusieurs talens, et, ce qui vaut encore mieux, un bon cœur et le caractère le plus aimable. Pour mon seul intérêt, je devrois donc chercher à vous attirer près de moi ; mais un motif plus puissant encore m'y engage, et ce motif, le voici : Je sais que vous êtes très-malheureuse, que votre orgueilleuse famille vous ayant accablée des plus cruelles persécutions, à cause de votre mariage avec mon neveu, ne les a point cessées depuis sa mort ; je sais encore, non par vos lettres si douces et si résignées, mais par les informations que j'ai prises sur votre compte, que ce Mansfield, que vous épou-

(1) Petite ville de Suisse sur les frontières de l'Italie, à deux lieues du lac Majeur.

sâtes malgré tous vos parens, loin de reconnoître cette préférence par une fidélité à toute épreuve, vous abandonna peu de temps après votre mariage ; ainsi, ma chère nièce, puisque vous avez dû tous vos chagrins à l'alliance que vous avez formée dans ma famille, et à l'ingratitude de mon plus proche parent, je sens qu'il est de mon devoir de vous dédommager, autant que je le puis, de ce que votre générosité pour les miens vous a coûté ; c'est donc pour cela surtout que je vous offre de grand cœur ma maison, ma fortune, mon amitié ; et le plus beau jour de ma vie sera celui où je vous recevrai chez moi, et où je presserai dans mes bras votre fils, que, depuis sa naissance, j'ai regardé comme le mien.

Cependant, ma chère nièce, comme vous n'ignorez pas que mon âge est celui de la prudence, et qu'on n'arrive point à soixante ans sans savoir que, pour bien connoître les choses, il faut les examiner attentivement, vous excuserez le désir que j'ai d'être instruit par vous-même de tous les détails de votre conduite avec mon neveu : confession entière, ma chère nièce ; et dites-moi si, après votre mariage, lorsque les premiers feux de l'amour ont été éteints, vous ne vous seriez pas repentie de votre hymen ; si vous n'avez pas fait sentir à Mansfield la grandeur de votre sacrifice, et un peu trop pesé sur la distance de votre naissance à la sienne ? Si les choses s'étoient passées ainsi, Mansfield seroit moins coupable de s'être éloigné de vous ; car, dans un lien comme celui du mariage, où tous les avantages, comme tous les inconvéniens, doivent être mis en commun, rien n'est plus

insupportable qu'une femme qui affecte une sorte de supériorité sur son mari.

Peut-être ma défiance vous offensera-t-elle, et me direz-vous qu'après le mariage que vous avez fait, je suis inexcusable de vous supposer de l'orgueil ; mais je connois celui de votre famille ; les informations que j'ai prises sur votre compte, à Dresde, ne m'ont pas laissé ignorer jusqu'à quel excès elle le porte. Pour ne point y participer, étant du même sang, il faudroit vous croire un ange, et jusqu'à présent, quoique j'aie parcouru presque toutes les contrées du monde, je n'en ai pas rencontré un. Peut-être est-ce une foiblesse, mais, de tous les défauts, l'orgueil est celui que je pourrois le moins supporter dans la personne avec laquelle je vivrois ; et je vous avoue, avec ma franchise ordinaire, que quand j'ai passé ma journée à faire du bien, je trouverois fort mauvais qu'un noble prétendît valoir mieux que moi, seulement parce que ses aïeux auroient été aux croisades.

Je serois fâché, ma nièce, que vous prissiez en mauvaise part ce que je viens de vous dire ; je n'ai d'autre désir que de vous rapprocher de moi ; si j'y mets pour condition le récit sincère de ce qui vous est arrivé, c'est que Mansfield s'est constamment refusé à toute explication ; c'est qu'il est bon que nous nous connoissions tous deux avant de nous réunir, et que, dans les affaires de la vie, il faut voir clair à tout ce qu'on fait. Excusez donc la précaution, même excessive, d'un vieillard qui, quoique très-prévoyant, n'en est pas moins disposé à vous chérir avec toute la cha-' d'un cœur encore jeune.

LETTRE II.

Albert de Lunebourg à Amélie Mansfield, sa sœur.

Dresde, 3 mai.

Je te remets, mon Amélie, la lettre que tu m'as envoyée ce matin; elle prouve que M. Grandson a le sens droit, une grande franchise, et le cœur excellent. La proposition qu'il te fait mérite notre reconnoissance, et peut-être ton consentement..... Ah! mon Amélie! je n'ai point tracé ce mot sans un effort douloureux, et tu crois bien que, si je ne consultois que mon cœur, je te retiendrois ici; mais tu y es si mal sous tant de rapports, on t'y juge si désavantageusement, on rend si peu de justice aux qualités qui te distinguent, qu'il y auroit de la sagesse à t'éloigner; j'espère que ce ne sera pas pour toujours. La raison dissipe enfin les préventions, l'absence peut adoucir les ressentimens, et quelquefois le temps a affoibli la haine; mais, lors même que perdant à jamais l'espoir de retrouver à Dresde la considération dont tu jouissois et que tu mérites, tu croirois devoir te fixer en Suisse, serions-nous séparés pour cela? Quels que soient les motifs qui me retiennent ici, en est-il d'assez puissans pour m'empêcher d'aller revoir ma sœur bien-aimée? Si tu pars, je ne te laisserai point t'exposer seule aux fatigues d'une longue route, je

te conduirai chez ton oncle, je reviendrai aussitôt faire valoir tous mes droits à la main de Blanche, et si je l'obtiens, tu connois ton amie, tu sais si son cœur s'entendra avec le mien pour partager notre temps entre notre patrie et celle dont tu auras fait choix; et s'il me falloit renoncer à la femme que j'aime, si je suis réservé à un pareil malheur, ne sais-tu pas, ô mon Amélie! que ce n'est qu'auprès de toi que je pourrois m'en consoler? Je te verrai ce soir; et nous causerons sur tout cela avec plus de détail.

LETTRE III.

Amélie Mansfield à M. Grandson.

Dresde, 4 mai.

Depuis long-temps, mon oncle, je nourrissois secrètement le désir de quitter ma patrie, et en songeant en quel lieu j'irois fixer mon sort, c'étoit près de vous que mon cœur m'appeloit; jugez si, dans cette disposition, j'ai dû accueillir votre lettre avec tendresse et reconnoissance? Oui, mon oncle, j'irai vous trouver, je vivrai près de vous, j'emploierai tous mes soins à embellir vos jours et à me rendre digne de cette amitié que vous me promettez. Sans désirer vos bienfaits, je ne les craindrai point; car cet orgueil, qui s'effraie de la moindre obligation, et n'en peut supporter le poids, m'est aussi étranger que celui que

vous craignez que je n'aie eu avec mon époux. Non, mon oncle, non, jamais Mansfield n'a pu croire que je souffrois de l'inégalité de nos conditions : comment en auroit-il pu avoir la pensée, lorsque je ne l'ai pas eue un seul instant pendant le cours de notre union ? Si j'ai pleuré souvent sur mes nœuds infortunés, soyez-en sûr, mon oncle, ce n'étoit pas l'orgueil qui faisoit couler mes larmes. Je vais travailler sans interruption au récit que vous me demandez; il rouvrira toutes mes blessures, mais s'il vous satisfait et accroît votre intérêt pour moi, je ne me plaindrai point d'avoir réveillé ces douloureux souvenirs. Ah! mon oncle, vous verrez combien j'ai souffert, et peut-être verserez-vous quelques pleurs sur mon sort; mais souffrir est le partage de tout ce qui respire, et si je passe en paix mes dernières années, sans doute je n'aurai pas le droit de me plaindre du mien. Ne vous étonnez point, mon oncle, de me voir envisager la fin de ma vie; je n'ai encore, il est vrai, que vingt-deux ans; mais si la marche du temps se calculoit par la vivacité des sensations et le nombre des peines, j'aurois déjà beaucoup vécu, et je sens que mon cœur, épuisé et flétri, a besoin de repos comme au bout de la plus longue carrière.

LETTRE IV.

Amélie Mansfield à M. Grandson.

Dresde, 8 mai.

Voici, mon oncle, le récit que vous désirez; il est écrit dans toute la sincérité de mon cœur. Après l'avoir lu, vous saurez ma vie comme je la sais moi-même. Peut-être le trouverez-vous un peu long, mais je me suis trop hâtée de le faire pour avoir eu le temps de l'abréger. Je vous demande votre indulgence pour quelques pages sur ma première enfance, qui a eu trop d'influence sur ma destinée pour devoir les supprimer, et je vous la demande plus encore pour quelques détails de généalogie, qui m'ont paru indispensablement nécessaires à l'intelligence de plusieurs événemens.

HISTOIRE D'AMÉLIE.

Le comte de Woldemar, mon grand-père, enorgueilli de tenir à une famille qui avoit donné des souverains à la Saxe et des rois à la Pologne, jura une haine immortelle à ceux de ses descendans qui altéreroient, par une mésalliance, la pureté d'un sang aussi illustre. Après avoir uni son fils unique, le baron de Woldemar, à la fière et riche héritière des comtes de Kybourg, et ses deux filles, l'une au comte de Lunebourg, mon père, et l'autre au baron de

Geysa, il craignit que s'il ne pouvoit veiller lui-même aux mariages de ses petits-enfans, ils ne formassent des nœuds indignes de leur naissance. Pour prévenir un malheur qu'il regardoit comme le plus grand de tous, et n'imaginant pas de plus nobles alliances que celles qui se contracteroient dans le sein même de sa famille, il fit un testament par lequel il instituoit son petit-fils, Ernest de Woldemar, héritier de son titre et de sa fortune, à condition qu'il épouseroit Amélie de Lunebourg, sa petite-fille ; en cas de refus de ma part, il me dépouilloit de ma portion dans son héritage, et faisoit succéder Blanche de Geysa, son autre petite-fille, à mes droits comme à la main d'Ernest; enfin, si ce dernier se refusoit à épouser l'une ou l'autre de ses cousines, il transmettoit son titre et sa fortune à Albert de Lunebourg, mon frère, en obligeant alors celui-ci de s'unir à Blanche de Geysa.

C'est ainsi qu'il décida de notre sort bien avant l'âge où notre cœur pouvoit être consulté; il mourut peu après, satisfait d'avoir assuré la noblesse de son sang, et sans avoir seulement pensé que, dans de pareils projets, les inclinations dussent entrer pour quelque chose.

Jusqu'à ce moment nous avions habité Dresde; car, pour faciliter l'exécution de ses volontés, il avoit exigé qu'Albert et moi fussions élevés chez lui avec Blanche et Ernest. Quoique ce dernier n'eût que dix ans, et que j'en eusse à peine neuf, nous étions déjà instruits de notre future union, et déjà mon cœur se révoltoit contre elle; le caractère violent et emporté

d'Ernest le rendoit le fléau de tout ce qui l'entouroit : insolent avec ses gens, il prétendoit exercer le même empire sur ses petits compagnons, et il ne se passoit guère de jour que Blanche et moi ne fussions les victimes de sa tyrannie ; aussi le détestions-nous toutes deux. Son caractère altier ne fléchissoit que devant mon frère, qui, plus âgé de quatre ans, lui en imposoit par sa fermeté et sa raison. Un jour cependant (ce fut le dernier que nous passâmes ensemble et celui qui mit le comble à mon aversion,) Ernest me tenoit par le bras et vouloit me faire mettre à genoux pour lui jurer soumission et obéissance, je me débattois pour lui échapper ; il menaçoit de me frapper si je n'obéissois pas, lorsque Albert parut, vola à mon secours et m'arracha des mains de son cousin. Celui-ci, furieux, s'élança sur mon frère ; Albert, maître de ses sens, et usant de la supériorité que l'âge lui donnoit sur son adversaire, lui saisit les mains, le poussa contre la porte, et l'alloit chasser de l'appartement, lorsque Ernest, dont la colère doubloit les forces, parvint, par un mouvement brusque et inattendu, à reprendre sa liberté ; et, saisissant un gros livre, il le jeta avec tant de violence à la tête de mon frère, qu'à l'instant je vis celui-ci, couvert de sang, tomber sans mouvement sur le plancher. Je le crus mort, et dans mon désespoir je parcourois la chambre en criant : *Il est mort! il est mort!* Ernest, effrayé, me conjuroit de me taire et de l'aider à secourir Albert ; mais, loin de l'écouter, je continuois à crier : *Au secours! au secours!* Ernest, irrité du bruit que je faisois, et craignant d'être surpris, mit

ses deux mains contre mes lèvres avec tant de fureur, que je sentis aussitôt ma bouche en sang : « O le méchant ! m'écriai-je, il veut me tuer aussi. » Cependant ma tante, dont la chambre n'étoit pas éloignée de celle où se passoit cette scène, m'ayant enfin entendue, se hâta d'accourir ; elle fut effrayée de l'état où elle nous trouva tous trois. En l'apercevant, Ernest s'éloigna de moi, mais demeura dans la chambre, et regarda fièrement sa mère, comme décidé à braver sa colère. Pour moi, je me jetai dans les bras de ma tante, en lui disant : « Votre méchant fils a tué mon frère, je ne l'épouserai jamais, je mourrois plutôt que d'être sa femme. » Ma tante m'embrassa en silence, et s'empressa de relever mon frère ; on lui donna du secours, et au bout de trois jours il fut guéri. Pour moi, renfermée dans son appartement, je refusois toujours de voir Ernest, contre lequel je montrois une si forte haine, que ma tante, craignant de l'augmenter en nous laissant plus long-temps ensemble, se détermina à envoyer son fils à l'université de Leipsick. Avant son départ, elle voulut exiger qu'il vînt me demander pardon ainsi qu'à mon frère ; mais il s'y refusa obstinément, en disant que, comme je lui appartenois, il avoit justement puni Albert, qui vouloit l'empêcher de disposer de moi, et qu'il expireroit plutôt que de s'humilier devant celle dont il devoit être le maître. Quand on me rapporta ces paroles, je jurai que jamais il ne seroit le mien ; et comme ma tante s'efforçoit de m'adoucir, en me remontrant qu'il ne convenoit pas aux femmes d'avoir tant de rancune, je lui répondis, en me jetant dans

les bras d'Albert, que jamais je ne pardonnerois le mal qu'on feroit à mon frère. Madame de Woldemar perdant alors tout espoir de réconciliation pour le moment, n'insista plus pour qu'Ernest parût devant moi, et il partit sans que nous nous fussions revus.

Au bout de deux mois d'absence, le baron de Woldemar, son père, mourut, et ma tante se retira dans la terre de ce nom, située au milieu de la fertile vallée de Plaven, à une très-petite distance de Dresde. Elle auroit beaucoup désiré que mes parens me laissassent avec elle; mais mon père, peu satisfait de l'éducation qu'elle avoit donnée à Ernest, refusa constamment de céder à ses prières, et m'emmena avec lui dans sa terre de Lunebourg, où il fut s'établir avec toute sa famille.

Mon père, quoique d'une haute naissance, avoit l'esprit trop juste et le caractère trop généreux, pour s'enorgueillir d'un avantage qu'il devoit au hasard, et pour croire que le mérite fût attaché à la seule noblesse du sang. Sa façon de penser s'accordant à cet égard avec celle de ma mère, l'éducation de mon frère et la mienne s'en ressentirent. On nous apprit sans doute à respecter notre nom, mais la vertu avant lui. C'est à cette excellente école que s'est formé mon frère, le meilleur des frères; c'est là que s'est développée cette raison qui l'élève au-dessus des foiblesses humaines, et cette sensibilité qui l'y fait compatir; c'est là qu'il a puisé cette austérité de principes et cette indulgence de cœur qui font de lui le guide le plus sûr, l'ami le plus tendre et le bienfaiteur le plus délicat. Ah! mon oncle, quand vous connoîtrez mon

Albert, quand vous saurez tout ce qu'il m'a sacrifié, vous verrez s'il est possible que je trace jamais son nom sans l'accompagner d'éloges et de bénédictions.

La terre de Geysa étant contiguë à celle de Luneboug, nous passions presque tous nos jours avec Blanche. Je ne sais s'il faut attribuer aux conseils de mon frère, à la société d'Albert ou à un heureux naturel, l'esprit précoce de cette charmante amie; mais il est certain qu'elle étonnoit d'autant plus par la justesse de son jugement et la vivacité de ses réparties, que ses parens, imbus du même orgueil que la baronne de Woldemar, et n'ayant aucune des qualités qui le faisoient excuser dans celle-ci, ne pouvoient s'attribuer aux yeux de personne les brillantes qualités qu'on admiroit dans leur fille.

Quatre ans se passèrent ainsi; et pendant cet intervalle, nous allions souvent chez madame de Woldemar; elle m'accabloit des plus tendres caresses; et j'aurois payé son affection de toute la mienne, si le nom de fille, qu'elle me donnoit sans cesse, ne m'eût rappelé le désagréable souvenir de l'époux qui m'étoit destiné. Je savois confusément par Blanche, à qui son père ne pouvoit rien cacher, que les maîtres d'Ernest portoient les plaintes les plus graves contre la violence de son caractère; la sévérité n'avoit pas plus d'empire sur lui que la douceur; il s'indignoit de l'une, méprisoit l'autre; enfin, malgré les progrès extraordinaires qu'il faisoit dans les sciences et les témoignages qu'on ne pouvoit s'empêcher de rendre à la supériorité de son intelligence, ses maîtres, fatigués de ses dédains et de son indocilité, le menacèrent de le renvoyer à

sa famille; il ne put souffrir qu'on en eût seulement la pensée; et, secouant un joug qui lui sembloit avilissant, il quitta l'université et revint chez sa mère.

Madame de Woldemar étoit seule dans sa terre quand il arriva; il lui fallut peu de jours pour reconnoître dans son fils les mêmes défauts qu'il avoit dans son enfance, mais accrus par l'âge et enracinés par l'habitude : aussi la malheureuse mère se garda-t-elle bien de nous l'amener, ni même de nous faire part de son arrivée. Après y avoir réfléchi long-temps, elle se détermina à le faire voyager. Cependant, trop sûre que l'autorité d'un gouverneur ne ferbit qu'accroître la fougue de ce bouillant caractère, elle prit la résolution hardie de le confier à un jeune homme qui n'avoit guère que six ans de plus que lui, mais dont elle connoissoit les mœurs, la sagesse, et qui seul avoit su prendre de l'ascendant sur Ernest, et s'en faire écouter et chérir, tout en le blâmant souvent, et lui résistant toujours.

Ma tante ne fut pas long-temps sans se féliciter du parti qu'elle avoit pris; toutes les lettres de son fils lui annonçoient d'heureux changemens; elle ne cessoit de nous dire : « J'ai eu tort de vouloir conduire mon Ernest comme un homme ordinaire; il sent trop sa dignité et sa valeur pour pouvoir se soumettre à d'autre empire qu'à celui de sa propre raison; voyez, depuis qu'il est libre et maître de lui-même, comme il revient à toutes les vertus! »

Je croyois que ces éloges n'étoient que l'effet de l'aveuglement d'une mère, et de son désir d'affoiblir mon aversion; je le croyois d'autant plus, que j'en-

tendois les domestiques et les paysans raconter tout ce qu'ils avoient eu à souffrir de l'humeur indomptable d'Ernest pendant son dernier séjour chez sa mère; et ces faits, que tant de témoins attestoient, avoient bien plus de poids dans mon esprit qu'un changement dont ma tante seule me parloit. Chaque fois qu'elle entamoit ce sujet, je répondois à peine. Irritée de ce silence obstiné, elle me reprocha un jour avec tant d'amertume et de dureté l'éloignement que je montrois pour son fils, qu'habituée comme je l'étois à la tendre indulgence de mes parens, je fus d'autant plus blessée du ton de ma tante, et je sentis redoubler la déplaisance que m'inspiroit le séjour de Woldemar, où je ne rencontrois jamais qu'une société composée de la plus haute noblesse du pays, subjuguée par les mêmes préjugés, et soumise à une étiquette ridicule, dont madame de Woldemar aimoit mieux supporter l'ennui que de sortir du cercle que l'orgueil avoit tracé autour d'elle; aussi, quand j'avois passé quelques mois dans sa terre, avec quelle joie je quittois ce séjour où tout respiroit la contrainte, la hauteur et le faste, pour retrouver la douce liberté et les visages rians de Lunebourg! Le genre d'esprit de mon père ne lui permettoit point d'adopter les usages de la noblesse saxonne, qui, n'admettant aucun mélange dans les diverses classes de la société, apportent un obstacle invincible à ce que les hommes de mérite soient traités comme ils doivent l'être. Il aimoit passionnément les arts et les lettres; il accueilloit, il recherchoit les savans et les artistes célèbres; aussi sa terre étoit-elle l'asile des talens et des lumières; et,

pour être admis chez lui, une grande célébrité étoit plus utile qu'un grand nom. Tel fut le motif de la distinction avec laquelle il reçut votre neveu; sur la réputation de M. Mansfield, mon père désiroit le connoître et l'attirer chez lui. Etonné de voir dans un âge aussi tendre le talent de la poésie porté à un si haut degré, il ne tarissoit point sur tout ce que promettoit un si rare génie; mais, lorsqu'après quelque temps de séjour à Lunebourg, il découvrit que M. Mansfield étoit encore peintre et musicien, l'affection qu'il prit pour ce jeune homme fut si ardente, qu'elle devint communicative; ma mère le traitoit comme son fils, et il n'y avoit plus de bonheur à Lunebourg que quand M. Mansfield y arrivoit. Assurément mes parens étoient loin de voir en lui l'époux de leur fille, et je doute même qu'ils eussent jamais donné leur consentement à un pareil choix; mais ils ne prévoyoient pas que ce sentiment d'admiration, auquel ils se livroient sans réserve, alloit devenir dans mon ame un sentiment plus tendre. J'avois alors quinze ans; je ne voyois que par les yeux de mon père, et je chérissois tout ce qu'il aimoit; j'étois, comme lui, portée à l'enthousiasme et douée de la même vivacité d'imagination. Les éloges qu'il ne cessoit de prodiguer à M. Mansfield, m'éblouirent et m'enivrèrent; je commençai par prendre pour ses talens une adoration qui passa bientôt jusqu'à sa personne; mais je le regardois comme un être d'une espèce trop supérieure, pour croire qu'il pût m'inspirer un sentiment qui demande de l'égalité; tandis que, de son côté, ma naissance lui paroissoit trop au-

dessus de la sienne, pour me voir autrement que comme la fille de son ami et de son protecteur.

J'avois quelques talens, qu'il se plaisoit à perfectionner lorsqu'il venoit à Lunebourg; sa voix sensible et mélodieuse m'apprenoit à rendre des sons plus touchans; il me faisoit réciter ses vers, où l'amour étoit peint avec tous ses charmes : un éloge de sa part me ravissoit. Que de fois, enchantée d'avoir obtenu son approbation, je m'échappois pour aller verser des larmes d'orgueil et de joie! Je répétois alors ses moindres expressions, son geste, son regard, je n'oubliois rien; et quand je rentrois dans le salon, s'il s'approchoit de moi, s'il m'adressoit quelques mots flatteurs, mon cœur palpitoit, mes joues devenoient brûlantes, ma voix trembloit, et à peine pouvois-je savoir ce que je répondois. Ce trouble me désoloit, non par la crainte qu'il ne révélât à M. Mansfield un sentiment que j'ignorois moi-même, mais par la mauvaise opinion qu'il devoit lui donner de mon esprit; je me sentois si embarrassée devant lui, que je croyois lui devoir de la reconnoissance pour les encouragemens qu'il daignoit m'accorder. Combien Blanche me sembloit heureuse d'oser causer avec lui! que j'enviois cette piquante vivacité à laquelle il donnoit tant de louanges! sans que mon amitié pour Blanche en fût altérée. Je pleurois de dépit de me sentir moins aimable qu'elle, et dans ce moment je laissois voir un désordre dont il étoit bien difficile qu'il ne pénétrât pas le motif. Cependant, soit par respect pour ma jeunesse et ma naissance, soit par la crainte de perdre les bontés de mon père, il ne

m'avoit jamais laissé entrevoir son amour, et j'ignorois toujours le mien, lorsque la baronne de Woldemar vint passer quelque temps à Lunebourg. D'un coup d'œil, elle eut bientôt pénétré ma prédilection pour M. Mansfield; et, révoltée de voir un semblable rival à Ernest, elle s'en vengeoit en saisissant toutes les occasions de traiter M. Mansfield avec le mépris le plus marqué; mais, loin de m'éloigner de lui par cette conduite, elle me le rendoit plus cher, et me faisoit chercher avec empressement tous les moyens de le dédommager des mortifications dont elle se plaisoit à l'accabler. Si je le voyois rougir et prêt à s'offenser des sarcasmes indirects qu'elle lui lançoit, je rougissois plus que lui, je lui adressois la parole du ton le plus doux que je pouvois trouver, en le regardant d'un air plus doux encore; alors il s'attendrissoit, baissoit les yeux, et gardoit un silence qui sembloit lui coûter trop, pour que je ne démêlasse pas que celle qui obtenoit de lui un pareil effort ne devoit pas lui être indifférente. Cependant il ne disoit rien, et peut-être ne se seroit-il jamais déterminé à me parler, si un hasard imprévu ne l'eût forcé à cet aveu.

Un matin je dessinois dans une galerie qui n'étoit séparée du cabinet de mon père que par une porte vitrée couverte d'un rideau. M. Mansfield y vint sous le prétexte de chercher quelques crayons; il s'approcha de moi, loua mon ouvrage, et, appuyé derrière ma chaise, il me regardoit travailler en silence, lorsque tout à coup nous entendîmes ma mère et madame de Woldemar entrer dans le ca-

binet à côté, et commencer à parler assez bas. Comme il n'y avoit d'issue pour sortir de la galerie que la pièce où elles étoient, j'allois la traverser, quand, les voix s'élevant peu à peu, j'entendis prononcer mon nom, je m'arrêtai. M. Mansfield me regardoit, comme pour chercher dans mes yeux ce qu'il devoit faire. Je ne savois à quoi me résoudre; plus nous restions, plus l'embarras de nous montrer augmentoit, et plus mon intérêt me pressoit d'écouter.

« Amélie m'est bien chère, disoit ma tante, son esprit est au-dessus de son âge, son ame est pleine d'énergie, et la douce sensibilité de son caractère est plus séduisante encore, s'il est possible, que les charmes de sa figure; mais tant d'avantages seront perdus, si vous ne veillez sur votre fille, peut-être le sont-ils déjà; je rougis de le penser, et pour l'honneur de son nom, et pour l'honneur de celui qu'elle doit porter un jour..... Amélie aime. — Amélie aime! s'écria ma mère étonnée. » A cette exclamation, une rougeur brûlante couvrit mon front; je feignis de continuer mon ouvrage, mais un nuage étoit sur mes yeux, et je ne voyois rien que M. Mansfield, qui me fixoit avec des regards remplis de tendresse et d'inquiétude. « Je ne vous dissimulerai pas, continua la baronne, que je suis profondément blessée de ce qui se passe chez vous; je ne désapprouve pas qu'on estime le savoir et les talens, mais non pas au-dessus de ce qu'ils valent : ici ils ont été mis avant tout. Amélie n'a point été élevée comme son rang l'exigeoit : entourée, depuis son adolescence, de gens sans nom, de littérateurs, de baladins, auxquels elle vous voyoit,

ainsi que son père, prodiguer inconsidérément vos éloges et votre amitié, comment auroit-elle appris à respecter sa naissance? Aussi, qu'en est-il arrivé? C'est que, n'ayant point le sentiment de sa dignité, elle s'est avilie, elle, Amélie de Lunebourg, l'épouse destinée à Ernest de Woldemar, jusqu'à aimer un M. Mansfield! » A ce nom, le crayon échappa de ma main; M. Mansfield la pressa entre les siennes; je ne la retirai pas. « Je crois bien, reprit ma mère, qu'Amélie admire les talens de M. Mansfield, mais non qu'elle lui accorde une préférence répréhensible. — Je voudrois pouvoir en douter, répliqua la baronne; mais son amour se décèle par des signes trop certains, pour qu'il puisse me rester l'ombre d'un doute, et je m'étonne comment vous n'en avez pas été frappée. Direz-vous aussi que vous n'apercevez pas que de son côté ce Mansfield ne l'aime ou ne cherche à la séduire? » A ces mots, M. Mansfield tomba à mes genoux, et m'entourant de ses deux bras, il me dit d'une voix étouffée : « Oui, je vous aime mille fois plus que ma vie; mais le ciel m'est témoin que je suis si éloigné de vouloir vous séduire, que, sans un événement qui me met dans l'impossibilité de me taire, mon respect pour votre rang m'eût fait renfermer mon secret dans mon cœur, et que je serois plutôt mort que de vous le révéler. » A ces mots, je cachai mon visage entre mes mains, pour dérober à M. Mansfield la joie que me causoit un tel aveu; il alloit reprendre la parole, lorsqu'il fut interrompu par la baronne, qui répondoit, avec un accent haut et impérieux, à quelque objection

que ma mère lui avoit faite, et que l'aveu de M. Mansfield m'avoit fait perdre. « Quoi qu'il en soit, ma sœur, comme mes droits sur Amélie sont presque aussi puissans que les vôtres, puisque, étant destinée à Ernest, je la regarde déjà comme ma fille, et qu'il faut qu'elle se rende digne de l'être, j'exige que, dès demain, on la sépare de M. Mansfield; et puisque vous refusez de le chasser de chez vous, j'espère qu'il me sera permis de garder Amélie avec moi tout le temps qu'il passera ici. »

Les observations de la baronne avoient fait quelque impression sur l'esprit de ma mère, et, lors même qu'elle les auroit trouvées fausses, comme elle ne voyoit aucun inconvénient à me séparer de M. Mansfield, elle s'engagea à obtenir de mon père la permission de me laisser partir dès le lendemain pour Woldemar.

A cette conclusion, je sentis une vive douleur. M. Mansfield, pâle et agité, me regardoit avec des yeux où se peignoient l'incertitude et l'effroi; il n'osoit me parler; mais à peine eut-il entendu ma tante et ma mère s'éloigner, qu'il rompit le silence. « Quel sera mon sort, me dit-il? Faut-il vous perdre à jamais! — Si mon père l'ordonne, je partirai; mais recevez la promesse que je ne serai jamais la comtesse de Woldemar. — O mon Amélie! me dit-il en versant des larmes, si vous savez aimer, cette promesse peut-elle vous suffire? Maintenant que j'ai osé vous ouvrir mon cœur, et que j'ai pu lire dans le vôtre, il ne m'est plus possible de renoncer à vous; et, m'ôter l'espoir de vous posséder un jour, c'est prononcer ma mort.

— Eh bien! interrompis-je vivement, je jure, si je suis jamais libre, de ne vivre que pour vous, et de ne changer mon nom que pour le vôtre. — J'y compte, répliqua-t-il avec transport, généreuse Amélie; vous venez d'assurer mon bonheur. » Ces mots, sa joie, son air de triomphe, me firent sentir la force et l'importance des paroles qui venoient de m'échapper. Honteuse de m'être engagée par un pareil serment sans le consentement de mon père, je quittai la galerie précipitamment, dans une confusion inexprimable.

Le même jour, en sortant de table, mon père me prit par la main, et me dit : « Votre tante désire vous emmener demain avec elle, Amélie; n'y consentez-vous pas avec plaisir? — Ce n'est jamais avec plaisir que je me sépare de mon père, répliquai-je timidement. — Il faut pourtant vous accoutumer à savoir le quitter, reprit la baronne, puisque vous n'êtes pas destinée à passer vos jours près de lui. — C'est pour cela, Madame, que je voudrois lui consacrer tous ceux dont je peux disposer encore. — Pardonnez, ma sœur, dit mon père en s'adressant à la baronne, si je vois avec satisfaction que le vœu de ma fille, comme le mien, est de nous séparer le plus tard possible: Amélie restera ici. » A ces mots, M. Mansfield, qui sembloit ne pas écouter la conversation, laissa échapper un mouvement de joie, et je baisai la main de mon père avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire. Ces signes d'intelligence n'échappèrent pas à la baronne; elle nous considéra un moment en silence, et se retournant vers ma mère, elle lui dit froidement : «Vous n'avez donc pas instruit M. de Luneboug du

motif particulier qui m'engage à emmener Amélie ? — J'ai cru, répondit ma mère un peu embarrassée, qu'il suffisoit, pour le déterminer, de lui parler de votre désir. — Vous voyez bien que vous vous êtes trompée, et qu'il faut tout dire. » Mon père parut surpris : « Que signifie ce mystère ? interrompit-il, et qu'avez-vous à m'apprendre ? » Ma tante, sans lui répondre, fixa ses yeux sur M. Mansfield, avec l'expression du plus profond mépris. Mon père, qui suivoit tous ses mouvemens, ayant cru apercevoir dans ce regard le désir de ne point s'expliquer devant un étranger, ajouta aussitôt : « Est-ce quelques secrets de famille que vous voulez me confier, et M. Mansfield est-il de trop ici ? — De trop, répliqua la baronne avec un dédain encore plus marqué ; n'est-ce que d'à présent que vous vous en apercevez ? » A ces mots, la frayeur me saisit ; je craignis que madame de Woldemar n'accusât Mansfield de séduction, et que mon père, irrité, ne le bannît de chez lui en m'ordonnant de ne plus le revoir. Pour éviter un pareil éclat, je crus que le meilleur parti étoit de céder aux ordres de ma tante ; et, me tournant vers elle, je lui dis d'une voix tremblante : « Puisque vous avez la bonté, Madame, d'attacher tant de prix à mon séjour à Woldemar, si mes parens le permettent je suis prête à vous suivre. » Cette réponse, les paroles de la baronne, surtout l'excès de mon trouble, découvrirent sans doute à mon père, et les soupçons qu'on avoit formés, et le mystère qu'on lui cachoit ; car, sans demander aucun éclaircissement, il se contenta de me dire, d'un ton un peu plus grave : « Je suis bien aise,

Amélie, que vous n'ayez pas attendu mes ordres pour obéir à votre tante; l'amitié qu'elle vous témoigne, et les droits qu'elle doit avoir sur vous, mériteroient bien quelques sacrifices de votre part, si c'en pouvoit être un de partir avec elle. » Après cette phrase, il me fixa; je rougis alors; il eut pitié de mon embarras, et me dit d'un ton plus doux : « Mon Amélie, retirez-vous dans votre appartement, vous devez avoir des préparatifs à faire pour votre départ. » Je me levai; il me tendit les bras, je m'y précipitai en pleurant. « Calme cette douleur, mon enfant, me dit-il, nous ne nous séparons pas pour long-temps, nous nous reverrons. » Hélas! oui, je devois le revoir bientôt, mais pour lui dire un éternel adieu.

Pendant cette scène, M. Mansfield avoit changé plusieurs fois de couleur. Du reste du jour il ne put m'entretenir; mais le lendemain, comme je descendois de très-bonne heure dans le salon pour chercher un ouvrage que je voulois emporter, M. Mansfield, qui m'avoit entendue sortir de mon appartement, se hâta de me joindre; il avoit l'air abattu. « Vous avez donc consenti à vous éloigner? me dit-il tristement. — Que pouvois-je faire, M. Mansfield ? N'avez-vous pas vu hier quels regards madame de Woldemar lançoit sur vous ? Elle alloit vous accuser d'être la cause de mon refus, et mon père ne vous l'auroit peut-être pas pardonné. — Eh ! qu'importe, Amélie, il falloit m'exposer à sa colère, il falloit tout risquer, tout souffrir, plutôt que de partir avec votre tante; mais à votre âge on est si craintive ! Hélas ! on ne sait point aimer. — Après ma promesse, vous osez dire que je ne sais

point aimer! m'écriai-je en levant les mains au ciel. — Amélie, reprit-il très-vivement, tout nous sépare, la naissance, la fortune, la volonté de vos parens, les engagemens qui vous lient; puis-je espérer trouver dans un si jeune cœur assez d'énergie, d'élévation et d'amour, pour surmonter tant d'obstacles et vaincre tant de préjugés? Serez-vous supérieure à tout votre sexe par la force de votre caractère, comme vous l'êtes par les charmes tout-puissans qui vous ont rendue l'objet de mon adoration? Et quand il s'agira de vous donner à un homme que vous abhorrez, et de prononcer l'arrêt de ma mort, aurez-vous le courage de résister? — M. Mansfield, repris-je, j'ai du courage, et beaucoup; je saurai l'opposer à tout, hors aux prières de mon père; s'il me demande mon malheur, je consentirai à mon malheur; mais, tranquillisez-vous, il ne voudra jamais celui de sa fille. » En finissant ces mots, je crus entendre la voix de ma tante sur l'escalier, et je m'échappai. Deux heures après, je montai dans sa voiture avec elle pour nous rendre à Woldemar. Elle ne me fit aucun reproche, ne m'adressa aucune plainte, ne prononça pas une seule fois le nom de M. Mansfield, et ne cessa de m'entretenir d'Ernest; mais plus elle m'en parloit, plus je sentois s'augmenter mon aversion pour lui; plus elle montroit de mépris pour les mésalliances, plus je jurois dans mon cœur de n'appartenir jamais qu'à M. Mansfield.

Il y avoit deux mois que j'étois à Woldemar, lorsque je reçus la triste nouvelle de la mort de ma mère: elle avoit été enlevée en trois jours par une fièvre maligne, et mon père, accablé de douleur, me rappeloit

auprès de lui; il rappeloit aussi mon frère, qui finissoit ses études à Vienne. Ma tante ne voulut point me laisser retourner seule à Lunebourg; elle devenoit ma mère, me disoit-elle, et dès-lors la tendresse autant que le devoir lui prescrivoient de ne plus me quitter. Je fus peu touchée de cette marque d'affection, parce que, dans un pareil moment, je ne sentois que la perte que je venois de faire et la douleur de mon père.

Je ne puis m'empêcher de remarquer à ce sujet, combien les personnes qui ont le plus d'esprit savent rarement employer les moyens d'atteindre le but qu'elles se proposent. Toute occupée de mes parens, je ne songeois point, en m'approchant de Lunebourg, si j'y retrouverois M. Mansfield. Ma tante, qui étoit si intéressée à écarter de moi un pareil souvenir, fut la première à le faire renaître. « J'espère, me dit-elle en entrant dans l'avenue du château, que, dans une maison de deuil, consacrée maintenant à la tristesse, nous ne rencontrerons plus ces étrangers, ces artistes, ces musiciens, qui ne doivent être admis que dans les jours de plaisir ? — Assurément, Madame, vous devez être bien sûre de ne trouver auprès de mon père que ceux qu'il regarde comme ses amis. — Oseriez-vous supposer, reprit-elle avec aigreur, qu'il comptât M. Mansfield dans ce nombre? — Du moins, répondis-je en rougissant, il l'a toujours traité comme tel. — Vous vous attendez donc à revoir cet homme-là aujourd'hui? —Je n'y avois point pensé; mais je présume qu'il n'aura point abandonné mon père au moment où il étoit seul et en proie à la plus amère douleur. — Je le présume aussi, reprit ma tante avec une froide ironie; mais

comme votre père aura aujourd'hui près de lui sa sœur et sa fille, les soins de M. Mansfield deviennent inutiles, et si celui-ci ne le sent pas, je me chargerai de le lui apprendre. — J'imagine, Madame, répliquai-je un peu vivement, que vous n'oublierez pas que vous êtes dans la maison de mon père, et que vous parlerez à un homme qu'il considère ? » Ma tante me regarda fixement, et après un moment de silence, elle ajouta d'un ton grave : « Prenez garde à vous Amélie ; quoique vous me soyez aussi chère que mon propre fils, il est des erreurs que je regarderois comme si coupables dans une fille de mon sang, qu'un repentir de toute la vie ne pourroit me les faire pardonner. » Je ne répondis point, et peu de minutes après la voiture entra dans les cours du château.

Nous trouvâmes mon père très-mal ; il gardoit le lit, et étoit dans un tel accablement, que notre arrivée put à peine l'en tirer. M. Mansfield ne quittoit point sa chambre ; mais il n'y avoit pas une heure que nous y étions, que je vis madame de Woldemar le tirer à l'écart, tandis que je donnois une potion à mon père, et lui dire quelques mots à l'oreille, qui le firent tressaillir et quitter l'appartement sur-le-champ. Je n'osai faire aucune question ; je m'efforçai même de surmonter mon trouble en ne m'occupant que de mon père, lorsque, vers cinq heures du soir, un domestique me remit mystérieusement ce billet de M. Mansfield :

« Je quitte le château pour ne vous revoir peut-« être jamais. Dans la douleur qui m'accable, je « compte assez sur votre bonté pour être sûr que

« vous ne refuserez pas de venir me dire un dernier « adieu. Je vous attends sous les grands ifs du bas « parc. »

J'aimois, je n'avois pas dix-sept ans, je voyois la peine d'un homme qui m'étoit cher, j'étois révoltée de la tyrannie de madame de Woldemar : tant de motifs réunis pouvoient pallier peut-être, mais non justifier le tort d'avoir accepté un pareil rendez-vous.

Vers sept heures, mon père s'endormit, et je descendis dans le parc. Ma tante, qui croyoit M. Mansfield parti depuis le matin, ne s'opposa point à ma promenade. Aussitôt que M. Mansfield m'aperçut, il accourut, me prit la main, et me dit avec beaucoup d'agitation : « Amélie, après la manière dont votre tante m'a traité, il est impossible que je demeure plus long-temps dans une maison qu'elle habite. Pour ne point m'éloigner de vous, j'aurois consenti à dévorer en silence toutes les humiliations dont elle m'auroit accablé ; mais elle me menace d'une scène publique ; elle est résolue à ne rien ménager ; ni l'état de votre père, ni la crainte de vous compromettre ne la retiendront : voilà ce qui m'a décidé. Plutôt que de nuire à des intérêts si chers, je consens à dévouer ma vie au malheur. Adieu ! en vous quittant je vous rends votre liberté, je vous rends vos promesses ; je ne veux point que votre tendresse pour un infortuné vous expose à des persécutions ; oubliez mon existence, remplissez le vœu de votre famille ; vous n'entendrez jamais parler de moi. »

Loin d'accepter l'offre de M. Mansfield, la gran-

deur d'ame qui la faisoit faire m'imposoit, à ce que je croyois, la loi de la refuser; je regardois comme un devoir de le dédommager des affronts qu'il avoit essuyés; et, m'élever pour lui au-dessus des préjugés, me sembloit autant un acte de vertu qu'une preuve d'amour : aussi n'hésitai-je pas à lui confirmer mes promesses, et à lui jurer de ne jamais appartenir qu'à lui. Il se précipita à mes pieds, en s'applaudissant d'être vaincu en générosité, il me conjura de lui écrire dans la ville la plus prochaine de Lunebourg, où il alloit se retirer; je le lui promis et nous nous séparâmes.

Les progrès du mal de mon père furent si rapides que, malgré toute la diligence d'Albert pour se rendre à Lunebourg, il ne put arriver que la veille de sa mort. Comment entreprendre de tracer cette scène de terreur et d'affliction, où deux orphelins se virent privés du meilleur des pères, de leur unique appui. Tous deux l'un contre l'autre à genoux près de son lit, n'ayant plus d'espérance, nous ne formions qu'un seul vœu, c'étoit de mourir avec lui. La nuit s'avançoit; nous frémissions de voir renaître le jour, qu'on nous avoit annoncé devoir être le dernier des siens. Mon père, qui sentoit son état, fit un effort pour parler. « Ecoute-moi, Albert, dit-il. » A ces mots, prononcés d'une voix éteinte, mon frère étouffa ses sanglots; je soulevai la tête, et ma tante, qui n'avoit point voulu se coucher, s'avança de l'autre côté du lit, en face de moi. Mon père reprit : « Albert, je te connois bien, et je suis sûr de toi; ni l'adversité, ni les passions ne dégraderont ton ame vertueuse; mais

cette pauvre orpheline,..... et il étendit vers moi une main que je saisis en la baignant de larmes, il ne lui reste plus que toi..... Mon fils, sers-lui de père, de mère, deviens sa providence. J'ignore si l'époux qui lui est destiné doit faire son bonheur; si tu ne le pensois pas, et qu'une répugnance invincible lui fît redouter cette union, Albert, ne permets point qu'elle s'accomplisse, et que mon Amélie ne soit jamais forcée..... » A ce mot, je vis ma tante tressaillir; elle fit un mouvement pour parler, l'état de mon père la retint. Il y eut un long silence; mon père regarda Albert, il sembloit attendre une réponse : hors d'état de la faire, mon frère me serra dans ses bras avec transport, en élevant les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin du serment qu'il faisoit d'exécuter religieusement les volontés de son père. Touché de notre tendresse fraternelle, ses yeux mourans se ranimèrent, il se souleva, unit entre ses mains la main d'Albert et la mienne, en demandant à Dieu de bénir ses enfans comme il les bénissoit lui-même.... Sa tête retomba sur son oreiller, et quelques minutes après il expira..... O mon excellent père! je vous perdis, et mes malheurs commencèrent!

Il y avoit un mois que nous étions en proie à la plus vive douleur, lorsqu'un matin madame de Woldemar nous fit prier de monter chez elle; elle s'assit entre mon frère et moi, et nous prenant la main, elle nous dit : « Mes enfans, il est temps de songer aux arrangemens que vous avez à prendre; je ne puis rester ici plus long-temps, et il ne seroit pas décent qu'à l'âge d'Amélie elle demeurât seule sous la tutelle

d'un si jeune frère. Je sais bien que mon fils doit arriver incessamment, et que son mariage avec Amélie ne pouvant se conclure qu'après l'expiration de votre deuil, les strictes bienséances demanderoient peut-être qu'elle passât cette année ailleurs que chez moi ; mais ce n'est qu'auprès du baron de Geysa qu'elle pourroit se retirer convenablement, et le procès qui le retient à Vienne avec sa famille peut encore durer long-temps. Dans cette circonstance, ma maison devient donc son seul asile ; et je ne crois pas, ajouta-t-elle en nous regardant alternativement, que personne puisse trouver mauvais que, sous les yeux d'une mère, elle habite quelque temps près de son futur époux. »

A cette proposition, mon cœur battit violemment ; mais, ne voulant point m'expliquer devant madame de Woldemar, je baissai les yeux sans faire de réponse. Mon frère l'attendit quelque temps avant de parler ; voyant que c'étoit en vain, il répliqua qu'en effet il ne croyoit point que les convenances fussent blessées lorsque j'habiterois sous le même toit qu'Ernest jusqu'à la fin de mon deuil ; mais que dans cette occasion-ci, c'étoit moins elles qu'il consultoit que ma volonté et mon goût ; qu'il donneroit son consentement à tout ce qui me conviendroit, mais qu'il ne le donneroit qu'à cette condition. Je persistai à me taire. « N'avez-vous rien à dire ? me demanda ma tante vivement. — Je parlerai à mon frère, répondis-je d'une voix tremblante. — A votre frère ! répliqua-t-elle avec colère ; ne pouvez-vous donc vous expliquer devant moi ? Avez-vous des aveux si honteux à faire que vous rougissiez de ma présence ? » Son ressenti-

ment s'accroissant par mon silence, elle continua avec un emportement qu'elle ne pouvoit plus modérer : « Quelle est donc l'indigne pensée qui vous occupe, Amélie?.... Si c'est celle que je crains, croyez-vous que votre frère l'entende sans horreur, lui, le petit-fils des comtes de Woldemar? Malheureuse! s'il étoit possible que tu la nourrisses dans ton sein, que Dieu te fasse expirer sur l'heure. » Mon frère, surpris et presque effrayé d'une pareille imprécation, me prit par le bras en disant : « Je causerai avec elle, madame ; elle ouvrira son cœur à son ami, et je suis bien certain de n'y rien découvrir qui puisse excuser la manière dont vous venez de la traiter. » Nous quittâmes madame de Woldemar. A peine arrivée dans ma chambre, je me jetai dans les bras de mon frère, en m'écriant « que je ne voulois point aller chez ma tante, qu'il connoissoit mon aversion pour Ernest, qu'il savoit combien elle étoit fondée, et que l'idée seule de ce mariage me remplissoit de terreur. » A ces mots, il m'en souvient, je vis Albert pâlir, il parut agité ; mais après un moment de réflexion, il prit ma main, qu'il serra fortement entre les siennes, et me dit, en me regardant d'un air attendri : « Mon Amélie ne sera jamais forcée, les dernières volontés d'un père et le cœur d'Albert lui en répondent. »

O mon oncle! si vous saviez quelle sublime générosité renfermoit ce peu de mots! mon vertueux frère venoit de me sacrifier le bonheur de sa vie entière, car il aimoit Blanche de Geysa, et il en étoit aimé. En suivant la volonté de mon grand-père, mon union eût assuré la leur ; tandis qu'en refusant la main d'Ernest,

je forçois Blanche à lui donner la sienne sous peine d'être déshéritée. Ce mutuel attachement s'étoit formé pendant le séjour du baron de Geysa et d'Albert à Vienne. Dans aucune de ses lettres, mon frère ne m'avoit parlé de son amour, parce que, sachant bien que son sort dépendoit de mon mariage, il ne vouloit pas que son intérêt gênât ma liberté; et il me connoissoit assez pour être sûr que plutôt que de faire son malheur, je n'hésiterois pas à consentir au mien. Ce n'est qu'après mon mariage avec M. Mansfield, que j'ai su tout ce que je coûtois à Albert, et c'est Blanche qui me l'a appris; sans elle j'aurois ignoré toujours sans doute le mal que j'ai fait à un frère si chéri. A ce souvenir, je pleure de reconnoissance, d'admiration et de tendresse; je regarde mon Albert comme le meilleur de tous les êtres, je goûte un plaisir inexprimable à reconnoître sa supériorité, et je l'aime avec une si profonde et si exclusive amitié, que je croirois que mon cœur a payé son sacrifice, si un tel sacrifice pouvoit se payer.

L'aveu que j'avois fait à mon frère de mon éloignement pour Ernest ne m'avoit point coûté; mais celui de mon inclination pour M. Mansfield m'embarrassa beaucoup; je ne savois comment apprendre à Albert que j'avois donné mon cœur et presque engagé ma main à l'insu de mes parens. Cependant je ne lui cachai rien de ma situation; je lui montrai une lettre que j'avois reçue de M. Mansfield depuis la mort de mon père, par laquelle il réclamoit l'exécution de ma promesse, et j'ajoutai que j'étois décidée à la remplir aussitôt que mon deuil seroit fini.

Albert combattit fortement ma résolution ; le noble Albert, que les sollicitations de mes parens, ni celles de Blanche, ni celles de son propre cœur, ne pouvoient décider à me presser en faveur d'Ernest, s'opposa toujours à mon mariage avec M. Mansfield ; son orgueil souffroit d'une union si désassortie : son orgueil ! oui, le mot m'est échappé ; mais chez lui l'orgueil n'est pas une foiblesse, et la suite ne m'a que trop fait voir que c'étoit la raison même qui parloit par sa bouche, lorsqu'il me peignit les funestes inconvéniens des mésalliances. « Amélie, me disoit-il, si tu ne peux aimer Ernest, renonce à lui, et je t'approuverai ; mais si tu veux être heureuse, respecte les opinions du pays où tu vis. Si tu t'y soumets, tu trouveras dans ta conscience, dans l'estime publique et dans la tendresse de tes proches, un adoucissement à tes peines. Si tu les braves, au contraire, et que tu tombes dans l'infortune, quelles consolations te restera-t-il ? Quoique vertueuse, tu te verras méprisée, ta famille te rejetera de son sein, tes jeunes compagnes feindront de ne te plus connoître ; je verrai le front de mon Amélie couvert de confusion, chacun l'accabler d'humiliation, et elle-même enfin obligée de s'ensevelir dans l'obscurité pour se soustraire à la honte. » Ces raisons, données par tout autre que mon frère, m'auroient fait peu d'impression, et j'aurois mis ma gloire à surmonter ce que j'appelois de vains préjugés, pour rester fidele à ma foi et à mon amour ; mais ma confiance dans Albert étoit telle, que je ne me permettois pas de croire que je pouvois justifier mon opinion quand il en avoit une contraire.

Ainsi, sans renoncer à mon projet, ni rompre avec M. Mansfield, je lui écrivis que la perte de mon père étoit encore trop récente pour qu'il me fût possible de songer au mariage; que d'ailleurs nos engagemens étoient désapprouvés par mon frère, et que, quoique j'espérasse bien obtenir un jour son consentement, il me faudroit du temps pour le faire changer d'avis; qu'ainsi, pendant l'année de mon deuil, je suspendois, non-seulement l'accomplissement de ma promesse, mais toute correspondance avec lui. « Je connois assez votre délicatesse, ajoutai-je, pour être sûre que vous ne tenterez pas d'ébranler cette résolution, telle rigoureuse qu'elle vous paroisse; et vous devez assez compter sur mon cœur, pour ne pas douter que, si dans un an vos sentimens pour moi sont les mêmes, ma main ne vous soit assurée. »

M. Mansfield ne fit aucune réponse à cette lettre : son silence m'inquiéta; j'envoyai un homme de confiance dans la ville qu'il habitoit pour prendre des informations. J'appris que depuis dix jours (époque où il avoit dû recevoir ma lettre), il avoit quitté son logement, et que personne ne savoit où il étoit allé.

Cette disparition soudaine me causa une vraie peine; je tremblois que ma lettre, en le mettant au désespoir, ne fût cause de quelque malheur; je me reprochois sans cesse de l'avoir écrite, et ce continuel regret, joint à la tyrannie que madame de Woldemar exerçoit sur moi, me rendirent ma situation insupportable. Je voulois m'éloigner de ma tante : pour cela il falloit quitter Lunebourg où elle avoit juré de rester tant que je ne consentirois pas à aller avec elle

à Woldemar; je priai donc mon frère de m'emmener avec lui dans une terre qu'il possède en Bohême, et dont la position sombre et sauvage s'accordoit parfaitement avec la mélancolie qui m'oppressoit. Il approuva mon désir, et dès le soir même déclara notre projet à la baronne. Elle s'y opposa avec une violence qui auroit intimidé tout autre qu'Albert. Pour lui, ferme dans sa résolution, il répondit avec tant de raison, de mesure et de respect, qu'il n'y avoit que madame de Woldemar au monde qui pût ne pas lui céder. Mais, accoutumée à régner despotiquement sur tout ce qui l'entouroit, elle ne vit dans la résistance de mon frère, qu'un insupportable affront; et, comme elle n'avoit pas le pouvoir de m'arracher de ses mains, elle le quitta, en lui jurant qu'elle alloit assembler un conseil de famille, qui lui ôteroit tous les droits qu'il avoit sur moi, et dont elle prétendoit qu'il faisoit un si mauvais usage.

Ces menaces nous alarmèrent peu; nous partîmes pour la Bohême. Après nous être arrêtés quelques jours à Prague, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la terre d'Albert. Les roches sauvages, les forêts antiques, qui entourent ce séjour, sembloient le séparer du reste du monde. En y arrivant, je regardai autour de moi, et je crus être seule dans l'univers avec mon frère. Eh bien! ce sentiment me fut agréable, et quand je voudrai peindre la sérénité d'une ame tendre et innocente, je me rappellerai les six mois que j'ai passés tête-à-tête avec Albert dans cette demeure; j'ai connu des sensations plus vives, mais non d'aussi touchantes. J'adorois mon frère, le ciel, les

arbres; je pleurois souvent, et il n'est aucun plaisir que je préférasse à ces larmes; enfin, dans les diverses situations de ma vie passée, s'il m'étoit permis de choisir celle où je voudrois passer ma vie entière, je n'hésiterois pas à marquer ce temps.

Cependant, je n'avois point oublié M. Mansfield, et son souvenir vivoit toujours dans mon cœur; mais peut-être auroit-il fini par s'y affoiblir, si l'incertitude où j'étois sur son sort n'eût sans cesse ramené ma pensée sur lui, en présentant à mon imagination toutes les différentes raisons d'un si inconcevable silence. Albert tâchoit de me distraire par des études assidues, d'intéressantes promenades, des conversations instructives; enfin, je l'ai dit, malgré l'absence de M. Mansfield, je commençois à être paisible et heureuse, lorsque nous reçûmes la nouvelle de l'arrivée du baron de Geysa à Dresde, et du mouvement que se donnoit madame de Woldemar pour assembler ce conseil de famille dont elle nous avoit menacés. Son influence sur l'esprit de tous nos parens étoit si reconnue, que mon frère craignit qu'elle ne réussît dans ses projets, s'il n'alloit s'y opposer lui-même. Il partit, et je restai seule.

Il m'avoit promis de m'écrire en arrivant à Dresde; quinze jours se passèrent sans nouvelles : je m'en inquiétai peu, parce que je savois combien les communications étoient difficiles dans l'inaccessible retraite où je vivois. Cependant, au bout de trois semaines, je commençois à être alarmée du silence d'Albert, lorsqu'un matin une de mes femmes accourut me dire, pendant que j'étois encore au lit,

qu'un homme, qui venoit d'arriver à cheval, demandoit à me voir sur-le-champ. Je crus que c'étoit un courrier d'Albert; je passai une robe, je descendis: cet homme, c'étoit M. Mansfield.

En le reconnoissant, la surprise et l'émotion m'arrachèrent un cri, et je tombai toute tremblante sur un fauteuil. Il se jeta à mes pieds, et me dit d'une voix étouffée : « Je viens de Dresde; j'ai suivi toutes les démarches de madame de Woldemar : le conseil de famille lui a remis une entière autorité sur vous; elle va venir vous enlever d'ici. En arrivant à Dresde, vous trouverez le comte Ernest qu'on attend tous les jours; on vous unira à lui malgré vous, et je ne survivrai pas à votre perte. Est-ce là ce que vous voulez, Amélie? — Quelles funestes nouvelles m'apportez-vous, lui dis-je, et qu'êtes-vous devenu depuis si long-temps? — Quand je reçus la cruelle lettre que vous m'écrivîtes de Lunebourg, je m'éloignai d'un lieu où vous m'aviez accablé d'une pareille douleur, sans avoir le courage de vous répondre. Qu'aurois-je pu vous exprimer, que des plaintes sur votre manque de foi? J'en avois le droit, peut-être, mais je ne voulois pas en user. Je vins à Dresde; le chagrin me fit tomber malade; je l'ai été long-temps, vous pouvez vous en apercevoir (en effet il étoit maigri et pâle). Je n'étois pas rétabli encore, lorsque j'entendis parler des desseins de madame de Woldemar. Quand j'ai su qu'ils étoient au moment de s'effectuer, j'ai surmonté ma foiblesse, et je suis venu jour et nuit pour vous instruire de ce qui se passe. — Que dois-je faire, interrompis-je avec inquiétude? — Amélie, reprit-il, dans

trois jours il ne sera peut-être plus temps de réfléchir; votre tante sera ici, et vous emmènera à Woldemar, sans que votre frère puisse vous défendre. Bientôt Ernest viendra vous y joindre; toute votre famille vous entourera, vous pressera; on obtiendra peut-être des ordres supérieurs auxquels vous ne pourrez résister, et, forcée à subir le joug..... — Non, non, m'écriai-je, je ne me laisserai pas réduire à cette extrémité; il n'est rien que je ne fasse pour l'éviter. — Il est un moyen, répliqua-t-il vivement, un moyen sûr de vous soustraire à une autorité tyrannique, et en même temps de remplir vos sermens et d'assurer le bonheur de ma vie. O mon Amélie! consentez à m'accompagner aujourd'hui à Prague; venez engager votre foi à celui qui vous a consacré toute son existence. — Que me proposez-vous! M. Mansfield? quitter cette maison, m'unir à vous sans l'aveu de mon frère! — Votre frère, Amélie, n'a d'autres droits sur vous que ceux que vous consentez à lui donner; d'ailleurs, si vous lui êtes vraiment chère, n'applaudira-t-il pas à un parti qui vous préserve du plus grand des malheurs. — J'ai promis à Albert de ne prendre aucun engagement avant d'avoir revu mon cousin. — Et pourquoi l'avez-vous promis, Amélie? Seroit-il donc possible que vous voulussiez me sacrifier à lui? attendez-vous, pour me rejeter, de savoir si le comte Ernest vous paroîtra moins odieux qu'autrefois? Se pourroit-il, grand Dieu! qu'une pareille pensée fût entrée dans un cœur aussi pur? Ce n'est donc pas l'amour qui décidera de votre choix? O Amélie! pourquoi m'avez-vous abusé? Qu'est devenue la tendresse,

l'honneur, la générosité? — Mais, M. Mansfield, répliquai-je, émue par ses reproches, que dira le monde d'une démarche aussi téméraire, d'un hymen conclu à mon âge, malgré ma famille..... Ma famille me maudira..... — Le monde, interrompit-il vivement, ne verra point sans admiration une jeune fille qui fut un modèle de piété filiale, braver la tyrannie de parens éloignés et injustes; il applaudira avec transport à la grandeur d'ame qui vous fera sacrifier le nom illustre d'un homme que vous n'estimez pas, pour prendre celui d'un homme dans lequel vous avez reconnu quelques vertus; et quant à votre famille, s'il étoit possible que, par un méprisable orgueil, elle désavouât le sang qui vous unit, parce que vous auriez plus écouté les mouvemens de votre cœur que les préjugés du rang, alors l'heureux Mansfield deviendra l'univers de la tendre Amélie; alors, plus riches de notre bonheur et de notre amour, que vos parens de leurs dignités et de leur fortune, nous fuirons leurs persécutions en Suisse; nous nous réfugierons auprès de mon oncle Grandson : il adoptera pour sa fille l'épouse d'un neveu qu'il a toujours aimé comme son fils; et, sous les auspices de cet excellent homme, nous nous aimerons en paix, n'envisageant d'autre terme à notre félicité que celui de notre amour, et à notre amour, que celui de notre vie. »

Que vous dirai-je, mon oncle? cette arrivée de madame de Woldemar que votre neveu affirmoit, quoiqu'il fût bien éloigné d'en avoir la certitude, cet horrible mariage qu'il me montroit comme inévitable, la terreur dont il me remplissoit, la force avec

laquelle il me rappeloit une promesse qui nous lioit l'un à l'autre, son serment de ne pas survivre à un refus, la passion qui l'animoit, l'espoir qu'il avoit et que je partageois du pardon de mon frère, enfin mon propre penchant qui me parloit en sa faveur, tout se réunit pour précipiter ma résolution ; et à dix-sept ans, sans expérience, sans conseil, sans protecteur, sans prendre un seul jour pour réfléchir, au milieu du trouble, de l'effroi et de la séduction, je décidai en un moment du sort de ma vie entière.

Le jour même je partis pour Prague ; le lendemain au soir nous étions unis. Je l'écrivis aussitôt à mon frère, en lui développant les motifs qui m'avoient poussée à cette démarche : il demeura long-temps à me répondre, et son silence commençoit à me livrer au désespoir, lorsque je reçus enfin la lettre suivante :

Albert à Amélie.

« Imprudente, qu'as-tu fait? Tu t'es engagée sans mon aveu ; tu as pu croire que, tandis que j'existe, il y auroit une puissance au monde qui pourroit t'arracher à ton frère? je ne doute pas qu'en te parlant de la décision du conseil de famille, M. Mansfield n'ait été lui-même dans l'erreur. Il est des torts dont je ne supposerai jamais coupable celui qui est maintenant l'époux d'Amélie ; mais vous vous êtes trompés tous deux : loin que les efforts de madame de Woldemar l'eussent emporté sur mon zèle, le conseil de famille, après m'avoir honoré des témoignages d'estime les plus flatteurs, venoit de confirmer mes droits

sur ma sœur, lorsque ta lettre m'est parvenue..... Tu dois croire qu'en apprenant cette nouvelle, ta famille a été furieuse, et qu'un orage terrible va éclater contre toi. Je reste ici pour le conjurer et te défendre; tu connois nos lois (1) : madame de Woldemar les fera toutes valoir, et par son crédit ajoutera même, si elle le peut, à leur rigueur. Reste dans ma terre avec ton époux, c'est une retraite sûre où vous serez tous deux à l'abri du mal qu'on voudra vous faire.

« Quand je ne te serai plus utile ici, Amélie, j'irai te joindre, et tâcher, par mon amitié, de te rendre cette paix, dont je crains bien que tu ne te sois privée pour toujours. »

Malgré la douceur de cette lettre, je démêlai facilement que le mécontentement de mon frère étoit bien plus grand qu'il ne l'exprimoit; mais j'espérai que les vertus de M. Mansfield le réconcilieroient avec mon mariage; et, sans me permettre un regret sur le passé, ni un soupçon sur la franchise de mon époux, je revins avec celui-ci dans la terre d'Albert; et pendant six mois que nous y passâmes tête à tête, son amour paroissoit si tendre, et j'étois si occupée de son bonheur, que, malgré la sauvage solitude de ce séjour, les heures s'écouloient rapidement : je me trouvois heureuse, et me croyois destinée à l'être toujours.

Pendant cet intervalle, les lettres d'Albert étoient

(1) La noblesse de Saxe ne souffre pas les mésalliances; quelquefois elle ne se contente pas de les punir par le mépris et le retranchement du corps; il est des familles qui ont poursuivi ces sortes de coupables jusques à la mort. (Art. SAXE, *Hist. univ.* tom. VII.)

fréquentes, mais courtes; il me parloit toujours de son amitié, et point de ses démêlés avec mes proches. Quand je le pressois de s'expliquer là-dessus, il me répondoit seulement que je devois être tranquille. Hélas! tandis que, par mon hymen, je venois de blesser la fierté et de détruire le bonheur de cet excellent frère, dévoué à mes seuls intérêts, il me défendoit avec une telle chaleur, qu'il se brouilla sans retour avec madame de Woldemar, et que tous nos parens eussent suivi cet exemple, sans le respect et l'amour que commandoit son généreux caractère. Madame de Woldemar vouloit me traduire devant les tribunaux, pour faire casser mon mariage : Albert, par sa fermeté, me sauva de cet affront, et, à sa prière, Blanche usa de l'ascendant qu'elle a sur son père, pour l'empêcher de se liguer contre moi avec tous nos parens, que madame de Woldemar avoit réussi à mettre de son parti.

Cependant, M. Mansfield commença bientôt à s'ennuyer de la profonde retraite où nous vivions; il avoit passé toute sa vie dans le tumulte du monde, et il ne pouvoit s'en passer. Vers le milieu de l'hiver, il me proposa de venir quelque temps à Prague avec lui. Je cédai à ses désirs, et je m'en repentis bientôt : la noblesse de cette ville, aussi vaine que celle de Saxe, avoit vu mon mariage du même œil; les maisons qui m'avoient accueillie avec le plus d'empressement, lorsque j'étois venue en Bohême l'année d'avant, me repoussèrent maintenant avec un dédain si insultant, que je n'osai plus me montrer, et que je conjurai M. Mansfield de me ramener dans la solitude que

je n'avois quittée que par complaisance pour lui. Il étoit loin de trouver à Prague les mêmes désagrémens que moi; car cette noblesse si fière, qui se croyoit le droit de m'accabler de mépris parce que j'étois sortie de son rang, ne voyant dans mon époux qu'un poète distingué, le recherchoit avec une sorte d'engouement, et lui prodiguoit les éloges les plus flatteurs. Hélas! mon oncle, combien dans ce temps j'ai connu de femmes qui ne daignoient pas me regarder, parce que j'avois fait mon époux de celui dont elles s'efforçoient chaque jour de faire leur amant!

Cependant, malgré tous les charmes dont on l'entouroit, M. Mansfield n'hésita point à partir avec moi. Peu de temps après je donnai le jour à Eugène. Ce nouveau lien causa des transports de joie à mon époux; et pendant quelque temps il aima son enfant à un tel excès, qu'il ne pouvoit le quitter ni jour ni nuit; mais il se fatigua bientôt de ces soins. Troublé dans son sommeil et dans ses compositions par les cris de son fils, ennuyé de m'en voir toujours occupée, il me montra le désir d'aller passer quelques jours à Prague, je ne m'opposai point à ce qu'il le satisfît : son bonheur m'étoit si cher, que je ne songeai pas même à me plaindre de ce qu'il l'alloit chercher loin de moi.

Le retour de M. Mansfield fut très-prompt; mais quinze jours après il me quitta encore, et peu à peu ses voyages devinrent si fréquens, que j'étois toujours presque seule: me reposant sur sa foi avec la confiance de la première jeunesse, je souffrois de sa froideur sans y croire; et l'idée qu'on pouvoit cesser d'aimer m'étoit si étrangère, que de toutes celles qui me vinrent

dans l'esprit pour expliquer la conduite de mon époux, ce fut la dernière qui se présenta ; mais si elle fut lente à entrer dans mon cœur, elle y jeta de si profondes racines, qu'elle n'en sortit plus. Il avoit fallu l'évidence pour m'y faire croire : une lettre, perdue par négligence, surprise par hasard, m'avoit révélé mon malheur. A l'instant où je reçus cette funeste lumière, je dis un éternel adieu au bonheur, trop sûre qu'il est à jamais perdu pour celle qui a appris que c'est un bien qu'on peut perdre.

Je dévorai ma peine en silence; je ne me permis aucun reproche; je ne cherchai point à reconquérir un cœur dont le retour ne pouvoit plus me rendre heureuse; je ne désirai même pas redevenir l'objet d'une préférence qui, toujours mêlée de crainte, ne pouvoit plus donner de bonheur : séparée de mon frère, haïe de ma famille, abandonnée de mon époux, je dépérissois de jour en jour. Loin de trouver une consolation près du berceau de mon fils, sa vue envenimoit ma blessure; le souvenir de l'avoir aimé avec M. Mansfield augmentoit le tourment de l'aimer seule, et ses caresses, ses sourires, qui me remplissoient jadis d'une si douce joie, maintenant me déchiroient l'ame. O Mansfield ! volage Mansfield ! tandis que tes talens te rendoient l'idole de toutes les femmes, qu'enivré de leurs éloges, emporté par le tourbillon des plaisirs, tu oubliois que tu avois juré de n'aimer que moi, isolée dans ma retraite, je pleurois en secret, en demandant au ciel la fin d'une vie dont ton inconstance m'avoit fait un supplice.

Depuis six mois votre neveu ne m'écrivoit même

plus, lorsque je reçus une lettre d'une main inconnue, qui m'apprenoit que M. Mansfield s'étoit battu avec un officier russe, pour une cantatrice dont ils étoient amoureux l'un et l'autre; que mon mari avoit été dangereusement blessé, et qu'il demandoit à me voir avant de mourir. Je partis sur-le-champ, je voyageai toute la nuit; et le lendemain au soir quand j'arrivai à Prague, il n'existoit plus.

En apprenant cette nouvelle, je perdis connoissance: je nourrissois encore; le lait passa dans le sang, et la fièvre se déclara. Aussitôt que mon frère fut instruit de cet événement, il accourut près de moi: ses soins et ma jeunesse triomphèrent bientôt de mon mal. Aussitôt que je pus supporter la voiture, il m'emmena à Dresde, où je pouvois demeurer sans crainte depuis que la mort de M. Mansfield, sans avoir adouci la haine que me portoit madame de Woldemar, avoit détruit l'objet de ses persécutions.

Depuis trois ans, mon oncle, je vis à Dresde dans la plus profonde obscurité, rebutée par mes parens, n'ayant pu voir Blanche qu'une seule fois, aimée du seul Albert, et pleurant encore un époux dont les brillantes qualités avoient peut-être plus séduit que touché mon cœur.

Flétrie par la douleur, éclairée par l'expérience, détrompée de l'amour, je ne désire plus que la solitude, la paix et l'amitié. Vous m'ouvrez vos bras, mon oncle, je m'y jette avec transport; sauvez-moi d'un monde qui, loin d'être touché de mes peines, se plaît à répéter que je les ai méritées: j'ai l'aveu d'Albert, je m'éloignerai de lui, et le ciel sait ce qu'il m'en coûte;

mais mon absence lui rendra peut-être le bien que je lui ai ravi. La protection qu'il m'accorde est un tort que notre famille ne peut lui pardonner, et je me flatte que quand le baron et la baronne de Geysa ne verront plus auprès d'eux l'infortunée dont le mariage les a si vivement offensés; quand ils commenceront à m'oublier, et qu'indignes d'apprécier le cœur de mon frère, ils croiront qu'il m'a oubliée comme eux, alors ils céderont peut-être aux prières de Blanche; et, en lui donnant le titre de comtesse de Lunebourg, sans doute elle portera un assez beau nom pour qu'ils ne croient point devoir se repentir d'avoir préféré le bonheur de leur fille unique au nom plus illustre que l'hymen d'Ernest lui donneroit. Oui, je suis décidée à m'éloigner d'Albert, et dussé-je ne le revoir jamais, puisque son intérêt demande ce sacrifice, je ne dois pas hésiter à le faire. Ah! quand je lui donnerois ma vie, je serois encore redevable envers lui. Ne m'a-t-il pas sacrifié son amour? Je m'éloignerai de Blanche, dont la constante amitié ne s'est point démentie pendant mes adversités, et qui, pour devenir l'heureuse épouse d'Albert, aura sans doute le courage de rejeter l'odieuse main d'Ernest, d'Ernest, la cause de toutes mes infortunes, l'objet de mon aversion, qui, par l'effroi d'être à lui, m'a précipitée malgré moi entre les bras d'un autre, et est parvenu ainsi à accomplir l'arrêt qui, dès le berceau, l'avoit rendu maître de ma destinée.

LETTRE V.

M. Grandson à Amélie.

Bellinzonna, 22 mai.

Je vous avois écrit, ma chère nièce, que j'étois disposé à vous aimer, et que je voulois vous faire du bien; mais depuis que j'ai lu le récit que vous m'avez adressé, tout mon cœur vous est dévoué, et je ne respire plus qu'après votre arrivée. Venez, hâtez-vous, ma chère nièce, quittez une famille ingrate, oubliez un pays où vous fûtes si malheureuse, n'emportez d'autre souvenir que celui de votre frère. Voilà un digne homme! Nous en parlerons souvent, vous reviendrez tant qu'il vous plaira sur ce sujet, je vous écouterai toujours avec plaisir; c'est une chose si belle et si rare que la bonté, qu'on ne doit jamais se lasser de s'en entretenir.

Ce Mansfield étoit un étourdi, un mauvais sujet, indigne du bien que vous lui aviez accordé, et qui ne mérite pas que vous pleuriez encore sa perte. A votre âge, ma chère Amélie, on peut tout espérer de l'avenir : le temps efface bien des peines qu'on croyoit éternelles, et vous serez encore jeune, que vous aurez oublié les vôtres; le ciel est juste, et il vous donnera enfin le bonheur que vous méritez à tant de titres. Que savons-nous? il vous attend peut-être dans nos montagnes. Si je puis vous le procurer, ma chère

nièce, il ne me restera plus de désirs à former; et en vous voyant heureuse, le soir de ma vie me semblera préférable aux bruyans plaisirs de ma jeunesse.

J'ai instruit tous mes amis, tous mes gens, que la maîtresse de ma maison alloit arriver; cette nouvelle a causé une allégresse générale, et ce sera un jour de fête que celui où vous entrerez chez moi : il le sera surtout pour le cœur de votre pauvre oncle, qui palpite de joie à l'idée de vous voir, et qui vous attend avec la tendre impatience d'un père.

LETTRE VI.

Amélie à Albert.

Dresde, 14 juin, minuit.

Mon Albert, en vain j'ai voulu t'obéir et tâcher de calmer ma peine : depuis deux heures que tu es parti, je n'ai pu que pleurer. O mon frère! mon seul ami! mon unique appui! à la veille d'une si longue séparation, puis-je espérer ni repos, ni sommeil? Quand j'entends encore l'expression de ton amitié, que je vois la place où tu étois assis, et sur cette table où j'écris, la trace récente de tes larmes; quand je songe que je t'ai quitté, que demain, qu'après demain, que les jours suivans je ne te verrai point, et que ce sacrifice, c'est moi qui me le suis imposé, mon esprit se trouble, mon cœur se déchire, et je me demande comment est-il possible que j'aie pu vouloir m'acca-

bler moi-même d'une pareille douleur ? Cher Albert! ah! laisse-moi croire, laisse-moi me persuader que mon absence te sera utile, et qu'enfin il m'est aussi permis de faire quelque chose pour ton bonheur. Je sais bien que mon intérêt seul devroit m'engager à vivre loin de Dresde; mais ce n'est qu'en pensant au tien, que je pourrai avoir la force de partir. Depuis deux heures, j'ai été tentée vingt fois de contremander les chevaux, d'écrire à mon oncle de ne plus m'attendre, et aux premiers rayons du jour, d'aller me jeter dans tes bras pour ne te quitter de ma vie. J'avois beau me représenter les insultes de ma famille, l'humiliation où je vis, le danger d'élever mon fils dans un pays où on lui apprendra à mépriser le nom de son père, et peut-être la mère qui le lui a donné : toutes ces peines s'effaçoient devant celle de ne plus te voir. Si j'ai persisté, si je persiste encore dans ma résolution, c'est pour ne pas être plus long-temps un sujet de discorde entre toi et ma famille, et un obstacle à ton bonheur. En vain ton amitié se refuse à croire, et cherche à me persuader que ma présence ne te nuit pas, ne sais-je pas que plus d'une fois ton cœur, fier et généreux, a repoussé si vivement les traits dont on m'accabloit, que c'est là le motif qui t'a interdit la maison de madame de Woldemar, et que le baron de Geysa eût suivi son exemple, si l'ascendant et la tendresse de Blanche n'eussent empêché une rupture qui m'eût dévouée à des remords éternels? Mon frère, je ne t'ai déjà que trop coûté! N'est-ce pas moi qui, par mon imprudence, t'ai exposé à perdre la femme que ton cœur a choisie? Pour

me punir, je me condamne à ne plus te voir : je sais bien que je ne répare pas ma faute par ce sacrifice; mais si tu en connois un plus grand, nomme-le : je suis prête à le faire..... O mon Albert! lorsqu'après m'avoir embrassée ce soir, tu t'es arraché de mes bras, que tu t'es éloigné, que j'ai cessé de t'entendre, que je me suis vue seule au monde, que j'ai senti qu'en renonçant à toi, je perdois l'unique bien qui m'attache à la terre, je t'assure qu'en te donnant ma vie, j'aurois moins fait qu'en te disant adieu.

Déjà le jour commence à paroître; j'entends du bruit dans la maison, le départ s'apprête, il faut subir sa destinée, il faut partir. O mon frère! toi, dont les traits et les vertus m'offroient sans cesse la vivante image du père le plus chéri, je te reverrai sans doute dans ces montagnes où je me retire, tu viendras retrouver ta première amie, et lui ramener de beaux jours. Mais quand je m'éloigne de ma terre natale, avant de l'abandonner pour toujours, n'irai-je pas revoir la tombe de mon père, et lui dire un dernier adieu? Parce que sa cendre repose à Woldemar, ne pourrai-je l'arroser encore une fois de mes larmes? Ma tante, il est vrai, m'a défendu l'entrée de sa maison, et m'en feroit chasser honteusement si elle m'y surprenoit; mais la piété filiale m'élève au-dessus de cette crainte, et j'ose croire que mon frère ne blâmera pas mon courage.

LETTRE VII.

Amélie à Albert.

15 juin, au soir.

J'ai exécuté heureusement mon dessein, Albert; sans doute l'ange de mon père me protégeoit dans cette difficile entreprise. A une demi-lieue de Woldemar, j'ai fait arrêter ma voiture, j'ai laissé mon fils entre les mains de sa bonne, et vers le soir j'ai pris le chemin de ce château que je quittai il y a six ans avec ma tante, de ce château où j'étois reçue comme sa fille, et que j'avois été destinée à posséder un jour. Maintenant, pour y rentrer, il a fallu attendre la nuit, me déguiser, et ne me montrer qu'au vieux régisseur. Hélas! ce pauvre Guillaume, quand il m'a reconnue, il a poussé un cri de surprise et de joie; il auroit voulu appeler tout le village pour célébrer mon arrivée, et en même temps il regardoit autour de lui avec effroi, comme craignant que le moindre bruit ne décelât à ma tante que j'étois si près d'elle. Ce n'est qu'avec peine qu'il a consenti à m'ouvrir le caveau funèbre qui renferme la cendre de nos ancêtres; il trembloit d'enfreindre les ordres rigoureux que madame de Woldemar a donnés contre moi; mais il n'a pas pu résister à mes prières, et surtout à l'idée qu'il me parloit pour la dernière fois. En me conduisant il pleuroit : « Hélas! me disoit-il, ce n'est pas ainsi

que nous avions coutume de vous recevoir jadis quand vous veniez parmi nous : tout le village étoit en fête; on illuminoit le château, madame la baronne ne se possédoit pas de joie; au lieu qu'à présent, si elle vous savoit ici, Dieu sait!....» Il s'est interrompu, en levant les mains au ciel. Je n'ai que trop compris ce qu'il vouloit dire, et j'ai marché plus doucement, en jetant les yeux de tous côtés avec une sorte de terreur. Bientôt nous sommes arrivés à la chapelle du château. Après avoir descendu les marches qui conduisent au lieu funèbre où mon cœur m'appeloit, Guillaume m'a ouvert la porte, je suis entrée..... O mon Albert! à l'aspect de tous ces tombeaux, de celui de mon grand-père surtout, élevé au-dessus des autres comme pour dominer encore, j'ai été frappée plus vivement que jamais du néant de la naissance et des grandeurs : c'est ici que ce mortel, si fier de ses ancêtres, a été forcé d'abandonner ses prétentions hautaines; mais le mal qu'il a fait lui survit; et tandis qu'il dort en paix, les ordres de son orgueil jettent la discorde dans sa famille et le trouble dans ma vie. Ce n'est pas ainsi, ô mon excellent père! que vous avez marqué votre passage sur cette terre; et là où vous n'exerçâtes que des vertus douces et bienfaisantes, vous n'avez dû laisser que des souvenirs de reconnoissance et d'amour. Ah! si la vue de votre fille en pleurs n'empoisonne pas la félicité dont un Dieu juste a dû récompenser votre vie, contemplez-la prosternée sur la pierre qui vous couvre, l'entourant de ses bras, la baignant de ses larmes, vous demander des vertus pour son fils, du bonheur pour

Albert, de la tranquillité pour elle, et bientôt, bientôt une place auprès de vous.

Il étoit si tard quand je suis sortie du château, que Guillaume n'a pas voulu me laisser aller seule; il m'a fait sortir par une des portes du parc qui conduit directement au village où j'avois laissé mon fils. La lune éclairoit tous les objets : j'ai aperçu le bosquet que ma tante nommoit autrefois le bosquet d'Amélie. Tu sais qu'elle y avoit fait planter un tilleul le jour de ma naissance : les petits lilas dont je l'avois entouré moi-même, il y a six ans, étoient maintenant hauts, épais et couverts de fleurs. « Comment ma tante a-t-elle laissé subsister ce bosquet? ai-je demandé.— Madame la baronne avoit bien donné l'ordre qu'on l'arrachât; mais comme elle ne vient jamais se promener de ce côté, nous avons cru pouvoir le conserver.... D'ailleurs, lequel d'entre nous auroit eu le courage d'y porter le premier coup? nous que vous combliez de vos bienfaits, que nous avons vue au berceau, que nous chérissons..... Pour abattre le bosquet d'Amélie, il auroit fallu faire venir des ouvriers de bien loin : on n'en auroit pas trouvé à Woldemar. » J'ai serré la main de ce bon serviteur en pleurant, et puis je me suis approchée pour prendre une branche de lilas. « C'est la dernière que je cueillerai à mon bosquet, Guillaume. » Le pauvre homme sanglotoit. « Hélas! je me flattois de mourir près de vous, m'a-t-il dit : voyez-vous là-bas ces deux marronniers? quand vous ne marchiez pas encore, je vous y portois dans mes bras avec le petit Ernest. Chers enfans, disois-je, je vous soutiens

à présent que vous êtes petits ; mais quand je serai vieux, vous me protégerez tous deux : si depuis le comte Ernest n'a pas été tel que nous l'aurions désiré, nous pensions à vous, et nous étions consolés. — Mon cher Guillaume, ma tante est généreuse ; son fils lui ressemblera. — Ah ! je crois bien, a-t-il interrompu, qu'ainsi que sa mère, M. le comte ne nous laissera manquer de rien ; mais vous, vous nous aimiez. — Guillaume, me suis-je écriée, ne me montrez pas tant d'affection, vous me donneriez trop de regrets. » Il s'est tu, et nous avons marché en silence. En sortant du parc, il a fallu passer devant l'église de la paroisse. Guillaume s'est encore arrêté. « Voilà où vous deviez être mariée : quelle fête ! quel jour ! Au lieu de la joie que j'attendois, j'ai vu ôter du banc de la famille le siége que vous aviez coutume d'occuper ; j'ai vu brûler votre beau portrait qui ornoit si bien la grande salle basse ; enfin on a effacé votre nom du grand arbre généalogique de la famille, tant madame la baronne est empressée d'éloigner d'elle tout ce qui peut lui rappeler votre existence. — Hélas ! je souhaite que mon exil la satisfasse ; car, malgré sa haine, je l'aime toujours. Mon cher Guillaume, ai-je ajouté, en tombant à genoux devant l'église, si un jour elle vous parle de moi, dites-lui que je n'ai jamais cessé de la respecter, que vous m'avez vue ici faisant des vœux pour elle, et demandant au ciel que son fils la dédommage de tout le mal que je lui ai fait. » Il m'a relevée, tout ému, en disant qu'il auroit souhaité que ma tante m'eût entendue ; car alors elle n'auroit pas pu s'empêcher de me pardon-

ner. « Ah, Guillaume! vous la connoissez mal; je crains bien qu'elle n'emporte sa haine au tombeau. — S'il est ainsi, a repris le bon homme, que Dieu puisse avoir pour elle plus de miséricorde qu'elle n'en aura eu pour vous. » J'ai joint mes prières aux siennes, et nous avons poursuivi notre chemin. Il étoit plus de minuit quand nous sommes arrivés à mon auberge. Guillaume y a passé la nuit; et ce matin, comme je me préparois à partir, il est venu prendre congé de moi, et je suis montée dans ma chaise. Après une heure de marche, nous sommes parvenus à une hauteur d'où on découvre toute la ville de Dresde; sans doute je la voyois pour la dernière fois. J'ai mis pied à terre pour mieux la voir; elle me sera toujours bien chère : n'est-ce pas là où j'ai commencé à t'aimer? n'est-ce pas là où je te laisse! Hélas! tandis que, plongée dans les plus tristes réflexions, je parcourois en frémissant l'espace qui me sépare déjà de toi, et que je disois un éternel adieu à ma patrie, le soleil brilloit du plus pur éclat, les oiseaux chantoient au-dessus de ma tête, mon fils jouoit à mes côtés, et tout autour de moi sembloit ignorer qu'il y eût des êtres destinés à pleurer toute leur vie.

LETTRE VIII.

Amélie à Albert.

Péterswald, 18 juin.

J'ai passé aujourd'hui les affreux précipices qui séparent la Saxe de la Bohême, et demain mes yeux ne verront plus ma terre natale; mais ce n'est pas elle que je regrette : partout où je serois avec toi je me croirois dans ma patrie : je serai étrangère partout où tu ne seras pas. Cher Albert, pardonne à la foiblesse d'un cœur si triste de tout ce qu'il laisse, de tout ce qu'il perd. Hélas! en te quittant, quel ami me consolera? quelle main essuiera mes larmes? quelle autre voix que la tienne saura pénétrer dans mon cœur pour y adoucir le cruel remords d'avoir détruit le bonheur de ta vie?....... Je pensois à tout cela ce soir, en côtoyant le bord de l'Elbe; le chemin étoit si étroit, que je ne voyois pas un pouce de terrain entre les roues de la voiture et le précipice : Ah! si je n'avois pas tenu mon fils entre mes bras, c'eût été trop encore..... Mais pardonne; je ne veux point t'affliger par mes tristes pensées, et je te promets de faire tous mes efforts pour les écarter; mais promets-moi aussi, mon ami, de ne plus essayer de me réconcilier avec mon sort. Si j'ai supporté l'inconstance et la mort de mon époux, et que mon courage m'abandonne devant l'idée d'avoir troublé ta vie, c'est qu'il

est possible de se résigner au mal qu'on souffre, mais jamais à celui qu'on cause; et, jusqu'à ce que je t'aie vu heureux, n'espère pas me voir goûter un moment de joie.

Dis à cette charmante Blanche, de qui dépend notre sort à tous deux, combien il m'en a coûté pour partir de Dresde sans lui avoir dit adieu. Quoique bien sûre qu'on ne peut rien ajouter à l'attachement qu'elle a pour toi, j'aurois voulu lui recommander encore une fois ton bonheur; j'aurois voulu lui répéter qu'en résistant à sa famille pour se conserver à toi, elle ne perdoit que sa fortune, et non l'estime de ses parens et de ses amis; car quel choix plus honorable pourroient-ils faire pour elle? Mais, hélas! ma conduite passée me permet-elle de prétendre guider personne? Je le sens, tels sages que puissent être mes conseils, Blanche doit avoir la prudence de s'en défier. Hélas! celle qui les donne a été si imprudente et si foible, qu'elle a perdu le droit d'éclairer ses amis, et que la raison même, en passant par sa bouche, doit être sans autorité.

LETTRE IX.

Amélie à Albert.

Du château de Simmeren, 1.er juillet.

La date de ma lettre t'étonnera sans doute. La sauvage Amélie, l'obscure madame Mansfield, chez la

ntesse de Simmeren ! Par quel hasard? ou plutôt
quel prodige? Un événement bien simple a causé
te rencontre. Hier, m'étant arrêtée à Kempten
ır coucher, et n'ayant point trouvé de lait pour
n fils dans l'auberge où j'étois, j'en ai envoyé cher-
r dans la ferme la plus voisine, qui dépend de la
re de Simmeren. La comtesse, qui se promène sou-
it dans son domaine, et qui ne dédaigne pas de
ter ses fermiers, étoit en ce moment dans la maison
mon commissionnaire se présentoit. Un mouve-
nt de curiosité lui ayant fait demander quels étoient
voyageurs qui désiroient du lait, au nom de ma-
ne Mansfield, elle a témoigné une grande sur-
se, et toute parente qu'elle est de la fière baronne
Woldemar, elle s'est hâtée de venir dans mon au-
ge, réclamer le droit de me donner l'hospitalité
faveur des liens qui unissent nos familles. Accou-
née à me voir rejeter par tous mes parens, j'ai été
ntant plus sensible à l'accueil de madame de Sim-
ren, qu'elle ne connoissoit de moi que mon ma-
ge, et que ce mariage lui avoit été appris par
dame de Woldemar. Cependant, sa réputation
yant fait réfléchir qu'il pouvoit y avoir plus de
ir de s'amuser que d'intérêt dans son invitation,
sitois à l'accepter, lorsqu'elle m'a dit, en sou-
it : « Prenez garde à ce que vous allez faire : dans
re situation, un refus marqueroit trop d'orgueil, et
s ne devez pas livrer votre ame à un vice qui vous
it tant de mal. Allons, allons, ma jolie cousine, sui-
une parente dont la vieille expérience lui a trop
n fait connoître le monde et ses erreurs pour ne

pas pardonner aux douces foiblesses d'amour, et excuser les femmes que leur cœur égare! Vous aimâtes, et on vous séduisit ; vous fûtes trompée, et vous vous repentez ; tout cela est dans l'ordre, et nous sommes du même sang : que votre famille vous renie si elle veut, moi je vous adopte. » Le ton moitié plaisant, moitié sérieux dont tout cela fut dit, me laissoit encore dans l'indécision, lorsque la comtesse, me prenant par le bras d'un air de bonhomie, ajouta : « Puisqu'il est décidé que vous viendrez avec moi, ayez l'air, du moins, de faire les choses de bonne grâce, et préparez-vous à me raconter tout ce qui vous est arrivé. A mon âge, on ne vit plus que de souvenirs ; et après le plaisir de parler de ses aventures, il n'y en a point de plus grand que d'écouter celles des autres. »

Je n'ai pas résisté plus long-temps : malgré l'air un peu moqueur de madame de Simmeren, il y a dans son accent et ses manières quelque chose de si engageant et de si tendre, qu'il faut toujours finir par faire ce qu'elle veut. Pendant la soirée, elle a beaucoup caressé mon fils. « Il n'a rien de roturier dans les traits, m'a-t-elle dit, et je crois qu'il n'aura rien que de noble dans l'ame : alors, que lui manquera-t-il pour être l'égal de ses ancêtres? quelques lettres diversement arrangées. Assurément, ma cousine de Woldemar est une femme de beaucoup d'esprit ; mais elle n'a pas le sens commun ; elle vous rejette, et m'a toujours accueillie : quelle injustice! Ah! si vous connoissiez les aventures de ma jeunesse, vous verriez le cas qu'on doit faire de l'opinion du monde et du jugement des hommes! Un

jour je me réserve le plaisir de vous les apprendre. »

Pour peu que je l'eusse pressée ce jour eût été à l'instant même; mais j'avois besoin de repos, et madame de Simmeren, qui s'en est aperçue, ne m'a pas permis de me retirer dans mon appartement qu'après avoir obtenu ma parole de prolonger d'une semaine entière mon séjour chez elle.

LETTRE X.

Amélie à Albert.

Du château de Simmeren, 8 juillet.

Madame de Simmeren n'a pas pu remettre plus long-temps le plaisir de me parler d'elle; et hier au soir, quand mon fils a été couché, elle a commencé le récit de son histoire qui a duré une partie de la nuit, et qui m'a singulièrement intéressée quoique sans doute l'héroïne soit très-loin d'être exempte de blâme. Tu te rappelles bien avoir entendu dire à mon père que madame de Simmeren avoit été mariée à un des plus riches seigneurs de Souabe; mais nous ignorions que ce fût malgré elle, et par le despotisme de mon grand-père, son oncle maternel. « J'ai dû tous mes chagrins à son orgueil, m'a-t-elle dit; et cette ressemblance entre votre sort et le mien m'a donné de tout temps une forte prédilection pour vous. » En l'écoutant, Albert, je pensois à l'effrayante puissance de cette vanité qui a su faire le malheur de ma-

dame de Simmeren et le mien, malgré l'espace de trente années qui sépare nos deux naissances. La comtesse a continué ainsi : « J'aimais avant mon mariage, ma chère Amélie; je cédai, par timidité, aux ordres qu'on me donna; mais mon cœur s'embarrassa peu de mes nouveaux sermens, et fidèle aux premiers, il continua d'aimer l'objet qui l'avoit charmé. Durant une longue absence de mon époux, je devins mère : dans mon désespoir, je n'envisageois d'autre ressource que d'attenter à ma vie, et j'aurois pris ce parti infailliblement, si madame de Woldemar n'étoit venue me sauver de la mort et de la fureur d'un époux outragé. Par ses soins, je donnai secrètement le jour à un fils qu'elle fit élever aux environs de Dresde comme un orphelin; et six ans après, lors de la naissance d'Ernest, elle le fit venir chez elle, et l'adopta pour servir de compagnon et d'émule à son fils : depuis près de dix ans ils voyagent ensemble; et vous avez sans doute entendu parler d'Adolphe de Reinsberg. » En effet, Albert, je me souviens de l'avoir vu dans mon enfance. et il me semble même que toi, dont l'âge te permettoit de mieux juger, tu estimois son caractère infiniment plus que celui d'Ernest, ce qui, à la vérité, n'est pas un grand éloge. « La profonde reconnoissance que je dois à madame de Woldemar, a continué la comtesse, est la seule cause qui m'a empêché de vous défendre ouvertement lors de votre mariage; car, malgré l'espèce de fureur avec laquelle elle vous accusoit, je n'ai jamais vu dans votre conduite que de l'imprudence, et cette générosité romanesque que la jeunesse prend si souvent pour de l'héroïsme. — Ah ! je conviens, ai-je

repris en soupirant, que l'amour m'a étrangement égarée. — L'amour, Amélie! de bonne foi, croyez-vous avoir eu une véritable passion pour M. Mansfield? — Si je le crois, Madame! Eh! quelle seroit mon excuse si je n'avois pas celle-là? » La comtesse a souri. « Il y a encore bien de l'exaltation dans cette jolie tête, m'a-t-elle dit, mais cela doit être ainsi; elle est de votre âge; je ne tenterai point de la détruire : le temps seul le peut; c'est son affaire. Nous verrons si après quelques années, peut-être quelques mois de séjour en Suisse, un nouvel amour ne vous apprendra pas que celui que vous avoit inspiré M. Mansfield méritoit à peine ce nom; que vous vous êtes méprise, et que vous étiez trop jeune pour aimer. — Ah! Madame! que dites-vous? Qui, moi, j'aimerois encore? — Oui; voilà bien de quoi vous récrier! Aimer encore! quel prodige à votre âge! Ma chère enfant, a-t-elle ajouté d'un ton plus bas, et comme jouissant de la confidence qu'elle me faisoit, un cœur de femme ne peut répondre de son indifférence que quand il a épuisé l'amour en le goûtant, comme moi, jusqu'aux approches de la vieillesse. Je vous dirai en grand secret (parce que c'est une vérité qu'il n'est pas bon de répandre) que l'amour ne vit qu'autant qu'il est libre, et qu'il n'en est point qui puisse résister au mariage, et que, si je redevenois jeune, l'homme dont je voudrois le plus être aimée est celui que j'épouserois le moins. Quand j'ai perdu mon amant, ma beauté étoit passée depuis long-temps, et pourtant il m'aimoit toujours; peut-être s'il vivoit encore, malgré mes rides et mes cheveux gris, lui paroîtrois-je plus belle que vous : si c'est

une illusion, rien ne peut plus me l'arracher, et je la nourrirai jusqu'au tombeau. » En parlant ainsi, madame de Simmeren paroissoit tranquille et satisfaite, tandis que je me sentois inquiète et agitée. O Albert! s'il étoit vrai, si le mariage étouffoit l'amour, si Mansfield n'avoit cessé de m'aimer que parce que je ne pouvois cesser d'être à lui ! Mon tendre frère, cette idée, qui ne s'étoit point encore présentée à mon esprit, l'histoire, les réflexions de madame de Simmeren m'ont livrée, je l'avoue, à la plus cruelle des incertitudes, au doute de la vertu. Cette femme trahit ses devoirs, et fut heureuse : elle sacrifia l'honnêteté à l'amour, et fut constamment aimée : punition du vice, récompense de la sagesse, où donc êtes-vous? Ah! sans doute ce n'est pas sur la terre, et je sens bien que c'est ailleurs qu'il faut vous chercher.

LETTRE XI.

Amélie à Albert.

Du château de Simmeren, 10 juillet.

Ce soir, en causant avec madame de Simmeren sur quelques détails de sa vie, qui lui étoient échappés dans nos autres conversations, elle m'a appris que M. de Simmeren étoit un officier-général qui commandoit en Hongrie dans la dernière guerre; qu'ayant été tué à la tête de ses troupes avant d'avoir pu faire aucune disposition en faveur de sa veuve, qu'il lais-

t sans enfans, toute sa fortune étoit passée à des rens éloignés; qu'elle n'avoit eu pour son partage e la jouissance de la terre de Simmeren, et que tte propriété, quoique vaste, étoit d'un si foible re-nu, à cause des forêts et des bruyères qui la com-sent presque en totalité, que, sans les dons de dame de Woldemar, elle n'auroit pas eu de quoi bvenir aux dépenses qu'Adolphe est obligé de faire mme le compagnon et l'ami d'Ernest. C'est donc à dame de Woldemar qu'elle doit son honneur, sa , et l'existence de son fils; et pour l'avancement de lui-ci, quand il reviendra à Dresde, c'est encore r sa protection qu'elle compte. De si nobles procé-s ne m'ont point étonnée; je sais que ma tante a ujours regardé la générosité comme un des premiers voirs de son rang; mais ce qui m'a touchée, c'est le ystère dont elle a entouré ses bienfaits. Jusqu'à pré-nt j'avois toujours ignoré que ses relations avec ma-me de Simmeren fussent de cette nature; je crois ême qu'elle ne l'a jamais confié à personne de la fa-ille, et j'aime bien que ce secret, qui est un bien-it, ne m'ait été révélé que par celle qui en est objet. Comme je parlois de la bonté de ma tante avec tendrissement, madame de Simmeren m'a serré la ain, en disant : « Quel dommage qu'il n'y ait pas ans le cœur de madame de Woldemar autant d'in-ulgence que dans le vôtre, et qu'elle ne puisse pas ublier une erreur! vous pourriez être heureuses en-ore toutes les deux. — Eh! Madame, ai-je repris, ourquoi ma tante ne le seroit-elle pas? son fils va venir; on dit que son caractère n'est plus le même,

que, grâce aux conseils et à l'amitié de M. de Reimsberg, il s'est fait en lui les changemens les plus favorables. Ce retour comblera tous les vœux de sa mère, et alors, le souvenir de celle qui l'a tant offensée ne pourra pas troubler son bonheur. — Et quand il faudra qu'elle choisisse une épouse pour son fils, croyez-vous qu'elle puisse s'empêcher de penser à celle qui lui fut destinée? et cette comparaison lui permettra-t-elle d'en trouver jamais une assez aimable? — Ah! Madame! ma tante ne me voit point avec tant de bienveillance : elle me hait trop pour me regretter. — Tenez, Amélie, a-t-elle répondu en ouvrant son bureau, voici une lettre de madame de Woldemar qui répondra précisément à ce que vous dites : elle est écrite depuis votre départ de Dresde; lisez-la, vous verrez ce qu'elle pense de vous, et cette phrase remarquable : « Quand je songe à ce qu'elle « étoit, et que je vois ce qu'elle est devenue, je sens « qu'il n'y a que la violence de ma haine qui puisse « égaler mes regrets. »

Je me suis retirée pour lire cette lettre : j'ai voulu t'écrire tout ce que j'en pensois, mais j'ai trouvé plus simple de t'en envoyer une copie; elle te dira, mieux que je ne pourrois le faire, tout ce que j'ai dû éprouver à cette lecture.

La baronne de Woldemar à madame de Simmeren.

Dresde, 20 juin.

« Depuis trois ans, vous savez que je n'étois pas venue à Dresde, ma chère cousine; la crainte de ren-

contrer celle qui fut l'ornement de notre famille, et qui en est devenue l'opprobre, me tenoit enfermée à Woldemar; mais j'apprends enfin que cette odieuse femme s'est fait justice à elle-même : elle s'exile de son pays, elle va rejoindre la famille de son séducteur, société digne d'elle, et la seule où on pourra la recevoir sans rougir. Ah! puisse-t-elle s'éloigner assez pour que son nom ne revienne jamais frapper mes oreilles, et peut-être alors surmonterai-je la profonde tristesse dont son crime m'a frappée, et qui a détruit ma santé.

« A présent je vais presser le retour d'Ernest, je vais rapprocher de moi la seule consolation de ma vie : si depuis près de trois ans j'ai éloigné une réunion si désirée, c'étoit par la crainte que la vue de celle qui a fait notre honte ne réveillât dans l'ame de mon fils cette fureur de vengeance qu'il avoit éprouvée en apprenant cet indigne mariage. Son ressentiment, plus impétueux que le mien, ne trouvoit pas que ce fût assez du mépris pour punir un pareil outrage, et jamais ni Adolphe ni moi, n'avons pu, sur ce point, le ramener à notre opinion : depuis un an, cependant, il paroît avoir oublié Amélie, il n'en parle plus, et j'espère que s'il prononce ce nom en revenant ici, ce sera, comme moi, avec la froide indignation du dédain, et non plus avec l'emportement de la colère.

« Ses dernières lettres, datées de l'Archipel de Grèce, me disent qu'il n'arrivera à Naples que vers la fin d'août. Comme il faudra qu'il visite toutes les Cours de l'Italie avant de se rendre à Dresde, je n'es-

père pas l'embrasser avant l'hiver prochain ; mais alors avec quelle ardeur je presserai dans mes bras un fils si cher, dont les brillantes qualités promettent tant de bonheur à ma vieillesse, et un nouveau lustre au sang d'où il sort !

« Je ne doute assurément pas qu'il ne doive à la sage amitié d'Adolphe une partie de ses éminentes vertus ; mais pardonnez si je ne puis m'empêcher de croire qu'il les doit encore plus à lui-même. Les défauts qu'on lui reprochoit dans son enfance étoient le germe des qualités qui le distinguent aujourd'hui ; la violence de son caractère annonçoit l'extraordinaire valeur dont il a donné tant de preuves, et son humeur impérieuse, la force et la noblesse de son ame. Soyez-en sûre, loin d'Adolphe, et seul, sans ami, sans conseil, l'héritier des Woldemar, le petit-fils des deux plus illustres maisons de l'Allemagne, ne seroit jamais resté un homme ordinaire. Mais où trouver une épouse digne de lui ? Je vous avoue que Blanche n'est pas celle que je désirerois à mon fils : son excessif enjouement ne convient pas à une fille de son rang, et sa coquetterie est un de ces défauts qui ne s'allient point avec l'élévation du caractère. Ah ! jamais, jamais je ne retrouverai l'égale de celle que j'ai perdue : une créature si belle, à laquelle personne ne résistoit, qui commandoit le respect par la dignité de ses manières, et l'adoration par l'inépuisable bonté de son cœur, qui, réunissant en elle tout ce qu'on admire et tout ce qu'on aime, étoit l'objet du culte de tous ceux qui la voyoient. Pourquoi le crime qui a souillé tant de vertus ne les a-t-il pas effacées de ma mémoire ? pour-

quoi une comparaison que je ne puis m'empêcher de faire sans cesse m'ôte-t-elle toute espérance d'être heureuse dans la fille que je choisirai ? Ah ! ma cousine ! cette Amélie m'a fait un mal irréparable : quand je songe à ce qu'elle étoit, et que je vois ce qu'elle est devenue, je sens qu'il n'y a que la violence de ma haine qui puisse égaler mes regrets.

« Le jeune comte de Lunebourg se prétend très-affligé du départ de sa sœur ; cependant, au fond de l'ame, il doit en être bien aise, malgré la protection qu'il lui accordoit, et la chaleur qu'il mettoit à la défendre ; il y a dans ce caractère-là tant de fierté, de délicatesse et d'honneur, qu'il a dû vivement souffrir de l'ignominie dont elle s'est couverte. Je n'ai point oublié le saisissement qu'il éprouva à la nouvelle de son infâme mariage ; si depuis il s'est égaré jusqu'à voir cette femme et à la traiter avec une criminelle indulgence, il faut en accuser le serment qu'il fit à son père de ne jamais abandonner sa sœur, et surtout l'imprudence que commit M. de Lunebourg en laissant à sa fille une liberté dont elle a si indignement abusé. »

Continuation de la lettre d'Amélie à Albert.

Le reste de la lettre de ma tante ne contient que des détails peu intéressans pour tous deux : ô mon Albert ! il y a assurément bien des sujets de douleur pour moi dans tout ce que tu viens de lire ; mais le seul qui soit resté sur mon cœur est ce saisissement que tu éprouvas à la nouvelle de mon ma-

riage; hélas! j'acquiers chaque jour de bien tristes lumières sur l'étendue du mal que je t'ai fait; c'est en vain que ta générosité s'est efforcée de me le cacher; la vérité se découvre malgré toi, et je ne vois point sans un profond repentir qu'atteint dans ton amour, ton amitié et ton honneur, par les coups les plus sensibles, c'est la main seule de ta sœur qui te les a tous portés. O mon frère! pourquoi m'avoir caché que tu attachois ton bonheur à la possession de Blanche? cette confidence m'eût sauvée; car, si je n'ai point été arrêtée par l'orgueil du rang, assurément je l'eusse été par ma tendresse pour toi.

Albert, après avoir empoisonné ta vie, je sais bien que je n'ai pas le droit de t'accuser; mais si une fausse exaltation m'a perdue, un excès d'héroïsme t'égara; et si tu n'eusses eu qu'une délicatesse ordinaire, nous ne serions pas si malheureux tous les deux.

LETTRE XII.

Amélie à Albert.

Ce 25 juillet.

J'ai quitté madame de Simmeren depuis deux jours, et avant peu j'espère être à Bellinzonna. Depuis mon départ je n'ai point eu de tes nouvelles, je n'en trouverai que chez mon oncle; aussi suis-je si impatiente d'arriver, que je regarde comme perdus tous les instans que je donne au sommeil; et si la santé de mon

fils ne me prescrivoit pas de m'arrêter chaque soir, je ne voudrois quitter ma voiture que pour descendre là où tes lettres m'attendent.

Je me félicite d'avoir échappé à madame de Simmeren; je ne connois pas de femme plus séduisante, et avec qui je voulusse moins vivre : elle a quelque chose de si vif et de si mobile dans l'esprit, qu'elle ne laisse pas un moment de repos; elle vous promène d'opinions en opinions, saisissant d'un coup-d'œil tous leurs rapports, discutant le pour et le contre avec la même facilité, et se contredisant avec tant de franchise, qu'on est presque tenté de préférer les inconséquences de cette imagination en désordre, à la sage réserve d'un esprit juste; enfin, si elle inquiète par la nouveauté de ses principes, elle séduit par le charme qu'elle y prête; si elle éloigne par ses caprices, elle ramène par ses caresses; et, tout en inspirant une secrète défiance sur la solidité de son caractère, force le cœur à l'aimer en dépit de la raison.

Laissons madame de Simmeren, Albert; je t'assure que la société de cette femme m'a fait mal, et que son souvenir ne me vaut rien; elle a jeté dans mes idées un désordre plus pénible que la tristesse même, et j'ai besoin d'oublier qu'il est des êtres dans le monde qui, au bout d'une longue carrière, se rappellent leurs fautes avec complaisance, parviennent presque à les faire aimer, et, loin de s'en repentir, trouvent dans le bonheur dont elles furent la source, de quoi embellir le soir de leur vie.

LETTRE XIII.

Amélie à Albert.

Bellinzonna, 4 août.

J'ARRIVE, je me jette dans les bras de mon oncle, je lui présente mon fils; il nous embrasse tous deux avec la plus touchante effusion, et nous reçoit comme ses enfans : on me remet tes lettres, je retrouve mon frère, tout mon frère; voilà son caractère, ses idées, sa raison, son amitié.

Tes lettres ont eu bientôt effacé ce reste d'impression pénible que m'avoient laissé les opinions de madame de Simmeren, et je crois que sur ce sujet nous pensons exactement de même. Adieu, voici M. Grandson qui commence, dit-il, ses fonctions d'oncle, en m'ordonnant de quitter la plume, et de consacrer toute ma journée au besoin qu'il a d'être avec moi.

LETTRE XIV.

Albert à Amélie.

Dresde, 26 juin.

MON amie, ma tendre sœur, comment ne pardonnerai-je pas une foiblesse que j'ai partagée; crois-tu que quand je me suis arraché d'auprès de toi, je

n'aie pas versé des larmes? en sortant de ta maison j'avois le cœur si oppressé, que je pouvois à peine marcher, je me suis assis sur la première borne, la tête appuyée contre le mur, et je t'assure qu'il m'a fallu un bien grand courage pour ne pas retourner chez toi te conjurer de ne pas partir : jamais tentation n'a été plus forte, et jamais je n'ai eu plus de peine à résister à un parti que ma raison condamnoit; mais ne pense pas que nous soyons séparés pour long-temps; puisque tu l'as exigé, je ne t'ai point accompagnée; pour te satisfaire, je me suis préféré à toi, et j'ai consenti à te laisser t'exposer seule à la fatigue d'un long voyage, plutôt que de risquer d'offenser les parens de Blanche; mais avant peu j'irai revoir ma jeune, ma première amie, trésor précieux que me légua mon père, et dont je sens si bien toute la valeur.

Te le dirai-je, mon Amélie, depuis ton départ ma pensée, qui se complaît à rappeler tous les instans que nous avons passés ensemble, s'arrête souvent sur ceux où, d'un air si tendre et presque reconnoissant, tu écoutois en silence mes longues et sévères remontrances. Je me demande comment ton invincible douceur ne me désarmoit pas sur-le-champ, et me laissoit le courage de te parler d'autres choses que de mon amitié; mais va, mon Amélie, sois bien sûre que ce frère grondeur et moraliste, en te reprochant tes torts, n'en voyoit pas moins tes vertus; et plus d'une fois il s'est dit à lui-même qu'il valoit peut-être mieux se tromper comme toi, que d'avoir raison comme tant d'autres.

La nouvelle de ton départ a coûté bien des larmes à Blanche : en la voyant pleurer, ma sœur, il m'a semblé qu'elle me devenoit plus chère ; monsieur et madame de Geysa sont restés dans un étonnement stupide; madame de Woldemar, après avoir montré, à cette occasion, une joie indécente, et répété hautement qu'en renonçant à ta patrie et à ta famille, tu t'étois fait justice à toi-même, a voulu nous réunir tous chez elle, pour célébrer, comme un jour de fête, celui de ton exil; je t'avoue, qu'indigné de ce projet, et surtout de l'invitation qu'elle avoit osé m'envoyer, je lui ai répondu que le sujet de son allégresse en étant un de deuil pour moi, deux personnes qui s'entendoient aussi peu devoient éviter de se rencontrer jamais, et que dorénavant je fuirois sa présence pour ne pas avoir à rougir pour elle, et à souffrir pour moi de la cruauté avec laquelle elle insultoit à l'infortune de la sœur et à la douleur du frère.

Ma lettre ne l'a point offensée, elle en a senti la justesse; je sais même qu'elle s'est repentie, et de m'avoir engagé à venir participer à sa joie, et de l'avoir manifestée aussi publiquement; mais néanmoins elle n'a pas voulu revenir sur ses pas, et la fête a eu lieu. Monsieur et madame de Geysa y étoient; Blanche les a suivis : ne lui en fait pas un crime, Amélie; je sais bien qu'au premier moment j'aurois voulu qu'elle déclarât hautement qu'elle n'iroit point; mais en y réfléchissant mieux, j'ai pensé qu'il étoit possible que son devoir lui en fît une loi, et que l'obéissance filiale devoit aller avant l'amitié même; mais je sais du moins qu'elle a été fort triste; et, dans un caractère

comme le sien, tu penseras peut-être que c'est une plus grande preuve de tendresse que ne l'eût été le refus même d'accompagner ses parens chez madame de Woldemar.

LETTRE XV.

Albert à Amélie.

Dresde, 20 juillet.

Madame de Simmeren a fait une indiscrétion en te communiquant la lettre que tu m'envoies; mais c'est une femme qui, dans toutes les occasions de sa vie, n'a jamais cédé qu'à son premier mouvement, et qui n'a prévu les conséquences du mal qu'elle faisoit que quand il étoit sans remède; cependant je désirerois, pour son bonheur, qu'elle n'eût jamais commis d'imprudence plus grave que celle-ci. Qu'as-tu trouvé dans cette lettre pour t'affliger si vivement? La haine de madame de Woldemar t'étoit bien connue; et quant au mouvement de peine que j'éprouvai en apprenant ton mariage, c'est une de ces foiblesses de l'orgueil dont ton frère n'est pas exempt, et qu'il faut bien que tu lui pardonnes. Toi, qui te plais à me croire parfait, tu n'aurois jamais pensé que pendant quelques instans, je fus plus touché de la honte de ta mésalliance, que de la crainte de ton malheur; et si je t'ai toujours caché l'état où je fus alors, c'étoit moins pour me montrer à tes yeux meilleur que je ne suis,

que pour ne pas t'affliger, en te laissant voir combien il m'en coûtoit de donner le nom de frère à M. Mansfield. Ah! si j'avois cru n'empêcher que ce mariage, en te confiant mon attachement pour Blanche, je t'aurois ouvert mon cœur ; mais je te connoissois : tu n'aurois cru assurer mon bonheur qu'en t'unissant à Ernest, et malgré la répugnance qu'il t'inspire, tu l'aurois fait. J'ai redouté ta générosité, et je ne sais si ce n'est pas une grande consolation dans nos peines, qu'elles ne nous soient venues que pour nous être trop aimés. Mais calme ton repentir, mon amie : à qui ton mariage a-t-il plus nui qu'à toi-même? Pourquoi, dans le souvenir des maux dont il fut la source, n'oublies-tu que ceux qu'il t'a faits? Ah! ce n'est pas à la victime à éprouver des remords!

Je connoissois l'histoire de madame de Simmeren : quelques années avant la mort de mon père, je fus mis dans cette confidence par madame de Woldemar, qui avoit besoin d'un ami sûr pour envoyer chez sa cousine certains détails relatifs à la naissance d'Adolphe. Ce fut là le véritable motif de mon voyage en Souabe, et la seule occasion que j'aie eue de voir madame de Simmeren. Je la jugeai à peu près comme toi, mais elle me plut beaucoup moins. Je n'ai jamais pu souffrir ces gens dont la conscience vit en paix avec leurs fautes, surtout lorsqu'ils se donnent aux caractères foibles et aux imaginations vives, comme un modèle à suivre. J'avoue que la tranquillité de madame de Simmeren, au milieu du désordre de sa conduite, m'a toujours indigné. C'est le dernier degré de la corruption que d'y vivre sans honte, et de préférer cette

paix criminelle, qui est comme la mort de l'ame, au remords salutaire qui nous repousse vers la vertu, et en est le supplément, si la vertu peut en avoir.

Tu demandes où sont les punitions du vice et les récompenses de la vertu, et tu n'espères les trouver que dans le ciel : sans doute, Amélie, tu les y trouveras ; mais elles sont aussi sur la terre ; attends encore quelque temps pour juger cette grande question ; attends d'avoir lu au fond des ames, si ce n'est pas là que le vice nourrit en silence ses plus cuisantes douleurs, et que la vertu a placé ses plus doux plaisirs ; attends d'avoir vu un coupable sur son lit de mort, et d'avoir comparé sa fin avec celle de mon père ; attends, Amélie, attends les derniers jours de madame de Simmeren, et alors seulement tu pourras juger si Dieu nous a trompés, en écrivant ces mots dans nos cœurs : *Sois sage, et tu seras heureux !*

LETTRE XVI.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 18 août.

IL faut avoir eu un père comme le mien, il faut l'avoir aimé comme je l'ai fait, pour croire que M. Grandson n'est que mon oncle. Jamais enfant n'a été accueilli dans la maison paternelle avec plus de bonté que je ne l'ai été ici ; chaque jour ce sont des fêtes nouvelles ; le château ne désemplit pas ; on vient

que pour ne pas t'affliger, en te laissant voir combien il m'en coûtoit de donner le nom de frère à M. Mansfield. Ah! si j'avois cru n'empêcher que ce mariage, en te confiant mon attachement pour Blanche, je t'aurois ouvert mon cœur ; mais je te connoissois : tu n'aurois cru assurer mon bonheur qu'en t'unissant à Ernest, et malgré la répugnance qu'il t'inspire, tu l'aurois fait. J'ai redouté ta générosité, et je ne sais si ce n'est pas une grande consolation dans nos peines, qu'elles ne nous soient venues que pour nous être trop aimés. Mais calme ton repentir, mon amie : à qui ton mariage a-t-il plus nui qu'à toi-même? Pourquoi, dans le souvenir des maux dont il fut la source, n'oublies-tu que ceux qu'il t'a faits? Ah! ce n'est pas à la victime à éprouver des remords!

Je connoissois l'histoire de madame de Simmeren : quelques années avant la mort de mon père, je fus mis dans cette confidence par madame de Woldemar, qui avoit besoin d'un ami sûr pour envoyer chez sa cousine certains détails relatifs à la naissance d'Adolphe. Ce fut là le véritable motif de mon voyage en Souabe, et la seule occasion que j'aie eue de voir madame de Simmeren. Je la jugeai à peu près comme toi, mais elle me plut beaucoup moins. Je n'ai jamais pu souffrir ces gens dont la conscience vit en paix avec leurs fautes, surtout lorsqu'ils se donnent aux caractères foibles et aux imaginations vives, comme un modèle à suivre. J'avoue que la tranquillité de madame de Simmeren, au milieu du désordre de sa conduite, m'a toujours indigné. C'est le dernier degré de la corruption que d'y vivre sans honte, et de préférer cette

paix criminelle, qui est comme la mort de l'ame, au remords salutaire qui nous repousse vers la vertu, et en est le supplément, si la vertu peut en avoir.

Tu demandes où sont les punitions du vice et les récompenses de la vertu, et tu n'espères les trouver que dans le ciel : sans doute, Amélie, tu les y trouveras ; mais elles sont aussi sur la terre ; attends encore quelque temps pour juger cette grande question ; attends d'avoir lu au fond des ames, si ce n'est pas là que le vice nourrit en silence ses plus cuisantes douleurs, et que la vertu a placé ses plus doux plaisirs ; attends d'avoir vu un coupable sur son lit de mort, et d'avoir comparé sa fin avec celle de mon père ; attends, Amélie, attends les derniers jours de madame de Simmeren, et alors seulement tu pourras juger si Dieu nous a trompés, en écrivant ces mots dans nos cœurs : *Sois sage, et tu seras heureux !*

LETTRE XVI.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 18 août.

Il faut avoir eu un père comme le mien, il faut l'avoir aimé comme je l'ai fait, pour croire que M. Grandson n'est que mon oncle. Jamais enfant n'a été accueilli dans la maison paternelle avec plus de bonté que je ne l'ai été ici ; chaque jour ce sont des fêtes nouvelles ; le château ne désemplit pas ; on vient

de Bellinzonna, de Lugano et autres villes vois
pour féliciter mon oncle sur l'arrivée de sa fille
il ne permet pas qu'on me nomme autrement
été si long-temps privée de ces égards, de
considération, de cette bienveillance, que je ne
vois pas l'objet sans un vif plaisir et une grand
connoissance pour celui à qui je dois de p
biens.

Dans ces momens, Albert, c'est à toi que j'ai p
c'est toi que j'ai regretté. En voyant les éloges c
me prodigue, surtout l'affection qu'on me témo
tu aurois cru revenir à ces jours heureux où j
chez mon père.

Je suis étonnée qu'avec le goût que tu me coi
pour la solitude, je ne sois pas encore lasse d'êtr
tourée de monde du matin au soir. Parmi les
sonnes que je vois, celles qui me marquent le
d'empressement sont deux femmes de Bellinzo
madame de Nogent et madame d'Elmont. La
mière est d'une gaîté si continuelle, qu'elle en p
affectée, et, en trouvant toujours sujet de rire
choses les plus communes, elle me rend malgré
sérieuse aux plaisantes. L'autre est plus jeune,
jolie et beaucoup plus aimable : elle étoit ici q
je suis arrivée; depuis, elle n'a pas quitté le chât
et je ne puis m'empêcher d'être touchée de l'ext
préférence qu'elle me montre; mon oncle lu
proche de l'affectation; je ne lui en ai point tr
encore. Je vois aussi presque tous les jours M. V
lin, dont l'esprit est assez piquant et la convers
intéressante. M. Grandson lui témoigne une a

qui m'a prévenue en sa faveur; car je me sens disposée à aimer tout ce qui plaît à mon oncle : il y a dans toutes ses manières tant de bonté, de franchise et de loyauté, que dès son premier abord il inspire, avec le besoin de le chérir, celui de lui complaire et de s'occuper sans cesse des moyens d'accroître son bonheur.

Ce qu'il aime le plus, à ce qu'il dit, après mon fils et moi, c'est la terrasse de son château : le monde entier qu'il a parcouru ne lui a jamais offert rien d'aussi beau; c'est la première chose qu'il m'a fait voir en arrivant; il m'y mène tous les jours, et mon admiration le ravit : c'est en effet un des plus beaux points de vue que puisse offrir un pays aussi pittoresque que celui-ci. D'un côté le mont Saint-Gothard, dont les roches sourcilleuses s'élancent dans les nues; plus loin les montagnes des Grisons avec leurs cîmes blanchissantes; et du côté de l'Italie, une plaine riche, fertile, et que couvre une si innombrable quantité d'arbres fruitiers, qu'elle sembleroit un verger sans bornes, si le Tésin qui l'arrose ne guidoit l'œil, après mille détours, vers le lac Majeur, qu'on aperçoit au fond de l'horizon comme une vaste mer.

Dès le lendemain de mon arrivée, mon oncle a assemblé tous ses gens dans la grande salle du château, et me les a présentés l'un après l'autre, en m'informant de leur nom et de leur emploi; ensuite il s'est adressé à eux, et leur a dit, en me montrant : « Mes amis, voilà votre souveraine; c'est elle qui présidera à tout; elle distribuera les récompenses, infligera les punitions, donnera tous les ordres..... Ils n'en seront

pas fâchés, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, je ne suis pas toujours bon, et ils ont eu souvent à souffrir de mes brusqueries; mais quand on a passé sa vie avec des marins, on ne peut pas être doux comme une femme. » Un des gens a secoué la tête; mon oncle l'a vu, et lui a dit : « Tu as de la rancune, toi; tu n'as pas oublié encore que j'ai voulu te jeter par la fenêtre. — Je l'aurois bien moins oublié si je ne m'étois pas échappé d'entre vos mains, car j'aurois les os brisés à présent. — Eh bien! ne t'ai-je pas assez récompensé de la peur que je t'ai faite? — Oh! si bien, a repris le domestique, que, dussiez-vous exécuter vos menaces, je ne pourrois me résoudre à quitter votre service. »

Mon oncle lui a tendu la main en riant, et puis l'a congédié ainsi que ses camarades, pour qu'ils allassent préparer la fête qui devoit avoir lieu le soir. Tout le château a été illuminé; on a dansé jusqu'au jour; la joie animoit tous les convives : je la partageois, je me sentois renaître à tous les goûts de la jeunesse; le bruit, le mouvement, la gaîté m'animoient sans m'étourdir; et en retrouvant ces sensations qu'une longue douleur avoit éteintes, je me disois : si Albert étoit là, peut-être retrouverois-je aussi le bonheur.

LETTRE XVII.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 14 septembre.

DEPUIS quelques jours nous sommes un peu seuls; mon oncle s'en inquiète, il craint que je ne m'ennuie. Il a bien tort : je suis si bien avec lui; ce monde qui étoit toujours entre nous commençoit à me fatiguer. Peut-être il est possible d'avoir plus d'esprit que mon oncle : mon père en avoit davantage; mais son extrême bonté donne tant de charme à tout ce qu'il fait, et ses nombreux voyages tant de variété à ce qu'il raconte, qu'il me semble que je ne craindrois pas de passer tout mon temps tête à tête avec lui; d'ailleurs, j'habite un pays si enchanteur, que c'est une jouissance bien vive pour moi de pouvoir le parcourir en liberté. Je me plais à errer dans ces routes solitaires et sauvages où on croit être seul au monde; à parcourir ces prairies si vertes et si fraîches, qu'il semble que jamais pied d'homme ne les ait foulées; à voir couler ces eaux limpides qui, toujours les mêmes par leur pureté, toujours différentes par leurs accidens, nourrissent ces longues rêveries auxquelles tu sais que j'aime tant à me livrer. Mais mon oncle ne me laisse pas libre de suivre mon goût sur ce point, il prétend que toutes ces rêveries où on se crée l'idée d'un bonheur parfait ne servent qu'à dégoûter du pauvre

bonheur réel ; et quand il me voit m'échapper pour aller me promener seule, il court après moi, ou envoie M. Watelin me tenir compagnie. Assurément mon oncle peut avoir raison quand il assure que ces heures de solitude ne me valent rien ; mais si M. Watelin étoit aussi aimable qu'il le suppose, croit-il donc que de fréquens tête à tête avec lui, dans le plus beau pays du monde, n'auroient pas aussi leur danger ?

Ta dernière lettre m'a bien touchée, Albert, mon bonheur t'y occupe si uniquement que le nom de Blanche n'y a été tracé qu'une fois. Ah ! mon ami, ne crains point que je t'afflige encore par de nouvelles erreurs ; je suis retenue dans la route du bien, non-seulement par mon intérêt, mais par le tien, qui m'est plus cher encore, et j'ai du moins recueilli ce fruit de mes fautes, qu'elles m'ont inspiré une si grande méfiance de moi-même, que désormais je ne veux voir que par tes yeux, n'être éclairée que par tes conseils, ne suivre que tes exemples, et enfin ne conserver de moi que mon cœur pour t'aimer ; et si, dans la suite, on me trouve quelques-unes des vertus de mon modèle, je m'enorgueillirai de pouvoir dire, comme la terre odorante du poète persan (1), *je ne suis pas la rose, mais j'ai vécu près d'elle.*

(1) Saadi.

LETTRE XVIII.

Albert à Amélie.

Dresde, 15 septembre.

Ne vante plus la force de mon ame, car je suis tourmenté plus sans doute que je ne devrois l'être. On parle du retour d'Ernest, et je vois que Blanche, tout en m'assurant qu'elle n'aime que moi, sourit à l'idée de se faire regretter par son cousin. Je sais bien qu'il faut que quelques ombres se mêlent aux charmes de cette fille adorable; mais pourquoi sont-elles dans son cœur plutôt que dans son caractère? Que n'ai-je à lui adresser les mêmes reproches qu'à toi! Oh! que le ciel ne lui a-t-il donné ton cœur, mon Amélie, ton cœur tendre, qui fut la cause de tes erreurs, sans doute, mais qui en est aussi l'excuse! Quoi que tu en dises, mon Amélie, un amour véritable n'est pas aveugle, et les défauts de Blanche ne peuvent m'échapper; je vois trop qu'il est des momens où le désir de plaire l'entraîne si impérieusement, que la crainte de blesser l'amitié, l'amour même ne l'arrêteroit pas : le repentir viendroit bientôt, j'en suis sûr; mais le mal seroit fait, et un mal dont elle ne concevroit peut-être jamais la profondeur. Quelquefois elle se fait un jeu d'exciter ma jalousie; il est rare qu'elle réussisse : je l'estime trop pour la soupçonner; alors elle augmente d'efforts, et quand elle est par-



venue à ébranler ma confiance, il semble qu'elle soit plus satisfaite d'elle-même, ainsi donc se rabaisser dans l'opinion de son amant en déchirant son cœur, donner de fausses espérances à des êtres qu'on n'aime pas, se perdre dans leur estime et exciter leur vengeance, voilà l'amusement d'une coquette et ce qu'elle appelle son triomphe ; encore est-ce le beau côté de ce caractère, puisque ce manège n'est employé que pour s'assurer la tendresse d'un amant; que seroit-ce donc si n'aimant rien et s'amusant de tout..... mais Blanche en est incapable. Hélas! qu'il est cruel d'accuser de pareils torts la femme à laquelle on a attaché invariablement sa destinée! Pourquoi recourir à la ruse quand on a tant de charmes? préférer à la touchante dignité de la franchise le misérable emploi de la finesse? et à cette pure confiance qui augmente l'amour en nourrissant l'estime, cette inquiétude perpétuelle qui ne l'excite qu'en le corrompant? Je sais que Blanche t'écrit; elle croit avoir à se plaindre de moi : après avoir supporté quelque temps ses railleries et son persifflage, je lui ai répondu sur un ton peut-être trop sévère; mais je souffrois cruellement de lui voir gâter à plaisir un si charmant naturel : entraîné par l'ardente affection qu'elle m'inspire, j'ai laissé échapper des vérités qui l'ont blessée. Hélas! si son intérêt ne m'occupoit pas bien davantage que le mien, et si je ne cherchois qu'à lui plaire, j'aurois été plus adroit; mais elle m'est si chère, que plutôt que de lui nuire en la flattant, je m'exposerois à perdre sa tendresse. Adieu, ma sœur bien-aimée; tu vois que je ne te parle que d'elle aujourd'hui.



LETTRE XIX.

Blanche de Geysa à Amélie.

Dresde, 15 septembre.

Hé bien, pauvre cousine! te voilà donc tout-à-fait perdue pour moi; je ne puis espérer de te revoir de long-temps, et il ne m'est pas même permis de t'écrire. Notre hautaine et despotique tante ayant donné à mon père, en manière de conseil, l'ordre positif de m'interdire toute communication avec toi, il a obéi; et ce n'est qu'à force de supplications et de caresses, que j'ai pu obtenir de lui de te dire en secret un dernier adieu. Aussi quelle folie à ton âge de t'aller enterrer dans de tristes montagnes! Tu n'y verras que des ours ou des hommes qui ne valent guère mieux; mais ne sait-on pas que tu n'as jamais rien fait comme une autre. Depuis ton départ, je suis triste; ton frère n'est plus aimable; il me prêche, je le raille; il se fâche, je le boude, et nous n'avons personne pour nous raccommoder. Je te vois d'ici prendre ta mine dédaigneuse, et du moment que j'ai nommé ton frère, me juger coupable sans m'entendre; mais que veux-tu, Amélie? les choses sont arrangées tout de travers: quand tu éprouves pour lui l'aveuglement, l'enthousiasme, l'adoration, que peut-il rester à mon amour? ton amitié lui a tout pris. Ne me gronde pas aussi, cousine, laisse ce soin à ton frère; il s'en ac-

quitte si bien, et c'est un rôle si convenable pour un amant! Je ne puis rien faire qui le contente, et je ne comprends pas qu'il puisse toujours aimer quelqu'un qui lui plaît aussi peu : si je plaisante, je manque de tendresse; si je me plains, je suis injuste; si je me résigne, je suis froide; si je me distrais, je suis coquette; et à l'entendre, c'est toujours moi qui ai tort et lui qui a raison. Au reste, si depuis quelques jours je me suis donné un peu le plaisir de le tourmenter, c'est que j'ai en réserve de quoi guérir ses légères blessures. Je suis presque assurée du consentement de mon père en faveur d'Albert, et je crois que madame de Woldemar, à qui ma gaîté n'a pas le bonheur de plaire infiniment, et qui d'ailleurs a en vue l'alliance la plus illustre pour Ernest, ne seroit pas éloignée d'un arrangement qui nous rendroit libres tous deux. Vois un peu ce que ton frère gagne à se mettre mal avec moi, c'est d'ignorer encore un secret qui, j'ose le croire, ne lui est rien moins qu'indifférent; mais je veux le lui faire acheter, et il ne l'apprendra qu'en me permettant de paroître aimable à d'autres yeux qu'aux siens. Je veux bien lui plaire plus qu'à personne, mais c'est tout, et exiger davantage, c'est vouloir plus que la nature ne permet aux femmes de donner. Tu souris; mais il n'est pas question de toi ici; on sait bien qu'Amélie est une exception, et dis-moi, qu'as-tu gagné à l'être? En renonçant à cette douce et innocente coquetterie que je défends ici, as-tu été plus aimée? as-tu été plus heureuse? Crois-moi, cousine, c'est être ingrate que de ne pas bénir cette mobilité de sensations et cette envie constante de plaire, qui est pour

notre sexe le préservatif des grandes passions, c'est-à-dire, des grands malheurs et des grandes sottises; et lors même que la coquetterie seroit un tort, il faudroit encore l'admettre, parce qu'au fond il vaut mieux être heureux que parfait, et que d'ailleurs Dieu nous a créées pour elle : pour elle! vas-tu t'écrier en reculant d'effroi à la vue du monstre hideux. Oui, mon Amélie, pour elle, je le répète; sans son secours, quel seroit notre sort? qui nous apprendroit que nous ne pouvons garder l'empire qu'en ayant l'air de le céder, et que les hommes nous laissent toujours faire lorsque nous les laissons ordonner?

Chère Amélie! si je ne m'afflige pas plus sérieusement de mes démêlés avec ton frère, tu me pardonneras, parce que tu sais bien que, dans le fond, je l'aime avec plus de solidité et de tendresse que je n'en ai l'air. Quelquefois, lorsque je pense qu'avec ton caractère je rendrois Albert plus heureux, je suis tentée de te l'envier, quoique bien sûre qu'il fait le malheur de celle qui l'a. N'est-ce pas une véritable preuve d'attachement, Amélie? car, enfin, si le ciel te créa pour le bonheur des autres, il me créa, moi, pour le mien; et je ne sais si je ne perdrois pas au change. Bien des gens diront qu'oui. J'aurois pensé comme eux il y a un moment; mais à mesure que je t'écris, je sens que mes dispositions changent; je crois t'entendre me parler en faveur d'Albert; mon cœur s'attendrit à ta voix, et je ne peux plus garder ma légèreté, ni ma colère. Je suis convaincue que, s'il m'eût été permis de passer ma vie auprès de toi, j'aurois fini par céder au charme irrésistible de ton éloquence, qui, sans jamais disserter sur le bien,

oblige à le faire en forçant à l'aimer..... Bonne cousine ! c'est Blanche seule qui a commencé cette lettre; mais c'est ta douce influence qui en a dicté les dernières lignes, et tu vois comme je vaux mieux en la finissant. Adieu, chère amie, adieu jusqu'au jour où, déposant mon empire et ma liberté entre les mains d'Albert, je pourrai te nommer ma sœur.

LETTRE XX.

Amélie à Blanche.

Du château de Grandson, le 5 octobre.

Me sera-t-il permis d'adresser à l'aimable amie dont le cœur généreux est venu me chercher dans mes montagnes, quelques lignes qui lui peignent tout le bien que je pense d'elle, et toute la reconnoissance qu'elle m'inspire? Chère Blanche! pourquoi te gronderois-je? que me fait ce que tu dis quand je vois ce que tu es? Tu parles de ta légèreté, et ni l'absence, ni l'adversité, n'ont pu te détacher d'une amie malheureuse. Va, tant que tu aimeras Albert, ce sera en vain que tu chercheras à me faire mal penser de toi : tu n'y parviendras jamais. Pour oser associer son ame à la sienne, il faut se sentir bien des vertus : on ne s'attache qu'à ce qui nous ressemble. C'est toi, Blanche, c'est toi qui feras le bonheur du meilleur des hommes, et qui répareras tout le mal que je lui ai fait. Je te regarde comme l'ange sauveur destiné à arracher de

mon sein le cruel remords d'avoir nui à mon frère. Tu tiens entre tes mains notre sort à tous deux : d'un mot tu peux faire sa félicité et me rendre la paix, et ce mot, tu le diras, j'en suis sûre : nul obstacle ne t'arrêtera. Ah! Blanche! au lieu de te gronder, laisse-moi te bénir; laisse-moi te dire que celle qui joint au pouvoir de répandre tant de biens la volonté de le faire, ne doit point en être crue sur sa parole lorsqu'elle se peint comme une jeune fille vaine et coquette, dont le plus doux passe-temps est d'affliger son amant, et de calculer jusqu'à quel point elle lui fera acheter le bonheur qu'elle lui destine.

Non, Blanche, je ne croirai jamais que tu aies eu des torts volontaires avec Albert; s'il étoit même possible que quelques-uns de tes avantages pussent nuire à son bonheur, ton cœur est trop sensible pour n'y pas renoncer, et te faire préférer aux vains plaisirs de l'amour-propre un moyen d'être plus aimée, et de rendre ton époux plus heureux. Le monde même, qui connoîtroit bientôt tes motifs, ne te trouveroit-il pas plus aimable, précisément parce que tu ferois moins de frais pour le paroître? A l'exception de quelques hommes sans mœurs, dont l'approbation est presque une insulte, tous les autres te sauront gré du sacrifice de tes succès à ton devoir. Sois-en sûre, ma Blanche, en réunissant toutes les jouissances que peut donner l'amour-propre à une belle femme et à une femme d'esprit, elles ne vaudront jamais celles que trouve une femme de bien dans l'intérieur de sa maison.

Je ne te parle point de moi, aimable amie, mon frère te communiquera tous les détails que je lui

donne sur ma nouvelle situation. Si, comme tu le dis, les hommes sont un peu ours dans ce pays-ci, ils ne m'en déplairont pas plus pour cela, car tu sais que je suis assez sauvage; mais malheureusement je ne les ai pas trouvés tels. Bellinzonna est une petite ville charmante sur la route de France en Italie; presque tous les voyageurs s'y arrêtent, beaucoup y séjournent; cela a donné au ton de la société une élégance, et aux mœurs une urbanité, qu'on ne trouveroit peut-être pas dans la plupart des autres villes suisses. Dans les premiers temps de mon séjour ici, mon oncle attiroit beaucoup de monde, et Albert aura pu te dire que, pour la première fois de ma vie, je me suis vue avec plaisir au milieu d'un cercle nombreux, parce que, en comparant les prévenances que j'y recevois avec l'éloignement qu'on me marquoit à Dresde, il me sembloit tout composé d'amis; cependant j'ai été assez promptement fatiguée des continuelles visites que nous recevions, j'ai senti une vive impatience d'être seule avec mon oncle : heureusement il l'a partagée. Dès que nous avons été rendus à nous-mêmes, il m'a fait faire connoissance avec le pasteur du lieu. A la fin d'une vie sage et laborieuse, cet homme respectable attend en paix la récompense de ses vertus : il a auprès de lui deux filles, l'une âgée de seize ans, et l'autre de quinze. Toutes deux sont vêtues à la mode des paysannes du pays, et partagent joyeusement entre elles les soins de la piété filiale et ceux des travaux rustiques. Je dirige souvent mes promenades de leur côté, et d'aussi loin que ces aimables filles m'aperçoivent dans le chemin bordé de chênes et de peupliers,

qui conduit au presbytère, elles courent au-devant de moi avec transport, me comblent de leurs innocentes caresses, me racontent toutes leurs petites histoires, et ne me laissent jamais aller que je n'aie goûté leurs raisins et leur crême. Bientôt je me verrai forcée d'interrompre ces courses champêtres : nous entrons dans la mauvaise saison, les chemins deviennent difficiles, la neige commence à couvrir les hauteurs, l'abondance des pluies fait déborder les torrens, et le vent, qui retentit dans les montagnes avec plus de violence que partout ailleurs, enlève chaque jour un charme à la campagne; les fleurs tombent oubliées sur le sol qu'elles embellissoient, et le rameau de verdure qui nous couvre encore aujourd'hui, demain jonchera la terre : ainsi se détruisent peu à peu tous les liens qui nous attachent à la vie. O ma Blanche! en voyant avec quelle effrayante rapidité le temps entraîne tout avec lui, laisseras-tu échapper le bonheur tandis qu'il est en ton pouvoir ? Ne hâteras-tu pas le moment où tu pourras jouir avec Albert des pures et ineffables délices d'une union assortie? Se donner à ce qu'on aime, Blanche, ce n'est pas perdre son indépendance, c'est en user. Qu'Ernest, en revenant dans sa patrie, sache bien que ce n'est point par haine pour lui, mais par amour pour Albert que tu as formé tes liens, et que, si le cœur de Blanche fut trop tendre pour ne pas aimer, il fut trop fier pour ne laisser à personne le droit de disposer de lui.

LETTRE XXI.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, le 14 novembre.

Cher Albert, mon temps de bonheur n'a pas duré beaucoup; depuis quelques jours surtout je me sens accablée d'une mélancolie que je ne puis surmonter: faut-il l'attribuer à l'influence d'une saison qui amène avec elle les idées tristes, ou plutôt au continuel chagrin d'être séparée de toi, chagrin sur lequel le temps est sans puissance, et qui ne se montre moins peut-être que parce qu'il s'enfonce plus avant dans le cœur? Ah! les peines qui usent la vie sont presque toujours celles qui se cachent, et tel qui a résisté à leur violence succombera à leur durée! ne va pas croire, cher Albert, que cette disposition vienne d'aucun mécontentement sur ce qui m'entoure: de qui, bon Dieu! pourrois-je me plaindre? Mon oncle ne m'aime-t-il pas comme sa fille? ne suis-je pas sûre que ma présence le rend heureux? chacun ici ne s'empresse-t-il pas de prévenir mes moindres désirs? Non, rien n'afflige mon cœur, mais rien ne le remplit; j'aime mon oncle comme un bienfaiteur, comme un père: chaque jour me découvre en lui de nouvelles vertus; mais il ne m'inspire pas la confiance de lui parler de tout ce que j'éprouve; loin de lui avouer la tristesse qui m'obsède, je la lui cache: il

ne la comprendroit pas; il croiroit que c'est l'ennui qui la cause; et pour la dissiper, il m'arracheroit à ma solitude, et me forceroit à aller passer l'hiver au milieu du monde, soit à Bellinzonna, à Milan ou à Turin. Albert, je ne sais si dans ton cœur même il peut y avoir plus de bonté que dans celui de M. Grandson; mais cet homme excellent ne sera jamais pour moi un ami comme Albert. J'ai été tentée un moment de former une liaison particulière avec madame d'Elmont : cette jeune femme exprimoit avec tant de grâce des goûts et des sentimens analogues aux miens, que je croyois avoir rencontré une amie; mais heureusement je me suis aperçue à temps que mon oncle l'avoit bien jugée; j'ai vu que tout en vantant les charmes de la solitude, elle recherchoit le monde qu'elle vouloit avoir l'air de dédaigner; depuis que nous sommes seuls ici, elle n'a trouvé le moment d'y venir qu'une journée, non sans se plaindre de me voir si peu, et sans se désespérer des chaînes qui la retiennent. J'ai cru remarquer dans le contraste de ces expressions si vives et de cette conduite si froide une sensibilité dont l'esprit faisoit tous les frais, et j'ai renoncé à cette liaison avant que sa perte fût pour moi une douleur. Je vois plus souvent M. Watelin; mais il va partir pour Paris, et il fait bien : ce séjour lui convient infiniment plus que celui-ci. Ne prenant nul intérêt à lui, je l'écoutois avec assez de plaisir, lorsque je me suis aperçue que mon oncle avoit des vues secrètes en nous réunissant souvent; dès-lors j'ai apprécié cet homme ce qu'il valoit : j'ai vu un esprit sans fond, qui ne saisissoit que les su-

perficies; qui, disant d'un air fin les choses les plus communes, en imposoit quelquefois à ceux qui ne se soucioient pas d'y regarder de plus près. Ajoute à cela cette vanité misérable, qui, mesurant le mérite sur quelques succès, les recherche à tout prix, les suppose même sans les avoir, et tu jugeras si ta sœur pouvoit courir le moindre danger auprès de cet homme-là. Mais eût-il possédé de véritables avantages, je n'en aurois pas été plus touchée. Se peut-il que mon oncle me connoisse assez peu, me juge assez mal pour concevoir l'idée de me marier? Moi, Amélie Mansfield, m'engager dans de nouveaux liens, quand tous mes souvenirs vivent encore; quand tous les mariages ne me présentent que l'image d'un ingrat et d'une victime; quand mon cœur, flétri par le chagrin, se sent dégoûté de tout, même du bonheur! Ah! mon Albert, je ne me releverai jamais du coup dont un amour trahi m'a frappée; et si je ne retrouvois quelquefois des larmes en pensant à toi et en embrassant mon fils, je croirois, dans l'anéantissement qui m'accable, que mon ame est morte avant moi.

LETTRE XXII.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, le 21 décembre.

Albert, je m'attache à mon oncle de plus en plus, et ma tendresse s'accroît avec sa bonté. Depuis que

l'hiver règne ici, que les neiges couvrent toutes les routes, que les avalanches emportent souvent dans leurs chutes les arbres, les cabanes, et même les habitans; mon oncle ne s'occupe que de prévenir et de réparer les funestes accidens dont les montagnes sont souvent la cause et le témoin. Dans un voyage qu'il fit l'hiver dernier à travers les Alpes, il s'arrêta plusieurs jours chez les hospitaliers du mont Saint-Bernard : il fut si charmé de l'utilité de leur établissement, qu'il prit dès-lors tous les renseignemens nécessaires pour en former un pareil ici, et il s'occupe chaque jour d'exécuter son projet. Il a fait élever de distance en distance, sur la grande route qui passe devant le château, de hautes perches pour indiquer le chemin à travers la neige : à ces perches on a attaché de grosses cloches, afin que les voyageurs égarés puissent avertir plus sûrement de leur détresse, et trouver plus tôt un asile. Nous avons un chien dressé à la quête des voyageurs perdus dans ces immenses plaines de neige, et durant la nuit et le jour, six hommes veillent alternativement, prêts à voler au secours de ceux qui sont en péril. L'argent seul pourroit payer de pareils soins, je le sais, et quoiqu'on dût applaudir celui qui en feroit un tel usage, s'il se contentoit de donner ses ordres sans veiller lui-même à leur exécution, il ne vaudroit pas M. Grandson : plus d'une fois je l'ai vu, en entendant la cloche de détresse, ne pas craindre de se mettre à la tête de ses guides, afin de les encourager; aussi chaque jour il reçoit chez lui des gens égarés : s'ils sont pauvres, il leur donne de l'argent; s'ils sont riches, il leur prête des mulets

pour les conduire jusqu'à Bellinzonna : tous le bénissent et le nomment l'ami des malheureux et leur seconde providence. Je ne puis te dire combien une bonté si active, en me pénétrant d'affection et de respect pour mon oncle, me rend ce séjour-ci agréable. J'avoue que la froideur que m'a inspirée madame d'Elmont est venue en partie du peu de cas qu'elle faisoit de mon oncle : elle lui reprochoit de manquer de délicatesse et d'esprit, et prétendoit que sans cela on ne pouvoit avoir de véritable bonté. Eh quoi! peut-on si mal apprécier cette précieuse vertu ? et la bonté, pour n'avoir point de grâce, n'en est-elle pas moins la bonté? D'ailleurs, si mon oncle n'a pas tout l'esprit que peut donner une éducation soignée, il possède celui qui vient d'un jugement droit et d'un continuel désir d'obliger; et je ne sais si ce n'est pas là le meilleur. Quoi qu'il en soit, il n'y a que toi au monde, Albert, dont la société me fût plus douce que la sienne : le bien qu'il fait me redonne du goût à la vie, et le rôle de sœur hospitalière, que j'exerce ici, pouvoit seul satisfaire mon cœur. Quelquefois, en dépit de la bise qui souffle avec violence, nous allons, mon oncle et moi, à la découverte à travers la neige durcie, et il est enchanté de me trouver autant de force avec un air si délicat. Nous gravissons les roches nues et pyramidales qui entourent le château, et dont les flancs chevelus sont rayés de neige : dans leurs profondes cavités, nous découvrons, parfois, quelques mousses échappées à la destruction universelle, et ce reste de verdure me rend à lui seul tout le printemps. Mais rien n'est beau, rien n'est sublime comme de voir le soleil, à

son couchant, colorer des plus belles nuances de rose et de carmin ces neiges d'une blancheur virginale, et ces glaces d'un bleu transparent; tout l'horison de l'Italie paroît bordé d'une large ceinture de pourpre; et quand la lune s'élevant au-dessus vient verser sa lumière argentée sur cette vaste enceinte de neige, et sur ces immenses rocs de granit découpés avec tant de hardiesse, l'air acquiert alors un degré de pureté qui semble être le partage du ciel. Au milieu de ce silence si profond, si majestueux, si universel, auprès duquel le silence d'une nuit d'été sembleroit un joyeux concert, l'ame s'élève, s'agrandit, interroge son créateur, aspire à l'entendre, sent toute sa puissance, espère tout de sa bonté, et se livre avec transport au sentiment d'adoration et de reconnoissance qu'inspire cet être infini de qui émanent tous les biens. Pure et sainte religion ! toi qui, veillant sur notre bonheur, défends à la haine de durer un jour, et prescris à l'amour d'être éternel, c'est toi qui soulages du poids de leur sensibilité ces créatures délaissées qui n'ont plus rien à aimer sur la terre; toi seul es leur recours, puisque seule tu les sauves du malheur de n'exister que pour soi, et qu'en offrant un objet à leur amour, tu leur permets de chérir de toute leur puissance un autre être qu'elles-mêmes.

LETTRE XXIII.

Albert à Amélie.

Dresde, 22 janvier.

Tu as su avant moi que madame de Woldemar ne s'opposeroit pas à mon union avec Blanche, et il étoit juste que tu en fusses la première instruite, puisque c'est à toi que je dois une partie de mon bonheur. Blanche ne m'avoit encore rien dit, il y a deux jours : elle continuoit à me bouder et à se faire un jeu de mes inquiétudes, et moi je commençois à me lasser de cette longue épreuve, lorsque je reçus la lettre que tu me chargeois de lui remettre; je la lui apportai; elle la prit avec vivacité; en la lisant, elle ne put retenir ses pleurs; puis me tendant la main de cet air tendre qui augmente la puissance de ses charmes, elle me fit l'aveu de ses torts, m'apprit les dispositions de nos parens, confessa qu'il n'y avoit de bonheur pour elle qu'en étant aimée de moi et ajouta, avec la plus touchante franchise, que sans tes conseils, elle m'eût fait attendre long-temps une nouvelle qui la ravissoit : et moi, incertain si j'étois plus heureux de son repentir ou de mes espérances, et qui je devois le plus aimer, d'une femme comme elle, ou d'une sœur comme toi, je pressai sa main sur mon cœur sans pouvoir exprimer ma joie que par mes larmes.

Hier je reçus de madame de Woldemar le billet le plus honnête, par lequel elle me prioit d'aller la voir ce matin. Je me suis rendu chez elle, et j'en ai été reçu avec une distinction particulière. « J'ai gémi bien souvent, m'a-t-elle dit, sur un événement qui, en déshonorant notre famille, m'a privée de la société du parent qui m'étoit le plus cher, et de l'homme que j'estimois le plus. » Je l'ai interrompue en m'inclinant très-froidement, et lui ai demandé en quoi je pouvois lui être utile. « Au reste, a-t-elle continué sans me répondre, nous faisons bien de ne pas nous voir, puisqu'avec vous il n'est permis de dire ni le bien qu'on pense de vous, ni l'opinion qu'on a de votre sœur. » J'ai rougi : ton nom dans sa bouche m'a paru une insulte. « Ce n'est pas sans doute pour me parler d'elle que madame de Woldemar a désiré me voir? ai-je repris vivement. — Non, et plût au ciel qu'elle soit tellement perdue pour nous, que jamais nous n'ayons rien à en dire..... Ne vous fâchez pas, Albert, je quitte ce sujet ; c'est de Blanche seule qu'il sera question. — De Blanche? — Oui ; je sais qu'elle vous est chère, et que depuis son enfance elle vous préfère à tout. Je ne blâme point son choix, il l'honore ; et du moins, cette fois-ci, Ernest n'aura pas à rougir de son rival. Albert, puisque Blanche vous aime, que mon fils, la connoissant à peine, ne peut la regretter, je crois qu'il seroit possible de faire un arrangement entre nous, par lequel Ernest garderoit son titre, et Blanche sa fortune, sans qu'ils fussent obligés de s'unir. Je ne vous cache point que je n'aurois pas cédé Amélie aussi facilement : Amélie étoit l'enfant de ma

tendresse, la fille que j'aurois choisie : les qualités du cœur, les agrémens de l'esprit, les charmes de la figure, elle possédoit tout; son éducation seule l'a perdue, l'imprudence de votre père..... — Je n'entendrai pas un mot contre mon père, Madame, ai-je dit en me levant. — J'ai tort, Albert, ce n'est pas devant vous que je dois dire ce que je pense de lui; j'approuve que vous n'enduriez pas qu'on porte atteinte à sa mémoire : ce respect est digne de la noblesse d'un sang dont vous seriez la gloire sans la trop coupable indulgence..... Je me tais, a-t-elle ajouté en me voyant prêt à sortir; je vois bien qu'il ne faut dire que ce que vous voulez. — Ah ! Madame, me suis-je écrié en revenant sur mes pas, quand votre condescendance vient de céder Blanche à mon amour, faut-il que l'injustice qui vous emporte me fasse presque haïr la main dont je tiens mon bonheur. » Elle a paru surprise; après un moment de silence, elle a repris d'un ton grave et sévère : « Nous ne pouvons rien conclure que mon fils ne soit ici. Comme chef de la maison de Woldemar, c'est à lui seul qu'appartient la décision de cette affaire; mais je lui crois le cœur assez fier pour abandonner sans peine la main d'une femme dont le cœur ne l'a point préféré, et je lui en destine une qui lui fera oublier, sans doute, que ses deux plus proches parentes ont pu penser qu'il y avoit des alliances qui leur convenoient mieux que celle du comte de Woldemar. » Elle n'a point dit le nom de l'épouse qu'elle a en vue pour Ernest; mais ce que j'ai pénétré me fait soupçonner qu'elle tient à une famille qui touche presqu'au trône. Si je ne me

trompe point, et qu'Ernest ait conservé l'orgueil et l'ambition qu'il faisoit déjà éclater dans son adolescence, cette union se fera sans doute, et la main de Blanche m'est assurée.

Madame de Woldemar attend son fils dans quelques mois : elle doit le prévenir de ce qui se passe ici. Il saura que le cœur de Blanche s'est donné, et sans doute il ne voudra pas le contraindre. Cependant, si Blanche alloit lui plaire ; et comment ne lui plairoit-elle pas? depuis ton absence, qui peut l'emporter sur elle? qui peut seulement l'égaler? Ernest élevera en vain ses regards vers un sang royal, où trouvera-t-il rien de plus digne de les arrêter que Blanche de Geysa? Si tu étois ici, je serois plus tranquille : je ne connois que ton enchanteresse douceur qui pût lutter victorieusement contre la piquante vivacité de Blanche; mais elle n'aime point Ernest, mais elle en aime un autre : ne voilà-t-il pas de quoi retenir un homme délicat? Et Ernest l'est sans doute : son éducation et sa naissance m'en répondent. Ne sais-tu pas que j'ai toujours pensé qu'il est de certaines vertus inhérentes à la noblesse du sang? et la délicatesse en est une.

Je suis bien aise, mon amie, que M. Grandson t'ait mise à la tête de sa maison : tu as plus besoin que personne d'une occupation continuelle, et ton fils est trop jeune encore pour t'en donner d'autre que celle de l'aimer. Je serois inquiet de te savoir au milieu d'un cercle nombreux : l'ennui que t'a toujours causé l'obligation de parler, quand tu n'as rien à dire, pourroit me faire craindre qu'on y jugeât mal ton esprit;

mais je craindrois bien plus qu'on y jugeât mal ton caractère. Partout où tu seras, mon Amélie, tu auras besoin d'un intérêt : il ne sera point d'amour, il sera d'amitié, je le crois; mais l'amitié telle que tu l'éprouves, penses-tu que le monde consente à lui donner ce nom? Ton amitié a tous les caractères de la passion, et d'après ta manière d'aimer, ces femmes qui, ne s'étant jamais respectées, ont perdu jusqu'à la pudeur qui rougit de soupçonner la vertu, trouveront des moyens de calomnier la tienne. Quel que soit l'objet de ton amitié, si tu l'aimes avec excès, fût-il au déclin de la vie, fût-il ton frère, ton innocence ne te mettra pas à l'abri des poisons de la méchanceté..... Ah! détourne tes regards, mon Amélie, d'un monde auquel de pareilles images sont familières, et, pour ton repos, ne t'y montre jamais qu'en passant! La solitude a aussi ses dangers; mais il est plus aisé de se prémunir contre eux. Occupe-toi sans cesse; abandonne-toi rarement à tes méditations; réprime ton penchant à la mélancolie; cultive tes talens, celui de la peinture tous les jours, la musique avec plus de réserve; car, en te livrant à la première, tu endormiras les émotions que l'effet de l'autre est d'exciter: la peinture, comme un ami utile, écarte ou suspend le souvenir des chagrins, et celui plus dangereux des plaisirs : la musique, comme un séducteur adroit, va toucher ce qu'il y a de plus tendre dans le cœur, réveille toutes les idées sensibles, et dispose au regret du bonheur et même à celui de la peine. Adieu, mon Amélie.

LETTRE XXIV.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, le 13 février.

Que ta lettre me rend heureuse, ô le plus cher et le meilleur des frères! Qu'en dépit de toute sa haine, madame de Woldemar s'assure des droits éternels sur mon cœur, en contribuant à une union dont tu fais ta félicité! qu'Ernest lui-même obtiendra aisément le pardon de tout le mal qu'il m'a fait, si, se hâtant d'accepter l'illustre épouse qu'on lui destine, il te laisse plus tôt possesseur de celle que tu aimes! Cher Albert! combien tes espérances m'agitent, et que ton bonheur me fait de bien! Ah! que le ciel daignât écouter favorablement les vœux les plus ardens qui lui furent jamais adressés, et bientôt mon Albert n'en auroit plus à former! Ta joie est venue augmenter celle que je goûtois depuis hier. Hier nous avons sauvé d'une mort certaine un être intéressant, généreux, que la nuit avoit surpris en route, que la neige alloit engloutir, et qui étoit sur le point de perdre la vie pour avoir voulu sauver celle d'un autre.

Hier, vers dix heures du soir, mon oncle s'étant retiré chez lui, je lisois, seule au coin de mon feu; il ne se faisoit plus aucun bruit dans la maison, quand, au milieu de ce profond silence, j'ai cru distinguer le son d'une cloche qui retentissoit dans le lointain; j'ai

ouvert promptement ma fenêtre; le temps étoit affreux, le vent souffloit avec furie dans les cavités de la montagne, et faisoit tourbillonner une pluie de neige. En prêtant l'oreille avec attention, j'ai entendu distinctement le son de la cloche de détresse qui nous appeloit au secours d'un malheureux. Tout mon cœur a tressailli d'effroi, et, m'élançant hors de ma chambre, j'ai traversé la grande cour du château pour m'assurer si nos hommes de garde alloient remplir leur devoir: je les ai trouvés endormis. « Mes amis, leur ai-je dit, un malheureux vous appelle, un homme va périr, il faut voler à son secours. » A l'instant ils ont été sur pied; mais, après avoir regardé le temps, ils ont secoué la tête. « Il n'y a pas moyen d'aller là, ont-ils dit. — Quoi! vous n'essaierez même pas? — Que voulez-vous qu'on essaie, la nuit est si noire? — Allumez vos torches. — Le vent les éteindra. — Vous avez des lanternes. — Nous garantiront-elles de ces flots de neige? — Quoi! vous allez laisser périr ces hommes sans rien tenter pour les sauver? — Ma foi, voulez-vous que nous nous perdions pour eux? — Non, non, je ne le veux pas; mais le son continuel de cette cloche ne vous fera-t-elle rien risquer? n'entendez-vous pas des cris? » Ils ont cédé à mes prières, ils sont partis.

Bientôt mon oncle est venu me joindre; il grondoit tout le monde autour de lui, ses gens de s'être endormis, moi d'être venue les réveiller, le voyageur de s'être mis en route par cet horrible temps: agité par la crainte de ne pouvoir le sauver et par celle de me voir malade, il s'inquiétoit de l'une et de l'autre, comme si elles eussent eu la même importance; et

moi, émue par sa tendresse, touchée de sa bonté, inquiète sur le sort du malheureux voyageur, et sur le péril auquel s'exposoient ceux qui marchoient à son secours, je me sentois prête à succomber à mon agitation. Pour les aider autant qu'il étoit en mon pouvoir, j'essayai, en dépit du vent et de la neige, de faire allumer un grand feu au milieu de la cour : chacun se prêtant avec zèle à cette œuvre difficile, nous parvînmes à élever un fanal à nos montagnards. De temps en temps nous les entendions s'appeler l'un l'autre, et tirer quelques coups de feu pour avertir le voyageur qu'on alloit à son secours, et de quel côté il devoit tourner ses pas. Ce mélange confus de voix humaines, au milieu de la nuit et du bruit de la tempête, avoit quelque chose de si foible, et par cela même de si effrayant, que je ne pouvois contenir ma terreur. Tout-à-coup ces voix cessèrent; aucun bruit n'interrompit plus le mugissement des vents : je présumai qu'on se taisoit pour mieux entendre de quel côté le voyageur répondoit. M'échappant d'auprès de mon oncle, qui me retenoit auprès du feu, j'eus bientôt gravi le roc qui est devant la terrasse du château, d'où j'étois plus à portée d'entendre ce qui se passoit dans le chemin. Je sentois mon ame oppressée du long silence de nos gens : plus il se prolongeoit, plus il devenoit sinistre. Je me les figurois engloutis dans les crevasses que forme la neige en tant d'endroits. Ils n'avoient cédé qu'à mes instances : qu'un seul eût péri dans cette entreprise, et c'en étoit fait du repos de ma vie entière. A genoux sur le rocher, un cri humain étoit tout ce que je demandois au ciel..... Il se fit en-

tendre : bientôt des voix en tumulte lui succèdent; elles semblent se rapprocher; mon oncle et les domestiques viennent me joindre, et répondent à ce signal. Le bruit augmente ; on monte la montagne : ce sont eux, j'entends leurs cris; mais sont-ils de joie ou de douleur? J'adresse de ferventes prières à celui qui peut tout; je veux m'élancer au-devant de notre troupe; mon oncle me retient; enfin, pour l'éternel soulagement de mon cœur, je vois, je distingue, je compte nos six montagnards, et avec eux quatre hommes, dont les habits déchirés, couverts de neige, et la figure pâle et défaite, attestoient assez ce qu'ils avoient souffert. « Sont ils tous sauvés? m'écriai-je. — Oui, tous, répond-on unanimement. » A ce mot, je fus saisie du plus vif transport de joie que j'aie senti depuis long-temps. Nous faisons entrer tout notre monde dans la salle basse où on avoit allumé un grand feu: chacun se sèche; on distribue du vin; je m'empresse surtout auprès des généreux montagnards, je parle de leurs dangers, surtout de leur courage; alors un des voyageurs se retourne, et dit : « Sans eux, nous périssions; nous leur devons la vie; mais c'étoit moi qui la coûtois à mon maître. — Taisez-vous, Philippe, interrompit le plus jeune des voyageurs; pouvons-nous, dans un pareil moment, songer à autre chose qu'à l'intrépide humanité de ceux qui nous ont sauvés, et au touchant intérêt de ceux qui nous accueillent? — Non, non, reprit le domestique, à présent que nous voici en sûreté, il faut que je dise tout ce que je vous dois, ou que j'étouffe. — Parlez, mon brave homme, s'écria mon oncle en lui serrant la main, il

faut toujours se hâter de dire le bien qu'on nous fait. — Veuillez envoyer coucher ce pauvre garçon, Monsieur, reprit vivement l'autre voyageur, le froid, la peur et le vin, ont un peu troublé sa tête : il a besoin de repos..... — Non, non, interrompit son domestique, je n'en pourrai pas trouver que je n'aie raconté notre aventure. Il faut donc que vous sachiez, Monsieur, continua-t-il en s'adressant à mon oncle, que mon maître, aujourd'hui, vers quatre heures, n'étoit plus qu'à une lieue de Bellinzonna, lorsqu'il s'est aperçu que je ne le suivois pas : alors, malgré la fatigue de sa mule et l'ouragan qui menaçoit, il a voulu revenir sur ses pas pour me chercher. J'étois resté en arrière, avec le conducteur que voici, parce que ma mule s'étoit foulé le pied dans une descente rapide, et ne pouvoit plus marcher. Moi-même je m'étois fait grand mal à l'épaule en tombant : mon maître nous a trouvés dans cet état. La nuit s'approchoit, je souffrois beaucoup, ma mule ne pouvoit plus me porter; il m'a forcé à monter sur la sienne, et m'a suivi à pied. » A cet endroit de son récit, le pauvre Philippe a fondu en larmes en baisant les mains de son maître : celui-ci a profité de ce moment pour lui ordonner de se taire et de se retirer. « Je m'en vais, lui a répondu le bon domestique en étouffant de pleurs, je ne veux point vous désobéir; je ne dirai point comment, quand la neige a commencé à tomber, vous faisiez mille contes pour me distraire du danger auquel votre bonté vous exposoit pour moi, comment votre courage nous a sauvés autant que celui de ces braves gens; car, tandis que nos deux

conducteurs et moi nous nous lamentions, sans avoir la force de chercher les moyens de nous sauver d'une mort que nous regardions comme certaine, n'est-ce pas vous seul qui avez découvert le poteau, qui avez sonné la cloche, qui, pour mieux vous faire entendre, avez gravi le haut rocher dont vous êtes tombé si rudement? — Ah! mon Dieu! Monsieur n'est-il pas blessé? me suis-je écriée en m'approchant du jeune voyageur. » En parlant, j'ai senti que mon visage étoit baigné de pleurs; mais qui auroit pu les retenir au récit d'une action si touchante. « Non, m'a-t-il répondu en me prenant la main avec une respectueuse reconnoissance, je ne suis point blessé, et quand je le serois, ne suis-je pas ici avec les amis des malheureux? — Mais vraiment vous pouviez tomber plus mal, a dit mon oncle en me montrant; voici votre Esculape, et vous conviendrez qu'un pareil médecin ne doit pas faire peur aux malades. — Ni leur donner l'envie de guérir, a ajouté l'autre assez gaîment, trop heureux de languir long-temps en de pareilles mains. » Je ne sais ce que mon oncle a répondu, mais moi je suis sortie pour presser le souper, faire préparer des lits, et savoir si le bon Philippe n'avoit pas été oublié. Le chirurgien venoit de visiter son épaule : sans le froid son mal n'eût été rien. Cet excellent domestique, m'entendant à la porte de sa chambre, s'est soulevé sur son lit, et m'a conjurée, les larmes aux yeux, d'avoir soin de son maître. « Je suis sûr qu'il s'est foulé le pied en tombant de dessus le rocher, m'a-t-il dit, et si on ne le force pas à prendre garde à son mal, il ne pensera jamais

qu'à celui des autres. Ah! Madame! sans doute vous avez connu de bons cœurs en votre vie, mais aucun qui puisse approcher du sien. » Je suis descendue toute attendrie : « Philippe assure que vous êtes blessé, ai-je dit au jeune voyageur, et voici M. Arnoult, notre chirurgien, qui vient examiner et guérir votre mal. — Vous avez été vous-même voir Philippe, Madame; votre bonté ne dédaigne personne : vous ordonnez que je prenne soin de moi; ah! pour vous obéir, je n'avois pas besoin de savoir que c'est à vous que nous devons la vie; oui, à vous seule, a-t-il continué vivement : ces braves gens, aussi estimables par leur franchise que par leur courage, viennent de déclarer, que si vous ne les eussiez éveillés vous-même, si vos instances ne les eussent décidés à braver le péril, nous périssions cette nuit même. » J'ai baissé les yeux en rougissant. « Ma foi, s'est écrié mon oncle, si tous les malheureux que mon Amélie a contribué à sauver cet hiver se vantent de ce qu'ils lui doivent, je ne désespère pas qu'avant peu on ne lui adresse des vœux dans les dangers, et qu'elle ne devienne une rivale redoutable pour Notre-Dame de Lorette. — M. Arnoult, ai-je interrompu, emparez-vous de votre malade, examinez en quel état il est, et quel régime il faut lui prescrire. »

M. Semler (c'est ainsi que Philippe appelle son maître), est sorti avec le chirurgien. Une demi-heure après, M. Arnoult est venu nous dire qu'il avoit fait coucher son malade, parce que l'enflure du pied étoit si considérable, que pour juger le mal il falloit attendre qu'elle fût un peu diminuée. Alors chacun s'est

retiré chez soi. Je me suis mise au lit; mais je n'ai pu y trouver ni sommeil ni repos. Le mouvement de la nuit avoit donné une telle agitation à mon sang, qu'à peine fermai-je les yeux; je croyois entendre des cris lamentables, me sentir rouler dans d'affreux précipices, et je me réveillois plus fatiguée de ce pénible assoupissement que de la lassitude de la veille. A la fin, comme il faisoit grand jour, je me suis levée, quoique tout le monde dormît encore, et j'ai passé chez mon fils, qui, n'ayant point été éveillé par l'événement qui avoit occupé toute la maison, murmuroit de ce qu'on ne le levoit pas. Nous sommes descendus ensemble; long-temps après, mon oncle est venu me joindre; la fatigue de la nuit l'avoit fait dormir tout d'un somme, m'a-t-il dit; et puis il a ajouté, en me baisant doucement sur le front, que le plaisir de me voir le reposoit encore mieux. Peu après, M. Arnoult est venu nous donner des nouvelles de nos voyageurs : Philippe étoit très-bien, mais son maître avoit eu la fièvre toute la nuit, et paroissoit encore agité. « Malgré cela, nous a dit M. Arnoult, il vouloit absolument se lever pour venir voir et remercier M. Grandson et sa charmante nièce, et je n'ai pu l'en empêcher qu'en lui promettant que vous lui feriez une visite. — Si nous disions qu'on apportât le déjeûner dans sa chambre, cela vous contrarieroit-il, Amélie? m'a demandé mon oncle. — Moi, point du tout, s'il le désire, et que cela vous amuse. — Hé bien, je vais vous annoncer, et quand il sera en état de vous recevoir, je vous ferai avertir. »

M. Arnoult a conduit mon oncle dans la chambre

du malade, et moi j'ai été donner divers ordres dans la maison. Au bout de quelque temps, on est venu me dire que mon oncle m'attendoit; mais j'ai senti une sorte d'embarras à aller chez cet étranger : il ne ressemble point à tous les voyageurs que nous avons vus jusqu'ici; son ton, ses manières, annoncent un homme de distinction, ce qui occasionne toujours quelque gêne. Tandis que j'hésitois, on est venu me demander une seconde fois : alors j'ai pris le chemin de la chambre, mais si lentement, que mon oncle, impatienté de mes délais, est accouru au-devant de moi, en se plaignant que le café étoit froid, les rôties brûlées, et que je serois cause qu'on déjeûneroit fort mal. Néanmoins, j'ai été bien aise qu'il m'introduisît : il est toujours difficile pour une femme d'entrer seule dans la chambre d'un homme qui n'est ni son parent, ni son ami. L'étranger étoit couché : il a rougi en me voyant. « Sans doute, Madame, m'a-t-il dit d'une voix un peu émue, j'abuse de l'extrême bonté qu'on me témoigne ici; je voulois aller vous porter moi-même l'expression d'une reconnoissance dont l'excès m'est bien doux, on s'y est opposé: j'insistois, la seule promesse de vous voir m'a rendu docile. Je sens toute mon indiscrétion; mais je lui dois tant de plaisir, que peut-être serai-je tenté plus d'une fois d'en commettre de pareilles. » Je lui ai répondu que c'étoit plutôt à moi à m'excuser d'être venue si tard savoir de ses nouvelles; et je me suis assise, un peu confuse, près de son lit, dans un fauteuil qu'on avoit préparé pour moi.

La conversation a roulé sur son voyage; il vient de

parcourir toute l'Italie. Je lui ai fait quelques questions sur ce pays : ses réponses spirituelles, ses remarques neuves et piquantes me procuroient un véritable plaisir, lorsque mon oncle, voyant qu'il étoit question de voyage a voulu parler des siens. M. Semler s'est tu, et n'a plus fait qu'écouter. Les récits de mon oncle se prolongeoient beaucoup, et je commençois à craindre qu'un si long entretien ne fatiguât le malade, lorsque nous avons été interrompus par l'arrivée du courrier. On m'a remis ta lettre. « Est-ce de Saxe ? m'a demandé mon oncle. — Oui, ai-je répondu, c'est d'Albert. » A ce nom, il m'a semblé que l'étranger avoit souri ; je l'ai regardé pour m'en assurer : il a baissé les yeux. Alors je me suis retirée chez moi, pour jouir sans témoin de ce plaisir si pur, si vif, toujours nouveau, que me cause l'expression de ta tendre amitié. Cher Albert ! je t'ai dit vrai en t'assurant que mon bonheur dépendoit du tien ; te voilà presque heureux, et déjà je me sens plus contente. Ne crains rien, Blanche ne plaira pas à Ernest : digne fils de sa mère, les grandeurs, l'ambition, l'orgueil, doivent être ses seules passions ; un cœur occupé par elles ne peut être susceptible d'amour ; il ne saura pas apprécier Blanche, il ne m'auroit jamais aimée. Ah ! livrons un pareil être aux vaines jouissances faites pour lui, et aussitôt qu'en s'enchaînant selon les superbes projets de sa mère, il ne pourra plus troubler ton bonheur, oublions, s'il est possible, qu'il ait jamais existé.

LETTRE XXV.

Ernest de Woldemar à Adolphe de Reinsberg.

Du château de Grandson, 13 février.

C'est de chez Amélie que je vous écris, Adolphe, et maintenant que le hasard a fait réussir mon projet au-delà de mes espérances, il est temps que je vous le confie. Je comprends votre surprise, elle est très-naturelle : je m'attends à votre mécontentement, et j'y suis préparé. Cet aveu vous étonne; car, si ce n'est pas la première fois que j'ai mérité votre désapprobation, c'est du moins l'unique où je me sois décidé à la braver. Mais que voulez-vous, Adolphe? quand j'ai senti qu'il n'étoit point de force qui pût vaincre les foiblesses de mon orgueil, ni d'amitié qui pût vous engager à les tolérer, j'ai dû soustraire mon inébranlable résolution à l'âpreté de vos remontrances, et cacher à un censeur sévère ce qu'il m'eût été si doux de confier à l'indulgence d'un ami. Ne croyez point, Adolphe, que je vous accuse pour affoiblir mes torts, je n'userai jamais de cette misérable finesse; si je me plains de vous au moment où je m'avoue coupable, c'est parce que je suis sûr que je vous aurois ouvert mon cœur, si j'eusse espéré trouver en vous moins de cette roideur de caractère, de cette inflexibilité de principes, qui ne pardonne jamais le plus léger écart: peut-être, avec plus de douceur, la sagesse de vos conseils que j'ai quel-

quefois rejetés dans les premiers momens, et que j'ai toujours fini par suivre, m'auroit-elle préservée d'une grande faute; quoi qu'il en soit, il n'est plus temps, et maintenant votre secours me seroit inutile : je suis chez Amélie..... Poussé par un ressentiment que je nourrissois depuis plusieurs années, j'arrive pour me venger, et c'est elle qui me sauve la vie; je la vois, et il semble que la plus puissante des séductions m'attendît à ses côtés, comme pour me punir des projets que je méditois contre elle..... Je ne sais comment tout ceci finira; je suis ici sous le nom de Henri Semler, simple gentilhomme Bavarois; je ne puis assez cacher mon véritable nom; de quel œil Amélie ne me regarderoit-elle pas, si elle apprenoit qu'Ernest, l'objet de son aversion, est celui à qui elle prodigue des soins si touchans.....! Je l'ai donc vue cette femme que j'étois si curieux de connoître..... Je n'essaierai pas de vous la peindre aujourd'hui; j'ai la fièvre, et ce que je pourrois dire d'elle vous paroîtroit l'effet d'une imagination en délire; d'ailleurs il m'est expressément défendu d'écrire, aussi attendrai-je quelques jours pour vous donner sur ma conduite une explication qui sera longue : Philippe vous la portera, il sera alors en état de partir, et je vous l'enverrai; car, malgré ses promesses, je redoute son indiscrétion.

LETTRE XXVI.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, 25 février.

COMME Philippe vous contera sans doute avec la plus scrupuleuse exactitude tous les dangers que nous avons courus, je ne crois pas qu'après lui il me reste rien à vous apprendre sur cet article; mais ce qu'il ne vous peindra pas, et ce que vous ne saurez jamais, puisque vous n'avez pas vu Amélie au moment où elle venoit de nous sauver, c'est l'impression que doit laisser une belle femme qu'anime tout ce qu'il y a de divin dans la charité : impression telle que mille siècles ne pourroient l'effacer, ni l'être le plus insensible s'y soustraire..... Mais laissons cette image qui ne me quittera plus, venons à l'explication que je vous ai promise, et que vous attendez sans doute avec impatience. Je vais peut-être vous ramener sans nécessité sur des détails dont vous avez conservé le souvenir; mais dans une affaire dont je prévois que les suites seront si importantes pour moi, vous ne pouvez assez savoir, ni moi assez vous dire, comment j'ai été entraîné, et j'aime mieux répéter des choses inutiles que de risquer d'en omettre une essentielle.

Vous pouvez vous rappeler que quand nous commençâmes nos voyages, il y a dix ans, ce ne fut pas sans peine que je quittai la Saxe sans avoir revu

Amélie je l'avois laissée trop enfant, et moi-même j'étois trop jeune alors pour pouvoir être amoureux d'elle; mais l'angélique douceur de son caractère s'étoit gravée avec des traits si touchans dans mon souvenir, que je sentois bien que, de l'humeur dont j'étois, il n'y avoit que cette femme au monde qui pût me convenir. Je ne me dissimulois pas que la tyrannie dont j'avois usé envers elle dans nos jeux, avoit pu l'éloigner de moi; mais à l'époque dont je parle, j'étois encore trop impérieux pour songer à fléchir devant elle; je ne voulois point lui déplaire par mon ton de hauteur, mais je voulois moins encore m'efforcer d'en prendre un plus doux, parce qu'il me sembloit que me contraindre c'étoit m'avilir. Ces motifs réunis, bien plus que vos conseils et les instances de ma mère, me décidèrent seuls à quitter ma patrie sans avoir été à Lunebourg. Si j'avois cru perdre Amélie par cette conduite, je ne sais ce qu'une pareille crainte auroit pu produire sur mon esprit; mais, quoique je me crusse maître de renoncer aux liens qui devoient nous unir, si elle ne me plaisoit plus à mon retour, je n'avois jamais supposé qu'elle pût être libre de s'y soustraire.

Cet insupportable orgueil, que, malgré ses grandes qualités, ma mère ne croyoit pas déplacé dans le petit-fils des comtes de Woldemar, avoit jeté de si profondes racines dans mon ame, que les conseils de tous ceux qui m'avoient entouré depuis mon enfance n'avoient jamais pu le modérer. Il n'appartenoit qu'à votre seule amitié de pouvoir opérer ce prodige : c'est un de vos bienfaits, Adolphe, et je ne l'oublierai point. Vous

m'avez forcé d'admirer en vous l'homme ne tirant son éclat que de lui-même, et plus grand par sa vertu que je ne l'étois par mon rang. Cependant, je l'avouerai, cet orgueil fut plutôt mieux dirigé qu'il ne fut détruit. Il m'en resta cette idée qu'il étoit une place supérieure à la vôtre, et que j'y parviendrois en unissant à la naissance illustre que je dois au hasard, les vertus éminentes qui vous distinguent et que je ne devrois qu'à moi-même. Animé de ce noble espoir, je m'efforçai de me vaincre, de vous imiter, afin de faire dire à tous ceux qui me connoîtroient, et surtout à vous-même, que personne ne pouvoit être comparé à Ernest.

La gloire de vaincre l'éloignement d'Amélie, avant même de l'avoir revue, entroit aussi pour beaucoup dans ce désir de perfection. Sans jamais m'adresser directement à elle, j'étois bien aise qu'elle n'ignorât rien de tout ce qui pouvoit me faire valoir. Un sentiment qui tenoit à mon enfance, et qui s'étoit fortifié par les éloges que ma mère prodiguoit à celle qui en étoit l'objet, embellissoit cette femme à mes yeux, au point qu'aucune autre n'a jamais pu m'inspirer de véritable attachement. Dans les cours les plus brillantes de l'Europe, au milieu des femmes les plus aimables, vous vous êtes étonné plus d'une fois de me voir mettre au-dessus d'elles cette Amélie que je ne connoissois pas, tant étoit grand l'empire que sa charmante idée avoit pris sur mon imagination. J'étois dans cette disposition, lorsque j'appris que celle que je regardois comme mon épouse m'avoit rejeté avec dédain, pour se donner à un homme sans nom et

sans mœurs. Vous fûtes témoin de l'état où me jeta cette nouvelle inattendue : le ressentiment de ma mère, plus emporté peut-être, fut bien moins profond que le mien : elle n'étoit blessée que dans sa fierté ; je l'étois dans ma fierté et dans mon cœur : plus j'avois nourri ma tendresse pour Amélie, plus son mariage m'offensa. Vous fûtes témoin du serment que je fis de venger un jour mon injure ; vous m'opposâtes des raisons : elles étoient bonnes, mais ne changèrent point ma résolution. Voyant enfin que je ne pouvois ni vous faire partager ma colère, ni me soumettre à votre opinion, je gardai le silence : il vous persuada que j'avois renoncé à mon dessein : cela devoit être, car, pour la première fois, mon cœur vous étoit fermé, et vous ne dûtes pas croire que je conservois un projet dont je ne vous parlois plus.

Depuis quelque temps, je voyois arriver avec un secret plaisir l'époque de mon retour dans cette patrie où je devois retrouver et punir une femme infidèle. Nous allions partir de Naples pour nous rendre à Dresde, lorsque vous reçûtes la lettre de madame de Simmeren, qui parloit d'Amélie avec tant de chaleur et d'enthousiasme, et qui vous annonçoit, comme la chose la plus indifférente du monde, qu'elle avoit quitté la Saxe pour se fixer à Bellinzonna. Je m'en souviens, à cette nouvelle vous me regardâtes fixement et avec un peu d'inquiétude. « Bellinzonna est sur notre chemin, me dîtes-vous, mais je ne crois pas que vous soyez tenté de vous y arrêter ? » A cette question, prévoyant tout ce que vous m'opposeriez si je vous

laissois pénétrer tout ce qui m'agitoit, je me contentai de vous répondre qu'il seroit pourtant bien naturel de consacrer quelques jours à connoître un objet plus curieux que tout ce que nous avions vu dans nos voyages : une femme assez fière pour avoir dédaigné la main d'Ernest, et en même temps assez humble pour s'être alliée à une famille de vils commerçans. L'oppression qui me saisit en finissant ces mots vous alarma. Vous me demandâtes si mon ressentiment duroit encore..... Adolphe, je vous serrai la main ; je sentis des pleurs dans mes yeux ; si j'avois eu le plus léger espoir de vous voir compatir à ma foiblesse, tous mes secrets étoient à vous ; mais pour l'espérer, je connoissois trop l'inexorable austérité de vos principes, et je vous quittai brusquement.

Vous attribuâtes mon agitation à la honte d'être encore si sensible à une ancienne injure, et tandis que vous me croyiez revenu d'un ressentiment coupable, je ne songeois qu'à le satisfaire. Mon dessein étoit pris ; je voulois aller à Bellinzonna, et surtout y aller sans vous ; m'introduire chez Amélie, et, garanti de ses charmes par le souvenir de son offense, m'en faire aimer, et l'abandonner ensuite avec mépris..... Oui, Adolphe, tels étoient les desseins d'un homme qui se flattoit de vous égaler en vertus : si j'en rougis maintenant, c'est bien moins de les avouer que de les avoir conçus. Ne m'accablez pas de votre indignation : si votre ami vous est cher, ce n'est pas en traitant sa foiblesse sans ménagement que vous le sauverez. D'ailleurs, que me direz-vous que ma conscience et la vue d'Amélie ne m'aient dit plus fortement encore ?..... Je

la regarde, et loin d'être indigné, je me sens attendri: elle a sauvé ma vie, et la reconnoissance que j'éprouve est si vive et si ardente, qu'elle me semble au-dessus du bienfait..... Ainsi, il faut que tous mes sentimens, quand elle en est l'objet, prennent le caractère de la passion..... Mais je reviens à mon récit.

Vous voyant arrêté par des affaires à Rome, je vous quittai, sous le prétexte d'aller au-devant des lettres de ma mère, qui m'attendoient à Florence; mais quelle que soit ma tendresse pour cette mère adorée, la seule idée qui m'occupoit étoit de profiter des jours de votre absence pour me rendre sans délai à Bellinzonna. Je fus bientôt au pied des Alpes; le temps étoit affreux, rien ne put m'arrêter; je traversai les montagnes en dépit des conseils prudens et des prédictions sinistres. Un accident, survenu à la mule de Philippe, retarda notre route; la nuit nous surprit; un froid excessif commençoit à nous engourdir, et déjà nous nous sentions atteints d'un assoupissement funeste, lorsqu'en regardant autour de moi si je n'apercevrois aucun vestige d'habitation, je me heurtai contre une haute perche à laquelle une cloche étoit attachée; je la sonnai sans relâche pendant une demi-heure, craignant beaucoup que la violence du vent n'en fît perdre le son dans l'air : cependant j'entends bientôt quelques coups de feu; je vois une lueur éloignée errer çà et là, et se réfléchir sur la neige; je redouble le bruit; Philippe et nos guides reprennent courage, joignent leurs cris aux miens, et enfin nous voyons paroître six hommes, qui, nous ayant entendus de loin, avoient bravé tous les dangers pour venir à notre secours. Une

action si généreuse, un si noble dévoûment, me fit oublier ce que nous venions de souffrir; je ne voyois que ces braves gens, je ne pouvois parler que de ce qu'ils avoient fait. « Ma foi, s'écria l'un d'eux, jamais il ne s'est vu de plus horrible temps! Nous dormions tous quand vous avez sonné; et sans madame Mansfield, qui nous a réveillés et forcés à partir, nous ne serions pas ici... — Madame Mansfield! interrompis-je avec une extrême surprise. — Oui, elle est là-haut qui nous attend, et quand elle verra tout le monde sauvé, elle ne sera pas la moins contente. » Je cessai d'interroger : trop de questions auroient pu donner l'idée que j'avois quelqu'intérêt à les faire; ce qui m'importoit surtout, c'étoit de n'être point connu; aussi, m'approchant de Philippe, je lui dis à voix basse : « Sur votre vie, je vous défends de laisser soupçonner qui je suis. Si on vous questionne, répondez simplement que mon nom est Henri Semler, et la Bavière ma patrie. » En parlant ainsi, j'étois ému, Adolphe, et mon trouble augmentoit à mesure que nous approchions du château. J'allois donc me trouver en présence de celle qui m'occupoit depuis si long-temps, et qui m'avoit causé tant de chagrins; ne sembloit-il pas qu'elle vînt s'offrir d'elle-même à ma vengeance? Cependant, le peu de mots que les bonnes gens qui nous entouroient avoient dit d'elle suspendoit déjà ma colère, et je sentois l'attendrissement prêt à me gagner; en proie à toutes sortes de mouvemens contraires, je gravissois la montagne plus rapidement que la vive douleur de mon pied n'auroit semblé devoir me le permettre; mais l'impatience me prêtoit des forces. Je devançois mes guides,

lorsque tout-à-coup s'élance au-devant de moi une femme en désordre, les cheveux épars, la robe couverte de neige. « Quelqu'un a-t-il péri? s'écrie-t-elle d'une voix tremblante. — Personne, lui répond de loin un de ses gens. — Ah! bénissons le ciel, reprend-elle avec un accent aussi inimitable dans sa joie que dans sa douleur. » A la lueur du feu qui brûle dans la cour, je distingue des traits célestes; mais elle ne me voit pas; elle ne prend pas garde à moi : les intrépides montagnards, qui, à sa voix, ont consenti à s'exposer pour nous, absorbent toutes ses pensées; elle les remercie, les bénit, exalte leur action : à l'ardente reconnoissance qu'elle témoigne, on diroit que c'est elle seule qu'ils ont sauvée. Sa physionomie, animée par tout ce qu'il y a d'excellent dans la sensibilité, le rouge brûlant de ses joues, l'éclat de ses yeux et de son teint, la vivacité avec laquelle elle s'occupe de tout, commande autour d'elle, vole à chacun de nous comme pour soulager plus tôt ce que nous avons souffert, donne un charme plus qu'humain à toute sa personne. Je la regarde, mes yeux ne peuvent s'en détacher : voilà donc Amélie de Lunebourg, l'épouse qui me fut destinée dès le berceau, la femme qui m'a rejeté, celle qui a si cruellement blessé mon cœur et mon orgueil, celle dont je brûlois de me venger, enfin la voilà : et c'est elle que j'admire, c'est elle qui m'a arraché à la mort, c'est elle dont la voix touchante émeut mon cœur comme il ne l'a jamais été. O destinée!

Quand nous avons été un peu remis de nos fatigues auprès du feu de la grande salle basse du château,

Philippe n'a eu rien de plus pressé que de raconter comment je m'étois exposé pour lui. J'ai voulu le faire taire : il n'y a pas eu moyen ; le pauvre garçon, qui aime beaucoup sa vie, et qui croyoit me la devoir, ne pouvoit contraindre sa joyeuse reconnoissance. Je lui ai pardonné cependant son indiscret babil, en voyant les beaux yeux d'Amélie se remplir de larmes. Elle s'est approchée de moi en posant sa main sur mon bras, et m'a parlé avec intérêt. Jusqu'alors je n'avois pas obtenu d'elle de distinction : à peine m'avoit-elle regardé ; elle me donnoit ses soins comme à mes compagnons d'infortune, et c'étoit tout ; mais en apprenant que j'étois capable d'une bonne action, sans doute elle a senti qu'il y avoit quelque chose de sympathique entre nous : attirée par ce doux rapport, elle m'a regardé plus souvent, et a mis même dans ses discours et son maintien une sorte de touchante et modeste familiarité qui sembloit me dire que, puisque j'aimois à bien faire, je n'étois plus un étranger pour elle.

29 février.

Depuis quatre jours, Adolphe, j'ai été forcé de suspendre mon récit ; la fièvre ne m'ayant point quitté encore, on me défend toute occupation suivie, et ce n'est qu'à la dérobée que je puis vous écrire. L'autre jour, le bon M. Grandson m'a surpris la plume à la main ; il a crié, grondé, je continuois toujours, mais il a fait appeler Amélie ; elle est venue, et en voyant tant de feuilles écrites sur ma table, elle m'a dit vivement que j'avois tort. « Comment m'arrêter, ai-je

repris avec un peu d'émotion : c'étoit de vous dont je parlois. » Elle a rougi, et me regardant avec douceur : « Il ne faut s'occuper que de vous, m'a-t-elle répondu, les longues lettres fatiguent et peuvent vous faire beaucoup de mal : voudriez-vous nous affliger? » L'affliger! elle! Amélie! ah Dieu! quel être barbare pourroit le vouloir! Voilà ce que je pensois, Adolphe, mais ce que je n'ai point osé dire. Amélie, qui ne pouvoit pas deviner la cause de mon silence, voyant que je ne répondois pas, a ajouté : « Vous ne voulez donc pas promettre de ne plus écrire? — Je veux vous obéir, ai-je repris vivement; je veux tout ce que vous ordonnerez. » Mais en parlant ainsi, l'idée que c'étoit à cette même Amélie qui m'avoit préféré M. Mansfield, que tout mon cœur faisoit serment d'obéissance, m'a causé une telle agitation, que ma voix a expiré sur mes lèvres; et, détournant ma tête, je me suis appuyé en soupirant contre le coin de ma cheminée. Un trouble si grand n'a point échappé à Amélie. Qu'avez-vous, m'a-t-elle dit avec intérêt, vous avez l'air de souffrir beaucoup? Je suis sûre que vous avez excédé vos forces en écrivant si long-temps : puisqu'on ne peut compter sur votre raison, je crois que mon oncle fera sagement d'emporter les plumes et le papier. — Non, ai-je répondu en la retenant, ne m'ôtez pas le mérite d'obéir; laissez-moi dire adieu à mon ami, et puis je promets de n'écrire que quand vous le permettrez. — On peut y consentir, s'est écrié l'oncle : un adieu n'est qu'un mot, cela sera bientôt dit. — Un adieu d'amitié emploie souvent plus d'une page, a ajouté Amélie en souriant; et si M. Semler s'engage pour

quelques lignes, je crois que nous devrons être contens; au reste, je m'en rapporte à sa parole, et je laisse à mon oncle le soin de veiller à ce que ma confiance ne soit pas trompée. » En achevant ces mots, elle s'est retirée en me saluant avec bonté. « Chère enfant ! s'est écrié M. Grandson aussitôt que nous avons été seuls, je ne connois de véritable bonheur que depuis qu'elle est près de moi. » Je l'ai questionné là-dessus, et le bon-homme, qui ne demandoit qu'à s'épancher, s'est assis à mon côté pour me raconter l'histoire d'Amélie. En voyant l'intérêt avec lequel j'écoutois, il m'a promis, quand nous nous connoîtrions mieux, de me montrer un cahier qu'elle lui a envoyé avant de venir ici, contenant le récit de ses malheurs, écrit par elle-même. Vous pouvez imaginer, Adolphe, si je suis curieux de le lire! je saurai donc quels sentimens, quelles raisons ont pu la déterminer; je verrai l'expression de son amour pour un autre, celle de sa haine pour moi..... je n'en serai pas fâché; et cette lecture ne me sera peut-être pas inutile.

On ne reçoit de lettres ici que quand M. Grandson les envoie chercher à Bellinzonna; ainsi, écrivez-moi dans cette dernière ville, poste restante, à l'adresse de Henri Semler. Si par hasard votre austère franchise se refusoit à user de cette feinte, et que vous vous obstinassiez à m'écrire sous mon véritable nom, il n'en résulteroit d'autre chose, sinon que vos lettres ne me parviendroient pas, parce que M. Grandson ne fera prendre à la poste que celles adressées à Henri Semler.

LETTRE XXVII.

Adolphe de Reinsberg à Ernest de Woldemar.

Florence, 15 mars.

Philippe est arrivé hier avec vos deux lettres; et je vous exprimerois mal le chagrin et l'étonnement qu'elles m'ont causés; ce n'est point le mystère que vous m'avez fait qui m'afflige : si le motif en étoit honorable, non-seulement je vous pardonnerois, mais je pourrois me féliciter même de la perte de votre confiance. Cependant qu'ai-je appris? vous n'avez dissimulé avec votre ami que parce que vous vous sentiez coupable, et en vous avouant le honteux principe de votre silence, vous avez eu la lâcheté d'y céder; non ce n'est pas là Ernest, ce n'est pas là cette ame fière et sublime dont l'orgueil étoit le seul défaut, et dont j'aimois presque l'orgueil, parce qu'il ne lui inspiroit jamais que le noble désir de se mettre au-dessus de ses semblables en les surpassant en vertus. Non, je ne puis reconnoître dans le comte Ernest, nourrissant une si longue animosité contre une jeune innocente dont le seul tort fut d'épouser celui qu'elle aimoit, ce même Ernest qui, à la cour de Madrid, demanda avec tant d'ardeur, et obtint avec tant de joie la grâce de l'homme qui l'avoit insulté : non, je ne reconnois point dans celui qui médite de sang-froid la perte d'une femme malheureuse, celui qui, jadis, entraîné

par la plus dangereuse séduction, sut s'arrêter au milieu du péril, et triompher de lui-même, parce que la vertu l'ordonnoit. Né avec les passions les plus impétueuses, jusqu'à ce jour vous les aviez maîtrisées; si elles exerçoient tout leur pouvoir sur vous et que vous leur cédassiez un moment, ce n'étoit que pour vous relever plus grand, plus magnanime; jamais homme ne lutta avec plus de force contre des ennemis plus puissans, et ne les subjugua avec plus de gloire. Je jouissois de vos nobles efforts; je n'eusse pas voulu qu'ils vous coûtassent moins : plus ils étoient pénibles et plus vous méritiez d'estime. A toutes ces vertus d'une grande ame se joignoient toutes celles d'un bon cœur; à l'héroïsme, vous unissiez l'humanité, et, pour sauver une misérable, vous auriez hasardé votre vie, comme vous l'auriez sacrifiée à l'honneur et à l'amitié : tel je vous ai connu, et je me glorifiois de vous; n'étant rien par moi-même, je me croyois beaucoup, parce que j'étois votre ami, et je me sentois fier de ce titre plus que je ne l'eusse été de la possession d'un rang illustre. Mais à présent que vous n'avez vaincu une absurde colère que pour devenir le jouet d'un amour insensé, et que je vous vois soumis à toutes les passions qui voudront vous asservir, je pleure sur vous et sur moi : le temps de notre gloire est passé; Ernest n'est plus qu'un homme ordinaire.

Je n'ajoute plus qu'un mot : souvenez-vous de l'engagement que vous prîtes avec votre mère lorsqu'elle consentit à vous laisser seul maître de votre conduite : vous lui jurâtes de ne jamais avilir votre caractère par aucune de ces fautes dont on porte la honte toute sa

vie ; et cependant croyez-vous qu'en séduisant Amélie vous n'eussiez pas trahi votre serment? Maintenant que le charme de cette femme, bien plus que vos remords, vous a fait rougir de vous-même, quel est votre dessein de vous attacher à elle? Mais si ce n'est plus être coupable envers l'honneur, n'est-ce pas l'être envers votre mère? Ne savez-vous pas qu'autant elle est dévouée à ce qu'elle aime, autant elle est implacable dans ses haines? Quand elle vous attend, lui direz-vous qu'Amélie Mansfield est l'objet qui vous retient? ou bien la tromperez-vous? Quels que soient vos desseins, Ernest, je veux vous faire connoître les miens. S'il eût été possible que vous persistassiez dans vos criminels projets, et que j'eusse pu les soupçonner, j'aurois volé jusque chez Amélie lui dévoiler la vérité, et vous arracher malgré vous à l'infamie, eussiez-vous dû me donner la mort pour prix de mes soins; maintenant que je ne crains plus qu'une foiblesse, je vous livre à vous-même; mais sachez bien que ce n'est qu'en la surmontant que vous pourrez expier vos torts: si vous voulez y céder, Ernest, ne m'écrivez plus : il faudroit vous trahir ou vous approuver, et je ne veux ni l'un ni l'autre. Vous avez assez prévu ce qu'il m'en coûteroit de partager votre artifice ; je n'ai pu me déterminer à vous écrire sous un nom supposé que dans l'espoir de vous éclairer sur l'aveuglement qui vous perd : mais une fois ce devoir rempli, vous me connoissez assez, Ernest, pour ne plus attendre une seule lettre de moi.

LETTRE XXVIII.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 2 mars.

Le jeune homme dont je t'ai parlé est toujours ici, mon frère; à peine peut-il marcher, et la fièvre ne l'a pas encore quitté. Mon oncle l'a pris dans une si grande amitié, qu'il passe presque toute la journée chez lui : je me réunis à eux le soir seulement; et alors, quand la santé de M. Semler le permet, il nous fait des lectures : c'est un plaisir dont je n'avois jamais connu le charme, parce que personne ne lit aussi bien : il est impossible de l'écouter sans émotion quand il exprime des sentimens pathétiques ou passionnés; la fierté surtout lui sied à merveille; il a une telle noblesse dans le port et dans le regard, qu'on a peine à croire qu'il ne soit pas d'une illustre naissance. Son caractère paroît vif, et même impétueux; il suffit d'un récit, souvent d'un mot, pour exciter son indignation ou son enthousiasme : qu'on cite une action perfide, à l'instant sa voix s'anime, son regard s'enflamme, ses yeux lancent des éclairs; mais à un trait touchant, il s'attendrit, des larmes mouillent sa paupière, et cette transition subite donne quelque chose de plus pénétrant à sa sensibilité. Sa voix est aussi flexible que sa physionomie est mobile : habituellement forte et sonore, elle a par

moment des accens si doux, qu'on en est surpris et presque ému. Il chantoit hier au soir, et soit la mélodie de l'air, soit la perfection du chant, j'ai éprouvé une telle impression, qu'elle m'a rappelé ce que tu m'as dis de la musique il y a quelque temps : elle est en effet comme une langue universelle qui raconte harmonieusement toutes les sensations de la vie. Tandis que M. Semler chantoit, j'étois tombée dans une si profonde rêverie, que tout en continuant de l'écouter, j'avois oublié qu'il étoit là : je pleurois de mes souvenirs, de mes regrets; je ne sais pas précisément de quoi, car dans ces effets de la musique il y a quelque chose de confus qui fait que la pensée errante dans le vague ne sauroit déterminer l'objet qui l'occupe. Mon oncle s'étant aperçu que je pleurois, a interrompu M. Semler, et m'a arrachée si brusquement à ma distraction, que j'en ai été presque effrayée. « Taisez-vous donc! s'est-il écrié : avec ce chant, qui me faisoit pourtant grand plaisir, ne voyez-vous pas, aux larmes de ma nièce, que vous lui faites mal? — Je ne sais si vous ne lui en faites pas bien plus en les arrêtant, a repris M. Semler avec quelque émotion; il est des instans où on aime tant à en répandre! — Votre serviteur; je n'ai jamais compris qu'il y eût du plaisir à pleurer, et je ne me soucie pas que vous donniez cet agréable passe-temps à mon Amélie. » J'avois la tête penchée dans mes mains; ma broderie étoit tombée par terre; je ne pouvois parler. M. Semler s'est assis tout près de moi, et m'a dit : « Que j'envierois le sort de la personne à qui vous aimeriez à laisser lire tout ce qui se passe main-

tenant dans votre cœur ! — Cela n'est pas difficile à deviner, a répondu mon oncle ; je suis sûr que votre voix lui a rappelé celle de ce pauvre Mansfield : savez-vous qu'il chantoit aussi bien que vous ?.... — Moi ! je lui aurois rappelé un pareil souvenir ! a interrompu M. Semler en se levant brusquement : ce n'étoit assurément pas mon intention. — Ma foi, pour tout autre que vous ce seroit un éloge : vous jugerez du talent de mon neveu par celui d'Amélie ; elle a été son écolière, et je ne crois pas qu'après lui vous ayez grand chose à lui montrer. — Je n'en ai pas la prétention, a repris M. Semler d'un air grave et même un peu dédaigneux ; et Madame ne doit pas craindre que j'aie la hardiesse de le tenter. » J'ai fait un signe de la main à mon oncle pour ne pas continuer cette conversation, et peu après je me suis retirée ; mais, le croiras-tu, Albert ? le souvenir de Mansfield m'a peu troublée : depuis deux mois, voilà la première fois que mon oncle en parle directement ; j'ai été surprise qu'un si court espace de temps ait rendu tant de paix à mon cœur, et j'ai béni la main divine qui a versé son baume sur mes blessures. Albert, il faut avoir souffert pour savoir combien il est doux de ne plus souffrir. Ah ! si j'ai trouvé jadis dans l'indifférence qui avoit succédé à mon amour quelque chose d'affreux qui ressembloit au néant, je goûte maintenant, dans le repos qui succède à la peine, quelque chose de délicieux qui ressemble au bonheur.

LETTRE XXIX.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 15 mars.

Qui croiroit, Albert, qu'on pût réunir des travers si bizarres à tant de qualités charmantes, et qu'avec un amour si vrai pour toutes les beautés de la nature, un sentiment si exquis de tout ce qu'elle renferme de bon, il fût possible de ne pas aimer les enfans? M. Semler hait mon fils, et ne se met pas en peine de le cacher. Haïr mon fils, et n'être point méchant! conçois-tu cela, Albert? Hier, il me vint dans l'idée de le lui amener dans sa chambre, où son mal au pied le retient encore : je croyois lui faire plaisir; mon Eugène est une si aimable créature! il ne l'aperçut point d'abord, et me dit avec un mouvement de joie : « Ne me trompé-je pas? est-ce bien vous? Quoi! pour la première fois vous venez avant la nuit, et M. Grandson ne vous suit pas? — Mon oncle est occupé pour quelques heures encore, et comme vous n'avez plus de fièvre, que le bruit ne peut vous faire de mal, je vous amène une agréable petite société pour vous distraire : voilà mon fils. — Votre fils! a-t-il interrompu vivement; vous avez un fils? vous êtes mère? — Ne le savez-vous pas? Je crois vous l'avoir déjà dit, ai-je répondu un peu surprise de l'air dont il me faisoit cette question? » Alors il a

pris la main d'Eugène, et l'a placé devant lui en le regardant fixement. « Voilà donc le fils de M. Mansfield, a-t-il dit avec amertume? » A ce nom, surtout à l'air dont il l'a prononcé, j'ai senti mon visage en feu. « Est-ce que vous auriez connu M. Mansfield? me suis-je écriée. — Non, a-t-il répondu après un long silence et avec un ton un peu dédaigneux, je n'ai point connu M. Mansfield : il devoit être sans doute un homme peu ordinaire puisqu'il fut aimé de vous..... Je conçois que son fils vous soit cher; pour moi, Madame, je n'aime point les enfans; ainsi, je vous en prie, emmenez votre fils : sa vue me fait mal, et je vous conjure de ne le laisser jamais entrer ici. »

Ce discours m'a causé un si grand étonnement, que je suis demeurée un moment immobile : mon cœur étoit blessé de la manière dont il repoussoit mon fils; et mon pauvre Eugène lui-même, peu fait à un semblable accueil, s'est mis à pleurer : je l'ai pris dans mes bras, et me suis retirée en silence, sans que M. Semler ait seulement tenté de s'excuser ni de me retenir. Le soir, je n'ai point voulu aller chez lui : j'éprouvois réellement de la répugnance pour un caractère que je comprenois si peu : aujourd'hui, je me sens dans la même disposition. Ai-je donc tort, mon frère? et trouves-tu que j'attache trop de prix aux travers d'un étranger que je ne connois que depuis si peu de temps? En vérité, je crois qu'il commençoit à ne plus l'être pour moi : ce n'est pas encore de l'amitié qu'il m'inspiroit, mais une sorte de bienveillance assez douce pour me faire désirer d'entretenir quelques relations avec lui après son départ : maintenant, je n'en ai plus d'envie : la

déplaisance a remplacé l'intérêt, et quand je réfléchis aux hauteurs d'Ernest, à la légèreté de mon époux, aux bizarreries de M. Semler, et en tout, au peu de vertus que j'ai trouvé dans ton sexe, je crois que je lui vouerois une sorte de mépris, si mon Albert n'en étoit pas.

LETTRE XXX.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 18 mars.

MALGRÉ les prières de mon oncle, je ne pouvois vaincre mon ressentiment, et me décider à retourner chez M. Semler, lorsque ce matin, pendant que nous déjeûnions, M. Arnoult est entré d'un air inquiet, pour nous dire que notre hôte avoit passé une mauvaise nuit, et que la fièvre l'avoit repris. A cette nouvelle, je n'ai plus senti de colère : sur-le-champ j'ai proposé à mon oncle de m'accompagner chez M. Semler, et je me suis excusée auprès de celui-ci de ne l'avoir pas vu depuis plusieurs jours. Il étoit à demi couché sur une chaise longue, et paroissoit fort abattu ; mais en nous voyant entrer, sa physionomie s'est animée, et il m'a dit, d'un ton plein d'expression, en pressant ma main entre les siennes : « Ah Madame ! que vous êtes bonne ! et que je suis injuste ! — Il est certain que vous avez de grands torts avec Amélie, s'est écrié mon oncle en riant ; aussi m'a-t-elle porté des

ntes très-amères contre vous. Rebuter son fils! un
dont elle est idolâtre! il y auroit là de quoi vous
haïr.....! — Et Madame y est, je crois, disposée,
terrompu M. Semler en me regardant tristement.
lle, haïr! ah! vous ne la connoissez pas; elle n'a
un cœur susceptible de haine. — J'en doute, car
fut d'amour, et toutes les fortes passions se tou-
it. » Cette conversation commençoit à me faire
frir: il m'est insupportable qu'on s'occupe de moi,
es dispositions, de mes sentimens; je voudrois les
er ensevelis dans une nuit impénétrable. Mais mon
e, sans s'apercevoir du désir que je montrois de
ger de sujet, a continué: « Je la connois mieux
vous, peut-être: est-ce qu'elle a pu seulement haïr
ridicule madame de Woldemar qui lui a fait tant
al? Ne m'en parloit-elle pas hier encore avec
? — Comment ne serois-je pas sensible à ses pro-
s envers mon frère, ai-je dit à mon tour? Ah!
fait du bien à Albert peut me faire du mal impu-
ent: je ne croirai jamais avoir le droit de me plain-
» A ces mots, M. Semler s'est levé avec précipi-
n, et a marché vivement dans la chambre. « Hé
! hé bien! êtes-vous fou, s'est écrié mon oncle,
éfait de ce brusque mouvement, et en le rame-
malgré lui à sa place? Qu'avez-vous donc? et
st-ce qui vous agite? avez-vous oublié que vous
été saigné ce matin! Je suis sûr que la bande de
e pied s'est défaite; je vais appeler M. Arnoult. »
t sorti. M. Semler a levé les yeux sur moi; ils
nt remplis de larmes. « M'avez-vous pardonné en
, aimable Amélie, et la répugnance que j'ai trop

laissé voir pour un objet qui vous est si cher ne m'a-t-elle pas rendu odieux ? — Non, mais bizarre, inexplicable, au-dessus de toute expression. — Et parce que vous ne pouvez me comprendre, me détesterez-vous ? — Mon oncle vient de vous dire, il me semble, que je ne sais point haïr. — Promettez-moi donc, quoi qu'il arrive ; quoi que vous appreniez, de n'avoir jamais d'aversion pour moi. — Eh ! pourquoi en aurois-je, M. Semler ? depuis six semaines que je vous connois, voilà la première chose qui m'ait déplu en vous ; et quoiqu'elle tienne sans doute à un vice de caractère, que peut-elle me faire de la part de quelqu'un dont les rapports avec moi doivent être si passagers ? — Si passagers, a-t-il interrompu en portant la main sur son front : elle a raison, plus raison peut-être qu'elle ne croit ; et pourtant si elle l'eût voulu..... Je le sens, j'ai trop resté..... Ah Madame ! pardonnez mon désordre : vous ne pouvez savoir ce qui m'occupe. » Mon oncle est rentré au même moment avec M. Arnoult, et je suis remontée aussitôt dans ma chambre.

Mon frère, tu vas me dire, j'en suis certaine, de prendre garde à moi ; qu'avec les qualités que je prête à M. Semler, il peut faire impression sur mon cœur ; et que, d'après ce que je te raconte, tu soupçonnes qu'il me voit avec intérêt. Ecoute, mon Albert, jamais on ne voulut être plus vraie avec un ami que je ne veux l'être avec toi ; et pour ne te dérober aucune de mes pensées, j'ai sondé mon cœur avec plus de soin que je ne l'eusse fait pour moi-même peut-être. J'ai eu le courage de revenir sur le passé, la prudence de comparer les sensations que j'éprouve aux émotions

qui m'agitèrent; et j'ai souri d'un examen si scrupuleux, d'une précaution dont le seul instinct m'eût bien montré l'inutilité, si mon amitié n'avoit pas voulu aller au-delà de ce qui étoit nécessaire, et prévenir tes recommandations.

Albert, j'ai trop aimé pour pouvoir méconnoître l'amour : ce mot, qui me sembloit si doux dans la bouche de M. Mansfield, maintenant je repousse avec effroi tout ce qui me le rappelle : loin d'être attirée par cette sorte de conversation, elle me gêne et me tient, tout le temps qu'elle dure, dans un état d'insupportable malaise. Ce n'est pas tout, ô mon frère bien-aimé! car ceci n'est qu'une maladie de l'ame que le temps pourroit guérir; mais il est une raison qui me garantira à jamais, je l'espère, de toute autre passion. C'est que mes infortunes passées m'ont inspiré un invincible éloignement pour le lien dont tu attends ta félicité, et que si j'avois le malheur d'aimer encore, je crois que je ne pourrois jamais me résoudre à former de nouveaux nœuds; il me semble qu'il y a moins de malheur à renoncer à l'objet de sa tendresse, qu'à perdre son amour, et ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve : ma triste expérience, et l'exemple de madame de Simmeren, ne me l'ont que trop prouvé.

P. S. Si par hasard il te restoit quelques craintes sur le séjour de M. Semler ici, calme-les, mon Albert, car je viens d'apprendre que, malgré sa foiblesse et les instances de mon oncle, il a fixé son départ à la fin de l'autre semaine.

LETTRE XXXI.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, 30 mars.

Je connoissois trop mes torts et votre austérité, pour ne m'être pas attendu à vos reproches; mais je connois aussi votre cœur, et je suis sûr que votre lettre étoit à peine partie, que vous vous repentiez de m'avoir dit de ne plus vous écrire. Eh quoi! Adolphe, repousseriez-vous ma confiance, quand nous voyons tous deux que c'est du jour où je vous l'ai ôtée que j'ai commencé à ne plus vouloir bien faire? D'ailleurs, tant que je vous ouvrirai mon cœur, ne craignez point d'avoir à rougir de moi; si je ne suis que foible, je ne craindrai pas de vous demander des forces; mais si j'étois coupable encore, Adolphe, soyez-en sûr, je vous estime assez, et je suis trop fier pour ne pas fuir vos regards.

Vous me louez beaucoup, mon ami, vous que j'ai toujours vu user avec moi d'une sévérité qui alloit presque à la rudesse, vous voilà tout-à-coup exaltant mon mérite au-delà de ce qu'il fut, et mes efforts bien plus qu'ils ne m'ont coûté; sans doute vous ne m'élevez si haut que pour me faire mieux sentir la distance du degré où je suis à celui où vous m'avez vu; mais écoutez, Adolphe, si le triomphe annoblit en raison des sacrifices, peut-être n'aurai-je jamais été plus digne de votre estime. En effet, quelles passions ai-je vain-

cues jusqu'à présent? et quels exemples me citez-vous? J'ai pardonné à un ennemi soumis et malheureux le mal qu'il ne pouvoit plus me faire : j'ai résisté à la séduction d'une femme qui ne troubloit que mes sens, et dont j'honorois l'époux : sont-ce là des victoires dont on doive s'enorgueillir? Mais en présence de la plus charmante femme que le ciel ait créée, contre laquelle on a nourri un long ressentiment, et dont il seroit si doux de punir la haine en obtenant l'amour; quand à chaque instant du jour son approche vous livre à l'émotion la plus vive, qu'elle-même rougit et semble presque se troubler, résister alors à la passion qui commande et à la vengeance qui anime, croyez-moi, Adolphe, il y a là de quoi expier bien des torts, et peut-être de quoi recouvrer toute l'estime d'un ami tel que vous.

Mon départ est arrêté, Adolphe, et si, en résistant aux vives sollicitations de M. Grandson, je n'avois craint d'affliger un homme qui m'a accueilli avec tant d'intérêt, et qui me retient avec tant de bonté, malgré ma santé qui se rétablit difficilement au milieu de l'agitation où je vis, dès demain je ne serois plus ici, dès demain je m'éloignerois d'Amélie pour toujours sans me nommer, sans lui apprendre que l'homme qu'elle a rejeté l'a connue pour son éternel malheur, et sans emporter seulement l'amitié de celle dont l'amour me fut destiné.

Adolphe, si vous ne devez point connoître Amélie, vous n'apprécierez jamais ni ce que j'ai perdu, ni ce que je quitte. Ah! que ne puis-je du moins vous la peindre! que ne puis-je pénétrer mon style de ce

charme qu'elle répand sur tout ce qui l'entoure! que ne puis-je faire palpiter votre cœur de cette émotion dont nul ne peut se défendre en l'approchant, et à laquelle votre stoïcisme même ne résisteroit pas, tant il semble qu'enveloppée d'une atmosphère d'amour, on ne puisse vivre auprès d'elle sans le respirer! Ce n'est pas sa beauté qui est son plus puissant attrait: j'ai vu des femmes aussi belles; mais un certain abandon dans le maintien, des grâces si simples et si négligées, l'organe le plus tendre, de grands yeux bleus, remplis de mélancolie, qu'elle élève habituellement vers le ciel, comme pour regarder sa patrie, allumeroient les sens au point de ne pouvoir les maîtriser, si quelque chose de chaste et de décent répandu sur toute sa personne ne purifioit cette émotion en la reportant vers le cœur: ce n'est point un ange; on est trop troublé auprès d'elle; mais, pour n'être qu'une femme, elle semble trop céleste et trop pure.

Cependant avec cette nature, pour ainsi dire toute d'amour, elle montre un éloignement invincible pour tout ce qui rappelle ce sentiment. En prononce-t-on le nom devant elle, en fait-on un portrait séduisant, elle rougit; un secret effroi l'agite; elle voudroit fuir, ou du moins ne pas entendre; change-t-on de sujet, l'aimable paix revient sur son front, et ses lèvres vermeilles se rouvrent au sourire: l'amitié seule lui plaît, la touche, l'attendrit; elle s'abandonne à ce sentiment avec une vivacité qui va jusqu'à l'enthousiasme; aussi son frère lui est-il bien plus cher qu'un amant ne l'est à la plupart des femmes: elle parle d'Albert d'un ton qui étonneroit, si on ne voyoit en elle une femme qui,

ne sachant rien sentir modérément, a dû faire de l'amitié l'idole d'un cœur qui a besoin d'aimer avec excès tout ce qu'il peut aimer avec innocence.

LETTRE XXXII.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, 3 avril.

LAISSEZ-MOI vous parler d'Amélie : avant peu je n'aurai plus rien à en dire, avant peu il ne me restera d'elle que son image, qu'il faudra même oublier, si cet effort est possible. Mais, tandis que je suis encore ici, tandis que l'air que je respire, la place que j'occupe, les objets que je touche, retiennent quelque chose d'elle, m'entourent de son souvenir, et me pressent de sa puissance, n'espérez pas que j'aie une pensée dont elle ne soit l'objet, ni que je trace une ligne qu'elle n'ait inspirée... Me voilà donc, direz-vous, follement épris ? non, Adolphe, je ne le crois pas ; j'aurai adoré, sans doute, Amélie de Lunebourg, mais je n'ai point oublié que la veuve de M. Mansfield ne peut jamais être l'épouse du comte de Woldemar ; et aimer Amélie légèrement, aimer Amélie autrement que pour la vie, cette sacrilége pensée n'est pas faite pour mon cœur. Celle qui me fut destinée, quoique libre maintenant de m'appartenir, est à jamais perdue pour moi, je le sais, Adolphe : ce souvenir ne me quitte point, il se place toujours entre elle et moi, j'y pense

quand elle s'approche, qu'elle me parle, que ses yeux se fixent sur les miens; j'y pense quand elle s'éloigne, et qu'en son absence je me sens perdu dans un vide affreux; j'y pense en écoutant ces éloges simples, touchans, unanimes, qu'on prodigue à sa bonté; j'y pense en me figurant le bonheur que je tiendrois d'elle en entrevoyant qu'elle pourroit aimer.... Oh! alors la séduction devient terrible; mon cœur bat dans ma poitrine à coups redoublés... Mais n'importe, dussé-je en mourir, je jure au nom de ma mère, de l'honneur et du noble sang de mes aïeux, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père au fils de M. Mansfield.

Adolphe, je crois sincèrement que je ne suis point amoureux d'Amélie; je parle d'elle, il est vrai, avec une vivacité qui pourroit vous en faire douter; mais en cela je cède à l'ascendant irrésistible qu'elle exerce sur tout ce qui l'entoure. Qui peut la voir et parler d'elle comme d'une autre? qui peut l'entendre et ne pas connoître une nouvelle vie? qui peut tenter de la peindre, et ne pas suppléer par le sentiment à l'insuffisance de l'esprit? Si je regarde autour de moi, je vois tout le monde soumis à cette même influence; quand il est question d'elle, des êtres communs, grossiers, deviennent presque aimables, intéressans: ce seul nom d'Amélie les inspire, leur donne des idées dignes de leur sujet, et des expressions pour les rendre. J'ai vu M. Grandson, vieux marin renforcé, et dont l'intelligence ne s'est jamais portée au-delà de son commerce, devenir un autre homme en parlant d'Amélie: alors il prend une physionomie que la nature lui a refusée, et son cœur lui crée un langage qu'il a tou-

jours ignoré sans doute, et dont il ne se servira que pour elle. M. Arnoult, chirurgien de village, qui n'a que la routine de son art, et qui peut à peine énoncer deux phrases de suite, au seul nom d'Amélie, s'exprime avec éloquence : il dit le bien qu'elle fait, la discrétion dont elle le couvre, la grâce dont elle l'accompagne; et en racontant simplement ce qu'il a vu, il touche, il attendrit, et produit un effet auquel peu d'orateurs pourroient atteindre. Enfin, des domestiques, des mercenaires, savent trouver, pour la peindre, des couleurs que l'homme éclairé et sensible ne dédaigneroit pas d'employer, tant il semble que pour parler de celle qui est unique il n'y ait qu'un seul langage.

J'ai voulu connoître par moi-même l'emploi du temps d'Amélie : je l'ai vue, à la tête de la maison de son oncle, écarter doucement le faste qu'il aime, et le remplacer par une abondance si bien dirigée qu'il semble que tout soit accordé au besoin et refusé au caprice; je l'ai vue inventer chaque jour de nouveaux moyens de soulagement pour les pauvres et les malheureux, et persuader à M. Grandson, se persuader à elle-même que ces idées venoient de lui, afin d'avoir un motif de l'aimer davantage : je l'ai vue ramener la paix dans un ménage, pleurer avec une mère désolée, fortifier un père de famille à son lit de mort, nourrir les orphelins, prendre soin de la veuve, et partout et toujours entourée de ce tribut d'adoration et de respect qu'on doit à son cœur noble et aimant, à son cœur généreux qui la porte au bien avec une telle simplicité, que, sans le soin extrême qu'elle met à le cacher, on croiroit qu'elle ne fait rien que

d'ordinaire..... Non, je n'ai point encore assez parlé d'Amélie; je veux que vous la connoissiez quand elle s'exagère les bienfaits de son oncle, afin de donner une cause à l'ardente effusion de sa reconnoissance; je veux que vous la connoissiez quand elle prononce le nom d'Albert, et que l'amitié anime son regard d'une expression sublime; quand elle parle de ma mère, et lui pardonne ses injures; quand elle a eu un tort avec quelqu'un, et qu'elle le répare : c'est surtout là son triomphe. Rien ne peut rendre l'impression qu'elle cause quand elle s'accuse : elle ne peut assez se trouver coupable, tant son cœur a le besoin de faire oublier le mal qu'elle croit avoir fait : toute son attitude prend alors quelque chose de si profondément tendre, que celui qui auroit pu résister au charme de ses vertus et de ses grâces, seroit invinciblement subjugué par celui de ses fautes et de son repentir. Telle est donc la femme qu'il faut que j'oublie. Non, Adolphe, ne l'espérez pas, ne me demandez pas l'impossible : soumis à ce que ma naissance m'impose, et aux désirs d'une mère respectée et chérie, j'unirai mon sort à celle qu'elle me destine; mais le souvenir d'Amélie m'empêchera d'aimer jamais aucune autre femme, et d'être heureux nulle part. O Adolphe! si elle n'étoit que telle que je vous l'ai peinte, si rien autour d'elle ne rappeloit qu'un autre l'a possédée, nulle puissance humaine n'auroit balancé la sienne; je serois à ses pieds, j'y serois pour toujours, en dépit du sort qui voulut me l'arracher. Ramené comme par miracle auprès de celle que j'ai si long-temps regardée comme mon épouse, je croirois

ans cette réunion le sceau d'une destinée iné-
ɜ; mais Amélie est mère; il existe une preuve
e, odieuse de son amour pour un autre homme:
e dans les bras d'un époux lui a prodigué ses
endres caresses, et a fait son bonheur de lui
tenir.... A cette affreuse image mon cœur se ré-
mes sens se glacent, et je le jure, oh! je le
ncore, que jamais Ernest de Woldemar ne ser-
e père à l'enfant de M. Mansfield.

LETTRE XXXIII.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, le 4 avril.

matin, en me levant, j'étois déterminé à ne plus
parler d'Amélie; je sentois qu'en vous la pei-
telle que je la vois, mes éloges, étant hors de
mesure, finiroient peut-être par vous prévenir
r elle, et je ne voulois pas risquer de vous pa-
un insensé qui s'abandonne sans frein à sa fo-
ı me disois: A moins d'avoir vu Amélie, pour-
l jamais comprendre qu'il existe une femme au
e tellement supérieure à son sexe, que tout hon-
homme qui l'aura connue devra rougir de la
pensée d'en aimer une autre? pourra-t-il com-
re que, même en la quittant, je ne m'en sé-
ɪas, puisque Amélie étant la parfaite image de
tu sur la terre, on ne peut adorer l'une sans

l'autre, et que l'amour qu'on doit à toutes deux n'est qu'un seul et même amour? Mais, Adolphe, encore ce trait; peut-être vous peindra-t-il mieux Amélie que tout ce que j'ai pu dire jusqu'ici; peut-être un si rare accord de raison et de bonté obtiendra-t-il toute votre estime; et peut-être enfin qu'il appartiendra à l'indulgence d'Amélie de vous faire aimer l'indulgence.

J'étois avec M. Grandson dans le salon, ce matin; le déjeûner étoit prêt, et depuis une heure nous attendions Amélie, lorsqu'elle est arrivée en courant, son chapeau sur la tête, rouge et un peu essoufflée. « Je vous ai fait attendre, a-t-elle dit à son oncle, je ne croyois pas qu'il fût si tard. — Je devine bien où vous vous êtes oubliée. » Elle a baissé les yeux avec embarras. « Vous n'êtes sortie de si bon matin que pour aller apprendre à François que j'avois consenti hier au soir à lui accorder enfin des secours. — Mon oncle, de combien de bénédictions lui et sa misérable famille m'ont chargée pour vous. — Pardieu! c'est bien à vous qu'ils les doivent. Sans vos instances, je ne me serois jamais décidé à soulager un homme qui s'est ruiné par son extravagance. — Comment! ai-je interrompu, est-il possible, Madame, que vous compreniez dans vos aumônes un homme qui a mérité son sort par sa mauvaise conduite? n'est-ce pas là un abus de la charité? » Amélie a pris un air un peu grave, et m'a dit : « Si vous aviez mieux réfléchi, M. Semler, peut-être n'auriez-vous pas fait cette question, et n'aurois-je pas encouru votre blâme : je suis sûre que votre cœur est trop généreux pour adopter l'opinion des riches

sans pitié, qui, pour se dispenser d'adoucir le malheur, commencent toujours par s'informer s'il ne peut pas être attribué à quelque faute. Quand ils professent que les bienfaits ne doivent être distribués qu'à des hommes irréprochables, croyez qu'ils n'ont d'autre intention que de garder leur or, sans perdre l'estime de ceux qui ne se donnent pas la peine d'examiner si l'avarice ne se déguise pas sous une apparence d'équité. Sans doute il y a eu des torts, et ils ne manquent pas de les découvrir; mais ont-ils recherché avec le même soin s'ils n'étoient pas expiés par les souffrances, et si la sincérité du repentir ne devoit pas rappeler la miséricorde..... ? » Elle s'est arrêtée un moment, et puis, reprenant son discours d'une voix émue, elle a dit : « Ce pauvre François, il étoit parvenu, par son industrie, à être chef d'une manufacture; il se lia avec des gens au-dessus de lui, qui l'entraînèrent à un jeu ruineux, à des prêts inconsidérés, à de folles dépenses, et qui l'abandonnèrent dès qu'il fut tombé dans la misère; mais il lui restoit du courage et la volonté de réparer son imprudence. Il ne fit aucune plainte, ne sollicita aucun secours, rentra dans la classe des simples ouvriers, et depuis il n'a cessé de se livrer aux travaux les plus rudes. Tout ce qu'il gagne il l'apporte à sa femme, ne se réserve rien, consacre les dimanches et les fêtes à l'instruction de sa nombreuse famille. Il vivoit de l'ouvrage que lui procure mon oncle, lorsqu'un accident funeste l'a forcé de garder le lit...... Eh quoi! dans cet état, cinq années de sueur, de patience, de privations et d'une conduite exemplaire, ne le rendroient pas digne d'indulgence? et

M. Semler me jugeroit coupable d'avoir engagé mon oncle à suppléer par ses secours au pain que ce malheureux ne peut plus donner à ses enfans par son travail..... ? »

L'ange avoit cessé de parler depuis long-temps, que son oncle et moi écoutions encore, hors d'état tous deux de proférer une parole. A la fin, M. Grandson m'a dit, en me prenant la main : « Eh bien ! mon ami, à ma place, n'auriez-vous pas été persuadé, et auriez-vous refusé des secours à François ? » J'ai voulu répondre, je n'ai pas pu ; les larmes m'étouffoient. Je suis sorti du salon ; j'ai été dire à cette terre qui la porte, à cet air qu'elle respire, à ces arbres qui la couvrent, à ce ciel qui la contemple, que tant qu'il restera une étincelle de vie dans mon cœur, je rendrai à cet unique assemblage de vertus, de grâces et de charmes le culte sacré qui lui est dû.

LETTRE XXXIV.

Albert à Amélie.

Dresde, 10 avril.

Non, je n'aurois point exigé cet examen que l'amitié t'a commandé, et dont ta conscience n'avoit pas besoin. Non, malgré la disposition favorable qu'a fait naître le jeune étranger, je mets un trop haut prix au cœur d'Amélie pour craindre qu'il puisse être obtenu si promptement, surtout par un homme qui,

d'après ce que tu m'as raconté, est au moins très-bizarre. Il ne t'a pas caché des antipathies qui doivent blesser ta délicatesse, et repousser ta sensibilité : c'est ce qui me rassure bien plus encore que son prochain départ. Mais ce qui m'afflige, Amélie, et ce que je dois détruire, c'est une erreur que je ne veux pas même laisser dans ton esprit, dût-elle ne jamais passer jusqu'à ton cœur. Tu me mandes, *que si tu avois le malheur d'aimer encore, tu ne pourrois jamais te résoudre à former de nouveaux nœuds*; tu ajoutes ensuite, *que ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve*; et je vois avec une profonde douleur, et presque avec effroi, que c'est moins sur ta propre expérience que tu appuies cette désolante opinion, que sur le dangereux et funeste souvenir de madame de Simmeren.

Ainsi, cette femme qui vécut dans le désordre et s'avilit jusqu'à s'y plaire; cette femme qui trahit la foi conjugale, et ne devint mère que pour marquer le front d'un innocent d'un opprobre éternel; cette femme qui vient inquiéter les cœurs chastes et tendres en leur peignant l'amour qu'elle inspira, en leur disant que c'est dans la route du vice qu'elle trouva le bonheur; qui, en jetant ainsi du doute sur les récompenses de la vertu, fait à tout ce qui l'approche autant de mal qu'il lui est possible d'en faire; cette femme seroit regardée avec indulgence; des fautes dont les conséquences sont si graves seroient traitées de tendres erreurs, et le seul souvenir qu'elles laisseroient dans l'ame d'Amélie seroit celui-ci : elle fut constamment aimée. Je sais que cette espèce de re-

proche va te faire rougir; mais j'aime mieux t'affliger et être sévère jusqu'à l'injustice, que de laisser dans ton esprit la moindre trace d'une opinion vicieuse.

Ma jeune amie, s'il étoit possible que le bonheur d'être constamment aimée dût s'obtenir au prix d'une faute, il faudroit y renoncer; car l'innocence vaut encore mieux que l'amour. Mais si Dieu avoit séparé ainsi les biens que notre cœur lui demande sans cesse, il nous auroit condamnés à de cruels tourmens, et sa bonté n'auroit pas été parfaite : pour qu'elle le fût, il falloit qu'il appartînt à la vertu d'être l'objet qui excite et développe le plus d'amour, et voilà précisément ce qui est. En effet, que désirent et que cherchent tous les amans? l'excès et la durée; or, ces biens ne se rencontrent point dans une union illégitime, autant, à beaucoup près, que dans *la sainte union du mariage*.

Si, lorsque l'amour veut tous les sacrifices, demande toutes les chaînes, n'en trouve aucune d'assez forte et d'assez étroite, dis-moi, ma sœur, si ceux qui réservent leur liberté sont dominés par cette idée (sans laquelle il n'existe point de passion) qu'on ne peut cesser d'aimer qu'en cessant de vivre?

Fixant ensuite ta pensée sur ce qui peut contribuer à conserver une félicité qui doit finir dès que l'enchantement qui l'a créée s'évanouit, tu reconnoîtras que le principe que j'attaque renferme l'élément le plus sûr d'une prompte destruction : car y a-t-il un amant qui consente à priver la femme qu'il idolâtre d'estime et de bienveillance, qui la veuille plutôt avilie qu'honorée, et qui ne rougisse pas de sa honte?

Mon Amélie, l'homme libre qui n'épouse pas sa maîtresse n'a jamais brûlé du feu sacré; il n'y a point de culte dans son cœur, le délire n'est que dans ses sens; au moment où ils seront satisfaits, il entendra la voix de l'opinion flétrir celle qu'il croyoit adorer. Or, il n'est point d'illusion qui tienne contre le mépris, et point de lien qu'il ne presse de rompre.

Arrête actuellement tes regards sur un mariage qui vient d'enchaîner à jamais la destinée de deux amans : c'est là que rien n'outrage l'amour et que tout le protège; c'est là qu'il n'est pas une seule circonstance qui ne conspire à augmenter sa puissance, à prolonger sa durée, à l'embellir de nouveaux charmes. Les suffrages de la société, le contentement des familles, le respect des gens de bien, les éloges que l'on entend sur l'objet aimé, l'engagement qu'on ne craint pas de prendre avec le public par l'aveu répété de son amour, les enfans qui naissent, les intérêts qui se confondent, la confiance qui est à la fois un hommage et un plaisir; enfin, la délicieuse certitude de puiser le bonheur suprême dans le sein de la vertu.

Pardonne, ma jeune amie, si j'ai si vivement insisté : je suis sûr que cela n'étoit pas nécessaire; mais c'est la première fois que tu as avancé une mauvaise maxime, et tu sais que j'ai encore plus d'aversion pour elles que pour les mauvaises actions. Celles-ci peuvent ne nuire qu'au coupable : souvent elles ont préservé ceux qui en étoient les témoins; tandis que les sophismes du vice égarent le plus grand nombre avec d'autant plus de facilité, que des séducteurs habiles portent tous les efforts de leur esprit sur un côté spé-

cieux de la question, qu'ils cachent celui qui pourroit révolter, et qu'ils sont aidés par la foiblesse, qui ne demande qu'à être persuadée qu'on peut perdre l'innocence sans s'exposer aux remords.

Pardonne encore, mon Amélie, la longueur et la sévérité de cette lettre, et reconnois, jusque dans mes reproches, cette amitié fidèle qui, veillant sans cesse sur ton repos et ton bonheur, voudroit effacer au prix de tout mon sang le doute que tu as osé élever dans ta dernière lettre.

LETTRE XXXV.

Adolphe à Ernest.

Turin, 17 avril.

Vous me faites pitié; votre folie est si complète que vous ne la sentez plus, et que vous prétendez n'avoir point d'amour quand il vous fait délirer. Malheureux! qu'attendez-vous pour vous arracher de cette funeste maison? Qu'Amélie partage votre égarement, afin que, placé entre elle et votre mère, il vous faille choisir à laquelle des deux vous percerez le sein? Que parlez-vous de foiblesse, de santé, d'égards? Que sont tous ces objets devant l'honneur qui crie et le devoir qui commande? Amélie pourroit aimer, dites-vous, et vous ne frémissez pas; Amélie pourroit aimer, et vous restez; et vous, à qui le ciel donna une mère qu'il vous est permis d'estimer et de chérir, vous ne

tremblez pas à l'idée de la plonger dans le désespoir, et d'attirer sa malédiction sur votre tête? Ah! fussiez-vous aux portes du tombeau, je vous crierois encore : éloignez-vous; car, le trépas dût-il être le prix de votre fuite, j'aime mieux avoir à pleurer la mort que la vertu de mon ami.

Insensé! qu'est-ce que l'amour, pour lui tout sacrifier? un point qui est dans la vie ce qu'est la vie elle-même dans le vaste espace des temps : une fièvre ardente dont l'attribut est de toujours changer, et la folie de se croire éternelle. Chaque fois que cette passion, la plus légère de toutes, se renouvelle, l'idée qu'elle est impérissable ne l'accompagne-t-elle pas? Que de femmes, j'en suis sûr, en relisant leurs lettres d'amour, ont souri plus d'une fois en voyant qu'elles ont garanti à chacun de leurs amans l'éternité d'un sentiment dont elles ont souvent oublié l'objet! Ernest, je vous le répète, fuyez; et loin que l'image d'Amélie trouble, ainsi que vous le croyez maintenant, le bonheur de toute votre existence, avant peu vous ne rappellerez un pareil souvenir que pour vous féliciter d'avoir échappé à votre perte; et en voyant les lettres que j'ai entre les mains, et que je conserverai pour votre instruction, vous rougirez comme un fou qui, revenu dans son bon sens, pleure de honte en contemplant les traces de son égarement. J'attends votre réponse à Turin : puissiez-vous me l'apporter vous-même; mais si elle tarde à venir, ou que vous hésitiez encore, je sais ce qui me reste à faire.

LETTRE XXXVI.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, le 2 mai.

Mon tendre frère, que ta lettre m'a affligée! tu me montres toute l'étendue de la faute de madame de Simmeren, comme si tu croyois nécessaire de me prémunir contre elle; tu me peins la différence du lien qui a fait mon malheur avec celui que la vertu réprouve, comme si tu avois pu craindre..... O mon frère! qu'un si honteux soupçon me déchire le cœur, mais sans doute je l'ai mérité, car je connois Albert, et s'il a fait rougir sa sœur, c'est qu'il a cru devoir le faire. Cependant l'Eternel, témoin de nos plus secrètes pensées, sait si j'en ai jamais formé une que l'honnêteté ne pût avouer. Hélas! après avoir souffert dans la partie la plus sensible de mon ame, je m'étois retirée du monde, n'emportant de bonheur au dedans de moi qu'une conscience tranquille, et n'en demandant d'autre aux hommes que l'estime d'Albert : ces seuls biens me seront-ils refusés, mon frère? tous deux dépendent de toi; si tu m'accuses, mon innocence même ne me rassurera pas; et si tu m'ôtes ton estime, je croirai avoir mérité mon sort. Cependant, avant de me juger, relis ma lettre, et vois si tu ne prends pas pour une maxime énoncée froidement, un sentiment exagéré que m'arrache le souvenir de mes maux.

Je rejette le mariage, Albert, mais je crois que tout amour qui secoue son joug n'est ni pur, ni heureux. Que ce lien sacré fasse donc le destin du monde; qu'il enchaîne tout ce qui aime, tout ce qui respire; qu'on voue au mépris la femme hardie qui oseroit chercher le bonheur hors de lui; mais qu'il soit permis à l'infortunée qui fut sa victime d'y renoncer à jamais; et si des sentimens trop tendres se réveillent dans son cœur, elle saura les reporter vers le ciel, et offrir à Dieu un amour qui n'a plus d'aliment sur la terre. Adieu, mon frère, je n'ai rien à te raconter aujourd'hui : quand je suis affligée de ton amitié, je n'ai plus une pensée à donner au reste du monde.

LETTRE XXXVII.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, le 2 mai.

Ce matin nous déjeûnions dans le salon commun. Amélie, assise entre son oncle et moi, s'occupoit de nous avec ce soin attentif et ces grâces modestes qui donnent du prix à tout ce qu'elle fait. La conversation rouloit sur des choses indifférentes, mais elles ne l'étoient plus dans la bouche d'Amélie. Placé si près d'elle je touchois sa robe, j'effleurois même sa main lorsqu'elle me présentoit quelque chose, et je me sentois ému et presque heureux. Un domestique entre, lui

remet une lettre; ses yeux brillent et s'animent d'une douce joie. « C'est de mon Albert, dit-elle à son oncle en rougissant de plaisir. — Heureux l'Albert d'Amélie ! » me suis-je écrié sans trop savoir ce que je disois, et mécontent au fond de l'ame de lui voir prendre ce ton de possession même en parlant de son frère. Elle a rougi davantage, en ajoutant d'un air pénétré : « Bien plus heureuse l'Amélie d'Albert; elle lui doit ses plus pures jouissances, et ses seules consolations : si elle l'eût écouté, que de peines elle se seroit épargnées; et comment l'a-t-elle récompensé de tant de bienfaits ? — Paix, mon enfant, a interrompu M. Grandson; vous savez bien que je ne vous permets pas de vous affliger en revenant sur des regrets inutiles; d'ailleurs, quels biens avez-vous reçus de votre frère dont votre amitié ne l'ait payé ? — Ah ! oui, ai-je dit encore comme malgré moi, quel que soit le sort de votre Albert, il ne doit pas s'en plaindre : que peut avoir à regretter celui que vous aimez ainsi ? » Elle n'a rien répondu, mais j'ai cru remarquer un peu d'embarras sur son charmant visage; cependant la lettre d'Albert l'occupoit bien plus que mes discours, et elle s'est retirée à l'écart, pour la lire. « J'espère, lui a dit son oncle pendant qu'elle la décachetoit, que le mariage de votre frère va être enfin décidé. — Ah ! si mes vœux y pouvoient quelque chose, a-t-elle répondu en élevant ses beaux yeux au ciel, depuis long-temps Albert et Blanche prouveroient au monde qu'une union heureuse n'est pas une chimère; mais leur sort dépend aussi du comte Ernest.... — Le diable emporte votre Ernest, a interrompu brusquement M. Grandson;

il vient toujours se mettre à la traverse de votre bonheur; aussi je ne connois personne que je haïsse plus cordialement. — Et Madame partage sans doute ce sentiment? ai-je repris avec une sorte de crainte. — Ah! qu'il renonce à Blanche, s'est-elle écriée; qu'il s'unisse à celle que sa mère lui destine, et je tâcherai d'oublier qu'il exista jamais un être si fatal à mon repos. — Si c'est là ce que vous lui réservez, il est assez malheureux; mais sans doute il a mérité son sort, sans doute le mal qu'il vous a fait fut volontaire; car autrement pourquoi le puniriez-vous? — Non, il seroit injuste d'accuser ses intentions : si une volonté tyrannique me destina à lui, si je me révoltai contre elle, il n'en est pas coupable. — Je conçois qu'un cœur comme le vôtre puisse être difficile, Madame; mais il faut cependant que ce jeune homme se soit montré bien indigne de vous, car c'est de l'aversion que vous lui conservez? — J'aurois tort de dire du mal de lui : quoiqu'il ait annoncé un caractère bien redoutable, nous étions si jeunes l'un et l'autre quand il me quitta, qu'il est possible qu'il se soit corrigé. — C'est donc sans le connoître que vous l'avez jugé? — Mais je ne le juge point, vous dis-je. — Vous faites bien plus, vous le haïssez. — En vérité, je ne le crois pas, et s'il laisse mon frère être heureux avec Blanche, il pourra me devenir absolument indifférent. — L'heureux partage! ai-je repris avec humeur. Ainsi, en agissant selon vos désirs, votre indifférence est tout ce qu'il peut espérer de plus doux : je ne sais si à sa place je ne préférerois pas votre haine. — Eh quel diable d'intérêt prenez-

vous à lui ? s'est écrié impatiemment M. Grandson : depuis une heure vous vous amusez à contredire Amélie sans aucune raison ; car, dites-moi, au nom du ciel, que vous fait sa haine ou son amour pour un sot orgueilleux, bien entiché de ses ancêtres, que je ne puis souffrir, que vous ne connoissez pas, et qu'elle feroit fort bien de détester ? — Assurément, je n'ai d'autre motif pour plaider sa cause, ai-je repris froidement, que ce sentiment de justice générale qui parle à tous les cœurs droits en faveur de ceux qu'on opprime. — Je ne vous blâme point, Monsieur, a dit Amélie avec douceur, vous devez me trouver injuste : peut-être le suis-je en effet ; mais si vous saviez combien j'ai souffert, peut-être vous paroîtrois-je excusable. » Je me suis approché d'elle, et lui pressant les mains avec une agitation que mon cœur communiquoit à tous mes mouvemens : « Votre oncle, lui ai-je dit, a voulu me montrer un cahier écrit de votre main : il n'est rien dans le monde qui pût m'intéresser davantage ; mais, quelque pressante que soit ma curiosité à cet égard, il me faut votre aveu pour la satisfaire. J'ai attendu bien long-temps à vous le demander ; je craignois tant de vous affliger en touchant un sujet si délicat ; mais si vous saviez ce qu'il m'en a coûté pour attendre, peut-être devriez-vous quelque chose à ce sacrifice. — Quoi ! mon oncle vous a promis.... Ah ! mon oncle ! vous avez tort. — Pourquoi donc aurois-je tort, Amélie ? ce récit vous fait honneur. — Je ne le crois pas, a-t-elle repris un peu émue ; mais quand cela seroit, le cœur ne confie ses secrets qu'à l'amitié. — N'en avez-vous donc pas

pour M. Semler? Quant à moi, comme je l'aime de tout mon cœur, j'ai du plaisir à lui parler de ce qui m'intéresse, et rien ne m'intéresse autant que vous. — Je ne donne point mon amitié si promptement, a-t-elle répondu en baissant les yeux, et quoique j'estime beaucoup M. Semler.... — Vous ne l'aimez pas du tout, ai-je dit vivement. — Vous vous pressez bien de répondre pour moi, a-t-elle interrompu à son tour avec un air d'impatience qui m'a ravi. — Ce n'est pourtant pas là la réponse que j'eusse désiré vous dicter. — Ni peut-être celle que j'aurois faite, a-t-elle ajouté avec une légère rougeur. Mais ce n'est pas le moment de traiter cette question : vous voyez que vous m'avez presque fait oublier la lettre d'Albert, et vous êtes peut-être la première personne avec qui cela me soit arrivé. »

Elle a prononcé cette phrase avec une simplicité qui ne m'a que trop fait voir qu'elle n'y attachoit pas la même idée que moi. Je me suis éloigné pour la laisser lire en liberté; mais en me promenant dans le salon je ne pouvois détacher mes regards de dessus elle. Tout-à-coup je l'ai vue pâlir; ses yeux se sont remplis de larmes; elle a détourné la tête pour se cacher contre le rideau de la croisée, en murmurant tout bas : *ô Albert! Albert!* Mais bientôt, n'étant plus maîtresse de son émotion, elle s'est échappée toute en pleurs, sans proférer un seul mot, et nous laissant tête à tête son oncle et moi.

A peine a-t-elle été sortie que M. Grandson s'est levé en secouant rudement sa chaise. « Que le ciel confonde toute sa famille! s'est-il écrié avec un accent

plus qu'énergique; jamais ils n'ont su que l'affliger: j'ai vu bien des sauvages en ma vie, mais jamais de cette force-là.... Affliger Amélie, il faut qu'ils aient le cœur plus dur que la carène de nos vaisseaux.... Je suis sûr que c'est cet enragé d'Ernest qui est cause de tout ce grabuge : il sera venu enlever la maîtresse du jeune comte de Lunebourg. — Non, je ne le crois pas, ai-je répliqué froidement. — Eh ! pourquoi ne le croyez-vous pas? a-t-il repris en colère; de quoi vous mêlez-vous; de prétendre savoir ce qui se passe, et d'en parler avec tant de sang-froid, quand Amélie se désole? — Ah! le ciel m'est témoin si sa douleur me touche ! — Vous n'en avez pas l'air bien inquiet pourtant; mais n'importe, ce n'est pas vous que je destine à la consoler. — Je le sais bien, ai-je dit avec amertume. — Et vous ne vous en souciez guère, a-t-il ajouté vivement. — Vous me traitez bien mal aujourd'hui, M. Grandson; cependant ce n'est pas moi qui fais couler les larmes de votre nièce. — Eh ! je le sais bien ! Qui songe à vous accuser? Mais je voudrois vous voir irrité comme moi, et souhaitant mille malédictions à toute la noble famille, et surtout à la tante Woldemar et au cousin Ernest. » Au nom de ma mère, j'ai rougi; mais, dans la crainte de répondre quelque chose qui pût me déceler, j'ai gardé le silence. Nous nous sommes promenés tous deux dans la chambre, sans rien dire : à la fin, M. Grandson s'est approché de moi d'un air de bonhomie. « Faisons la paix, m'a-t-il dit; aussi bien je serois assez embarrassé de dire pourquoi je me suis fâché. Laissons cela, et puisque vous vous intéressez à Amélie, et qu'elle-même

e vous voit pas sans plaisir, promettez-moi de l'en-
ager à rompre toute communication avec la Saxe,
t à céder au désir que j'ai de l'établir près de moi par
n bon mariage qui lui fera oublier les injures de sa
amille et la mauvaise conduite de mon neveu. —
Quoi ! vous songez à marier Amélie ! — Sans doute :
qu'y a-t-il là d'étrange ? Allez-vous aussi contrarier
mon projet ? — Non : si elle l'approuve, je me garderai
bien de l'en détourner. — Vraiment je l'espère ; mais
ce n'est pas assez, il faut l'y déterminer. — Moi ? —
Oui, vous. — Mais je ne connois pas l'époux que vous
lui destinez. — Qu'importe, quand je vous assure qu'il
lui convient. — Votre nièce l'a-t-elle vu ? — Oui,
plusieurs fois. — Et l'a-t-elle distingué ? — Ma foi, je
ne m'y connois pas trop ; mais au reste, celui-là ou
un autre, cela m'est égal, pourvu qu'elle se marie.
— Quel est ce jeune homme ? je ne le vois point ici.
— Il se nomme Watelin : il est allé faire un voyage
à Paris ; mais je l'attends incessamment, et j'espère
qu'à son retour Amélie sera plus disposée en sa faveur,
parce qu'il me semble que sa tristesse commence à se
dissiper : elle étoit si affligée en arrivant ici, que je
crois bien m'être un peu trop pressé de lui laisser voir
mon projet ; mais depuis un mois elle n'est plus la
même : je lui vois des momens de gaîté ; elle prend
goût à tout.... Sans cette lettre d'aujourd'hui, cette
chère enfant alloit reprendre de l'enjouement...... Il
faut que j'aille voir comment elle se porte : si ces mé-
chantes gens la rendoient malade, je ne leur pardon-
nerois de ma vie. » Il est sorti.

J'ai continué à me promener dans la chambre, ab-

sorbé dans une seule pensée : pas une autre ne me restoit de cette longue conversation. Ce n'étoit point le mariage d'Amélie : que me font les projets de son oncle ? Mais c'est depuis un mois que sa tristesse se dissipe, et il y en a plus de deux que je suis ici... Ah! s'il étoit vrai, s'il étoit possible ! ô Amélie ! s'il se pouvoit que tu fusses sensible ! pour ton repos, pour le mien, cache-moi une vérité que je paierois de mon sang..... cache-moi un bonheur auquel je sacrifierois rang, naissance, devoirs; ne m'ouvre point ton cœur; tais-moi tes aventures; refuse-moi ton amitié : résister à Amélie indifférente est déjà trop pour mes forces; je n'en aurois plus contre Amélie sensible.

2 mai, au soir.

En dépit de moi, je recherche ce que je devrois fuir: j'ai beau me commander d'éviter Amélie, une puissance supérieure me pousse toujours auprès d'elle : je la vois, et j'oublie le danger que j'y cours; ou, si j'y pense, c'est pour m'y livrer en insensé. Cette amitié, que je devrois craindre, il n'est rien que je ne fasse pour l'obtenir; et si elle me la donne, serai-je satisfait ? Oh! non, non, Ernest, ne t'aveugle pas, et connois du moins l'étendue de ton mal : ce que tu veux, c'est Amélie; ce que tu désires, c'est son amour : tu ne seras content que quand tu l'auras entraînée avec toi dans le précipice; mais il seroit si doux d'y tomber avec elle ! O Adolphe ! je dois être sans excuse à vos yeux, puisque vous n'avez point vu Amélie. Je voudrois que vous vinssiez ici; oui, si je ne craignois de vous avoir pour rival, je voudrois que vous vinssiez

me dire si vous croyez qu'un être au monde pût résister à la ravissante espérance d'en être aimé...... A quoi m'ont servi toutes les réflexions que je n'ai cessé de faire depuis ce matin sur les malheurs qui seroient mon partage si je ne la fuyois pas? Elle a paru, et je n'ai plus vu qu'elle. O Adolphe! écoutez-moi, et soyez sûr qu'à ma place, votre austère philosophie ne vous auroit pas sauvé.

Amélie n'a point dîné avec nous, et quoique son absence donnât beaucoup d'humeur à M. Grandson, et qu'il s'échappât toujours en imprécations contre ceux qui la tourmentent, il m'a traité avec une bienveillance particulière, et s'est excusé plusieurs fois de l'emportement qu'il avoit eu le matin. « Pardonnez, m'a-t-il dit, mais je n'ai point de patience quand elle souffre. Tout-à-l'heure encore, en la grondant, parce qu'elle vouloit rester seule, je n'ai fait que l'affliger davantage; aussi, pour me distraire et la laisser en paix, je vais aller, en sortant de table, passer la soirée à Bellinzonna. Voulez-vous venir avec moi? » Je me suis excusé, non pour rester avec Amélie, j'étois bien loin d'en avoir le dessein et même le pouvoir, puisqu'elle avoit dit à son oncle qu'elle ne descendroit point et ne verroit personne de toute la journée; mais j'étois bien aise de me promener seul, afin de méditer sur ma situation, et me raffermir dans mes projets.

A peine M. Grandson a-t-il été parti, que je me suis mis à errer à l'aventure. Le temps étoit si doux et le pays est si enchanteur, que, sans m'en apercevoir, j'ai prolongé beaucoup ma promenade. Je suis arrivé sur le bord d'un lac étroit, serré entre des ro-

ches nues, escarpées, et couvertes d'une neige éternelle. Je voyois les montagnards descendre par des sentiers étroits en côtoyant le bord des précipices. Encouragé par leur hardiesse, je me suis avancé vers cette sauvage solitude, et là, traversant les torrens, m'enfonçant dans les antres profonds, gravissant la montagne par les plus âpres chemins, je suis parvenu, au bout de deux heures, à une hauteur considérable d'où j'embrassois une vaste étendue de pays. Les flancs des rochers étoient couverts, de la base au sommet, par une immense forêt de sapins et de mélèzes : il falloit la traverser pour retourner directement au château de M. Grandson, que j'apercevois à mes pieds; mais la pente étoit si roide, que j'en fusse difficilement venu à bout, si je ne m'étois accroché aux diverses plantes qui commencent à couvrir la terre; enfin, arrivé vers le milieu, j'ai trouvé une petite plaine découverte et parsemée de fleurs d'une beauté et d'une vigueur surprenante. En me rapprochant de la forêt, j'ai découvert sous ces arbres, vieux comme le monde, une chapelle tombant en ruine, d'un goût gothique, et dont les vitraux, magnifiquement coloriés, représentoient différentes histoires de l'ancien Testament. Ce monument humain, destiné pour le ciel au milieu de cette vaste solitude, m'a causé une profonde émotion. J'y suis entré avec un saisissement respectueux : une femme à genoux, la tête penchée dans l'attitude de la douleur, étoit au pied de l'autel. J'ai fait un mouvement; elle s'est levée et s'enfuyoit précipitamment : c'étoit Amélie. « Ah! Dieu! me suis-je écrié, est-ce bien vous? Quoi! seule au milieu

de ces forêts : quelle imprudence »! A ma voix, elle s'est arrêtée, et revenant sur ses pas : « Vous m'avez fait bien peur, m'a-t-elle dit ; ordinairement je ne rencontre personne ici ; quand vous avez paru, saisie de frayeur, je m'échappois sans vous regarder ; mais c'est vous, me voilà rassurée. » En parlant ainsi, elle trembloit, je l'ai soutenue ; elle s'est appuyée sur mon bras. « Comment osez-vous vous hasarder dans des lieux si déserts? lui ai-je demandé. — Et c'est précisément parce qu'ils sont déserts que je m'y hasarde : à l'exception de quelques chèvres qui viennent sauter autour de moi, comme pour me remercier d'oser gravir jusqu'à leur habitation, je n'ai jamais trouvé nul être vivant sur mon chemin. — Mais la route est si escarpée? — Il y en a deux : celle que je prends est très-facile ; vous la trouverez seulement un peu plus longue. — Je ne le crains pas, lui ai-je dit avec vivacité. » Elle m'a compris, car j'ai cru la voir rougir ; mais elle ne m'a point répondu ; et, toujours appuyée sur mon bras, nous avons pris le chemin du château. J'étois trop ému pour oser ni lui parler, ni même la regarder ; elle-même ne disoit rien. Peu à peu le chemin est devenu si étroit et si glissant, que nous nous sommes rapprochés en nous serrant l'un contre l'autre ; alors j'ai levé les yeux sur elle : les siens étoient ternes et gonflés, et ses joues pâles portoient encore la trace de ses pleurs. « Vous n'avez pas souffert seule aujourd'hui, lui ai-je dit. » A ce mot, son cœur oppressé n'a pu retenir les larmes qui l'étouffoient, et laissant tomber sa tête sur son sein, elle m'a dit d'une voix entrecoupée : « Je vous en prie, ne me parlez

pas. — Si vous l'ordonnez, je me tairai; mais j'aurois tant de besoin que vous sachiez avec quelle ardeur j'ambitionnerois de porter la moitié de vos peines. — Vous seriez capable de le vouloir : votre cœur est si généreux. — N'est-il que généreux, Amélie? ne le croyez-vous pas tendre? — Autant que généreux. — Susceptible d'amitié? — Oui, beaucoup. — Et peut-être pas indigne de la vôtre? » Elle n'a pas répondu. « Dites, Amélie, ai-je repris d'un ton pressant, dites que je peux avoir l'espérance de l'obtenir. — Quel fatal présent vous accorderai-je là, M. Semler : mon amitié n'a pas été un bien pour ceux à qui je l'ai donnée; si vous saviez le mal que j'ai fait au plus cher, au plus digne ami que j'aie sur la terre! — A votre Albert? — Oui, à mon Albert, qui s'est sacrifié pour moi : ah! que j'eusse été moins malheureuse s'il n'eût pas été si délicat! mais en voulant tout faire pour moi, il a voulu que je ne fisse rien pour lui. Je courois en aveugle à ma perte; vainement il tâcha d'éclairer ma raison : s'il eût parlé à mon cœur, j'étois sauvée. — Vous aimiez donc beaucoup M. Mansfield? — Je le crois. — Comment, vous en doutez? — Il me semble à présent que j'avois plus d'exaltation que d'amour, que j'étois plutôt séduite que touchée..... Mais, quoi qu'il en soit, je vous prie, ne me questionnez point là-dessus : c'est un sujet qui réveille trop de douleurs. — Je ne sais, j'aurois cru qu'il y avoit une sorte de douceur à revenir sur une peine passée. — Oui, si ce souvenir ne tenoit pas à un sentiment dont je ne veux jamais occuper ni ma pensée, ni mon cœur. — Ah! vous avez raison, s'il est possi-

, ne parlons jamais que d'amitié, Amélie, je re-
ite l'amour aussi; il m'a déjà fait bien du mal; il
it m'en faire davantage encore. » Elle m'a regardé
c une tendre pitié, j'ai cru même sentir un léger
avement de son bras qui se rapprochoit du mien.
! j'en suis sûr, je l'ai senti : comment aurois-je pu
tromper? « J'aurois été bien surprise, m'a-t-elle
, que vous n'eussiez point souffert aussi; il est des
actères qui ne sont pas créés pour être heureux,
si je ne me trompe, les nôtres se ressemblent à
égard. — Amélie, avec quelle avidité mon cœur
aisit de ce qui vient de vous échapper! Quoi! vous
sez qu'une douce sympathie unit nos opinions,
caractères, nos ames? — Mais, a-t-elle repris un
troublée, il me semble que nous nous entendons
vent. — Ah! me suis-je écrié, avec un transport
it je n'ai pas été le maître, que n'avez-vous tou-
rs pensé de même. — Eh! mais, a-t-elle répondu
n air surpris, si ce n'est le jour où vous avez si
l reçu mon fils, quand avez-vous pu croire que
pensois autrement? — Votre fils! Pourquoi me
ler de votre fils, quand je l'oublie, quand je ne
que vous, quand vous êtes tout pour moi!..... Par-
, Amélie, je vous fâche, je vous déplais, je vous
ois au moins bizarre; mais s'il m'étoit permis un
de vous ouvrir mon cœur, peut-être m'excuseriez-
s. — Il faut apparemment que la vue des enfans
s rappelle des souvenirs bien amers, puisque le seul
n de mon fils vous est désagréable. — La vue de
e fils me rappelle la cause qui a anéanti à jamais
es mes espérances de bonheur : pardonnez à un

malheureux qui a tout perdu, l'éloignement que lui cause un être que vous aimez. — Votre sort est donc sans espoir? Je le crois : cependant il est des instans où, en proie à une illusion enchanteresse, il me semble qu'avec un mot je pourrois être heureux encore. — Vous aimez depuis long-temps? — Vous êtes étonnée que cette question m'embarrasse; mais, Amélie, est-on toujours sûr de l'instant où on commence à aimer? Si j'en crois mon cœur, pourtant, c'est depuis mon enfance. — Celle qui vous est chère vit toujours? — Oui; mais non pas pour moi : un autre..... — Ah! vous avez raison, a-t-elle interrompu, elle est perdue pour vous : fût-elle libre de vous offrir son cœur, repoussez-le; un second amour ne peut plus être un bien, il a perdu l'illusion qui le voyoit éternel; l'enthousiasme qui croyoit lire dans les cieux que hors un seul être, on n'eût jamais aimé; le ravissement de s'être trouvé; l'oubli du reste du monde; la certitude d'avoir tellement confondu deux existences, qu'on ne peut toucher l'une sans atteindre l'autre; enfin, quand on aime pour la seconde fois, on sait que ce sentiment peut finir, qu'on y peut survivre, et cette idée cruelle, en détruisant l'enchantement, double les peines et les laisse sans consolation. — Ah! je le savois bien qu'il ne me restoit plus d'espoir, » me suis-je écrié en m'appuyant la tête contre un arbre, et incapable de retenir mes pleurs. Ma douleur l'a attendrie. « M. Semler, m'a-t-elle dit, avec une pénétrante douceur, et l'amitié, l'avez-vous oubliée? Vous pensiez tout-à-l'heure qu'elle pouvoit vous consoler de tout. — Si vous consentez à me donner la vôtre, ai-je re-

pris, en pressant ses deux mains contre mon cœur; si un jour, fût-ce dans l'avenir le plus éloigné, votre bouche me donne ce titre d'ami, il n'est plus de regrets, il n'est plus de malheur; ne sais-je pas que la félicité n'est pas le partage des hommes? cette idée me consolera de n'être que l'ami d'Amélie..... Dites, parlez, femme unique, charmante amie, calmez l'impatience de mon cœur. » Elle a retiré sa main en rougissant. « Votre amitié est trop vive, M. Semler; elle m'effraie. — Peut-être le deviendroit-elle, Amélie, si je restois près de vous; mais bientôt je vais partir, j'ignore quand je vous reverrai; je ne suis pas destiné au bonheur de passer ma vie ici; des devoirs impérieux m'appellent, ma mère m'attend. — Vous avez une mère, M. Semler? — Une mère que je chéris, que j'honore, et que je suis peut-être coupable d'oublier si long-temps. — Je crois que j'aimerois votre mère, a-t-elle dit avec un doux sourire. — Vous le croyez, Amélie, ai-je repris en soupirant profondément? moi je ne le pense pas. — Pourquoi donc? elle vous ressemble. — Amélie, ô Amélie! qu'avez-vous dit? — Mais de quoi vous étonnez-vous? a-t-elle répondu avec embarras; puis-je avoir de l'amitié pour vous sans vous aimer? — Sans m'aimer d'amitié, Amélie, lui ai-je demandé d'une voix tremblante. — Oui, d'amitié et jamais autrement, je le jure au nom de celui que j'ai tant aimé et qui m'en a si cruellement punie. » A ce serment un froid mortel a saisi mon cœur; j'ai vu la vérité, je suis revenu de mon délire. « Allons retrouver votre oncle, Amélie, lui ai-je dit d'un air sombre, je ne suis plus bien ici.

— Allons, m'a-t-elle répondu, sans quitter l'arbre contre lequel elle s'appuyoit. —Auparavant, Amélie, levez les yeux sur l'arbre qui vous couvre : c'est un alizier; qu'il devienne pour nous le symbole de l'amitié, que, dans tous les temps, dans tous les lieux, il nous rappelle l'un à l'autre. — Je vous le promets; jamais je ne verrai un alizier en fleurs sans penser à vous, sans me reporter à cet instant. — Adieu donc, Amélie, ai-je repris en appuyant fortement mes lèvres sur sa main. — Allez-vous nous quitter si tôt? m'a-t-elle demandé. — Je le devrois; je ne le puis : tout me commande de partir; je vous vois, et je reste. — Allons trouver mon oncle, m'a-t-elle dit à son tour. » Nous avons recommencé à marcher; après un moment de silence, elle a continué ainsi : « Soyez sûr, M. Semler, que si le devoir vous prescrit de partir bientôt, l'amitié saura vous y engager. — Vous me direz de vous quitter, Amélie? — Assurément. — Et sans peine? — Pouvez-vous le croire? — Je le crains. — Non, je suis sûre que vous ne le craignez pas. » A ces mots, qui se sont échappés de son cœur, j'ai fait un mouvement pour la presser sur le mien, en m'écriant : « Amélie! ô ma chère Amélie! » Mais elle ne m'en a pas donné le temps; et s'éloignant de quelques pas, elle a marché seule devant moi : je l'ai vue porter la main à ses yeux pour essuyer furtivement des larmes qu'elle ne vouloit pas que j'aperçusse. Cependant, comme cette situation l'embarrassoit, elle s'est arrêtée; et changeant de sujet, elle m'a dit : « Que la campagne est belle, M. Semler! que ces bruyères, parsemées de genêts, d'arbousiers et de

ıarins, sont jolies et variées ! et qu'au pied de ces
ı, couronnés de vieux pins et de noirs cyprès, ces
ı, tapissés de belles nappes violettes de thym,
; un effet doux à l'œil ! — Je vois surtout ces
iers, Amélie. — Et moi aussi, a-t-elle répondu
ouriant ; ne craignez pas que je les oublie.» En
lant ainsi, elle m'a laissé reprendre son bras : nous
ns marché, et après un moment de silence, je lui
lit : « A propos, votre oncle m'a annoncé qu'il
loit vous marier. — Et croyez-vous que j'y con-
re ? — Il m'a prié même de vous y disposer. —
bien ? — Eh bien ! Je crois que toutes mes ten-
ves à cet égard seroient inutiles, et je serois bien
ıé qu'elles ne le fussent pas. — Je suis contente de
re réponse, je vois que nous nous entendons. Moi !
ngager encore ! M. Semler. Ah ! du moins, si je
plus que de l'amitié à donner, elle ne connoîtra
de partage. — Avez-vous vu celui que M. Grand-
vous destine ? — Oui, quelquefois. — Il vous dé-
lt ? — Non ; pour le rejeter, il n'est pas nécessaire
il me déplaise. — Ainsi, peut-être n'est-ce pas
ı plus par aucune cause d'éloignement que vous
s rejeté le comte de Woldemar ? — Je vous ai
ı dit, je crois, que je ne l'avois connu que dans
n enfance, et quoique son caractère dur, hautain et
ueilleux, m'eût laissé de lui un souvenir très-désa-
able, je ne peux pas répondre qu'en le revoyant
te impression ne se fût pas effacée. — Pour moi, je le
is, ai-je repris. — Est-ce que vous le connoissez ?
ı-t-elle demandé un peu émue. — Non ; mais en
sant en Souabe, j'ai vu des gens, qui l'avoient

connu particulièrement chez madame de Simmeren, en faire un très-grand éloge. — Tant pis. — Pourquoi donc? — Je crains, s'il a des vertus, qu'il n'apprécie celles de Blanche, et qu'il ne l'enlève à mon frère. — Mais si elle aime votre frère, elle ne se laissera pas enlever. — Je ne sais; on ne peut pas tout réunir, et parmi les qualités qui forment le caractère de Blanche, la fermeté et la constance ne sont pas celles qui marquent le plus. — Du moins, si le comte Ernest a les vertus qu'on lui prête, il n'abusera pas de la timidité d'une jeune fille dont le cœur est prévenu pour un autre. — Ah! puissiez-vous dire vrai, M. Semler! Si mon bonheur, si mon repos vous intéressent, joignez vos vœux aux miens pour que la première lettre d'Albert nous apprenne que le comte Ernest est arrivé à Dresde, qu'il a renoncé à ses droits sur Blanche, qu'il s'est marié selon les intentions de sa mère, et que nous n'avons plus rien à craindre de lui. — Vous voulez que je souhaite cela, Amélie? — Pourquoi non? cela ne fait de mal à personne. — Qu'en savez-vous? lisez-vous au fond de tous les cœurs? Croyez-moi, quand on adresse ses vœux à l'Etre suprême, il faut se fier à sa sagesse du soin de nous rendre heureux, sans se mettre en peine de lui en indiquer les moyens. — Eh bien, peut-être avez-vous raison; demandons-lui le bonheur d'Albert, sans nous embarrasser d'Ernest. — Oui, livrez-le à son sort, et s'il peut être heureux sans nuire à votre frère, consentez qu'il le soit. — Ah! mon Dieu! de tout mon cœur; croyez, M. Semler, que quand je n'aurai plus rien à craindre pour Albert, loin de conserver aucun

ssentiment contre mon cousin, je pourrai bénir le
el que son sort n'ait pas été empoisonné, comme le
ien, par l'arrêt tyrannique de notre aïeul : c'est
en assez d'une victime. » A ce mot, qu'elle a pro-
oncé avec un accent douloureux, à ce nom qui m'a
ippelé les liens qui nous unissent, je me suis arrêté,
:, lui serrant la main avec une émotion inexpri-
able : « Ah! si vous voulez qu'il n'y ait qu'une vic-
me, lui ai-je dit, ne le voyez donc jamais; car, s'il
svoit vous connoître et sentir ce qu'il a perdu, qui
roit plus à plaindre que lui? — Je doute qu'il me
egrettât; mais je n'ai pas même besoin de cette
rainte pour avoir effroi de le voir : son nom seul
i'est pénible. Pourquoi me parlez-vous si souvent de
ii, M. Semler? — Pardon, Amélie, je ne prononcerai
lus ce nom : je serois bien fâché de vous inspirer
e l'effroi. — Ce n'est pas vous qui pouvez m'en ins-
irer, M. Semler, c'est Ernest. » Je n'ai point répondu,
entant bien que si j'avois parlé j'en aurois trop dit.
'eu après nous sommes arrivés dans la grande avenue
lu château. M. Grandson venoit de rentrer; en nous
ipercevant de loin, il s'est hâté de nous joindre,
our voir comment étoit Amélie. Son inquiétude sur
'état de cette nièce chérie étoit visible; mais il crai-
gnoit de l'affliger en la questionnant. Cette aimable
emme s'est aperçue de ce qu'il éprouvoit, et lui pre-
nant la main d'un air caressant : « Je suis mieux, mon
oncle, lui a-t-elle dit, la promenade m'a fait du bien.
— Est-il vrai, mon Amélie? eh bien! me voilà tout-
à-fait heureux : si vous eussiez toujours été aussi
triste, je n'aurois pas osé vous dire que je vous ai

presqu'engagée, sans votre aveu, à être d'un petit voyage que mesdames de Nogent et d'Elmont doivent faire sur le lac Majeur et dans les îles Boromées; que M. Watelin, arrivé de Paris depuis hier, nous accompagnera, et que c'est dans huit jours qu'on part. Mais puisque vous êtes mieux, vous ne me dédirez pas j'espère? — Non, mon oncle, autant que je le puis, je veux tout ce qui vous fait plaisir. — Voilà bien mon Amélie! Ah! si ces sottes lettres de Saxe ne venoient pas l'affliger..... Mais laissons cela. Vous êtes aussi de la partie, M. Semler? — Moi, Monsieur? — Oui, j'ai promis aussi pour vous. — Mais mon départ est si prochain? — Bah! il est bien question de songer à partir quand on vous demande d'accompagner de jolies femmes dans un pays délicieux : quest-ce qui vous presse? Il seroit singulier que vous vous fissiez prier quand Amélie a cédé tout de suite. — J'irai, lui ai-je dit : cette dernière idée me laisse sans courage; j'irai..... encore quelques jours de bonheur, et puis..... » Je n'ai pas eu la force d'achever : un soupir d'Amélie m'a appris qu'elle avoit fini ma phrase dans sa pensée. Douce sympathie! accord délicieux! pourquoi vous êtes-vous déclaré si tard? Femme adorée! objet du plus ardent amour! oui, Adolphe, j'en conviens, c'est de l'amour qu'elle m'inspire, je le dis, je le répète, c'est le cri de mon cœur, mais il n'en sortira pas. Je m'asseoirai encore près d'elle, je respirerai le même air, j'entendrai sa voix touchante, je verrai ses yeux se fixer sur les miens avec embarras, avec trouble, peut-être avec tendresse, et je me tairai. Pendant ce court voyage, je m'enivrerai à ses côtés de tout ce que la

passion, de tout ce que les désirs ont de plus dévorant, et je la fuirai pour toujours, n'emportant que l'amitié de celle dont l'amour peut rendre un mortel plus heureux que tous les heureux de la terre et du ciel même. Alors, quoi que vous puissiez dire, Adolphe, j'aurai assez fait pour le devoir.

LETTRE XXXVIII.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, 4 mai.

Je reçois à l'instant votre lettre ; elle me surprend, elle m'offense : quels sont vos projets, Adolphe, et que prétendez-vous faire ? Vous croyez-vous le droit d'agir pour moi dans une circonstance qui me regarde seul ? Je vous préviens que je ne le souffrirai pas impunément. S'il étoit possible que vous me trahissiez auprès de ma mère ou de M. Grandson, et qu'Amélie apprît par l'un d'eux que c'est Ernest qui est auprès d'elle, comme elle croiroit que je ne suis venu que pour la tromper, et que je ne suis resté que pour la séduire, plutôt que de lui laisser une semblable idée, je jure de ne plus la quitter, de m'attacher à son sort, et de m'unir à elle en dépit de ma mère, de vous, et du cri de ma conscience. Prenez-y garde, Adolphe, en dévoilant la vérité, vous brisez le dernier frein qui me retient encore. Tant que je suis libre, je peux vouloir être vertueux ; mais tremblez que je ne le

veuille plus, si, m'enlevant la gloire de triompher seul d'un pareil amour, vous m'arrachez l'unique prix digne à mes yeux d'un tel sacrifice. Souvenez-vous, Adolphe, qu'il est des caractères dont on peut tout attendre, en ne paroissant pas douter d'eux; qui n'ont de force qu'autant qu'ils luttent sans soutien; qui, fiers de ce qu'ils peuvent être, s'offensent d'un secours, et, du moment qu'ils le reçoivent, abandonnent le combat, et se livrent à la séduction avec la même ardeur qui les y faisoit résister. Vous me connoissez, Adolphe, vous savez si tel est mon caractère: maintenant, agissez comme il vous plaira; trahissez-moi, je vous le permets; trahissez-moi, je suis prêt à le désirer, puisque c'est le seul moyen de me donner à Amélie.

J'hésitois à aller aux îles Borromées; votre lettre m'a déterminé: je partirai, et sans envelopper comme vous mes projets dans une mystérieuse obscurité, je vous déclare que, si vous exécutez votre téméraire menace, je suis aussi résolu à ne vivre que pour Amélie, que décidé à la quitter pour toujours si vous me laissez seul chargé du soin de répondre de moi. D'après cela, je crois pouvoir assez compter sur votre honneur et sur votre amitié, pour ne pas craindre de continuer à vous instruire de tout ce qui se passera ici.

LETTRE XXXIX.

Albert à Amélie.

Dresde, 23 avril, quatre heures du matin.

Je pars dans deux heures pour ma terre de Bohême ; mais avant de m'enfoncer dans ce lieu sauvage, d'où il me sera si difficile de te donner de mes nouvelles et de recevoir des tiennes, je veux réjouir ton cœur en t'apprenant que tous les obstacles qui m'interdisoient l'hymen de Blanche s'aplanissent tous les jours. Hier au soir, j'étois chez le baron de Geysa, quand madame de Woldemar y est arrivée. « J'ai reçu enfin des nouvelles de nos voyageurs, a-t-elle dit en entrant ; voici une lettre d'Adolphe, datée de Milan. — Vous n'en avez point d'Ernest, lui a demandé madame de Geysa ? — Non, et Adolphe dans la sienne ne me dit pas un seul mot de mon fils. — Ce silence est extraordinaire ; voilà plus de deux mois, je crois, qu'Ernest ne vous a écrit. — Il est vrai, a repris la baronne en s'efforçant de cacher son chagrin ; mais mon fils sait qu'il est libre, et que jamais je n'ai prétendu l'assujettir à une correspondance régulière. — Cependant, a continué madame de Geysa, depuis plus de dix ans qu'il voyage, vous vous êtes toujours louée de son exactitude... — N'importe, a interrompu la baronne, mon fils a sans doute de bonnes raisons pour y manquer, et quand je ne le blâme pas, nul n'a droit

de le faire. D'ailleurs, a-t-elle ajouté en s'adoucissant, il est possible et même très-vraisemblable qu'Ernest ait devancé son ami, qu'il veuille me surprendre, et que d'un moment à l'autre nous le voyions arriver ici. — D'un moment à l'autre ? ai-je répété en regardant Blanche avec inquiétude. — Eh bien ! Albert, m'a demandé la baronne, est-ce que mon bonheur vous affligeroit ? — Non, Madame ; mais vous savez que tout le mien va se fixer ou se détruire par ce retour. — Il est certain, a-t-elle repris, que votre sort dépend de la décision d'Ernest ; mais, croyez-moi, M. de Lunebourg, vous n'avez pas affaire à un homme peu généreux, et d'après ce que mon fils m'a dit sur tout ceci dans sa dernière lettre.... — Eh bien ! Madame ? — Eh bien ! Albert, je dois croire que jamais il ne disputera un cœur qu'un autre que lui aura pu toucher. « Je ne « sais, m'écrivoit-il de Rome, si je suis trop fier ou « trop difficile ; mais de quelque beauté, de quelques « vertus qu'elle soit pourvue, jamais je ne pourrois « aimer ni regretter une femme dont je n'aurois pas « été le premier et l'unique amour. » — Ainsi, je puis espérer qu'il abandonnera ses droits à la main de mademoiselle de Geysa ? — Je crois que vous pouvez en être sûr. — O ma Blanche ! ai-je dit en me précipitant aux pieds de cette fille charmante, il ne manque à ma joie que de vous la voir partager. » Blanche, toute émue, a caché sa rougeur dans le sein de son père. M. de Geysa nous a serrés tous deux dans ses bras, en disant : « Mon cher Albert ! qu'il me tardoit de voir ma Blanche heureuse et de vous appeler mon fils ! — Cependant, avant de lui donner ce titre, a

repris madame de Geysa, il faut savoir comment cette affaire se terminera : je peux consentir à ce que ma fille renonce à l'hymen du comte de Woldemar, mais non à la fortune qu'elle a droit d'attendre. — A cet égard, vous pouvez être parfaitement tranquille, a répliqué la baronne ; les amis que j'ai à Vienne, et que j'ai consultés sur cette affaire, m'ont assurée que nous pouvions tout espérer de la bonté et de la protection de l'Empereur : il annullera le testament de mon beau-père, et alors mon fils gardera son titre, et Blanche son héritage. — Si les choses en sont à ce point, a dit alors M. de Geysa, en s'adressant à moi, je ne vois pas ce qui nous empêchera de conclure votre mariage aussitôt qu'Ernest sera arrivé. — Je pense comme vous, a ajouté madame de Geysa, et c'est pour cela que je serois d'avis qu'Albert profitât du temps qui lui reste pour aller faire un tour dans sa terre de Bohême, qu'il a furieusement négligée depuis plusieurs années. — Quoi ! a repris M. de Geysa, c'est quand on vient de lui prom[illegible] main de votre fille, que vous voulez l'envoye[illegible] d'elle perdre son temps dans un désert ? — On ne le perd jamais quand on s'occupe de ses affaires, lui a répondu vivement sa femme ; il n'a pas mis les pieds dans cette terre depuis le mariage d'Amélie..... — Ma sœur, a interrompu madame de Woldemar, je vous avois priée de ne jamais prononcer ce nom là devant moi. — J'ai tort assurément, ma sœur ; mais comment m'expliquer autrement ? — Au reste, a continué la baronne, puisque vous avez ouvert la bouche sur ce sujet, et que nous voilà tous rassemblés, je saisis cette occasion

pour déclarer que, quand mon fils sera ici, j'exige qu'aucun de vous ne lui rappelle l'existence d'Amélie, soit en la louant, a-t-elle dit en me regardant, soit même en la condamnant! — Je puis bien promettre pour nous, mais non pas pour celui-ci, a répondu M. de Geysa en me frappant sur l'épaule avec amitié; c'est un article sur lequel il n'entend pas raison. — Se pourroit-il, Albert, m'a demandé la baronne, que vous vous refusassiez à ce que je désire ? — Comme je présume que le comte Ernest aura la délicatesse de ne point parler de ma sœur devant moi, je m'engage sans peine à ne jamais entamer ce sujet avec lui; mais s'il lui échappe un mot contre elle, ou qu'il me questionne sur son compte, alors, Madame, je répondrai ce que je pense. — Je n'en demande pas davantage; car j'ose croire que si vous attendez qu'il vous interroge pour lui parler d'Amélie, il se respectera assez pour ne pas souiller ses lèvres d'un pareil nom. — Et croyez-vous, Madam[illegible]ue vos bienfaits vous donnent le droit de m'in[illegible]insi? lui ai-je demandé vivement. » Blanche, sa[illegible]ndre sa réponse, s'est levée, m'a pris par la main, et m'a entraîné vers la fenêtre. « Que faites-vous, Albert? m'a-t-elle dit tout bas; une dispute pareille peut nous perdre, sans servir Amélie : ne sont-ils pas assez à plaindre de la méconnoître et de la haïr, et nous, qui l'aimons, ne sommes-nous pas trop heureux de savoir qu'avant la fin de l'année, vous serez le maître de lui amener une sœur? » Cette espérance d'aller te voir, quand elle seroit à moi, a porté dans mon cœur une émotion si délicieuse, que je n'ai plus senti ma colère. » Et ce

voyage de Bohême, lui ai-je demandé, faudra-t-il le faire? — Oui; vous voyez que ma mère l'exige; il ne faut pas la contrarier : partez le plus tôt possible. — Je partirai cette nuit. — Fort bien. Allez le dire à ma mère, et pour nous consoler de ce voyage, pensons toujours à celui que nous ferons ensemble après. »

Je suis revenu auprès de madame de Geysa, lui faire part de mes projets : elle les a approuvés. M. de Geysa a fait quelques plaisanteries sur le pouvoir de Blanche, qui n'a besoin que d'un seul mot pour me calmer. Madame de Woldemar n'a rien dit, et s'est contentée de me saluer très-froidement quand je suis sorti; mais que me font maintenant ses froideurs et ses dédains? Je suis sûr de la main de Blanche, je suis sûr avant peu de t'avoir pour témoin de mon bonheur; et ce qui complète ma félicité, c'est la certitude qu'elle te rendra, avec la paix de ta conscience, la faculté d'être heureuse encore. J'imagine qu'au moment où je t'écris, M. Semler a quitté ton oncle, et je t'avoue que je n'en suis pas fâché : je ne partirois pas tranquille, si je le croyois encore près de toi. Mais, dis-moi, ma douce, mon indulgente amie, m'as-tu pardonné la lettre un peu sévère que je t'ai écrite le courrier dernier? elle aura fait couler tes larmes; et malgré mes bonnes intentions, quand je t'afflige, je me trouve sans excuses.

LETTRE XL.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 5 mai.

Mon frère, sans doute tu as raison de ne pas t'inquiéter : ce que j'éprouve n'est assurément que de l'amitié; jamais l'amour n'eut cette pure tranquillité, cette pénétrante douceur qui fait qu'on se parle sans trouble, qu'on se cherche sans rougir, et qu'on s'oublie ensemble sans danger. Auprès de M. Semler, je n'ai point cet embarras qui étouffe les idées et oppresse le cœur; au contraire, un invincible attrait me porte à lui confier toutes mes pensées : je me sens plus à mon aise quand il est là; sa voix endort mes douleurs, et quand je lui parle, il me semble qu'étant avec lui plus libre qu'avec personne, je suis aussi plus aimable. Comment pourroit-ce être autrement, Albert? Si tu savois quel doux accord unit nos opinions et nos sentimens : on diroit qu'une secrète sympathie a tellement empreint dans mon ame la ressemblance de la sienne, que je ne peux rien lui confier qu'il n'ait déjà senti, et que nous nous rencontrons jusque dans les expressions. Oh! que l'amitié seroit douce avec lui! et que j'aimerois à m'y livrer, si sa jeunesse et l'extrême vivacité de ses sensations pouvoient laisser sans inquiétude sur l'avenir! Jusqu'à présent, je n'ai aucune raison de craindre, car il aime, m'a-t-il dit,

il aime depuis l'enfance ; et quoique l'objet de ce long amour soit perdu pour lui, il en parle avec trop d'émotion pour croire qu'on le puisse effacer aisément de son cœur. Heureuse femme, d'être aimée avec une telle constance ! faut-il qu'elle ignore ou qu'elle n'apprécie pas son bonheur. Ah ! M. Semler, si l'amour a survécu à l'espoir dans votre ame, sans doute la jouissance ne l'auroit pas éteint ; auprès de vous, une femme auroit pu croire à la félicité, et réunir la vertu à l'amour..... Toujours des retours sur toi-même, me diras-tu ? Albert, comment s'en empêcher, comment ne pas comparer le sort qu'on a eu à celui qu'on auroit pu avoir ? comment, en voyant dans un cœur d'homme la passion unie à la constance, et la vivacité à la délicatesse, la triste victime de l'infidélité ne diroit-elle : Si j'eusse été à celui-ci, j'aurois eu des jours plus heureux ? Albert, sois-en sûr ; je n'ai point d'amour pour M. Semler : une longue peine m'a ôté la possibilité d'être sensible encore ; mais comment s'empêcher de rendre justice à un homme aimable, qui seul eût réalisé les chimères que je me figurois jadis, lorsque, dans la solitude de Lunebourg, ma jeune imagination peuploit le monde d'êtres formés selon mon cœur ?

Son départ a été retardé de quelques instans : mon oncle a exigé qu'il nous accompagnât aux îles Borromées, où nous allons faire un petit voyage, avec mesdames de Nogent et d'Elmont ; c'est là qu'il nous quittera : il ne compte pas revenir ici. Albert, j'y reviendrai sans lui. O mon ami ! mon frère ! ce n'est pas à toi que je tairai ma peine : l'image de cette

absence m'épouvante ; je me suis trop accoutumée à lui : hélas ! l'amitié a donc aussi ses dangers ! Ce départ afflige mon oncle autant que moi peut-être ; il a pris M. Semler dans une affection extraordinaire; il m'en parloit encore tout-à-l'heure, et d'un ton qui m'a surprise ; il sembloit qu'il en pensoit plus qu'il n'en vouloit dire. « Ne le laissez pas partir, mon Amélie ; croyez-moi, engagez-le à attendre encore cela dépend de vous ; il fera tout ce que vous voudrez, n'en doutez pas : il sent bien ce que vous valez; et dites-moi, Amélie, ne vous plaît-il pas aussi? il n'y auroit pas grand mal ; je vous assure que je le voudrois. » Et puis il a ajouté en riant : « Mon enfant, je vous le répète, croyez-moi, ne le laissez pas partir. — Pourquoi m'opposerois-je à son départ, mon oncle! Depuis long-temps il est avec nous ; sa famille l'attend avec impatience, sans doute, et il ne peut pas passer sa vie ici ? — Pourquoi pas? » J'ai été étonnée. Il a continué d'un air satisfait : « Oui, pourquoi pas? Enfin, s'il se plaisoit ici, et que vous l'y vissiez avec plaisir, je ne serois pas du tout fâché de le garder. Pauvre Amélie ! vous ne m'entendez pas ; nous causerons de cela une autre fois : ce n'est pas encore le moment. » Que signifie ce discours, mon frère ? Formeroit-il des projets d'union ? Ah ! mon cœur les repousse ; et je n'ai pas même besoin du souvenir de mes malheurs pour rejeter M. Semler ; il me suffit d'être mère : ce n'est pas à l'homme qui marque autant d'éloignement pour mon fils, que je voudrois donner aucun pouvoir sur moi. Le croirois-tu, Albert, il n'a pas pu s'accoutumer encore à la

vue d'Eugène ; et moi, je l'avouerai, soit foiblesse, soit amitié, depuis qu'il est ici je suis moins souvent avec mon enfant. Tout-à-l'heure encore, ne m'a-t-il pas conjurée de le laisser à sa bonne pendant notre voyage aux îles Borromées ; n'ai-je pas été prête à céder à sa prière ? Ah ! il est bien temps qu'il parte.

Au moment de fermer ma lettre, je reçois la tienne du 23 avril ; j'apprends en même temps la nouvelle de ton bonheur, de ton voyage, et la secrète inquiétude que te cause le séjour de M. Semler chez mon oncle. Cher Albert, elle n'aura bientôt plus d'objet, puisqu'il part dans peu de jours. A présent que te voilà en Bohême, je vais être privée de tes nouvelles ; mais celles que tu me donnes sont si douces à mon cœur, qu'elles doivent le fortifier contre tous les chagrins ; et si je suis destinée à en éprouver encore, je trouverai un abri contre eux dans la certitude de ton bonheur et l'espérance de te revoir.

LETTRE XLI.

Ernest à Adolphe.

Du château de Grandson, 7 mai.

Ce matin, je suis descendu de bonne heure dans le salon ; Amélie y étoit déjà : assise près de la fenêtre, devant un métier de broderie dont elle ne s'occupoit pas, la tête languissamment appuyée sur une de ses

mains, et tournée du côté de la campagne, elle sembloit plongée dans une profonde rêverie. Je me suis approché doucement : combien je désirois savoir quel objet l'absorboit aussi entièrement! j'ai osé croire qu'elle me le diroit. « À quoi pense Amélie? lui ai-je demandé. » Elle a été surprise de me voir si près d'elle : une subite rougeur a couvert son visage; elle n'a pas répondu. « Si je vous interromps, je m'en irai. » Elle a avancé la main en me faisant signe de rester : j'ai saisi cette main chérie. « Amélie, pardonnez-moi, je vous ai vue pensive, et je n'ai pu me résoudre à vous laisser; pardonnez-moi, je vous détourne de vos réflexions. — Non. » Elle a prononcé ce non d'un tel ton, que quand elle m'eût dit que c'étoit moi qui l'occupois, je n'en aurois pas été plus sûr. « Vous regardiez ces montagnes? — Je le crois. — Pensiez-vous que dans huit jours je ne les verrai plus? » A cette question, elle a promptement caché son visage dans ses mains : j'ai vu des pleurs s'échapper entre ses doigts; mon cœur a battu avec violence. « Amélie, me suis-je écrié en pressant sa tête contre mon sein, Amélie!...... » Je ne sais ce que j'allois dire; ses larmes avoient confondu tous mes projets. J'ai entendu venir M. Grandson, ce bruit m'a rendu à moi-même, et, pour lui dérober mon trouble, j'ai feint de regarder par la fenêtre. Il s'est avancé vers nous, en nous souhaitant le bonjour avec amitié; mais en apercevant des pleurs dans les yeux de sa nièce : « Qu'est-ce, Amélie, s'est-il écrié? qu'avez-vous, mon enfant? M. Semler, pourquoi pleure-t-elle? que lui avez-vous dit? — Ce n'est pas lui,

mon oncle, s'est-elle hâtée de répondre; ce n'est pas lui qu'il faut accuser : il ne sait pas ce qui m'afflige. — Vous avez reçu hier des nouvelles de votre frère; votre orgueilleux cousin seroit-il arrivé ? auroit-il voulu forcer mademoiselle de Geysa à l'épouser? — Ah! mon oncle, ne prononçons plus maintenant le nom d'Ernest qu'avec reconnoissance : il n'est point à Dresde encore, mais il écrit à sa mère qu'il se désiste de tous ses droits, qu'il cède la main de Blanche à mon frère, et *qu'il est trop fier pour vouloir d'un cœur qu'un autre que lui a pu toucher* : il a raison, et j'applaudis à sa délicatesse. — Voilà de bonnes nouvelles, Amélie! pourquoi donc pleurez-vous? Il n'y a plus rien qui s'oppose au mariage de votre frère. — On ne pourra le conclure qu'après le retour d'Ernest. — Hé bien! qu'est-ce qui l'arrête ? n'y a-t-il pas assez long-temps qu'il court le monde? pourquoi ne va-t-il pas joindre sa famille? Dit-on encore que c'est vous qui l'en empêchez? — Quand j'étois à Dresde, quelque invraisemblable que cela fût, ma tante pouvoit avoir un motif de le croire; mais à présent elle n'en a plus. » Ces réponses, si simples, si vraies dans la bouche d'Amélie, étoient en telle opposition avec ma présence et le sentiment de mon cœur, que je suis demeuré confondu de la bizarrerie de notre situation, et oppressé d'une foule de pensées qui m'ont fait perdre la suite de la conversation. Je souffrois de voir Amélie dans une si grande erreur, et cependant je sentois qu'il falloit la détromper moins que jamais; car si elle savoit que M. Semler n'est autre qu'Ernest, j'en suis sûr, et ce n'est pas la vanité qui

me fait parler ainsi, j'en suis sûr, elle pleureroit trop amèrement son premier choix.

A la fin, je me suis arraché à mes réflexions, j'ai regardé autour de moi : Amélie travailloit en silence à son métier, M. Grandson lisoit des papiers en se promenant dans la chambre : je me suis appuyé le dos contre la croisée, les yeux attachés sur Amélie : je crois qu'elle s'en est aperçue, et que mes regards l'ont embarrassée, car elle s'est levée un moment après. « Sonnerai-je, mon oncle? a-t-elle dit ; ne voulez-vous pas déjeûner? — Pas encore ; j'attends M. Watelin. — M. Watelin! — Oui, cela vous fâche-t-il? — Cela m'est égal. — Et à moi aussi; j'ai abandonné mes projets sur lui; je crois qu'il ne vous convient pas. » Elle a souri tristement : et pressant la main de son oncle : « Personne ne me convient, lui a-t-elle dit. — Bah! voilà encore de vos sottises. Hé bien! moi je vous dis que je connois quelqu'un qui vous convient à merveille..... » Elle s'est hâtée d'interrompre son oncle en rougissant beaucoup, et lui a demandé depuis quand M. Watelin étoit arrivé, quoiqu'elle le sût fort bien, puisqu'il le lui avoit dit peu de jours auparavant. Cet air d'embarras m'a surpris : d'où peut-il venir? Sait-elle de qui son oncle vouloit parler? O Dieu! se pourroit-il.... se pourroit-il que deux fois Amélie me fût destinée, et que, regardant sa possession comme la suprême félicité, deux fois je la visse s'éloigner de moi? Trop ému par cette idée, j'ai quitté brusquement le salon pour venir m'enfermer dans ma chambre : en vain depuis deux heures je cherche à calmer mon agita-

tion : ce fantôme enchanteur d'Amélie erre autour de moi ; je vois son sourire, je vois ses larmes, je tombe à ses pieds, je jure d'être à elle..... Bientôt, effrayé de ce téméraire serment, je me rappelle tout ce qui doit nous séparer. Ernest de Woldemar offrir pour belle-fille à sa mère, la veuve de M. Mansfield! il me semble la voir, l'œil enflammé de courroux, le cœur déchiré, maudire en gémissant un fils dont elle faisoit sa gloire et toute sa consolation. Oh! non, ma mère, ne le craignez pas : entre nous deux ce n'est pas vous que je sacrifierai; soyez heureuse, s'il se peut, et je ne me plaindrai pas d'avoir dévoué tous mes jours au malheur.

Le 7 au soir.

Il m'en coûtera moins que je ne croyois : l'idée d'Amélie sensible pouvoit seule m'ôter mon courage; mais elle aime trop son fils pour regretter quelque chose; elle seroit même capable de se laisser toucher, uniquement par l'affection qu'on marqueroit à cet enfant : ah! plutôt sa haine que de chercher à l'attendrir par un semblable moyen! Ce matin, après vous avoir écrit, je me suis rendu dans le salon, où on m'attendoit pour déjeûner; j'ai trouvé M. Watelin établi auprès d'Amélie, et ayant sur ses genoux le petit Eugène, auquel il faisoit mille caresses; elle étoit si occupée du plaisir de son fils, qu'elle ne m'a seulement pas regardé entrer. Imaginez, Adolphe, si vous avez à craindre que je veuille jamais m'unir à une femme dont le cœur seroit partagé entre le fils de M. Mansfield et moi, et qui pourroit même m'ou-

blier pour lui? Ah! vous me connoissez trop pour n'être pas tranquille! Je partirai, Adolphe, ma mère m'appelle, et il est temps de voler dans ses bras; mais en vérité je pourrois rester ici, je n'y cours aucun danger.

Le reste de la matinée s'est passé, de la part d'Amélie, dans la même occupation : elle s'est amusée à traîner son fils dans un grand carrosse que M. Grandson avoit chargé M. Watelin de lui acheter à Paris. Pour plaire à l'enfant, elle a même souffert que M. Watelin les traînât tous deux dans l'avenue du château; et pourtant elle auroit dû penser que cette complaisante familiarité pouvoit confirmer les espérances d'un homme à qui son oncle a permis d'en avoir; mais que lui importe : y a-t-il rien au monde qu'elle ne sacrifiât au plaisir de son Eugène? Si M. Watelin étoit digne d'elle, et qu'il pût lui plaire un jour, elle seroit plus excusable et je n'aurois rien à dire; mais pour le plaisir d'entendre louer son enfant, prodiguer les plus flatteuses attentions à un homme dont elle ne se soucie pas, le placer si près d'elle, et avoir l'air de recevoir ses soins, c'est un oubli des bienséances qui la dépare entièrement à mes yeux. Ah! une femme ne sait pas tout ce qu'elle perd en altérant la noble dignité de son sexe! Je l'avoue, tandis qu'elle jouoit ainsi avec M. Watelin, qu'assise à ses côtés, elle faisoit répéter des fables à son fils, je ne pouvois m'empêcher de regarder ce tableau avec une sorte de mépris; mais un instant après, lorsque, dans un transport d'admiration pour la mémoire de son enfant, elle s'est précipitée pour l'embrasser avec tant d'ardeur,

qu'elle ne s'est point aperçue que M. Watelin se penchoit aussi, et que, dans ce mouvement, ses lèvres ont effleuré la joue d'Amélie, je n'ai plus été maître de moi, et, m'avançant derrière sa chaise, j'ai voulu lui dire quelque chose d'amer, qui peignît l'opinion que j'avois d'elle; mais l'agitation a étouffé ma voix, et, honteux de montrer tant de trouble, j'ai quitté brusquement le salon pour aller m'enfoncer dans les bois.

Je savois que M. Watelin devoit passer la journée au château; je ne suis rentré que le soir : j'ai trouvé M. Grandson dans la cour : il m'a demandé aussitôt ce que j'étois devenu; je n'avois pas eu le temps de répondre encore, lorsqu'Amélie est accourue. « Vous voilà donc de retour, s'est-elle écriée; nous étions bien inquiets de votre absence. » J'ai souri amèrement sans lui répondre, et m'adressant à M. Grandson : « Je savois que vous aviez du monde, que par conséquent vous vous apercevriez peu de mon absence, et j'ai profité de cette journée pour aller visiter un pays superbe que je dois quitter si tôt. — Demandez à Amélie comment on s'aperçoit peu de votre absence : depuis le dîner, la pauvre enfant est hors d'elle.... — Comme Monsieur ne nous avoit pas prévenus de ses projets, a interrompu Amélie, il étoit permis de s'alarmer. » Le ton froid dont elle a prononcé ces paroles, m'a montré combien elle avoit été blessée de mon accueil : je n'en ai pas été fâché. « J'ai laissé Madame si occupée, ai-je dit, que je ne puis attribuer qu'à un excès de politesse l'inquiétude qu'elle veut bien dire avoir éprouvée. » Elle m'a regardé d'un air surpris, et puis, sans daigner répondre,

elle a fait quelques pas pour se retirer. « Où allez-vous donc ? lui a demandé son oncle. — Ne gênez pas Madame, ai-je dit; il seroit indiscret de la retenir si long-temps loin de son fils. — Quel caractère ! » s'est écriée Amélie, en levant les yeux au ciel; puis elle a ajouté d'un ton grave, en s'adressant à moi : « Oui, M. Semler, je vais le retrouver; en vain on tenteroit de me le faire oublier : l'amitié n'y réussiroit pas, et l'humeur encore moins. — Mais qu'avez-vous donc tous deux ? s'est écrié M. Grandson surpris; on diroit qu'ils se querellent : de quoi est-il question? Expliquez-vous; en vérité je ne vous comprends pas. — Eh ! qui pourroit se flatter de comprendre Monsieur? a repris Amélie : conçoit-on comment on peut en vouloir à une mère parce qu'elle chérit son enfant! Peut-on deviner par quelle bizarrerie un travers aussi révoltant s'unit à l'esprit le plus juste, à l'ame la plus excellente ? Ah ! M. Semler ! il est des sentimens auxquels on tient beaucoup sans doute; mais croyez qu'on les sacrifieroit sans peine, s'ils devoient nuire à d'autres plus anciens et bien plus sacrés. » Elle s'est retirée. M. Grandson m'a parlé long-temps : je ne sais pas un mot de ce qu'il m'a dit; je ne l'écoutois pas; je ne pensois qu'à Amélie. En vous écrivant tout ceci, Adolphe, je m'aperçois pourtant que j'ai été injuste, et qu'elle étoit plus raisonnable que moi. Ai-je le droit de l'empêcher d'aimer son enfant ? La meilleure des femmes peut-elle être mauvaise mère ? et s'il étoit possible que je lui devinsse assez cher pour lui faire oublier son fils, oserois-je l'estimer encore? oserois-je compter sur celle qui auroit sacrifié son premier devoir à l'a-

mour ? O Adolphe ! combien ces réflexions me confirment le funeste arrêt qui me sépare à jamais d'Amélie ! Les obstacles que son mariage a élevés entre nous ne peuvent pas être renversés, il n'est point d'amour qui osât lutter contre eux. Voici le moment propice où je vais lui demander à lire son histoire : jusqu'à présent je n'en ai point eu le courage; la certitude qu'elle avoit adressé des expressions passionnées à M. Mansfield, eût excité ma jalouse rage : je ne voulois point céder à mon amour, mais je n'en voulois point guérir. Maintenant qu'il faut à tout prix surmonter ma foiblesse, il est temps de tout savoir, de tout apprendre, et de ne craindre aucun des moyens qui pourront me donner la force de partir. Je lirai les amours d'Amélie, je frémirai de l'abîme où j'ai été prêt à me perdre, et je la fuirai ; mais en la fuyant ce sera pour aller hâter l'union d'Albert et de Blanche, et en assurant le bonheur de son frère, contribuer au sien autant qu'il m'est permis désormais de le faire : peut-être la félicité de ses amis lui rendra-t-elle mon nom moins odieux ; et si jamais l'avenir lui dévoile qui je fus, en apprenant que, pour l'avoir connue, je vis mes jours s'user dans la douleur et s'éteindre misérablement, peut-être pensera-t-elle alors que le cœur seul d'Ernest avoit été créé pour l'aimer, et donnera-t-elle quelques larmes à ma mémoire : hélas ! en la quittant, cet espoir est le seul bien qui me reste.

LETTRE XLII.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 10 mai, six heures du matin.

O mon frère! sauve-moi, il est temps peut-être : je n'aime point encore, mais j'ai perdu ma tranquillité : insensée que j'étois de me confier au plaisir que j'avois à le voir? Hélas! je croyois que l'amitié seule en pouvoit donner un si doux, j'ignorois que, pour s'emparer de nos cœurs, l'amour sait prendre toutes les formes, et que jamais il n'est si dangereux que lorsque, s'insinuant dans l'ame sous un autre nom que le sien, il ne se découvre que quand il n'est plus temps de lui résister. Mon frère, ne t'alarme pas cependant, je ne crois pas être entièrement perdue; mais c'est un état si nouveau pour moi d'avoir à craindre l'amour, que la seule pensée d'en être atteinte a jeté mes esprits dans le désordre, et bouleversé tout mon sang. D'après ma lettre d'avant-hier, tu devois m'en croire plus éloignée que jamais : je te disois combien les accès d'humeur de M. Semler contre mon fils, me refroidissoient pour lui; et, après la soirée dont je t'ai fait le récit (1), il me sembloit même ne plus retrouver d'amitié dans mon cœur. Depuis ce jour, nous nous parlions beaucoup moins, et nous paroissions également disposés à nous éviter; mais mon oncle,

(1) Cette lettre, d'Amélie, a été supprimée.

que cette disposition contrarioit, nous a forcés hier à nous promener ensemble. En sortant de table, il a fait mettre ses chevaux à sa berline, pour aller chercher à Bellinzonna mesdames d'Elmont et de Nogent, qui devoient venir coucher le soir au château, afin de partir avec nous le surlendemain pour notre voyage des îles Borromées. J'ai voulu monter chez moi; il m'a retenue, et m'a priée d'aller inviter les filles de notre bon curé à un bal champêtre qu'il donne ce soir. « J'imagine, M. Semler, a-t-il ajouté, que vous ne laisserez pas Amélie se hasarder seule dans une si longue promenade. — Ah! mon Dieu! mon oncle, ai-je repris, que pouvez-vous craindre, je l'ai faite si souvent. — N'importe, Amélie, vous savez que c'est toujours malgré moi que vous allez ainsi courir les montagnes; je ne suis sans inquiétude que quand je vous sais avec quelqu'un. — Me défendrez-vous de vous accompagner, m'a demandé M. Semler, d'une voix suppliante? Hélas! c'est peut-être la dernière promenade que nous ferons ensemble. — Laissez-la donc tranquille, s'est écrié M. Grandson en colère; vous n'avez jamais que des choses tristes à lui dire : si c'est ainsi que vous comptez l'entretenir pendant la promenade, il vaut autant qu'elle aille seule. — Je ne peux pas vous promettre de la divertir, a repris M. Semler en soupirant, je n'ai pas l'ame gaie. — Je m'en aperçois assez depuis quelque temps : au lieu de continuer à être aimable, de chercher à plaire, vous devenez rêveur, contrariant; ce n'est pas amusant pour moi, et fort peu flatteur pour elle. » Ah! mon frère! que je pensois différemment! M. Semler a souri

tristement sans répondre. « Il me semble, a ajouté mon oncle avec humeur, qu'un autre auroit l'air plus satisfait de rester avec elle; sa société n'est pas faite pour affliger, je crois. — Peut-être plus que vous ne croyez, a prononcé M. Semler à voix basse; et le malheur de l'avoir connue..... » Son émotion ne lui a pas permis d'achever; sur son dernier mot, mon oncle a repris : « Si c'est là un compliment, je ne m'y connois point du tout. — Ah! je ne songe guère à lui en faire. — Et vous avez grand tort, mon cher Monsieur; Amélie vaut bien la peine qu'on se félicite de la connoître, et qu'on s'occupe d'elle. — Et croyez-vous que je ne m'en occupe pas? » a repris M. Semler en le regardant fixement et d'un ton si extraordinaire, qu'il a porté le trouble dans mon ame. Les jambes m'ont manqué, je me suis assise : M. Semler, me voyant pâlir, est accouru vers moi. « Vous m'entendez, vous, m'a-t-il dit d'une voix émue, c'est tout ce que je veux..... — Ma foi, Monsieur, puisque vous vous passez si bien de mon approbation, a repris mon oncle, j'imagine que vous vous passerez aussi de ma présence : j'admire Amélie d'avoir assez d'esprit pour vous comprendre; pour moi, qui n'ai pas cet avantage, je vous salue très-humblement. » Il est sorti. Embarrassée de la situation où il me laissoit, j'ai voulu me lever, je n'ai pas pu; j'étois encore tremblante : M. Semler me considéroit, il a vu mon trouble. « A présent, s'est-il écrié, je ne pourrai jamais la quitter. Ecoutez, Amélie, a-t-il ajouté vivement en se mettant à genoux devant ma chaise, et m'entourant de ses deux bras, écoutez le serment que je fais de vous

adorer toujours malgré les obstacles..... » Il a été interrompu par Eugène, qui accouroit me demander la permission d'aller en voiture avec son oncle. A sa vue, M. Semler s'est relevé précipitamment, et portant la main à son front : « Insensé! qu'allois-je lui dire? » J'ai pris mon fils par la main, et, me traînant hors du salon, je l'ai conduit à la voiture de mon oncle; je suis montée dans ma chambre chercher mon chapeau : tout cela m'a donné le temps de me remettre; et, quand je suis partie pour le presbytère, avec M. Semler, j'étois assez calme. Il marchoit à côté de moi, enseveli dans une méditation qui avoit quelque chose de farouche. Nous avons fait toute la route en silence. Arrivés chez le curé, on m'a dit qu'il étoit allé dîner avec ses filles à la Grotte de l'Hermite, et que je l'y trouverois encore : j'ai hésité, car l'air de M. Semler me gênoit singulièrement, et il me tardoit de finir ce tête-à-tête. Cependant j'ai songé qu'en retournant à la maison je serois encore seule avec lui, au lieu qu'en allant joindre le curé, je me délivrerois plus tôt de la contrainte où j'étois. J'ai pris, pour me rendre à la Grotte de l'Hermite, la route la plus courte, mais elle est aussi la plus escarpée, et couverte de touffes d'herbes sèches et glissantes. J'ai fait un faux pas; je me suis retenue contre un arbre : M. Semler alors s'est précipité vers moi. « Est-il possible, a-t-il dit, qu'elle me fasse tout oublier, tout, jusqu'à elle-même. » Et me prenant le bras, sans m'en demander la permission, il m'a aidée à monter. « Vous êtes-vous fait mal, Amélie? — Non. — Cette route est bien pénible pour une femme; n'y a t-il que celle-là? — Il y en a

une autre; mais elle est si longue!..... — O Amélie! a-t-il repris en me regardant tristement, je n'aurois pas choisi comme vous. » Nous avons continué à garder le silence jusqu'à un petit plateau d'un gazon doux et uni où on marchoit plus commodément : cet endroit est extrêmement solitaire, et si sauvage qu'on n'y aperçoit aucune trace d'habitation ni de sentier frayé. M. Semler s'est arrêté tout-à-coup, et regardant autour de lui : « Aujourd'hui seul avec elle dans un désert, perdus tous deux pour le reste du monde, et dans quelques jours une séparation sans terme entre elle et moi; ici, loin des regards des hommes, sous une roche sauvage..... n'exister que pour elle..... oublier l'univers..... O ciel! si tu me commandes de renoncer à la félicité, pourquoi me la montres-tu? » Il me tenoit toujours par le bras; j'ai voulu me dégager? il m'a retenue. « Non, Amélie, non vous ne me quitterez pas : vous voyez bien que cela n'est pas possible, en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir : je ne le puis. Oh! ne sois pas plus barbare que lui, femme adorée! ne t'efforce pas ainsi de t'arracher de mes bras! »

Mon frère, un nuage étoit sur mes yeux; je sentois l'effroi dans mon cœur. « Laissez-moi, M. Semler, lui ai-je dit; vous abusez de la confiance de mon oncle, de la mienne, en me retenant ainsi. — Non, Amélie; vous serez toujours libre; si vous voulez me fuir, éloignez-vous : je peux résister à tout, mais non à votre volonté. » J'ai marché très-vivement du côté de la grotte dans un saisissement inexprimable. Il m'a suivie de loin. J'ai été bientôt rendue auprès de la

respectable famille; mais sa joie, mais ses caresses, ne m'ont point calmée : je ne savois ni ce que je disois, ni ce que je faisois; et si le bruit du bal ne s'étoit déjà répandu dans le village, et qu'une des jeunes filles ne m'en eût parlé, j'aurois oublié que c'étoit là ce qui m'amenoit auprès d'elles. Pour dissimuler mon trouble, j'ai feint de vouloir aller visiter, au-dessus de la grotte, une cataracte où j'ai déjà été plusieurs fois : les jeunes filles m'ont suivie avec M. Semler; je marchois très-vîte; je suis arrivée la première, et pour mieux voir l'effet du torrent qui bouillonne entre deux roches vives taillées à pic, je me suis appuyée, le corps en avant, sur le tronc d'un vieux pin posé sur deux pieux pour servir de balustrade. Il étoit pourri sans doute : M. Semler l'ayant vu s'ébranler, s'est élancé vers moi, m'a saisie par le milieu du corps, et m'a arrachée à une mort certaine, car l'arbre est tombé au même instant avec fracas dans le gouffre. « Ah! je vous dois la vie, me suis-je écriée. — Amélie, m'a-t-il dit d'une voix basse et oppressée, j'eusse été plus heureux de m'être précipité avec vous. » O mon frère! que ne l'a-t-il fait? une prompte mort m'eût épargné bien des douleurs, et le sort que je prévois me la fera regretter souvent. Les paroles de M. Semler m'avoient fait frissonner. Les jeunes filles du curé, en me voyant pâle et immobile sur une pierre, ont cru que la frayeur seule me jetoit dans cet état : l'une m'a prodigué ses soins, l'autre a été appeler son père. Le bon pasteur, alarmé du danger que j'avois couru, n'a plus voulu me quitter : il m'a ramenée chez lui, m'a forcée à monter dans sa petite

cariole, et m'a conduite lui-même au château. Mon oncle venoit d'arriver avec toute la compagnie qu'il ramenoit : elle a bientôt été informée de notre aventure ; à cette nouvelle, chacun a poussé de grands cris ; mon oncle, tout en larmes, m'a serrée dans ses bras, et se jetant dans ceux de M. Semler ; « Vous avez sauvé Amélie, ô mon ami ! je ne connois qu'un prix pour un tel bienfait. » J'ai tremblé de ce qu'il pouvoit ajouter. « Mon oncle, je vous supplie, lui ai-je dit tout bas, épargnez-moi. — Vous avez raison, Amélie, m'a-t-il répondu du même ton, ce n'est pas le moment ; il y a trop de monde ici ; attendons à notre retour. Mais comme vous êtes pâle et défaite, mon enfant ! ces dames permettront que vous alliez vous coucher : vous devez avoir besoin de repos. » J'ai saisi promptement ce prétexte pour me retirer chez moi : la société m'étourdissoit, je ne distinguois personne ; je n'entendois plus que les paroles de M. Semler ; je le voyois sans cesse prêt à s'engloutir avec moi. Ah ! s'il n'eût été que l'homme le plus aimable, il n'auroit pas troublé ma tranquillité ; mais il m'aime, Albert, il m'aime avec excès. La mort lui eût été chère avec moi ! quels droits ne lui a pas acquis un pareil sentiment ?..... Albert, ne me demande pas ce que je veux et ce que je compte faire ; je n'en sais rien : au milieu de l'épouvante que m'inspire la passion qui s'empare de moi, je ne puis suivre aucune pensée, ni former aucun projet.... Oh ! qu'il parte, qu'il s'éloigne, qu'il me quitte pour jamais : voilà le vœu le plus ardent de mon cœur ; et ne crois-tu pas, mon frère, que la sincérité de ce désir doit me ras-

surer sur moi-même? Si j'aimois autant que je le crains, attacherois-je ainsi mon bonheur à son départ? au lieu de le souhaiter, ne frémirois-je pas de son absence? Sans doute, je m'exagère et mon danger et mon impression; mais l'image d'un nouvel amour me présente celle d'un si grand malheur, que l'excès de mon effroi ne peut que m'être salutaire. Cher Albert, si tu étois près de moi maintenant, avec quelle avidité j'écouterois tes conseils! avec quelle docilité je me confierois en ta sagesse! O mon ange gardien! pourquoi me suis-je éloignée de toi!

Je ne suis point encore sortie de ma chambre d'aujourd'hui; cependant le château est plein de monde; il y aura grand bal ce soir; mon oncle aime que je préside à tout, et n'approuve que ce que j'ordonne. Pour l'obliger et me distraire, je vais m'occuper de tous ces préparatifs, et rassembler autour de moi tous les objets qui pourront écarter une unique pensée.

LETTRE XLIII.

Amélie à Albert.

Du château de Grandson, 10 mai, au soir.

Je quitte un moment le bal pour venir me reposer, et te dire que je suis bien mieux que ce matin. Je ne sais ce que sont devenus mon agitation et mon effroi; mais en voyant M. Semler, en trouvant sur sa phy-

sionomie une expression plus tranquille, j'ai senti la paix rentrer dans mon ame; et quand il m'a parlé, quoique ce fût avec une profonde tendresse, je n'ai été que doucement émue. A dîner, mon oncle a exigé qu'il se plaçât à côté de moi. « Le sauveur de mon Amélie ne doit jamais la quitter, nous a-t-il dit tout bas, et en pressant nos deux mains dans les siennes. — O M. Grandson! qu'osez-vous dire? s'est écrié M. Semler; ne jamais la quitter! Non, elle ne le voudroit pas. — Répondez-lui, mon enfant, m'a dit mon oncle. —Vous voyez que je ne le puis; madame d'Elmond m'attend, et madame de Nogent m'appelle.» Il nous a laissés alors; ma main étoit encore dans celle de M. Semler : il l'a serrée. « Amélie, m'a-t-il dit, pardonnez-moi ma conduite d'hier : je vous ai bien effrayée, je vous ai fait mal; j'ai passé les bornes que vous m'aviez prescrites; mais comment vous voir, vous connoître, et demeurer votre ami! N'importe, j'aurois au moins dû me taire. — Je vous pardonne, lui ai-je dit; mais si mon repos vous est cher, jusqu'à votre départ, qu'il ne soit même plus question d'amitié; vous avez su la rendre trop dangereuse. — Je vous le promets, Amélie; il n'y a que ce sacrifice qui puisse réparer mes torts. » Je lui ai fait signe que j'acceptois son engagement, et nous avons été nous mettre à table. Depuis ce moment, une aimable sécurité a remplacé la confusion des idées : je me suis occupée de tout le monde sans effort, j'ai pris du plaisir à tout; il me sembloit qu'en me réconciliant avec M. Semler j'étois contente de moi-même et en paix avec toute la nature..... Mais

j'entends la voix de mon oncle; il s'inquiète de mon absence, il m'appelle. Adieu, mon frère.

P. S. Nous partons demain pour les îles Borromées : l'intention de mon oncle et de ces dames est, je crois, d'y passer une quinzaine de jours, afin de visiter à leur aise les bords charmans des lacs Majeur et Lugano : M. Semler ne compte pas y faire un si long séjour, et je te promets de ne pas lui dire un mot qui l'engage à le prolonger. Mon frère, cette volonté me déchire le cœur; mais n'importe, elle m'est chère, car c'est à toi que je la dois.



LETTRE XLIV.

Ernest à Adolphe.

Lugano [1], 11 mai, à minuit.

Elle m'aime, Adolphe; ne me parlez plus de devoir, d'avenir; le devoir est de l'adorer, l'avenir de conserver mon amour : elle m'aime, cela me suffit, et je suis heureux. Après avoir passé la journée d'avant-hier dans un état assez violent pour croire que je lui inspirois de l'éloignement et de la terreur, l'excès de son émotion changea tout-à-coup mes idées, et ne put me laisser aucun doute sur la cause de son agitation : j'éprouvai alors une ivresse délicieuse qui dure encore, et dont je ne veux jamais sortir. Ne craignez

[1] Sur le bord du lac de ce nom, à une très-petite distance du lac Majeur.

point, Adolphe, que je cède à mon amour; non, j'ai juré à Amélie elle-même de ne lui en jamais parler : mais je le nourrirai en silence; mais, assis auprès d'elle, sans lui demander l'aveu de sa tendresse, j'en recueillerai l'expression, je la verrai dans ses yeux, dans son maintien, dans ses moindres gestes : que faut-il de plus à mon bonheur? Ah! la possession des plus belles femmes de la terre ne pourroit égaler celui-là. Je ne puis vous exprimer ce que je ressens; je n'aurois jamais cru qu'on pût se livrer à sa perte avec tant de ravissement : je vois bien le précipice vers lequel ma passion m'entraîne; oui, je le vois, et je me plais à y tomber; je fais mes délices de le creuser de plus en plus, et je ne serai parfaitement heureux que quand je serai perdu sans retour; alors, il n'y aura plus de combat, plus de devoir, plus de conscience, je serai tout à elle : que manquera-t-il à ma félicité? Adolphe, ne venez point m'éclairer de votre funeste lumière; au nom du ciel, laissez-moi mon aveuglement, c'est mon unique bien, ne me l'enlevez pas; ne me parlez plus de rang, de naissance, Amélie est avant tout; ne me parlez plus de ma mère, je ne veux aimer qu'Amélie..... O Adolphe! si vous saviez sous combien de formes elle sait se faire adorer; si vous saviez comme la noble pudeur, la tendre émotion, la touchante sérénité, se peignent alternativement sur ses traits célestes; si vous connoissiez le charme de son sourire, la puissance de son regard; si vous contempliez cette union de la mélancolie et de la vivacité, ce maintien si décent et ces formes si voluptueuses; si vous la voyiez rougir

et s'effrayer au nom d'amour, tandis qu'elle le porte dans ses yeux, dans son cœur, que tout en elle le décèle et l'inspire; si vous saviez l'objet de cet amour, qu'elle ne repousse que par le pressentiment douloureux des maux qui attendent une sensibilité exquise; si vous étiez de toutes parts pressé d'une séduction telle, que nul homme n'a reçu du ciel assez de force pour y résister, et que vous fussiez prêt à céder, croyez-vous qu'il fallût vous accuser d'être foible et sans courage? et pourtant, Adolphe, votre ami lutte encore. Si j'ai osé serrer cet ange entre mes bras, ce délire n'a duré qu'un instant, je lui ai juré de garder le silence sur ce qu'elle craint d'entendre; et depuis, fidèle à mon serment, je la vois, je la contemple, je l'adore et je me tais; mais ce n'est pas l'effort d'une vaine et froide raison qui m'empêche de lui parler; non, ce qui me retient vient de quelque chose de plus tendre, de tendre comme tout ce qui émane d'elle. Ce soir, quand nous errions tous deux seuls au sein de ces montagnes majestueuses que rafraîchissent les plus belles eaux, qu'ombrage la plus épaisse verdure, que tapissent le thym et le serpolet, et, qu'enivré des parfums de ces plantes aromatiques qui allument le feu de la volupté dans tous les êtres qui respirent la vie, je sentois, en touchant le vêtement d'Amélie, que mon cœur brûlant ne pouvoit plus maîtriser son trouble, et que ma raison alloit s'égarer..... Elle m'a regardé, et ce regard touchant, cet œil humide, qui sembloient demander grâce, ont suspendu le cri qui alloit m'échapper; je croyois l'entendre me dire : « Arrête, sauve-moi des douleurs

[illegible] me prépare; il ne me faut peut-être [illegible] m'emporter loin de moi : ah! je [illegible] ne le prononce pas. »

[illegible] femme angélique : de quelques [illegible] en voyant ce besoin d'amour [illegible] tout ton être et embellit ta beauté [illegible] qu'un mortel : et quel [illegible] tout le bonheur qu'il [illegible] en paix, beauté céleste, les [illegible] sont purs comme toi-même, et [illegible] sacrifier l'inexprimable félicité de te [illegible] ton amour, à la crainte de voir couler [illegible] larmes.

Lugano, 12 mai, quatre heures du matin.

C'est en vain que je cherche le repos : je n'en puis plus connoître; mon sang est embrasé, et la tranquillité de la nuit empire mon mal : je me figure qu'elle pourroit être là; je crois la presser sur mon cœur, les cieux s'ouvrent.... mais je me retrouve seul, et le désespoir s'empare de moi. J'ai voulu aller chercher de la fraîcheur dans les ondes du lac qui coule devant nos fenêtres; mais tout dormoit dans la maison : j'ai craint, en appelant, de troubler le repos d'Amélie, et le ciel sait si son repos m'est cher : n'est-ce pas à lui que je sacrifie le plus ardent de mes vœux, ce besoin d'être aimé d'elle, cette soif de la posséder?..... Mais, que dis-je? si ce n'est pas le devoir, si ce n'est pas ma mère, qui m'arrêtent, qui peut me retenir? En me donnant sans réserve à Amélie, pourquoi craindrois-je pour son bonheur?..... O Adolphe! je n'aime point

Amélie comme elle mérite d'être aimée, puisqu'il est dans mon ame une autre puissance que la sienne : elle seule devroit y régner en souveraine. Oui, je hais, je déteste tout ce qui s'efforce de l'en chasser : la raison, l'honneur, ma mère..... Ah ! malheureux ! qu'oses-tu dire ? Ta mère qui, depuis ton enfance, n'a respiré que pour toi, dont la santé a été détruite en partie par la conduite de cette Amélie que tu ne crains pas de lui préférer ; ta mère qui t'attend, qui te donneroit sa vie avec joie, et que tu récompenses de sa tendresse en la trompant et la maudissant... ! Adolphe, je me sens si combattu, si repentant, si déchiré, si foible, que le plus grand bienfait du ciel seroit de m'ôter ce peu de raison qui me reste, et qui ne sert qu'à me montrer l'étendue de mes torts, sans me donner la force de les surmonter.

Sept heures du matin.

Tout dort encore dans la maison : ce repos semble être éternel : moi seul je n'en puis trouver. En rejetant les yeux sur la lettre que je viens de vous écrire, je crains que ce que je vous dis sur ma promenade d'hier avec Amélie ne vous fasse supposer qu'elle se soit prêtée sans peine à ce tête-à-tête. Non, Adolphe, connoissez-la mieux : modeste autant que tendre, elle a mis tous ses soins à écarter ce que je recherchois toujours ; et si un concours d'événemens n'eût contrarié ses projets, je n'aurois pas été assez heureux pour être seul avec elle. C'est hier matin que nous sommes partis de chez M. Grandson pour nous rendre au bord du lac Majeur. La chaleur étoit accablante. Vers le milieu

du jour, nous avons traversé une si charmante vallée, que chacun a désiré s'y reposer quelques heures : son aspect fertile et pastoral, ses torrens qui n'étoient plus que des ruisseaux, ses maisons blanches, répandues sans ordre sur une belle verdure, et de place en place de petits rochers élevés en forme de tertres et couverts de mélèzes extrêmement touffus, faisoient de ce lieu la retraite que mon cœur voudroit choisir, s'il m'étoit permis de ne vivre que pour Amélie.

On a préparé le dîner sous l'ombre de superbes noyers, auprès desquels couloit une source limpide. Quand le repas a été fini, chacun a parlé et joui à sa manière du site également pittoresque et champêtre qui frappoit nos regards. Amélie rêvoit, à quelques pas, assise près du ruisseau. Je lui ai demandé tout bas ce qui l'occupoit. « Je regardois couler cette eau, m'a-t-elle dit; à mon retour elle sera bien loin, et vous aussi : elle pour ne revenir jamais, et vous.... » Sa voix s'est altérée et ne lui a pas permis d'achever : il ne m'auroit pas été possible de lui répondre devant tant de monde; je me suis éloigné : à mon exemple, tout le monde a quitté la table. Madame de Nogent a pris le bras de M. Watelin pour aller faire une promenade; madame d'Elmont a demandé qu'on la laissât errer seule. Dès qu'elles ont été hors de la vue, je suis revenu sur mes pas; M. Grandson m'a dit qu'il alloit dormir; Amélie a voulu rentrer avec lui; il s'y est opposé, et, comme elle insistoit sérieusement, sans doute pour ne pas demeurer tête-à-tête avec moi, il lui a dit de l'attendre un moment, qu'il alloit revenir, et que nous nous promènerions ensemble; alors elle a

demandé son fils : son fils dormoit auprès de sa bonne ; elle a donc été forcée de rester seule. Tant de précautions m'ont montré à quel point elle se redoutoit elle-même, et le sentiment de sa foiblesse a fait naître des espérances que je n'avois pas conçues encore. Je me suis assis près d'elle, sur une roche couverte de mousse ; d'épais massifs de châtaigniers chargés de touffes de liseron et de vigne sauvage, nous cachoient au reste du monde ; j'ai entouré sa taille d'un de mes bras, elle s'en est foiblement défendue : il sembloit qu'elle craignît de m'enhardir en me résistant ouvertement : elle étoit oppressée ; je distinguois les battemens de son cœur à travers la mousseline qui couvroit son sein ; le même ruisseau qui nous avoit désaltérés à dîner murmuroit à nos pieds. « Amélie, lui ai-je dit, l'eau que vous voyiez tout-à-l'heure à fui loin de nous, mais, pour moi, le bonheur est encore là. » Elle m'a regardé d'un air significatif, comme pour me rappeler ma promesse : je n'ai plus osé parler, mais j'ai continué à la presser doucement : je sentois son souffle, je le respirois ; peu à peu mon agitation s'est accrue ; les désirs frémissoient dans tout mon être ; j'ai levé les yeux sur elle : non jamais rien de si beau, de si touchant, ne s'offrit aux regards d'aucun homme ! je croyois connoître Amélie ; ah ! Dieu ! je croyois la connoître, et je n'avois pas vu encore sur son charmant visage ce mélange d'une pudeur souffrante et de la voluptueuse langueur. Entraîné par un mouvement irrésistible, je l'ai pressée contre mon cœur avec tant de violence, que je croyois impossible qu'elle s'en détachât jamais ; mais, faisant un effort pour me re-

pousser, elle m'a jeté un regard suppliant..... Je n'ai pas eu le courage d'y résister; je lui ai rendu sa liberté; elle s'est éloignée; et alors, me précipitant à genoux devant le siége qu'elle venoit de quitter, je l'ai couvert de baisers, de larmes, j'ai exhalé mes douleurs par des phrases sans ordre; et, croyant toujours parler à Amélie, je lui jurois que je ne pouvois vivre sans elle, et la supplicis de ne pas s'éloigner, lorsque depuis long-temps elle n'étoit plus auprès de moi : je n'ai pu me résoudre à abandonner ce lieu que quand il a fallu partir. En me revoyant, Amélie a rougi; mais elle a permis que je prisse sa main pour l'aider à remonter en voiture. « Etes-vous contente de moi ? lui ai-je dit tout bas. — Ah ! m'a-t-elle répondu du même ton, je n'ai pas un cœur ingrat. »

Pourquoi ne m'écrivez-vous plus, Adolphe ? parce que vous avez toujours traité l'amour de folie, regardez-vous ceux qui lui cèdent comme indignes de communiquer avec vous ? ou bien votre austère probité vous a-t-elle commandé d'abandonner votre ami, lorsqu'il est dans la peine, plutôt que de lui écrire sous un nom supposé ?

LETTRE XLV.

Amélie à Albert.

Lugano, 12 mai.

Ce matin, agitée et mécontente de moi, je suis descendue de bonne heure sur le bord du lac; j'ai

côtoyé longtemps les bords de cette magnifique pièce d'eau : peu à peu le charme d'une belle matinée, le frémissement harmonieux des feuilles et du mouvement des flots, la fraîcheur de l'air, le concert des oiseaux, ont réussi mieux que mes réflexions à appaiser le tumulte de mes esprits ; tant il semble qu'il y ait dans l'air du matin une sorte d'allégresse qui pénètre jusqu'au fond du cœur pour l'égayer, s'il est tranquille, et le calmer, s'il est souffrant. Vers l'heure du déjeûner, mon oncle est venu me joindre avec M. Semler, pour me ramener à la maison. Bientôt je suis tombée dans un accablement qui a frappé tout le monde, et j'ai fui dans ma chambre des regards curieux qui me fatiguoient, et surtout des regards trop tendres qui portoient le trouble dans tout mon être. O mon frère ! ceci finira mal pour moi : ce n'est plus cette foible préférence que m'inspira jadis M. Mansfield : c'est un sentiment dévorant qui m'égare, m'embrase, qui, dans tout l'univers, ne me laissant voir qu'un seul objet, et désirer qu'un seul bien, me fera mourir s'il s'éloigne, et lui appartenir s'il demeure..... Lui appartenir ! qu'ai-je dit ? sais-je s'il voudroit s'enchaîner ? sais-je seulement s'il est libre de le faire ? et quand cela seroit, y voudrois-je consentir ? puis-je oublier la haine qu'il a pour mon fils ? Quoi ! je donnerois pour père à Eugène un homme qui le déteste ? Non, Albert, non, M. Semler ne sera jamais rien pour moi..... Rien, ai-je dit ? insensée ! quand il occupe, qu'il domine toutes tes pensées, que tu es entièrement sous sa puissance, oses-tu assurer qu'il ne sera jamais rien pour toi ? foible créature, qui n'a pas eu la force

de te défendre contre l'amour, pourras-tu seulement en renfermer le secret dans ton sein ? et si tu laisses voir ta tendresse, que te restera-t-il pour résister à ses désirs ? Est-ce à ta force que tu te confieras ? malheureuse ! vois ce qu'elle est devenue ! Est-ce sa générosité que tu imploreras ? iras-tu à ses pieds, les mains jointes, la honte sur le front, le conjurer de t'épargner ? Mais comment espères-tu qu'il respectera celle qui ne se respecte plus ? peut-être aura-t-il pitié de toi, et souscrira-t-il à ta prière, parce que tu ne lui sembleras plus digne de son amour ! O déchirante et cruelle pensée ! ô mon Dieu ! ô mon frère ! prêtez-moi des forces pour lui résister, afin qu'il m'aime encore : que la vertu me deviendra facile et me sera chère, si elle peut me servir à être toujours aimée...! O Albert ? ne me regarde pas ainsi ; mon frère, aie compassion de ta sœur ; elle ne se dissimule pas ses fautes ; elle prévoit tous tes reproches ; elle voudroit être digne de toi, elle ne le peut plus : une force inconnue l'entraîne, un esprit de vertige et d'erreur semble répandu autour d'elle ; n'est-elle pas prête à donner sa main et à livrer son sort, sa volonté et sa vie, à l'ennemi de son enfant ?

LETTRE XLVI.

Amélie à Albert.

Lucarno (1), minuit, 15 mai.

Nous nous sommes rendus ce matin de bonne heure à l'Isola-Bella; nous l'avons parcourue, admirée, et vers la fin du jour, nous nous sommes rembarqués pour venir coucher ici; je me suis assise à un bout du bateau, d'où je considérois le pays le plus enchanteur et le plus fertile de la terre. D'un côté, les flancs escarpés du mont Cenero, d'où sortent çà et là des touffes de figuiers et des bouquets de pins maritimes; sur l'autre rive, de vertes prairies parsemées de beaux chênes et de hauts peupliers, partout une variété de perspectives adoucies par les derniers rayons du soleil couchant. Mais que me faisoit la magnificence de ce tableau? je le regardois sans en jouir, j'étois insensible à tout, excepté aux moindres paroles, aux moindres mouvemens d'un seul être : s'il faisoit un pas de mon côté, mon cœur battoit avec violence; s'il s'éloignoit, je me sentois mourir; s'il fixoit ses regards sur moi, je ne pouvois les soutenir; s'il les détournoit sur d'autres objets, j'étois au désespoir : une place est demeurée libre un instant auprès de la mienne, il me sembloit que j'aurois voulu éviter qu'il vînt s'y asseoir; mais quand M. Watelin s'est hâté de s'en em-

(1) Lucarno, à un demi-mille du lac Majeur.

parer, j'ai éprouvé un tel chagrin, qu'il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apprendre que je la réservois en secret à un autre. Alors, M. Semler, qui avoit paru désirer se rapprocher de moi, mais avec moins d'empressement que M. Watelin, puisque celui-ci l'avoit devancé, satisfait sans doute, et fatigué peut-être du foible effort qu'il avoit fait, n'a plus tenté de le renouveler, et est allé s'asseoir sur le banc des rameurs jusqu'au moment où nous avons débarqué. En sortant du bateau, il m'a donné la main, mais ne m'a point parlé; depuis le matin cependant, il ne m'avoit pas adressé un seul mot : il n'a donc plus rien à me dire? Se peut-il, mon frère, que quand on va se quitter, quand on a si peu de momens, on les laisse ainsi échapper? J'étois oppressée, j'étouffois : cette journée si longue, cette soirée si belle, comme il les a gâtées! elles ne reviendront plus; il partira.... Ah! il ne m'aime point; j'en suis sûre, il ne m'aime point.... Eh bien! pourquoi m'en affliger? qu'importe la cause qui me sauve? O mon frère! quel horrible combat dans mon cœur? En vain je voudrois me cacher ce qui s'y passe, en vain je me détourne de moi-même, je sens, je sens en frémissant, que je crains moins de me perdre, que d'être sauvée par son indifférence.

A ce mot, je tombe à genoux devant ce ciel que j'offense, devant toi, mon vertueux frère, qui dois rougir de me nommer ta sœur : je voudrois que la terre m'engloutît. Ah! que ne s'est-il précipité avec moi dans l'affreux torrent de la grotte, j'aurois expiré digne encore de toi : maintenant, qui pourra me sauver? Tu es absent, mes cris ne peuvent t'at-

teindre; cette lettre même que je trace dans l'angoisse de la douleur, qui peut dire si j'existerai encore lorsque tu la recevras? Hélas! faut-il que tu aies entrepris ce funeste voyage au moment où j'avois le plus besoin de toi, tes lettres m'auroient secourue; mais ton silence me laisse sans ressource : tu m'aurois conseillée, tu m'aurois donné des ordres, et je les eusse suivis : Amélie n'a-t-elle pas juré mille fois de n'y jamais désobéir?

LETTRE XLVII.

Ernest et Adolphe.

Lugano, huit heures du matin, 16 mai.

J'espère enfin que vous serez content de votre ami : je suis déterminé à ne pas rester ici un jour de plus; je partirai cette nuit même, je partirai sans parler à personne, et sans dire adieu à Amélie; j'ai fait arrêter une voiture et transporter tous mes effets; j'irai vous joindre à Constance, où vous devez être maintenant, et où je vous adresse cette lettre : attendez-moi quelques jours, afin que nous nous rendions ensemble chez madame de Simmeren, et de là à Dresde.

O Adolphe! que n'ai-je lu plus tôt l'histoire d'Amélie! il y a long-temps que je ne serois plus ici : je ne la demandois pas; pourquoi son oncle me l'a-t-il donnée? Hier matin, après m'avoir parlé de son amitié pour moi, avec une grande affection, il a

tiré ce funeste cahier de sa poche. « Vous savez qu'elle l'a permis, m'a-t-il dit, mon ami : lisez cet écrit, je veux que vous connoissiez parfaitement mon Amélie. » Au moment où j'ai pris ce papier dans ma main, j'ai senti un froid mortel se glisser dans mes veines; il me sembloit que je venois de recevoir l'arrêt de ma mort, et que le moment de la séparation étoit là. De tout le jour, je n'ai pu me résoudre à ouvrir ce sinistre papier : chaque fois que je le touchois, en mettant la main dans ma poche, je sentois le même frisson parcourir tout mon corps, et l'imagination frappée de tout ce qu'il contenoit, à côté même d'Amélie, je croyois déjà avoir cessé de la voir; enfin, cette nuit, ne pouvant trouver un moment de sommeil, je l'ai lu.... Ne me demandez point ce que j'ai éprouvé; il me seroit impossible de le dire : ce n'est point de l'amour qu'elle a eu pour M. Mansfield, et je ne lui pardonne point de s'être livrée à un homme avec un sentiment si foible; mais, hélas! si elle avoit été entraînée par une passion violente, telle qu'elle l'éprouve peut-être à présent, je sens bien que je lui pardonnerois moins encore. N'importe, je n'épouserai jamais une femme qui a désiré l'amour d'un autre homme, qui a été émue par ses discours, qui s'est vue dans ses bras sans chagrin, et qui a pleuré son inconstance. Qu'elle garde ses souvenirs, qu'elle pleure sur eux, qu'elle embrasse l'image de son époux dans le fils qu'il lui a laissé; elle est libre, je ne lui reproche point ces plaisirs; mais je n'en serai point le témoin. Adolphe, je suis décidé à quitter Amélie, et je ne verse pas une seule larme : il y a tant d'oppression sur mon cœur, et

une telle ardeur dans mon sang, que si cet état devoit se prolonger au-delà de quelques jours, je ne crois pas que ma vie pût y résister.

LETTRE XLVIII.

Amélie à Albert.

Lugano, 17 mai.

Quel nouveau jour m'éclaire? et comment ai-je été transportée dans ce séjour de félicité? Pourquoi toute mon existence ne peut-elle pas s'écouler ainsi? et pourquoi le temps ne demeure-t-il pas immobile? Je me sens si heureuse! cet autre cœur qui m'entend remplit le mien d'une si douce ivresse! qu'est-ce donc qui m'effrayoit, et comment avois-je peur du bonheur? pourquoi craignois-je d'être avec lui? ses paroles me font tant de bien! Tout-à-l'heure il étoit près de moi; il disoit qu'il m'aimoit : ah! comme il disoit vrai! comme j'en étois sûre! avec quel ravissement je l'écoutois! je me sentois renaître! je retrouvois la vie. Oh! ces instans où on s'apprend par un regard, par un soupir, tout ce qu'on est l'un pour l'autre, où on sent passer jusqu'au fond de son ame la certitude d'être aimé, où on inonde d'une si pure joie le cœur d'un objet chéri; oh! ces instans d'ineffables délices, quelle place ils tiennent dans la vie! eux seuls la remplissent, eux seuls font vivre : tout le reste n'est rien; où sont les plaisirs, les événemens, les siècles qui

pourroient les effacer de la mémoire? Albert, c'étoit la nuit dernière que M. Semler avoit résolu de nous quitter (M. Semler, que je ne nommerai plus à présent que mon Henry.) Hier au soir, pendant que j'étois seule sur le bord du lac, il s'est approché de moi pour me dire un dernier adieu; j'ai cru avoir la force de le prononcer aussi; et quand il a voulu parler, quand j'ai voulu répondre, le cri seul de l'amour a pu se faire entendre. O mon Henry! pourras-tu l'oublier ce moment où tu as lu pour la première fois dans le cœur d'Amélie? pourras-tu l'oublier ce bonheur dont nous avons joui en apprenant combien nous nous aimions: bonheur si pur, si grand, si inespéré, qu'il ne laisse pas la possibilité d'en concevoir ni d'en désirer un autre? pourras-tu l'oublier jamais cet enivrement d'innocence et d'amour, cette félicité des anges qui est descendue un moment sur la terre? Non, mon Henry, les biens uniques sont ineffaçables; et maintenant, partout où tu porteras tes pas, en tout temps, en tous lieux, je te défie d'échapper à la puissance et au charme d'un pareil souvenir. Albert! cher Albert! ne t'alarme pas de mon bonheur, il ne coûtera rien à la vertu. Si tu savois comme il m'a juré d'être soumis à mes lois, et de respecter toujours son amie! Albert, il m'a promis aussi d'aimer mon fils: de tels sermens ont dû rassurer mon cœur et lui rendre la paix. O mon Henry! puisque tu consens à servir de père à mon enfant, le devoir ne me prescrit plus de te fuir; et je puis enfin me livrer, avec confiance, au bonheur d'aimer et d'être aimée, sans cesser de mériter l'estime d'Albert.

LETTRE XLIX.

Ernest à Adolphe.

Lugano, 18 mai.

Ecoutez, mon ami, maintenant les représentations et les reproches seroient inutiles, mon parti est pris : je serai à Amélie, ou je ne serai jamais à personne; non, je ne tromperai pas sa confiance, je ne tromperai pas son amour : je l'ai juré; en vain toutes les puissances de la terre, orgueil, devoir, mère, amitié, se ligueroient pour me faire enfreindre mon serment, mon cœur sera plus fort qu'elles et demeurera fidèle à Amélie. Je vous écrivois, avant-hier, que j'étois décidé à partir la nuit même; de tout le jour je ne chancelai point dans ma résolution; mais il y avoit apparemment sur ma physionomie une telle empreinte de douleur, qu'elle ne put échapper à Amélie. Après le dîner, M. Grandson fut dormir, comme à son ordinaire; et ces dames, couchées sur des lits de repos, écoutoient une lecture que leur faisoit M. Watelin. Vous croyez bien qu'avec les projets qui m'occupoient je n'étois pas en état de prendre part à ce plaisir. Je fus m'asseoir contre une fenêtre à l'autre bout de l'appartement; et là, ma tête appuyée sur mes deux mains, je me perdis dans une foule de réflexions qui m'ôtèrent jusqu'au sentiment de ce qui se passoit autour de moi : je n'entendois plus aucun bruit, je ne savois où j'é-

tois, et j'ignore combien de temps je serois resté dans cet état, si la voix d'Amélie n'étoit venue m'en arracher. « Qu'avez-vous donc? m'a-t-elle dit avec douceur. » J'ai levé la tête brusquement, je l'ai regardée sans lui répondre. « Mon Dieu! qu'avez-vous? a-t-elle répété d'un air inquiet; vous êtes agité par quelque chose d'extraordinaire? quels funestes projets méditez-vous? » Ma tête est retombée entre mes mains : pour l'empire du monde je n'aurois pu articuler un seul mot. Amélie a gardé le silence; elle est demeurée debout auprès de moi; j'ai entendu qu'elle pleuroit; j'ai senti ses larmes tomber sur mes mains; j'ai envié son sort : une seule larme m'eût fait tant de bien! M. Grandson est entré. « Qui est-ce qui part? a-t-il dit en s'adressant aux dames et à M. Watelin, qui étoient à l'autre extrémité du salon; je viens de voir une malle qu'on emporte : il y a parmi nous un coupable. — J'en étois sûre, a dit Amélie d'une voix étouffée. » Et puis un instant après, elle a ajouté en se penchant vers moi : « Je ne sais quel jour vous avez fixé, mais il est impossible que vous songiez à partir sans nous dire adieu. » En finissant ces mots, il lui est échappé un sanglot, et craignant sans doute de se trahir en parlant davantage, elle est sortie précipitamment de la chambre.

Je suis resté dans l'incertitude. « Quel parti prendre? me demandois-je à moi-même; partirai-je en effet sans lui dire adieu? Elle dit que c'est impossible : il est donc impossible que ce soit bien; j'avois cru cette résolution-là meilleure; mais elle ne l'est pas puisqu'Amélie la blâme. Cependant, si elle savoit qui je

suis, quel devoir m'appelle, quelle séduction m'arrête, et quel danger elle court, ne seroit-elle pas la première à fuir, à fuir avec horreur sans daigner me jeter un seul, un dernier regard?.... Il faut la prévenir, il faut faire ce qu'elle feroit à ma place..... » M. Grandson m'a appelé, et m'a dit quelques mots; je n'ai rien entendu; j'ai quitté la chambre sans lui répondre; je suis descendu au bord du lac; j'y ai promené mes rêveries jusqu'à la nuit sans avoir pu résoudre à quoi je m'arrêterois, lorsqu'enfin, poussé par une fatalité, ou plutôt par un dieu bienfaisant, je me suis avancé vers un enfoncement où quelques roches sauvages forment une retraite propre à la méditation. Amélie étoit là; j'ai voulu me retirer; elle a tourné la tête; je suis resté. « Eh bien! me suis-je dit, n'ai-je pas décidé tout-à-l'heure qu'il y auroit de l'ingratitude à partir sans lui dire adieu? Voyons, sachons résister à la séduction, soyons le digne ami d'Adolphe, songeons que ma mère me regarde. » J'ai fait quelques pas en avant; elle est restée assise et n'a rien dit; je me suis appuyé sur la roche debout et en silence. La nature étoit dans un calme parfait; on n'entendoit que le doux frémissement des vagues, et dans le lointain, le bruit monotone des rames et le chant des bateliers : tout cela formoit un concert mélancolique, qui affoiblissoit malgré moi les forces dont je cherchois à m'armer pour prononcer ce mot terrible d'adieu. À la fin, craignant que ma résolution ne m'abandonnât, j'ai fait un effort, et baissant la tête vers elle, je lui ai dit d'une voix étouffée : « Amélie, le moment est venu, il faut vous quitter;

c'est demain..... » Je n'ai pas pu achever. Elle est demeurée immobile. La lune jetoit assez de clarté pour que je ne perdisse aucun de ses mouvemens; j'ai vu qu'elle pâlissoit; des larmes abondantes sont tombées sur son sein; sa poitrine s'est oppressée; mais elle n'a pas essayé de me répondre. « Amélie, lui ai-je dit, si vous ne voulez pas me parler, donnez-moi du moins votre main; que ce dernier signe d'amitié..... » Elle me l'a donnée; elle étoit froide et mouillée de ses pleurs. « Oh! s'il étoit vrai qu'elle m'aimât! me suis-je écrié hors de moi, quelle puissance pourroit m'arracher d'ici? — S'il étoit vrai? a-t-elle interrompu douloureusement en élevant son autre main vers le ciel; il le demande..... » A ces mots, je suis tombé à ses pieds, et j'ai juré de ne pas partir.

Adolphe, aimé d'Amélie! je ne pourrai jamais recevoir la main d'une autre femme; cependant je n'unirai pas mon sort au sien, malgré la volonté de ma mère: ne suis-je pas sûr qu'elle-même n'y consentiroit pas? Oh! quelle seroit sa douleur, si, en me nommant à elle, je lui avois montré les obstacles qui nous séparent! Douce et adorée créature! tu ne le sauras ce nom fatal que quand, à force de prières, de combats et de persévérance, je pourrai, sans craindre de donner la mort à ma mère, venir ressaisir le trésor qui me fut destiné jadis. Croyez-vous, Adolphe, que ma mère ne se laissera pas fléchir par mon désespoir? Une illustre alliance la touchera-t-elle plus que la conservation de son fils, et peut-il y avoir pour sa tendresse quelque chose de plus affreux que de craindre ma mort? Quand elle me verra à ses pieds, suppliant,

désolé, lui demander Amélie, mon Amélie, mon épouse, le seul bien dont mon cœur soit jaloux, la seule femme qui existe pour moi sur la terre; quand elle sera sûre que de son consentement dépend, non-seulement mon bonheur, mais ma vie, elle de qui je la tiens, aura-t-elle la barbarie de me l'arracher? Non, je ne puis le croire, elle s'attendrira; cette Amélie qui lui fut si chère reprendra tous ses droits sur son cœur; elle oubliera son mariage; je l'ai bien oublié, moi : quels prodiges ne feroit point cette femme angélique! Que peut-il y avoir d'impossible pour elle, et quel cœur pourroit se défendre de l'aimer? Ma mère, j'en suis sûr, ne la hait pas plus que je ne la haïssois moi-même; et cependant vous voyez comme elle s'est jouée de ma vengeance, comme elle a dompté ma colère, vaincu mon orgueil, et comme je suis prêt enfin à adopter pour mon fils le fils de M. Mansfield?

LETTRE L.

Ernest à Adolphe.

Lugano, 19 mai, à une heure du matin.

Toute la société étoit réunie, nous soupions au bord du lac; la lune brillante, sur un ciel d'azur, nous éclairoit suffisamment. Amélie!..... oh! comment peindre la céleste expression de sa physionomie! quel doux contentement se peignoit dans ses regards et

que vous êtes redevenue libre, votre premier mariage seroit-il donc un obstacle insurmontable? — Je vois bien, m'a-t-elle répondu en souriant, que vous ne connoissez ni les préjugés de la noblesse saxonne, ni le caractère de la baronne de Woldemar. Assurément ma tante est bonne et généreuse, susceptible de pitié pour le malheur, et aimant son fils avec idolâtrie; mais, plutôt que de laisser rentrer dans sa famille la veuve de M. Mansfield, elle verroit, sans s'attendrir, mon désespoir, ma mort, et peut-être celle de son fils. » J'ai fait un mouvement d'effroi. « Vous êtes étonné, je le vois, M. Semler, d'un orgueil aussi forcené; mais il est la première passion de madame de Woldemar: son amour pour son fils ne vient qu'après. Ah! j'ai si bien appris, à mes dépens, à connoître toute l'inflexibilité de cette ame hautaine, que s'il étoit possible que, sans connoître Ernest, je l'eusse vu, je l'eusse aimé, dès que j'aurois appris son nom, j'aurois appris mon arrêt, et je n'aurois eu qu'une ressource. » Le ton sinistre dont elle a prononcé ces paroles m'a fait frémir; j'ai cru qu'elle m'avoit deviné; j'ai baissé les yeux comme un criminel; mais bientôt les relevant vers elle, la douce sérénité de ses regards m'a dit assez combien la vérité étoit loin de sa pensée. Croyez-vous maintenant que je sois tenté de lui dire qui elle aime? moi, porter le désespoir dans le sein d'Amélie! lui faire envisager son amour comme la plus grande des adversités! Non, non; épaississons au contraire le bandeau qui couvre ses yeux; qu'il ne tombe que quand toutes les oppositions seront détruites; qu'elle n'apprenne mon nom que quand je serai libre de le lui faire porter.... et ce

ire en son honneur; mais si nous unissons dans nos
ux mademoiselle de Geysa à votre frère, qui asso-
rons-nous à votre noble cousin? quelque vieille
ctrice, quelque reine douairière.» Elle a ri. «Non,
n oncle, mais celle que sa mère lui destine, afin
e tout le monde soit heureux et satisfait.» Tandis
'elle parloit, je la regardois tristement, et avec une
te d'inquiétude : son erreur me faisoit mal, et ses
ux me remplissoient d'effroi ; je tremblois que le
l ne les entendît : si elle avoit su de quel sort elle
posoit si légèrement..... Innocente créature! avec
elle tranquillité, quelle ferveur, quelle joie tu
nandois à Dieu ton malheur et le mien! un jour
it-être, trop éclairée, tu le supplieras, en gémis-
t, de rejeter ta téméraire prière : ah! puisse-t-il,
n Amélie, ne t'exaucer qu'alors. Après souper tout
monde s'est promené sur le sable qui borde le ri-
ge : Amélie donnoit le bras à son oncle; j'étois auprès
lle : j'ai voulu entrevoir s'il seroit possible de la dé-
mper sans lui porter un coup mortel, et je lui ai
: « Amélie, quand vous étiez chez madame de Sim-
ren, si votre cousin Ernest y fût arrivé tout-à-
ip, que vous l'eussiez trouvé aimable, et qu'il vous
t adorée, qu'auriez-vous fait? — Quelle question
arre, M. Semler! et comment pouvez-vous être en
ate sur la conduite que j'aurois tenue! Dans la po-
on où je me trouve avec le comte de Woldemar,
'auroit-il pu y avoir de plus funeste pour tous deux
'un attachement mutuel? — Pourquoi? puisque
is lui fûtes destinée, que cette alliance fut regardée
is comme un bonheur pour les deux familles, et

15.

que vous êtes redevenue libre, votre premier mariage seroit-il donc un obstacle insurmontable? — Je vois bien, m'a-t-elle répondu en souriant, que vous ne connoissez ni les préjugés de la noblesse saxonne, ni le caractère de la baronne de Woldemar. Assurément ma tante est bonne et généreuse, susceptible de pitié pour le malheur, et aimant son fils avec idolâtrie; mais, plutôt que de laisser rentrer dans sa famille la veuve de M. Mansfield, elle verroit, sans s'attendrir, mon désespoir, ma mort, et peut-être celle de son fils. » J'ai fait un mouvement d'effroi. « Vous êtes étonné, je le vois, M. Semler, d'un orgueil aussi forcené; mais il est la première passion de madame de Woldemar : son amour pour son fils ne vient qu'après. Ah! j'ai si bien appris, à mes dépens, à connoître toute l'inflexibilité de cette ame hautaine, que s'il étoit possible que, sans connoître Ernest, je l'eusse vu, je l'eusse aimé, dès que j'aurois appris son nom, j'aurois appris mon arrêt, et je n'aurois eu qu'une ressource. » Le ton sinistre dont elle a prononcé ces paroles m'a fait frémir; j'ai cru qu'elle m'avoit deviné; j'ai baissé les yeux comme un criminel; mais bientôt les relevant vers elle, la douce sérénité de ses regards m'a dit assez combien la vérité étoit loin de sa pensée. Croyez-vous maintenant que je sois tenté de lui dire qui elle aime? moi, porter le désespoir dans le sein d'Amélie! lui faire envisager son amour comme la plus grande des adversités! Non, non; épaississons au contraire le bandeau qui couvre ses yeux; qu'il ne tombe que quand toutes les oppositions seront détruites; qu'elle n'apprenne mon nom que quand je serai libre de le lui faire porter.... et ce

moment viendra, n'en doutez pas, Adolphe : je sens là dans mon sein une force que rien ne saura vaincre, une volonté capable de tout surmonter : ce qu'on veut bien, ce qu'on veut sans cesse, ce qu'on veut plus que tout au monde, on finit toujours par l'obtenir : il n'est point d'obstacle pour celui que les obstacles ne découragent pas, et l'impossibilité même s'évanouit devant quiconque ose lutter contre elle.

LETTRE LI.

Adolphe à Ernest.

Constance, 13 mai.

Voici une lettre de votre mère que j'ai trouvée en arrivant ici; sans doute elle vous croit déjà sur la route de Dresde : elle m'en écrit une où elle me paroît inquiète de votre silence et de celui que je garde quand elle me parle de vous. Que puis-je lui répondre? si non : «Votre fils est en démence, et sur le point de « devenir criminel, si j'osois tenter de l'arracher à sa « folie. »

Vous regarderiez, dites-vous, comme un bienfait du ciel qu'il vous ôtât le peu de raison qui vous reste : malheureux! que peux-tu lui demander encore? crois-tu avoir rien à perdre?

Je ne vous écris point, parce que je n'entends pas plus votre langue que je ne comprends votre état : si ce délire perpétuel, si ces menaces que vous m'osez

faire, si ces mouvemens désordonnés, effroyables, qui vous portent à noyer votre maîtresse et à maudire votre mère, sont les effets de l'amour, combien vous augmentez le mépris que m'a toujours inspiré cette odieuse frénésie !

Je vais partir sans vous : pourquoi vous attendrois-je? que puis-je espérer encore ? Ernest n'est-il pas perdu pour moi ? Non, je n'ai plus d'ami : le vil esclave des passions ne sauroit être le mien.

Demain je quitte Constance pour me rendre en droiture chez madame de Simmeren, et voir ma mère pour la première fois de ma vie : c'est là qu'il me faudra demander la bénédiction de celle dont la foiblesse m'a dévoué à l'opprobre. Oh ! quelle rude épreuve de se trouver ainsi placé entre la nature et l'honneur, et d'être forcé de sacrifier l'un des deux! Honneur ! toi qui depuis mon enfance m'a tenu lieu de naissance, de parens, de richesse, me laisseras-tu fléchir le genou devant celle qui t'outragea ? Mais en m'y refusant, je ferois rougir le front de ma mère, et la nature en frémiroit. Voilà donc le moment du combat arrivé, et Ernest me laisse seul ! vaine et stérile amitié ! où sont maintenant tes devoirs, ta foi, ton dévoûment ? Une ivresse d'un instant a tout effacé, tout détruit : fantôme imposteur ! insensé l'homme qui place son bonheur sur toi, qui le place dans le cœur d'un autre homme ! Eh bien ! puisque tout m'abandonne, je saurai me suffire à moi-même, et remplir courageusement ma destinée en luttant seul contre l'adversité : n'ai-je pas été jeté seul dans le monde ?

LETTRE LII.

La baronne de Woldemar à Ernest.

Dresde, 29 avril.

Depuis trois mois je vous attends, et depuis trois mois vous avez cessé de m'écrire. Les lettres d'Adolphe sont rares, courtes, sombres, et gardent sur votre compte un silence qui me glace : si je vous avois perdu, je suis sûre qu'il me l'auroit dit. O mon fils! mon cher fils! ai-je donc un malheur plus grand à redouter que celui de votre mort? Vous le savez, Ernest, depuis votre enfance je n'ai vécu que pour vous; j'ai sacrifié le bonheur de vous garder auprès de moi aux avantages que vous promettoient la connoissance des cours étrangères; je voulois que vous revinssiez digne de l'estime, de la confiance de votre souverain et de la haute faveur qu'il consent à vous accorder : aurez-vous trompé mes espérances? et me ferez-vous regretter d'être mère?

Ernest, vous n'eûtes jamais un cœur ingrat; vous frémiriez, j'en suis sûre, à l'idée d'abréger mes jours. Je ne vous cache point que ma santé est dans un état déplorable : depuis le crime d'Amélie, elle ne s'est jamais bien remise; les inquiétudes que vous me causez peuvent empirer mon état; je vous en conjure, mon fils, pour votre intérêt plus encore que pour le mien, craignez de prolonger votre absence, craignez sur-

tout de revenir indigne de moi : il est telle action qui pourroit vous arracher de mon cœur; mais je mourrois s'il falloit vous en arracher, et vous ne supporteriez pas, j'en suis sûre, le fardeau d'un pareil remords.

Je ne vous donne aucuns détails sur ce qui se passe ici; je les crois inutiles. Si je vous connois bien, votre prompte arrivée, mon fils, sera votre seule réponse. Adieu, mon Ernest, mon cher enfant! depuis dix ans je compte les jours de votre absence, et vous ne savez pas comme ils sont longs, quand c'est un cœur de mère qui les compte!

LETTRE LIII.

Amélie à Albert.

Lugano, 21 mai.

J'ÉTOIS contente ce matin : il avoit embrassé mon fils; il sembloit l'aimer : oh! quel bonheur de le voir prodiguer ses caresses à mon enfant! et quel torrent de joie inondoit mon cœur en remontant à la cause d'un si doux changement! Je contemplois ce spectacle avec ravissement, lorsqu'on lui a apporté des lettres: en les ouvrant, il a pâli, il a tremblé, et, après en avoir lu quelques lignes, il m'a quittée brusquement : depuis, je ne l'ai revu qu'à dîner : il étoit sombre, taciturne, il ne m'a pas regardée, il ne m'a rien dit. Ah! je ne doute pas de son amour! mais qu'est-ce donc qu'il a appris? s'il a de la peine, pourquoi

n'est-il pas venu me la confier ? en est-il dont je ne puisse le consoler ? auroit-il des secrets pour moi ? que pourroit-il vouloir me cacher ? s'il a eu des torts dans sa vie, où trouvera-t-il plus d'indulgence que dans mon cœur ? Mais cette femme qu'il a aimée dans l'enfance est peut-être l'objet qui le trouble ? si elle étoit revenue à lui ? que sais-je ? si ses parens désiroient cette union ? Jamais il ne m'a parlé de sa famille avec détail, j'ai cru même remarquer souvent qu'il évitoit d'appuyer sur ce sujet ; je n'insistois pas : pourquoi risquer de l'affliger ? Mais maintenant, le souvenir de certaines phrases qui lui sont échappées se retrace à mon esprit, et vient me frapper de terreur. Le jour de notre promenade au presbytère, mon oncle nous avoit laissés ensemble ; j'étois émue ; il tomba à mes genoux, en s'écriant : *Recevez le serment que je fais de vous adorer toujours, malgré les obstacles.....* Et le même soir, en allant à la Grotte de l'Hermite : *Vous ne me quitterez pas, Amélie*, me disoit-il ; *vous voyez bien que cela n'est pas possible ; en vain tout me l'ordonne, en vain le devoir me crie de vous fuir, je ne le puis.* Quels sont donc l'obstacle, le devoir, qui nous séparent, Henry ? hélas ! j'ai cru, qu'ainsi que moi, le souvenir d'un amour malheureux étoit l'unique cause qui te faisoit craindre un autre attachement ; j'ai cru que l'intérêt de ton bonheur, ou du moins de ta tranquillité, étoit le seul obstacle que tu voyois entre nous deux, et l'unique devoir qui t'obligeoit à me fuir : s'il en est d'autres, Henry, pourquoi ne m'en avoir pas instruite ? M'aurois-tu trompée ? Parle : que signifient ces phrases interrom-

pues? que me cachent-elles de sinistre? A ce mot, un noir pressentiment s'élève dans mon sein, et me dit que c'est un malheur terrible..... Albert, je crois pouvoir supporter le malheur quand il se présente devant moi; je ramasse alors toutes mes forces pour lutter contre lui : n'ai-je pas su le vaincre une fois? mais quand il faut le craindre, quand il semble errer vaguement autour de moi, et que je ne vois pas de quel côté je serai frappée, alors je n'ai plus de courage. Il faut que je voie Henry, qu'il vienne, qu'il me parle, qu'il me révèle la vérité.... Mais je crois l'entendre sur la terrasse : oui, le voilà qui s'approche de ma fenêtre : il m'appelle; je tremble....

Mon frère, il m'a demandé un moment d'entretien: il me prie de rappeler toutes mes forces; une sombre douleur enveloppe ses traits : que va-t-il me dire? que vais-je apprendre? je me sens mourir : le voilà....

A minuit.

Albert, tout est fini : il a refusé ma main que mon oncle a voulu lui donner : mon oncle, furieux, l'a chassé de la maison : il est parti, parti pour toujours! mon destin est rempli; je sens mes forces défaillir : ô mon Dieu ! ô mon père ! tu trouves sans doute que j'ai assez souffert. Adieu, Albert, mon Albert, sois heureux, et ne hais pas ma mémoire.

BILLET.

Ernest à Amélie.

21 mai au soir.

Amélie, il faut que je vous voie un instant; il faut

que j'explique, que j'éclaircisse ce que je ne veux dire qu'à vous. Je vous en conjure, venez ce soir sous la roche du lac : dût le ciel m'écraser, je ne partirai pas sans vous avoir vue !

BILLET.

Ernest à Amélie.

22 mai au matin.

Vous ne me répondez rien, vous ne daignez même pas me refuser : vous êtes offensée, Amélie : ah ! si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez si vous devez l'être ! J'ai erré toute la nuit autour de votre demeure : j'espérois, ce matin, voir sortir un de vos gens pour m'apporter une réponse..... un silence mortel ! Amélie, hâtez-vous de venir ; la situation où je suis est affreuse ; chaque moment d'attente est un crime, car il peut tout finir.

BILLET.

Ernest à Amélie.

22 mai, à deux heures.

Ecoute, femme cruelle et inexorable, ce n'est plus une réponse que je demande, c'est toi que je veux voir : si ce soir, à huit heures, tu n'es pas à la roche du lac, je n'écoute plus que mon désespoir, je vais chez toi : en dépit de la défense, de l'emportement de ton oncle, en dépit de toi-même, je te verrai : si tu refuses de m'entendre, crois-moi, tu pleureras ton refus plus d'un jour.

LETTRE LIV.

Ernest à Adolphe.

Lugano, 22 mai, à trois heures.

Jusqu'à ce soir il me faut subir toutes les angoisses de l'incertitude ; peut-être les calmerai-je en vous écrivant : depuis deux jours je n'ai pas été en état de le faire : j'ai perdu le repos, je suis en délire, j'erre le jour et la nuit comme un insensé ; la santé de ma mère m'appelle, l'affliction d'Amélie me retient ; le devoir et l'amour me déchirent également : l'amour l'emporte : oui, je le sens et j'en frémis, dans ces instans où mon imagination frappée se représente ma mère expirante, et demandant son fils pour lui donner sa dernière bénédiction, alors même je ne puis partir, un invincible pouvoir m'arrête ; non, je ne puis partir sans avoir appaisé Amélie. Ce soir, Adolphe, je saurai mon sort ; ce soir, je serai délivré de ma peine ou de la vie.

Le même jour, à quatre heures et demie.

A quel inexprimable bonheur est venue m'arracher la lettre de ma mère, et depuis, par quelles souffrances, quelles tortures, n'ai-je pas payé ces heures de félicité ? Oh ! ces passions, ces cruelles passions, comme elles savent verser par torrent la joie et la douleur, vous ouvrir le ciel, vous précipiter dans

l'abîme ! Où étois-je il y a deux jours ? où suis-je maintenant? Ce bouleversement terrible a anéanti ma raison : quand j'étois heureux, quand elle m'aimoit, j'aurois pu la quitter : sûr de son amour, la confiance m'auroit soutenu ; mais à présent que j'ai vu les bornes de sa tendresse, puisque je ne puis croire qu'elle pourroit vivre sans moi, si je me sépare d'elle, ce ne sera qu'avec la certitude qu'elle ne pourra jamais appartenir à personne. Amélie, nous fûmes, dès le berceau, destinés l'un à l'autre, et notre sort vouloit que nous fussions unis. Je peux mourir ce soir, mais, je le jure, je ne mourrai point sans avoir accompli notre sort.

Ah ! pourquoi, Adolphe, m'envoyâtes-vous ce funeste papier? ne saviez-vous pas que c'étoit la mort qu'il contenoit ? Ma mère m'appelle, ma mère languit; mais sa haine pour Amélie n'en est que plus ardente : elle l'accuse de son dépérissement. Je ne sais si elle auroit entrevu la vérité; elle n'exprime que des craintes vagues : cependant sa lettre m'en dit assez pour ne me laisser aucun doute que l'instant où j'engagerois ma foi à Amélie, seroit celui où je prononcerois l'arrêt de mort de ma mère : avec cette persuasion, comment aurois-je pu accepter cette main chérie? mais, en la refusant, j'ai brisé le cœur d'Amélie : elle a cru que je l'aimois foiblement..... O terrible fantôme de ma mère! en vain tu m'obsèdes, tu cries autour de moi, je ne partirai pas sans l'avoir détrompée.... Les heures m'accablent de leur éternité! le soleil est encore au haut de l'horison : ce n'est que ce soir, à huit heures, que je peux espérer de la



voir : cet espace à parcourir me semble une vie entière. Je quitte la plume, je la reprends; je gravis les roches brûlantes qui bordent le lac; je reviens chercher l'ombre dans ma grotte; je sollicite du repos, je n'en puis trouver; je ferme mes yeux, je les rouvre aussitôt; je fixe avec inquiétude l'aiguille de ma montre : à peine s'est-il écoulé une demi-heure.... Quoi! tant de courses, d'agitations, de douleurs en une demi-heure! quoi! si peu de durée pour tant de souffrances! si les heures se traînent ainsi, comment vivre jusqu'à ce soir! O Adolphe! vous avez raison, je ne suis plus digne d'être votre ami : un furieux en proie à une passion forcenée, qui lui sacrifie tous les devoirs de l'honneur, de l'amitié, de la nature, ne mérite pas même le nom d'homme. Il n'y a plus pour moi ni raison, ni vertu : mon ame n'a de place que pour l'amour, encore n'en a-t-elle pas assez; elle ne peut le contenir; il m'oppresse, il me tue. O Amélie! hâte-toi de venir, prends pitié de l'état où tu m'as réduit; mes torts sont ton ouvrage; ouvre-moi tes bras, laisse-moi y recouvrer la raison, y reprendre la vie, ou laisse-moi mourir à tes pieds.

Le même jour, à six heures du soir.

Je viens de me baigner dans le lac; il me semble que je suis un peu plus calme; je vais essayer de vous faire le récit de l'affreuse scène qui m'a séparé d'Amélie pour toujours peut-être..... Pour toujours, ai-je dit? O mon ami! le croyez-vous possible? puisque je n'ai plus d'existence, de pensées, de facultés que pour elle : vous voyez bien que, si je la quitte,

il faut mourir..... Mais je reviens à vous, et pour pouvoir vous instruire de faits aussi importans, je vais tâcher de mettre quelque ordre dans mes idées.

Avant-hier, j'étois heureux, j'étois auprès d'Amélie, nous avions passé ensemble la matinée entière ; nous étions seuls encore, quand Eugène est entré : sa vue ne m'a point déplu, je l'ai pris sur mes genoux ; et les caresses que j'ai faites au fils ont attendri la mère, et, pour exprimer sa reconnoissance, elle a pressé ma main sur son cœur avec une expression céleste. Ce mouvement si pur de sa part m'a causé une émotion bien différente ; en m'approchant ainsi de son cœur, elle sembloit me dire : « C'est là que je te paie de tout le bonheur que je te dois. » Mais moi, en sentant ce sein voluptueux palpiter sous mon heureuse main, en sentant que j'y étois placé et retenu par Amélie même, le feu s'est allumé dans mes veines ; loin d'être satisfait par ses regards et ses paroles d'amour, je n'ai plus mis de bornes à mes désirs, et, en m'enflammant de plus en plus, ils ne m'apprenoient que trop que la tendresse d'Amélie n'étoit que la moitié de mon bonheur. Je ne sais si elle a lu dans mes yeux, mais elle s'est détournée en rougissant. « Pardonne, lui ai-je dit en l'entourant de mes deux bras, pardonne, femme adorée, mais tu sais bien que le don de ton amour me laisse encore d'autres vœux à former. » Elle a cru comprendre que je parlois du don de sa main, et, l'abandonnant doucement entre les miennes, ses yeux se sont remplis de larmes, et son front s'est couvert d'une modeste rougeur : je ne sais ce que j'allois lui dire, lorsqu'un domestique

est entré pour me donner votre lettre : je ne voulois pas l'ouvrir ; Amélie m'y a forcé ; je me suis approché de la fenêtre pour décacheter le paquet : en apercevant l'écriture de ma mère, j'ai été frappé de terreur, comme si j'avois prévu mon sort ; un nuage s'est répandu sur ma vue ; je ne pouvois lire ; j'entendois une voix qui me crioit : « Viens, malheureux, viens expier ton bonheur ; si tu as obtenu l'amour d'Amélie, voici le moment d'en acquitter le prix. » Je suis sorti de la chambre sans avoir la force de dire un mot ni de jeter un regard à celle que j'y laissois ; je me suis retiré chez moi, et lorsqu'il m'a été possible de lire cette fatale lettre, lorsque j'ai vu l'état de ma mère et ce qu'il exigeoit de moi, ma douleur n'a point augmenté ; elle avoit été portée au dernier terme en ouvrant votre paquet ; la seule vue de l'écriture m'avoit tout appris ; mais quel parti devois-je prendre? Le croiriez-vous, Adolphe, j'aurois bravé la colère de ma mère, si l'intérêt de mon amour ne s'y fût opposé, et c'est lui seul qui a pu donner la force d'obéir à des ordres détestés. Si j'ai un moyen de fléchir ma mère, me disois-je en me promenant dans ma chambre, ce ne peut être qu'en lui peignant la situation où je suis maintenant : mon amour pour Amélie, celui que je lui inspire, le bonheur que je goûte ici, et la résolution que je prends de m'arracher à tant de biens pour être fidèle à mes devoirs ; non, il est impossible que son cœur maternel ne soit pas touché de ma soumission, et que la grandeur de mon sacrifice ne désarme pas sa colère ; mais, si je refuse de retourner près d'elle, et

qu'elle en apprenne la cause, et elle l'apprendra, car je ne puis espérer de la cacher toujours, son ressentiment alors ne sera-t-il pas implacable? et si le mariage d'Amélie a détruit sa santé, assurément la rebellion de son fils lui donnera la mort. Que devenir alors? où traîner des jours chargés du poids d'un parricide? La vue même d'Amélie, en me rappelant mon forfait, me deviendroit odieuse, et quand un jour elle découvriroit qui je suis et ce qu'elle m'a coûté, supporteroit-elle le malheur qu'elle auroit attiré sur moi? O Ernest! garde-toi d'une foiblesse impardonnable qui, en causant la perte de ta mère, entraîneroit peut-être celle d'Amélie. Mais je ne puis partir sans la prévenir; et quel motif plausible donner à ce départ? oserai-je dire la vérité! saura-t-elle qu'Ernest..... O Dieu! me nommer quand je la quitte, avec la connoissance qu'elle a du caractère de ma mère, et quand je n'ai pour la rassurer que la terrible lettre que j'ai reçue devant elle! elle me la demandera, elle la voudra voir: que deviendra-t-elle en la lisant? elle perdra toute espérance, et, ne pouvant croire que j'en aie jamais conçu de réelles, elle ne verra dans mon long séjour chez son oncle que le projet de la séduire, et la vengeance de l'orgueil dans l'amour que je lui ai inspiré. Sans vouloir m'entendre elle s'arrachera à moi, m'accablera de reproches, et peut-être avant peu, succombant à sa douleur, expirera-t-elle avec l'horreur d'Ernest dans le cœur? Ai-je donc oublié ce qu'elle m'a répondu quand, sous l'air de la plaisanterie, j'ai essayé de la pressentir sur notre situation! *En apprenant ce nom,*

j'aurois entendu mon arrêt, et il ne me seroit resté qu'une ressource. Et c'est moi qui la réduirois à cette extrémité! Quand il seroit possible que ma vue, mes prières, calmassent son désespoir, ne dois-je pas tout craindre de lui quand je serai absent? Il ne faudroit peut-être que le retard d'une lettre, une injure de ma mère, un reproche d'Albert, pour la porter à cet excès de douleur où la mort seule..... quoi! je hasarderois les jours d'Amélie!.... Ah! puisqu'il faut la quitter, ne la détrompons pas; prolongeons une erreur qui nous sauve tous deux; qu'elle ne le sache, ce nom fatal, qu'en apprenant que ma mère consent à notre union; car alors seulement elle sera convaincue que l'amour qui a pu obtenir un tel effort, a seul été capable de me donner la force de dissimuler si long-temps; et, comme je ne puis être excusable à ses yeux qu'en réussissant dans mes projets, elle ne saura que c'est Ernest qu'elle aime que quand il aura réussi.

Invariablement fixé sur ce point, il me restoit toujours à trouver un prétexte pour m'éloigner: je me suis décidé à m'approcher le plus possible de la vérité, en disant que les nouvelles que j'avois reçues de la santé de madame Semler, ma mère, ne me permettoient pas un jour de retard; mais qu'aussitôt que j'aurois obtenu son aveu et celui de ma famille, je viendrois réclamer la main de mon Amélie. Dans cette disposition, je me suis rendu le soir chez elle; mais en la voyant toute en larmes, accablé moi-même d'une bien autre douleur que la sienne, n'ayant aucune consolation à lui offrir, et n'osant lui en demander, j'ai

oublié ce que je voulois lui dire; je me suis précipité à ses pieds dans un inexprimable désordre, et pressant ses deux mains contre ma poitrine, j'ai voulu parler, et les sanglots ont étouffé ma voix. « Henry, m'a-t-elle dit, votre air me fait trembler : que contiennent donc ces lettres?.... quel malheur allez-vous m'annoncer? — Jure-moi, mon Amélie, jure-moi de m'aimer toujours. — Ah! je le jure, a-t-elle interrompu avec véhémence; quoi que tu puisses dire, quoi que tu m'apprennes, je te jure un éternel amour. » A ce cri si tendre, mon désespoir s'est adouci; j'ai cessé de me croire aussi malheureux en me voyant autant aimé; et penchant ma tête sur les genoux de mon amie, j'y ai versé un torrent de larmes; les siennes ruisseloient le long de ses joues, et je les sentois tomber sur mon cou. « Tu pleures, mon Amélie, et je ne t'ai rien dit encore. — Hélas! je pleure de ta peine, a répondu la douce créature, en pressant ma tête contre son sein. » O Adolphe, que cet état mêloit de charmes à mon affliction! plût au ciel qu'il eût pu se prolonger ainsi toute ma vie! je n'aurois pas demandé d'autre bonheur. Homme sans passions, qui te vantes d'en être exempt, imagine la félicité qu'elles donnent, puisque leurs peines sont encore un si grand bien..... Mais que dis-je? quand je meurs, quand la mesure de mes maux ne peut ni se rendre, ni se concevoir, quand je ne puis ni respirer ni gémir, que chaque partie de moi-même semble se multiplier pour souffrir, et que j'endure dans une minute toutes les tortures de l'enfer, je parle de la passion qui les cause comme d'un bien. Adolphe, vous le voyez, mon esprit est troublé, j'ai perdu ma raison,

ma tête est en feu, je ne puis continuer d'écrire. . .
. . . .
Je reviens, il faut que j'achève cette lettre : voici le temps qui s'avance; encore deux heures, et mon sort sera décidé sans retour. Que sais-je si j'existerai demain?

J'étois aux pieds d'Amélie, je la pressois contre ma poitrine; je lui apprenois mon départ et la raison qui m'y forçoit; je ne lui disois rien de mes regrets : ah! qu'ils eussent été foibles si j'avois eu besoin de les dire! Amélie, loin de blâmer ma résolution, m'encourageoit à l'exécuter sans retard, et cherchoit à modérer mon affliction..... la modérer! ah! l'infortunée! si elle avoit su que c'étoit Ernest qui la tenoit dans ses bras..... Mais du moins cette peine lui a été épargnée. « Chère Amélie, lui disois-je, quand j'aurai peint à ma mère et tes vertus et mon idolâtrie, ma mère, qui jusqu'ici n'a vécu que pour mon bonheur, ne s'y opposera pas. — Henry, m'a-t-elle répondu, je ne vous ai jamais fait de question sur votre famille; vous paroissiez les éviter; j'ignore quelles ont été vos raisons; je ne vous les ai pas demandées : ma confiance a répondu à tout, et à ce moment même où vous m'allez quitter, je m'abandonne à votre honneur, je vous remets ma destinée, et je vous verrai partir, non sans douleur, mais sans défiance. — O adorable amie! ai-je interrompu vivement, ne crains point que je trahisse ta noble confiance : c'est à mon retour seulement que tu pourras juger si je l'ai méritée et si j'ai su t'aimer. » Je finissois à peine ces mots que la porte s'est ouverte, et M. Grandson est entré :

nous ne l'avions pas entendu venir. Amélie s'est levée en rougissant : je suis demeuré interdit à ses pieds; mais M. Grandson s'est hâté de nous rassurer, et unissant ma main à celle de sa nièce : « Ne vous troublez pas, mes enfans, a-t-il dit, que craignez-vous d'un oncle, d'un père dont tous les vœux sont de vous voir unis et heureux? Depuis long-temps, Amélie, je vous désire un époux digne de vous : vous avez choisi M. Semler; j'approuve votre choix : il vous aime : son caractère est estimable; je sais que sa famille est honnête, mon correspondant de Munich m'ayant confirmé plusieurs fois que le nom de Semler est connu et respecté en Bavière; et quant à sa fortune, que vous importe? vous aurez toute la mienne. — O mon excellent oncle! s'est écriée Amélie en se jetant dans ses bras. — Généreux homme! ai-je ajouté en lui baisant la main. — Oui, mes enfans, votre bonheur fera la joie de ma vieillesse. Mon cher Semler, c'est un ange que je vous donne : payez-moi ce don par son bonheur; il peut seul vous acquitter envers moi. » J'étois éperdu, je pleurois, je ne pouvois parler; l'émotion a gagné M. Grandson; sa voix s'est altérée un moment; mais bientôt, essuyant ses yeux : « Quelle folie, a t-il dit, de pleurer quand on est content! Allons, mes amis, pour sécher nos larmes, parlons de la noce : quand se fera-t-elle? Vous êtes sûr du consentement de vos parens, M. Semler? » Je n'ai pas répondu; il a paru surpris. « M'entendez-vous? a-t-il repris vivement; je ne suppose pas que vous puissiez avoir de doute sur ce point? » Mon silence a continué. Alors il m'a pris par le bras, et me regardant fixement,

il a dit : « S'il étoit possible que vous eussiez cherché à gagner le cœur d'Amélie, sans être libre de recevoir sa main, je vous regarderois comme le plus vil des hommes. Répondez ; répondez sur-le-champ. » J'ai tressailli. « Croyez-vous, M. Grandson, que je laisse, même à l'ami, à l'oncle, au second père d'Amélie, le droit de m'interroger sur ce ton? — O M. Semler ! qu'osez-vous dire ? a vivement interrompu la plus douce des femmes ; et vous, mon oncle, cessez de soupçonner une ame noble et pure comme la sienne : s'il s'afflige, si la douleur l'accable et l'empêche de répondre, c'est qu'il va nous quitter..... — Nous quitter, Amélie, quand vous consentez à être à lui ? — Sa mère est malade, et le presse de venir auprès d'elle. — Comment le savez-vous ? — Il me l'a dit. — Votre mère vous a écrit, M. Semler? — Oui. — Montrez-moi sa lettre ? — Je ne le puis, ai-je dit en penchant mon visage sur mes deux mains. — Vous ne pouvez ? a-t-il repris, transporté de colère. » Il s'est arrêté un moment, comme pour la contenir, et peu après a ajouté d'un ton plus calme : « Et Amélie du moins ne la verra-t-elle point ? — Ah ! je ne le puis ! je ne le puis ! me suis-je écrié avec désespoir, et en frappant ma tête contre le mur. » Amélie s'est approchée de moi, et me serrant la main, elle m'a dit d'un ton tendre et douloureux : « Quoi ! Henry, vous avez des secrets pour moi ? Je vous ai donné mon cœur, ma vie, et vous me refusez votre confiance ? — Amélie, a repris M. Grandson en fureur, cet homme-là est un fourbe, il nous a trompés tous deux. — O femme adorée! ne le crois pas, ai-je interrompu, en tombant à ses ge-

noux ; je le jure au nom du ciel qui m'entend ; quand je t'ai dit que je n'aimois que toi, que je te donnois ma vie, et que ma seule ambition étoit d'unir mon sort au tien, non, je ne t'ai point trompée. — Je vous crois, Henry, et pour ajouter foi à vos sermens, je n'ai pas besoin d'explications : loin de vous accuser, je vous plains ; oui, puisque vous m'aimez, je vous plains beaucoup d'être forcé de fermer votre cœur à celle qui vous a livré tout le sien. — Vous êtes trop foible, ma nièce, et dans ces sortes d'affaires, il ne faut pas s'en fier aux discours : je parierois que cette lettre de sa mère est un mensonge, et qu'il n'en a point reçu ; qu'il vous montre une page, seulement les premières lignes. — O mon Dieu ! à quelle épreuve m'appelles-tu ? me suis-je écrié dans ma douleur. — Eh bien ! vous voyez ce qu'on doit attendre de lui, a ajouté M. Grandson. » Amélie a marqué de la surprise. « Amélie, lui ai-je dit, vous avez le droit de me soupçonner, vous avez même celui de m'accabler de trop justes reproches ; car il est un point sur lequel je vous ai trompée, j'en conviens : non sur la lettre de ma mère, elle n'est que trop vraie ; mais je vous ai trompée..... et je ne suis pas justifié encore ! et votre intérêt comme le mien m'ordonnent également de me taire !.... Ah ! si vous pouviez savoir ce que je souffre en vous faisant cet aveu, et la force des motifs qui m'empêchent de m'expliquer dans ce moment, soyez-en sûre, vous ne blâmeriez pas mon silence. » J'ai vu qu'elle n'étoit pas persuadée ; alors j'ai pris sa main, je l'ai serrée contre ma poitrine : « Amélie, ai-je continué, avec une sorte d'enthou-

siasme, si vous hésitez à me croire, nous sommes perdus tous deux : il n'y a plus de milieu maintenant, il faut me regarder comme le dernier des hommes et me rejeter avec mépris, ou m'estimer assez pour vous abandonner aveuglément à ma foi : je vous demande votre confiance, je vous la demande entière et sans réserve...... Vous apprendrez un jour si c'étoit pour en abuser. » Elle m'a regardé long-temps ; à la fin, elle m'a dit : « Henry, il ne peut point y avoir de malheur comparable à celui de douter de vous, quand vous parlez ainsi...... En vain toutes les apparences vous accusent, votre ton m'a persuadée, et je m'engage à ne croire que vous..... O mon oncle ! a-t-elle ajouté, en voyant la désapprobation qui se peignoit sur le visage de M. Grandson, ne me blâmez pas trop sévèrement : Henry ne peut être coupable ; j'ai là, dans mon cœur, quelque chose qui m'assure que le sien est généreux et sincère, et qu'il est impossible qu'il puisse trahir celle qui, dans une pareille situation, a osé se fier à lui. — Ma chère enfant, l'amour vous tourne étrangement la tête : ne voyez-vous pas qu'il avoue lui-même vous avoir trompée ? Je suis sûr qu'il est marié. — Non, il ne l'est pas ! s'est-elle écriée avec force ; mais en même temps elle a pâli, tremblé. » Je l'ai soutenue dans mes bras. « Vous avez raison, Amélie : non, je ne suis pas marié ; je n'ai promis ma foi qu'à vous. — Eh bien ! mon oncle, j'en étois sûre, lui a dit Amélie d'un air triomphant. — Cela ne suffit pas, mon enfant, et je vais m'assurer s'il est véritablement un homme d'honneur. Vous n'êtes pas marié, M. Semler ? — Non. — Votre

famille est estimable? — Elle est digne d'Amélie. — Vous aimez ma nièce? — Vous en jugerez tous deux quand il me sera permis de lui ouvrir mon cœur. — Et vous êtes sûr d'être libre, avant peu, de recevoir sa main? — Oui, je le suis : un amour tel que le mien ne connoît pas d'obstacle. — Et vous, Amélie, croyez-vous à tout ce qu'il affirme? — O mon oncle! sa voix est pour moi celle du ciel même. — Vous sentez-vous la force de renoncer à lui? — Hélas! je ne désire pas même l'avoir. — Et vous faites votre bonheur de lui appartenir? — Je n'en peux plus connoître d'autre. — Eh bien, si les choses sont ainsi, rendez-vous tous deux avec moi, ce soir à minuit, dans l'église des pères Récollets; un moine y bénira votre union : en sortant de la cérémonie, M. Semler, vous partirez sur-le-champ pour vous rendre chez vos parens. » A cette proposition, je l'ai pressée contre mon sein; mais tout-à-coup, et en bien moins de temps que je n'en mettrai à les écrire, j'ai été assailli de réflexions qui ont étouffé ma voix, suspendu tout mouvement et glacé mes sens; ces terribles réflexions, les voici :

Ou je l'épouserai sous mon nom, ou sous celui que j'ai pris : si je déclare qui je suis, je perds Amélie sans retour; jamais elle ne consentira à rentrer, par un mariage clandestin, dans une famille qui la hait et la méprise. M. Grandson me verra avec horreur; la certitude que j'ai de fléchir ma mère, il me sera impossible de la leur faire partager, et moi-même alors je ne l'aurai plus. Avoir irrévocablement conclu sans avoir seulement tenté d'obtenir l'aveu de

madame de Woldemar, sans l'avoir frappée des conséquences de son refus, seroit un crime qu'elle ne me pardonneroit pas même à l'heure de sa mort.

Si je conserve mon faux nom, j'irai donc tromper, jusqu'au pied des autels, la femme que je respecte, que j'idolâtre; elle me croira son époux, et je ne serai qu'un vil séducteur; elle se reposera avec confiance sur un titre sacré, et ce titre sera un parjure..... D'ailleurs, ma mère ne fera-t-elle pas casser sur-le-champ ce mariage, dont la nullité ne pourroit se contester? Je la connois, l'éclat d'une pareille démarche ne l'arrêteroit pas plus que mes prières; elle en mourroit peut-être, mais elle seroit inflexible; et Amélie me pardonneroit-elle de l'avoir déshonorée? et moi-même me pardonnerois-je jamais ma trahison et la mort de ma mère?.... « Vous balancez, Monsieur, m'a dit M. Grandson d'une voix altérée et en me secouant le bras; lorsque c'est un père qui lui-même vous offre sa fille, le premier trésor de la terre! — Non, Monsieur, ai-je répondu d'un ton ferme, je ne balance pas! et vous, Amélie, vous que j'aime au-delà de ce que je croyois pouvoir jamais aimer, vous près de qui j'oublie depuis long-temps les devoirs sacrés qui m'appellent, ah! si vous saviez de quel prix vous êtes pour moi, vous applaudiriez, j'en suis sûr, au courage qui me force à déchirer mon propre cœur en refusant le seul bien qu'il désire..... — Je m'y attendois, a interrompu M. Grandson avec une fureur qu'il ne pouvoit plus maîtriser, il vous refuse. J'ai voulu voir jusqu'à quel excès il poussoit l'outrage..... Moi livrer mon Amélie, mon précieux enfant en de pareilles

! Que Dieu me punisse d'en avoir eu seulement
sée !.... Et vous êtès encore là ? et vous croyez
vous garderai un jour de plus dans ma maison ?
-en, malheureux, sortez-en à l'instant même.
élie, ai-je dit, je n'ai recours qu'à vous; votre
ne défendra quand tout conspire à m'accuser :
: la vertu, il y croit, il vous dira qu'elle seule
emporter sur vous. — S'il est ainsi, Henry, je
ardonne, a-t-elle répondu toute en larmes, et
l'offense point de votre refus; mais si la vertu
rdonnoit depuis long-temps de vous arracher à
mour, pourquoi vous êtes-vous fait aimer ? » A
roche si doux, si tendre, et qui m'a pénétré
u fond de l'ame, j'ai voulu presser l'ange entre
as; mais M. Grandson s'est mis au-devant de
t me poussant rudement vers la porte : « Faut-
dire une seconde fois de sortir d'ici, Monsieur,
forcerez-vous à appeler mes gens, et à vous
aiter par eux comme le mérite le plus vil des
? — Monsieur, ai-je repris vivement, prenez
ı ce que vous dites, et surtout à ce que vous
je n'endurerai pas impunément un affront. —
y ! s'est écriée Amélie en s'élançant vers moi,
-vous sur-le-champ, et respectez mon oncle :
seul prix que je vous demande du mal que
'avez fait. » En finissant ces mots, ses forces
andonnée, et elle est tombée presque évanouie
fauteuil; son oncle, effrayé, a tiré toutes les
es de l'appartement..... « Elle va mourir, di-
vous allez faire mourir Amélie, et je vous vois
devant mes yeux : sortez d'ici, ou je vous en

fais arracher avec violence, et je donnerai de tels ordres, que jamais on ne vous laissera remettre le pied dans ma maison. » Amélie m'a fait signe d'obéir; je me suis approché d'elle; alors elle a soulevé la tête. « Eloignez-vous, je vous en conjure, m'a-t-elle dit d'une voix foible, cette dispute me fera mourir : je promets de vous écrire avant votre départ. — Je cède à cette promesse et à votre volonté, Amélie; je n'obéis qu'à vous. Adieu, ai-je ajouté en pressant sa main sur mon front, sur mes lèvres, sur mon cœur, adieu, Amélie; je remets au temps le soin de ma justification: elle sera prompte, elle sera complète. » Alors j'ai quitté la chambre, l'ame brisée d'une douleur qu'aucune expression ne peut rendre; je me suis retiré dans cette grotte témoin du premier aveu d'Amélie, et alors d'une félicité sans exemple. Je lui ai écrit, elle ne m'a point répondu; je lui demande un rendez-vous, elle ne paroît pas. Si elle demeure inflexible, si dans quelques minutes elle n'est pas ici, je le lui ai dit, je vais chez elle : si elle partage la colère de son oncle, et qu'elle refuse de me voir, je forcerai sa porte, je pénétrerai jusqu'à son appartement; et si elle dit qu'elle a cessé de m'aimer..... n'attendez plus aucune nouvelle de moi, Adolphe, et allez consoler ma mère.

LETTRE LV.

Amélie à Albert.

Lugano, toujours le 22 mai, à dix heures du soir.

»N frère, il veut, il exige que je le voie; il ne de-le qu'un instant..... Si tu savois de quel malheur menace si je le refuse, tu me dirois toi-même de ser venir..... Cependant, le recevoir seule, au u de la nuit, quand tout ce qui s'est dit dans cette se scène d'hier devroit me rendre sa sincérité cte, quand la fièvre me dévore, que ma raison liénée, que je ne vois plus rien de criminel au le que d'affliger ce que j'aime..... Dieu seul pour-me secourir, et je ne puis prier..... je t'appelle, ne m'entends pas; je t'appelle..... O mon frère! t-ce là le dernier effort de la vertu de ta malheu-sœur?

LETTRE LVI.

Ernest à Adolphe.

Lugano, 23 mai, six heures du matin.

NE force toute-puissante m'entraîne, la passion a brisé..... Je ne connois plus que les liens qui

m'attachent à Amélie..... Pauvre Adolphe! je vous plains beaucoup de m'avoir autant aimé, je ne méritois pas un tel ami.... Je voudrois que vous pussiez m'oublier; hors le cœur d'Amélie, je voudrois être mort dans tous les autres..... Adolphe, avec les résolutions qui fermentent dans mon sein, voici sans doute la dernière heure de ma vie que je donnerai à l'amitié; je veux l'employer à vous apprendre comment j'ai été conduit au parti extrême que je me vois contraint d'embrasser : peut-être adoucirai-je l'amertume de vos regrets en vous laissant pour dernier souvenir la certitude que, jusqu'à ce jour du moins, si votre ami fut foible, il ne fut point criminel.

Hier en vain j'ai attendu Amélie pendant une heure entière : prêtant l'oreille au moindre bruit; le mouvement de l'air, des eaux, celui d'une marche éloignée, me causoient de si horribles palpitations, que mon sang, se portant avec impétuosité à ma tête et à ma poitrine, m'empêchoit de distinguer jusqu'au bruit qui m'avoit frappé. Couché sur la terre, je semblois immobile, tandis que tout ce que la douleur a de poignant s'étoit retiré vers mon cœur pour le déchirer : plus l'heure avançoit, plus mes tortures devenoient intolérables : enfin est arrivé l'instant où je n'ai plus eu la force de les endurer; je me suis levé, j'ai couru à la maison d'Amélie, j'ai demandé à la voir : on m'a dit qu'elle étoit malade; j'ai persisté à vouloir entrer; le domestique hésitoit. « M. Grandson nous a défendu de vous recevoir, Monsieur, et s'il alloit vous rencontrer..... — Peu m'importe, je ne crains point sa colère. — Mais le bruit peut faire tant de mal à Madame!

suis arrêté. « Ecoutez, ai-je dit, demandez-lui
ins une réponse aux trois billets que je vous ai
é de lui remettre hier et aujourd'hui : je l'atten-
ci. — Monsieur, je ne les lui ai pas remis : Ma-
étoit si souffrante qu'elle n'a laissé personne
dans sa chambre ; mais comme elle est mieux
r, je tâcherai de les lui donner. » A cette nou-
j'ai respiré plus à mon aise : elle m'expliquoit le
e d'Amélie, et me rassuroit sur son amour. Ce-
nt, déterminé à partir le lendemain, il falloit la
a nuit même : j'avois un crayon dans ma poche,
rit : « Amélie, à minuit je serai sur la terrasse
otre appartement ; ouvrez la porte, soyez seule ;
'ai qu'un mot à vous dire : ce mot expliquera
t ; mais si vous êtes inflexible, songez-y bien, le
est à deux pas. » En écrivant ceci, Adolphe, je
s d'autre idée que d'obtenir une entrevue, car
bien loin de pouvoir donner l'explication que
mettois ; mais, entraîné par le besoin de voir
ie un instant encore, je ne réfléchissois pas même
lorsqu'elle m'interrogeroit, je n'aurois rien à lui
dre, et que ce silence après mon billet, ce mys-
uand nous serions seuls, me donneroient un air
pable, que je ne pourrois me justifier qu'en me
iant ;..... et dans le délire où j'étois, le croiriez-
Adolphe, ce parti, qui pouvoit tuer Amélie,
mbloit moins terrible que de m'éloigner sans
r revue.

Ion ami, ai-je dit au domestique, joignez ce
aux autres, et portez-le sur-le-champ à ma-
Mansfield : il faut qu'elle le lise ce soir même,

il le faut absolument : il ne lui fera point de mal, soyez-en sûr. » Il m'a promis d'exécuter mes ordres; je lui ai donné tout ce que j'avois sur moi, et je me suis retiré pour aller chercher un bateau qui pût me conduire à la terrasse de la chambre d'Amélie, qui donne sur le lac. J'y suis arrivé à onze heures. Quel calme! quel silence! et moi, quel volcan enflammé je portois dans mon sein! Je croyois avoir souffert dans la grotte en attendant Amélie, et maintenant que j'étois à deux pas d'elle, que d'un mouvement, d'une volonté, alloit dépendre mon bonheur ou mon infortune, qu'il n'y avoit plus qu'une minute entre ma vie et ma mort, l'état d'où je sortois, en comparaison de celui-ci, ne me sembloit plus qu'un engourdissement tranquille. Je m'en souviens, je sens encore cette étouffante oppression dont nulle autre douleur ne peut donner l'idée : si cette situation eût duré une heure de plus, Amélie m'eût trouvé sans vie à sa porte. Je commençois à ne plus penser, et déjà l'égarement de mon cerveau confondoit tous les objets qui étoient autour de moi, tandis que la douleur restoit comme un plomb sur mon cœur. Un léger bruit s'est fait entendre à la porte : tout mon être a tressailli; mais, par un mouvement inconcevable, loin d'écouter attentivement, la crainte de perdre l'espérance que je venois de concevoir m'a fait envelopper ma tête dans mon manteau : c'est dans cet état que m'a trouvé Amélie; effrayée de mon immobilité, elle s'est penchée vers moi, et retirant mon manteau d'une main tremblante : « Henry, que me voulez-vous? me voilà. » Le son de cette voix a tout changé; le monde où j'étois

a disparu; la peine est sortie de mon cœur; une vision céleste m'enlevoit aux supplices de l'enfer pour me transporter dans les régions de la félicité; mais cet intervalle immense que je venois de franchir en une seconde a pensé me devenir funeste; j'ai cru que j'allois mourir, je ne pouvois plus respirer; j'ai mis la main d'Amélie sur mon cœur. « Ranime-le, lui ai-je dit d'une voix inarticulée, ou reçois son dernier soupir. » Et ma tête est retombée sans force sur la pierre. Oh! que l'amour inspire de courage! cette femme, qui, peu d'instans avant, languissoit abattue, ne sent plus son mal, ne sent plus sa foiblesse; elle me soulève, me soutient jusqu'à sa chambre, me place sur un fauteuil, me prodigue ses soins, me couvre de ses larmes. Quel bien elles m'ont fait ces larmes! elles ont appelé les miennes, et la vie m'a été rendue. Amélie alors est tombée à genoux pour remercier le ciel. Qu'elle étoit belle! quel feu brillant à travers ses paupières humides! « Je jure, mon Amélie, me suis-je écrié, de n'avoir jamais d'autre épouse que toi, et de te consacrer ma vie : t'engages-tu par les mêmes sermens, et acceptes-tu ma foi? » Elle l'a reçue.

O Adolphe! Le ciel sait proportionner la félicité à la peine : l'amour a plus de joies qu'il n'a de douleurs, et je n'avois pas acheté cet instant trop cher.

Cependant quand le jour, en commençant à paroître, nous a rappelé qu'il étoit temps de nous séparer, Amélie m'a dit, en retenant ses larmes : « Maintenant que le ciel a entendu nos vœux, que je suis ton épouse, que nous ne devons plus avoir qu'un cœur et qu'une existence, quand tu vas me quitter, dis-moi

en quel lieu habite ta mère, et où j'adresserai les lettres qui vont devenir, hélas! la seule consolation de ton absence?» Ensuite elle a ajouté avec un accent plus tendre, et en pressant ma main entre les siennes: «Avant de t'éloigner, ne me confieras-tu pas la cause qui t'a fait rejeter l'offre de mon oncle, et pourquoi tu as crains de consacrer au pied des autels ces nœuds dont tu viens à l'instant même de prendre l'Eternel pour témoin et pour dépositaire?» A mesure qu'elle parloit, mon trouble croissoit: je ne pouvois répondre; j'aurois voulu m'anéantir: tromper Amélie, quand je venois de recevoir sa foi, me sembloit le plus impie des sacriléges; mais, en lui apprenant que son époux étoit le fils de madame de Woldemar, j'allois la voir tomber sans vie à mes pieds. Etonnée de mon silence, elle m'a dit: «N'avez-vous rien à me répondre? n'obtiendrai-je pas un seul mot de l'homme à qui je viens, dans l'abandon d'une confiance sans bornes, de livrer toute ma destinée? — Par pitié, Amélie, ne m'interroge pas, je sens que je ne puis te résister; mais si tu savois tout.... — Je veux tout savoir, a-t-elle interrompu d'une voix ferme. — Tu le veux, lui ai-je dit en la regardant fixement: quel aveu me demandes-tu!..... N'importe? ose me répéter que tu le veux, et alors....» J'allois tout avouer. Je ne sais si ces mots, mon accent, mon regard lui ont fait prévoir un malheur au-dessus de ses forces; mais ses genoux ont fléchi; j'ai senti sa main se glacer dans la mienne; une terreur si forte s'est peinte dans ses yeux, que je n'ai pu douter que dans un pareil moment le nom d'Ernest

ne lui donnât la mort. Elle a voulu poursuivre, elle n'a pas pu; alors, portant la main à son front, elle a dit : « Il y a une telle confusion dans mes idées..... je ne sais plus où je suis, ni ce que je veux. » Effrayé de l'état où je la voyois, j'ai voulu la presser dans mes bras. « Laisse-moi, m'a-t-elle dit d'un air égaré, laisse-moi, ou parle-moi. — Amélie, je te dirai tout; mais à présent tu n'es pas en état de m'entendre. — Que t'importe, si je préfère la mort à l'incertitude? — Je t'en conjure, mon Amélie, attendons à demain; demain tu seras plus calme : je ne partirai point sans t'avoir instruite. — A présent ou jamais, a-t-elle repris en pressant ses deux mains sur son cœur comme pour rassembler toutes ses forces : explique-toi, je t'écoute. — O Amélie ! qu'exiges-tu, et que vais-je t'apprendre ! » Je me suis précipité à ses pieds la face contre terre. « Amélie, pardonne, fais grâce à un malheureux..... tu n'es point l'épouse de Henry Semler. — Qui es-tu donc? a-t-elle demandé sans changer d'attitude, et dans une immobilité effrayante? — Si je parle, Amélie, tu vas me haïr. — Ce n'est pas là ce que tu dois craindre, a-t-elle ajouté avec un sourire qui m'a fait frémir. — Eh bien, apprends donc qu'entraîné, égaré par la passion que tu m'inspire.... — Ton nom, ton nom, a-t-elle interrompu? c'est ton nom que je veux : si tu tardes un moment à le prononcer, peut-être ne l'entendrai-je plus. » Tout son corps trembloit; elle fixoit sur moi ses yeux égarés; elle respiroit à peine : le nom qu'elle demandoit alloit la tuer, j'en étois sûr..... Je n'ai point eu de forces pour un pareil crime; cependant

elle me pressoit, il falloit répondre. Eperdu, hors de moi..... je ne sais comment votre nom s'est présenté tout-à-coup; mais, par un mouvement plus prompt que la pensée, il m'est échappé.... Elle a jeté un cri. « Adolphe de Reinsberg, l'ami d'Ernest, le second fils de madame de Woldemar! ah! malheureuse, malheureuse! » Et elle est tombée évanouie sur le plancher. J'ai couru à elle pour la secourir; mais son cri avoit éveillé ses femmes; j'ai entendu venir du monde: risquer d'être surpris la nuit près d'elle, c'étoit la perdre; il a donc fallu la quitter. O Adolphe! étoit-ce là un sacrifice! je la laissai expirante: ah! si mon honneur seul l'eût exigé, il l'eût exigé en vain; mais compromettre celui d'Amélie, de mon épouse, il valoit mieux mourir tous deux. Je suis sorti précipitamment sur la terrasse, et refermant la porte sur moi, j'ai écouté ce qui se passoit dans la chambre. On a mis Amélie dans son lit, et elle commençoit à reprendre ses sens, lorsque M. Grandson est accouru. « Que lui est-il arrivé? qu'a-t-elle donc? s'est-il écrié en entrant: est-ce une foiblesse? donnez-lui de l'air; il faut tout ouvrir. » Il s'est avancé vers la porte où j'étois; j'ai tremblé qu'il ne me découvrît; et, comme il n'y avoit sur la terrasse aucun lieu qui pût me dérober à sa vue, je me suis élancé dans le lac, et j'ai gagné à la nage mon bateau qui m'attendoit à un petit quart de lieue.

A présent, Adolphe, vous allez me demander le parti que je compte prendre; je n'en sais rien encore: je vais écrire à Amélie, et sa réponse décidera mon sort: si elle accepte ce que j'ose lui proposer; si elle

consent à fuir avec moi, je m'affranchirai du poids insupportable d'une dissimulation odieuse, et elle saura enfin qui je suis. Mais vous, mon ami, vous n'entendrez plus parler de moi; ma mère ne verra plus son fils; elle en mourra, sans doute..... Ah! misérable Ernest! où fuiras-tu assez loin, où trouveras-tu des antres assez sauvages pour que la funeste nouvelle de cette mort ne vienne jamais jusqu'à toi?

LETTRE LVII.

Ernest à Amélie.

Le 23, à huit heures du matin.

Amélie, personne ne m'a vu sortir de chez toi; j'ai eu le courage de te quitter, tandis que tu étois encore sans connoissance : l'intérêt de ta réputation m'a fait fuir dans un moment où, si j'avois eu mille vies, je les aurois toutes données pour rester une minute de plus..... Depuis une heure, j'erre autour de ta maison; le médecin qui sort d'auprès de toi m'assure que tu es tranquille : puisque tu es en état de m'entendre, écoute donc ce que j'ai à te dire.

L'effroi que t'a causé le nom d'Adolphe vient sans doute des liens qui l'attachent à la famille des Woldemar : tu as vu ta tante entre nous deux, et tu as craint que son influence ne rompît notre union ! Eh bien ! Amélie, ne nous exposons pas à un si grand malheur, et, sans tenter de ramener à toi un cœur

aigri, que peut-être on auroit pu fléchir, pour ne plus nous quitter, pour ne pas t'abandonner à des souffrances qui seroient au-dessus de tes forces, de ce moment, ne nous séparons plus ; ôtons à nos tyrans tout moyen de troubler notre bonheur. Ici, nous sommes encore trop près d'eux, ils pourroient nous atteindre : fuyons au bout de l'univers ; allons consacrer nos nœuds sous un autre hémisphère ; nous serons tout l'un pour l'autre, et nous oublierons ce monde où il faut dissimuler, souffrir, être oppresseur ou victime.

Ma chaise et mes chevaux seront prêts dans une heure ; ils nous conduiront à Gênes, où nous trouverons promptement le moyen de nous embarquer. Je t'attends, viens me joindre ; nous partirons aujourd'hui même. Qui peut te retenir ? n'es-tu pas mon épouse ? Cette nuit de délices et de désespoir n'a-t-elle pas uni à jamais nos destinées ? Ne t'es-tu pas livrée à moi, et ne puis-je pas dire avec orgueil, avec ravissement, que je suis le maître d'Amélie, et que, quand je lui ordonne de me suivre, elle n'a plus le droit de me refuser ? »

LETTRE LVIII.

Amélie à Ernest.

Le même jour, à onze heures.

Il est vrai, je t'appartiens ; la coupable Amélie est à toi. Mais, quels que soient tes droits sur moi, faut-

il t'obéir quand tu m'ordonnes de délaisser mon oncle dans sa vieillesse, d'empoisonner la vie d'Albert pour prix de tous ses bienfaits, d'abandonner mon enfant ou de l'envelopper dans mon exil; enfin, de mériter de ta mère l'éternel reproche de l'avoir privée de son fils? Est-ce là ce que tu demandes? Est-ce là ce que tu veux? Oh! jamais je n'y pourrai consentir; et, quelles qu'en soient les suites, dussé-je en mourir, non, Adolphe, non, je ne fuirai point avec toi.

Et pourquoi désespérerions-nous d'être heureux? Si j'ai pensé expirer quand tu as prononcé ton nom, c'est qu'il m'a semblé entendre retentir celui de Woldemar; ton amitié pour Ernest, les obligations qui t'attachent à sa mère, m'ont seules frappée dans le premier moment; et en voyant mon sort dépendre de cette famille, j'ai cru voir la mort devant moi. Cependant, autant qu'il m'est possible de réfléchir dans le trouble où je suis, le consentement de madame de Simmeren ne me paroît pas impossible à obtenir: je me souviens de l'amitié qu'elle m'a montrée à mon passage en Souabe, il y a près d'un an, et de la proposition qu'elle me fit de me garder toujours chez elle. Si le seul intérêt que je pus lui inspirer dans une si courte visite l'avoit disposée à braver pour moi le courroux de madame de Woldemar, comment n'aura-t-elle pas le même courage, lorsqu'il s'agira du bonheur de son fils! Et ta naissance, Adolphe, dont je ne te parlerois pas si elle ne me présentoit de nouveaux motifs d'espoir; ta naissance, qui te condamne à l'obscurité, ne rendra-t-elle pas madame de Woldemar moins implacable, et ta mère plus indulgente?

Mais c'est ta mère seule qui m'occupe : madame de Woldemar, qu'aucune puissance humaine ne pourroit fléchir en ma faveur, n'a heureusement d'autre pouvoir sur toi que celui que ta reconnoissance consent à lui donner, et tu ne lui accorderas certainement pas celui de disposer de notre sort. Eh quoi! mon Adolphe, lorsque pour être heureux nous n'avons, sans doute, que des instances à faire, des délais à souffrir, plutôt que de t'y résigner, tu voudrois fuir ta patrie, abandonner ta mère, et violer ainsi tous tes devoirs....? O mon Adolphe ! dans l'abîme où l'amour m'a plongée, tu t'étonneras peut-être de m'entendre encore parler de devoirs; mais écoute : si j'ai pu les trahir pour toi, je ne me résoudrai jamais à te les voir méconnoître; et du moins, en manquant à la vertu, je n'aurai fait tort qu'à moi. S'il se pouvoit que ta mère s'opposât à notre union, si je croyois déchirer son cœur en te prenant pour époux, jamais, Adolphe, jamais je ne te permettrois de braver son autorité..... Je ne sais alors quel seroit mon sort; sans doute je n'aurois pas long-temps à souffrir; mais la mort est un bien moindre malheur que les reproches et les larmes d'une mère..... Cependant, mon Adolphe, ne nous laissons point égarer par de fausses alarmes; je connois trop madame de Simmeren pour n'être pas assurée qu'elle nous donnera son aveu, et nous le donnera même avec joie. Pars donc, vole auprès d'elle, va lui demander la vie de ton Amélie : hâte-toi, hâte-toi, chaque instant de retard me sépare de celui où tu reviendras.

Peut-être as-tu mal fait de me tromper si longtemps; mais je ne te reproche rien. Assurément, si

j'avois su qu'un lien quelconque t'unît à l'odieuse famille des Woldemar, je t'aurois fui, et je serois encore innocente; tu ne t'es nommé que lorsqu'il n'étoit plus temps de rompre nos nœuds; tu as bien fait, tu m'as épargné l'horrible douleur de m'efforcer de renoncer à toi. Maintenant, ce n'est pas seulement mon bonheur, c'est mon devoir de te livrer toute mon existence; hâte-toi donc, je te le répète, va chercher l'aveu qui doit assurer notre félicité, et modère tes inquiétudes sur ma douleur. Tu m'aimes, je t'ai rendu heureux, sois tranquille, avec cette idée, mon cœur n'a ni remords ni larmes.

LETTRE LIX.

Ernest à Adolphe.

Le même jour, à quatre heures du soir.

Amélie ne veut point partir : dans cette ame si tendre, l'amour, tout impérieux qu'il est, ne peut étouffer la voix de la nature et du devoir : son fils, son frère la retiennent. O Amélie! je ne me plains point de ton cœur; mais cependant ma mère ne m'arrêteroit pas. Si j'avois pu croire que ce refus vînt de la confiance que lui inspire le caractère de madame de Simmeren, et de l'espoir d'obtenir facilement son aveu, je lui aurois appris, pour la décider, l'obstacle que nous avions à redouter, et l'ennemi que je voulois fuir; mais elle déclare positivement qu'elle ne m'épousera

pas malgré madame de Simmeren; que, s'il étoit possible que cet aveu nous fût refusé, elle s'y soumettroit, et que la mort lui paroît moins affreuse que le remords d'avoir fait le malheur de ma mère..... L'insensée, dans sa vertueuse exaltation, ne pense donc pas au mien!..... Mais, n'importe, je suis sûr, dans les dispositions où elle est, que, si j'avois nommé Ernest, j'aurois vu Amélie pour la dernière fois. Mon ami, pour la conserver, je n'ai d'autre moyen que de prolonger son erreur jusqu'à ce que j'aie déterminé ma mère : vous voyez donc que mon sort est entre vos mains, car je n'ai pas le droit de me servir de votre nom sans votre consentement, et vous avez celui de détromper Amélie : mais rappelez-vous tout ce qui s'est passé, l'état où l'a réduite le seul nom de l'ami d'Ernest, et que le premier mot qui lui est échappé, que la première idée qui l'a saisie, a été *le second fils de madame de Woldemar*. Je vous le répète, s'il lui avoit fallu dire *son propre fils*, à présent je n'aurois plus d'épouse. Ce n'est qu'autorisé de l'aveu de ma mère, que je puis me découvrir sans risquer sa vie : jusque-là, Adolphe, j'ai besoin non-seulement de votre silence, mais de votre secours. Il est indispensable que vous me renvoyiez à Dresde les lettres qu'elle vous adressera en Suabe, et que vous fassiez mettre à la poste de Kempten celles que je lui écrirai de la Saxe. Adolphe, s'il étoit possible que vous vous refusassiez à ce que je vous demande, et que, par votre impitoyable franchise, vous portassiez la mort dans le sein de la femme que j'adore, il n'y auroit plus de reconnoissance, d'amitié qui me retînt; je ne verrois

plus en vous le compagnon de ma jeunesse, mais un bourreau, un assassin; je vous poursuivrois comme tel jusqu'au bout du monde, et je verserois votre sang..... Oui, votre sang, Adolphe; j'y pense et je ne me dédis pas. O mon ami! prends pitié d'un malheureux qui ne se connoît plus; cède un moment; que l'austérité de tes principes fléchisse devant l'amitié suppliante; prends pitié de mon épouse, dont tu dois admirer la conduite. Veux-tu ôter la vie à celle qui t'a conservé ton ami? si elle eût partagé mon délire, tu me perdois pour toujours; je me déshonorois, je brisois ton cœur, j'enfonçois un poignard dans celui de ma mère, je devenois ravisseur, parricide; c'est elle seule qui m'a retenu sur le bord du précipice; et pour prix de ce bienfait, pour prix de sa vertu, Adolphe, tu lui donnerois la mort..... Non, tu n'es pas capable de cette barbarie, je puis être sûr de toi; et la reconnoissance, l'humanité, l'honneur, doivent me répondre de ton silence autant que l'amitié même.

LETTRE LX.

Ernest à Amélie.

Le même jour, cinq heures du soir.

Tu le veux, tu l'exiges, je vais partir, je vais chercher le consentement de ma mère; mais partir tranquille, ô mon amie, mon épouse! comment peux-tu le supposer? comment peux-tu le vouloir? Que je sois

tranquille quand je te quitte! que je sois tranquille quand tu viens d'être à moi!.... Si entièrement unis il y a quelques heures, et maintenant un espace effroyable entre nous! verser des larmes de douleur quand je t'ai tenue dans mes bras, enfin, te fuir quand tu m'appartiens!.... Tu veux que je parte tranquille, quand je te sais livrée au plus affreux désespoir; penses-tu que la feinte tranquillité de tes paroles puisse me rassurer, et que je te crois sans remords, quand je les ai vus te déchirer au moment où mon bonheur auroit dû te faire tout oublier? mais, ô ma bien-aimée, dis-moi; pourquoi ces remords viennent-ils du regret d'avoir rendu ton amant le plus fortuné de tous les êtres? seroit-ce celui de n'avoir encore d'autre garantie que ma tendresse et mon honneur? aurois-tu craint que ma passion diminuât et que ma vénération pour toi s'affoiblît? Mais, ce que je n'aurois pas cru possible, je t'idolâtre et te respecte plus qu'avant ton abandon; mais les sermens les plus solennels, la cérémonie la plus auguste, la publicité la plus grande, ne rendront pas nos nœuds plus étroits, plus indissolubles, plus saints qu'ils ne le sont; mais, enfin, quand je n'ai de vie que par ton amour, et que je ne respire que pour te rejoindre, si tu conservois un repentir ou une frayeur, c'est alors seulement que tu serois coupable. O toi à qui je ne sais quel nom donner! car ceux d'amie, de maîtresse, d'épouse, ne satisfont pas assez mon amour; toi, ame de ma vie, que jamais l'ombre d'un repentir n'arrive jusqu'à ton cœur, et garde-toi de croire que Dieu puisse nous faire un crime sur la terre, de cet

amour qui doit être notre récompense dans le ciel. Ecoute, Amélie; j'exige que, durant mon absence, tu ne laisses soupçonner à personne le secret de notre union, et qu'Albert lui-même n'en soit point instruit : quelque question qu'il te fasse, quelque prière qu'il t'adresse dans ses lettres, aie la force de te taire. Je te l'avoue, l'influence qu'il exerce sur toi est si puissante, elle me cause un tel effroi, que je ne partirai point d'ici avant d'avoir reçu ta promesse que tu ne parleras d'Adolphe à ton frère, que quand je serai libre d'aller lui demander ta main.

LETTRE LXI.

Amélie à Ernest.

Le même jour, sept heures du soir.

Quelles vaines recommandations m'adresses-tu, Adolphe! Crains-tu que je veuille dévoiler ma honte? et, de tous les êtres qui existent, à qui ai-je plus d'intérêt à la cacher, qu'à ce frère respecté et chéri qu'elle accableroit de douleur, et qui ne pourroit se consoler de ne pouvoir plus estimer sa sœur.

Adolphe, je t'en conjure, ne cherche plus par de faux raisonnemens à me prouver que je n'ai pas manqué à la vertu, et ne l'outrage point en feignant de la méconnoître. Ce passage de ta lettre m'a fait de la peine; il manque de vérité, et il est inutile : ce n'est pas là les consolations que mon cœur te demande,

Ah! ne crains point de me montrer la vertu dans toute sa beauté, et l'innocence avec tous ses charmes; plus tu les éleveras, plus mon cœur pourra te dire : « Juge combien je t'aime, puisque c'est à elles que je t'ai préféré.... » Mais laisse-moi du moins verser des larmes sur ma faute. Hélas! de tous les sentimens vertueux que Dieu a mis dans notre cœur, il ne me reste que le repentir. Veux-tu donc me l'arracher aussi, Adolphe, ne t'ai-je pas assez sacrifié? Puisse du moins le ciel ne pas me punir de mon égarement, par la perte de ton amour; j'en mourrois sans doute, mais je l'aurois bien mérité.

Ecris-moi, écris-moi sans cesse : dans la situation où je suis, ne tenant à l'existence que par toi, une négligence de ta part, un événement imprévu, peuvent m'être bien funestes. Tu ne sais pas combien la défiance est naturelle à l'infortunée qui a à rougir de soi : il lui semble que tout le monde la voit comme elle se juge, et le léger oubli qu'elle eût aisément pardonné avec une conscience pure, lui paroît une preuve de mépris quand elle se sent coupable.... Ah! puisse-tu toujours être heureux! ton bonheur est ma seule excuse.

LETTRE LXII.

Ernest à Amélie.

Coire, 24 mai, huit heures du soir.

Je fais arrêter un moment; je ne puis passer tout un jour sans t'écrire.

Il a donc fallu partir sans te revoir, sans te presser sur ce cœur que tu embrases; il a fallu partir..... Je suis resté accablé dans cette voiture qui m'entraînoit loin de toi; un nuage épais étoit sur ma vue, un froid mortel avoit glacé mon sang; toi-même tu ne peux concevoir mon désespoir. Et si je n'étois pas sûr, sûr comme je t'aime, de revenir près de toi avant peu, ni la foudre du ciel, ni les malédictions d'une bienfaitrice, ni l'autorité la plus sacrée, n'auroient pu m'arracher de tes bras.

Ecoute, Amélie, peut-être as-tu bien fait de t'opposer à notre fuite : avant de prendre un pareil parti, il faut avoir tenté tous les moyens de l'éviter; avant de se soustraire au pouvoir d'une mère, il faut s'être efforcé de la fléchir..... Mais si elle demeuroit inflexible, si mes prières ne la touchoient pas, oserois-tu dire alors que mon devoir seroit d'obéir? Quoi! pour me soumettre à une volonté tyrannique, j'abandonnerois mon épouse! je la livrerois au déshonneur! je paierois ainsi les biens que j'ai reçus d'elle! je dévouerois le reste de nos jours à l'ignominie et au désespoir! Amélie, quelles sont donc ces horribles vertus? Apprends-moi, si tu le peux, comment je pourrois violer les plus saints droits de l'amour et de l'honneur, sans devenir le plus criminel des hommes. Tu crains moins la mort, dis-tu, que les larmes de ma mère? Mais es-tu libre de mourir? ne m'appartiens-tu pas? d'ailleurs, ta mort n'entraîneroit-elle pas la mienne? veux-tu aussi disposer de ma vie? Ah! ma vie! elle est à toi, sans doute; mais crois-tu que ces larmes de ma mère, dont tu es si effrayée, cou-

leroient moins pour la mort que pour la fuite de son fils? Prends garde, Amélie, de vouloir pousser la générosité, l'oubli de toi-même jusqu'à un excès condamnable. J'emploierai sans doute tout ce que le cœur d'un fils a de puissance sur celui d'une mère : si je ne réussis pas, tu seras convaincue qu'il n'y a aucun moyen de succès. Alors, Amélie, soumets-toi à ta destinée; je dis plus, soumets-toi à ton devoir qui t'ordonne de me suivre partout où je voudrai te conduire. Je te déclare donc que, si mes sollicitations sont sans effet, je reviens te chercher, t'entraîner au pied des autels, fuir avec toi, ou m'immoler à tes yeux.

LETTRE LXIII.

Ernest à Amélie.

Feldkirch, 25 mai au matin.

Je m'arrête encore pour t'écrire : ma lettre d'hier t'aura alarmée; j'y montre peu d'espoir... peut-être ai-je trop de défiance; mais, Amélie, la décision dépend beaucoup de madame de Woldemar. Je te vois frémir à ce funeste nom; je frémis comme toi; je lui dois tant! ses préventions sont si fortes! son caractère si indomptable! ses volontés si absolues! mais ce n'est pas sur elle que tu dois arrêter ta pensée : repose-la sur le serment que j'ai fait que la mort seule pourroit m'arracher à toi.

Amélie, femme idolâtrée! dis, quelle est la puis-

sance qui oseroit s'égaler à la tienne, et que ne doit-on pas sacrifier à l'amour, puisqu'il est le seul bien du monde qui ne trompe point? tous les autres ont un terme, lui seul n'en a pas. Tandis que la reconnoissance, l'amitié, tous les autres attachemens de la terre, viennent se briser contre la mort, l'amour seul la brave, lui survit, et nous accompagne dans l'éternité. Mon Amélie, ce n'est pas un lien de peu de jours que nous avons formé; nous sommes l'un à l'autre maintenant jusque dans ces temps infinis qui se perdent dans l'avenir. Oh! quel inexprimable ravissement de sentir que tu m'appartiens pour toujours, et que le bien que je possède en toi n'aura point de fin. Ecartons les défiances, les regrets, les terreurs, qui ne doivent point trouver place dans une union impérissable comme la nôtre, et jouis avec moi de cette pure et céleste joie qui inonde mon cœur, depuis qu'en te donnant à moi j'ai acquis la certitude que nous ne pouvons plus être séparés..... Adieu, Amélie, adieu; il faut encore m'éloigner de toi, et pourtant je n'existe que là où tu es; et en ton absence, il ne me reste de force que pour t'écrire, et de vie que pour t'aimer.

LETTRE LXIV.

Ernest à Amélie.

Bregentz, 26 mai.

PENDANT qu'on change de chevaux, je puis disposer d'un moment, et comme tous ceux de ma vie entière, il doit appartenir à Amélie.

O toi qui m'es chère bien au-delà de ce que tu peux imaginer ! en te montrant les obstacles qui rendront le consentement de ma mère difficile, je me représente toute ta douleur, je sens les reproches que tu me fais d'être resté si long-temps chez ton oncle, et de t'avoir caché mon nom pour surprendre ta tendresse. O Amélie ! je dois te paroître impardonnable ; car, du premier jour où je t'ai vue, je connoissois les difficultés de notre union ; mais si tu savois avec quelle violence le désir de ton amour s'est emparé de mon cœur ; si tu savois comme j'ai été enivré par tes charmes, enchanté de tes vertus, tu excuserois le sentiment qui m'a contraint à la dissimulation. Mais, Amélie, si une passion ardente, irrésistible, est le principe de mes torts, compte sur elle du moins pour les réparer : tu verras de quoi est capable celui qui t'aime ; et quand il sera parvenu à désarmer le ressentiment de madame de Woldemar, à l'attendrir en ta faveur, à la forcer de reprendre pour toi sa première affection, alors tu pourras comprendre si j'ai pu être maître d'un sentiment assez puissant pour opérer un tel prodige.

LETTRE LXV.

Amélie à Ernest.

Lugano, 29 mai.

Je reçois tes trois lettres à la fois ; l'amour qu'elles contiennent ne peut dissiper l'effroi qu'elles m'inspirent. L'aveu de ta mère dépendroit de madame de Woldemar ! Ah ! malheureux ! qu'oses-tu dire ? s'il étoit vrai, quel seroit mon espoir ? La connois-tu, cette madame de Woldemar ? sais-tu combien elle me hait ? sais-tu à quel point elle est implacable ? sais-tu que, si le baron de Geysa, ému par les prières de Blanche, n'eût refusé de l'aider dans ses projets, elle m'eût traduite, comme une criminelle, devant les tribunaux, elle eût tenté de me faire chasser avec ignominie de mon pays, que peut-être même elle eût attaqué ma vie ? Et c'est cette femme que tu prétends attendrir ! c'est elle qui seroit l'arbitre de ma destinée ! Ah ! si je pouvois avoir un tel malheur à craindre, je n'attendrois pas sa décision pour disposer de moi, et avant qu'elle pût apprendre qu'elle est maîtresse de mon sort, il ne seroit déjà plus en son pouvoir...... Mais, Adolphe, pourquoi nous tourmenter d'une si terrible et si vaine frayeur ? Non, nous ne dépendons point de madame de Woldemar ; sois sûr que ta mère la connoît trop bien pour vouloir se soumettre à elle dans une circonstance qui intéresse et ton bonheur et ta vie. Ecoute : tu n'as jamais vécu

près de madame de Simmeren ; tu la crois foible, peut-être, et entièrement subjuguée par les obligations qui l'attachent à madame de Woldemar : tu la juges mal ; elle saura accorder ce qu'elle doit à la bienfaitrice de son fils, avec ce qu'elle doit à son fils lui-même. As-tu donc oublié ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre ? Quand tu sais que, pour me garder près d'elle, madame de Simmeren consentoit à braver le courroux de son altière parente, et à sacrifier tout ce que son crédit pouvoit lui faire obtenir pour toi, comment peut-il te rester quelques craintes sur ses dispositions ? comment cet article de ma lettre ne t'a-t-il fait aucune impression ? pourquoi n'y réponds-tu pas ? Mais si c'étoit toi-même que tu redoutasses ; si l'amitié d'Ernest, les bienfaits de sa mère étoient les seuls obstacles.... si tu n'osois les offenser ; quoi ! tu n'aurois point de courage contre eux, quand tu avois celui d'abandonner ta mère ? ta reconnoissance auroit plus d'empire que la piété filiale ?... Mais, que dis-je, et où vais-je m'égarer ? O mon Adolphe ! pardonne : je puis craindre tous les malheurs, sans doute, hors celui d'avoir un reproche à faire à ton cœur.... Cependant, parle-moi avec sincérité, ne me caches-tu rien ? cette frayeur si vive, que t'inspire madame de Woldemar, n'a-t-elle pas un motif que j'ignore ? peut-être ta mère a pris avec elle quelque engagement secret pour toi ? peut-être ta main est-elle promise ? peut-être as-tu fait toi-même un serment dont madame de Woldemar a seule le droit de te dégager ? Ah ! par pitié, tire-moi d'un doute qui me tue.... tu ne peux concevoir ma dévorante anxiété....

Quoi ! ma vie, mon honneur, notre hymen, dépendroient de madame de Woldemar ? O Adolphe ! je t'en conjure, hâte-toi de me délivrer de cette pensée ; elle me poursuit, me déchire ; et ce qui me porte le dernier coup, c'est que je me sens assez coupable pour avoir mérité ce malheur.... Te le dirai-je, Adolphe, depuis tes dernières lettres, il me semble dans mes songes voir madame de Woldemar te parler de moi avec mépris, me peindre comme une criminelle....... Hélas ! oui, je le suis, tu ne peux le nier ; j'ai perdu l'heureux droit de pouvoir compter sur toi ; j'ai perdu l'estime de moi-même, et madame de Woldemar, en prononçant mon nom avec dédain, ne pourra être démentie par ton cœur....

J'ai été interrompue par mon oncle : à mes larmes, surtout à mon agitation, il soupçonne notre correspondance, et il en est désolé. Je m'étonne qu'autant d'aversion puisse entrer dans un si bon cœur ; mais avoir trompé sa confiance ! avoir refusé ma main....! « Non, jamais, me disoit-il tout-à-l'heure, jamais je ne pourrai lui pardonner. » Il me questionne, je dissimule ; je dissimule, et il me croit. Que je suis humiliée quand je le vois ajouter foi à mes feintes excuses ! qu'il est affreux d'en imposer à un cœur qui se fie à nous ! et, si j'en juge par ce que j'éprouve, que tu as dû souffrir, Adolphe, en me trompant aussi long-temps ?

Adresse tes lettres chez mon oncle : nous partons demain.

LETTRE LXVI.

Albert à Amélie.

Prague, 29 mai.

Je suivrai de près ma lettre; et il y a long-temps que je serois chez ton oncle, si mon funeste séjour dans ma terre n'eût interrompu nos communications. Dès l'instant que tu m'as parlé de ton amour, j'aurois couru pour te sauver; et, ainsi que M. Grandson, je n'aurois pas applaudi à ton choix, et cherché à accroître ton sentiment avant de m'être assuré que l'objet en étoit digne; mais ce n'est qu'en arrivant ici que j'ai eu tes lettres. Celle où tu m'avoues le sentiment que t'inspire M. Semler m'a été remise en même temps que celle du 21 de ce mois, où tu m'apprends son départ et le refus qu'il a fait de ta main : tu crois bien que, dans l'état où tu es, je n'attendrai pas d'autres nouvelles pour t'aller joindre; je serois parti aujourd'hui, si je n'avois préféré que ma lettre me devançât de quelques jours pour te préparer à mon arrivée, qui, autrement, auroit pu trop te surprendre. Je laisserai croire au baron de Geysa et à sa femme que je suis toujours en Bohême. Blanche seule saura mon secret. Chère Amélie ! je ne connois que mon amitié qui puisse égaler le respect que tu m'inspires; oui, je suis fier de toi, car en aimant beaucoup, tu as su te conserver pure et sans tache; tu es l'orgueil,

le bonheur de ton frère, et il est impossible que cette pensée et le sentiment de ton innocence te laissent sans consolations, lors même que M. Semler se montreroit, par sa conduite, indigne de ton amour. A cet égard, Amélie, je suis loin de penser comme ton oncle; ce refus si extraordinaire peut avoir eu de nobles motifs; et l'homme qui réunit au cœur qui sait apprécier le tien, le courage de renoncer à toi, ne doit point être un homme méprisable. Mon Amélie, nous causerons; je verrai M. Semler, oui, quelque part qu'il soit, je le verrai : si je ne me trompe, il est digne de ton estime; et comme il n'y a sur la terre que la vertu qui soit plus aimable que toi, elle seule, sans doute, a pu être pour lui d'un prix au-dessus de ta main. Si j'ai bien jugé, et qu'il existe au monde un homme capable d'un si héroïque sacrifice, qu'il me sera doux de dévouer mon temps, ma fortune, ma vie, à briser les obstacles qui te séparent de lui, et à ramener aux pieds de la femme qui n'a point sacrifié sa vertu à l'amour, l'homme qui a mis le devoir au-dessus du bonheur! Seuls, vous serez dignes l'un de l'autre; et si ton heureux frère peut unir ton sort à celui d'un pareil époux, alors, ô ma jeune amie! cesse tes vœux pour mon bonheur, et ne demande plus rien à ce ciel qui aura tant fait pour moi : mais si je m'égarois dans de vaines espérances, et qu'il te fallût renoncer à ton amour, Amélie, je ne t'abandonnerai pas, je te presserai sur mon cœur, je remplirai le vide du tien par ma tendresse, et en te consacrant ma vie, je te persuaderai peut-être que quand on est si tendrement aimée, on n'a pas encore tout perdu.

Surtout, Amélie, quoi qu'il arrive, ne pense jamais qu'ayant été moins sage, tu eusses été plus heureuse : par une foiblesse, une femme accroît tous ses maux et n'en évite aucun. Quand les hommes disent autrement, sois sûre qu'ils ne disent pas ce qu'ils pensent; ils établissent, je le sais, que, lorsqu'une femme tendre succombe, ce ne sont point ses sens qui l'entraînent, mais son cœur qui la fait céder à ceux de son amant, et qu'on doit aimer davantage celle de qui on reçoit un pareil bienfait. Il n'en est aucun pourtant qui, en conduisant une femme à l'autel, ne préférât beaucoup lui devoir moins de reconnoissance, et ne sente son amour refroidi par cet abandon même qui devoit l'augmenter. Sur ce point, ne crois que moi, Amélie ; ne doute pas que l'homme qui exalte le plus ce dévouement de l'amour ne soit près d'être inconstant : s'il demeure fidèle, l'honneur seul l'y détermine, et ce n'est jamais qu'à regret qu'il devient l'époux de celle qui lui a tout accordé. O mon Amélie ! juge combien il est doux au cœur de ton frère de pouvoir trouver des consolations pour toi dans de pareilles vérités !

Blanche me mande que madame de Woldemar se tient enfermée dans sa terre, qu'elle n'y reçoit que ses plus intimes amis, et que sa santé est fort altérée. Ernest devroit être à Dresde ; on l'y attend tous les jours : s'il arrive pendant mon absence, puisse la conduite de Blanche ne pas ajouter à la tristesse que j'éprouve en m'éloignant d'elle, et en te sachant dans la peine ! Adieu, mon Amélie : après cette lettre, tu n'attendras pas long-temps ton frère.

LETTRE LXVII.

Amélie à Ernest.

Du château de Grandson, 6 juin.

La foudre est tombée sur ma tête : en revenant au château de Grandson, j'ai trouvé une lettre de mon frère : il arrive; peut-être il sera demain ici..... Je vois qu'il n'a pas reçu le billet que je lui écrivis le soir qui précéda cette nuit fatale.... Mais Qu'importe? il n'en lira pas moins ma honte sur mon front, et jamais sa coupable sœur n'osera lever les yeux sur lui : ses conseils, ses opinions, ses cruels éloges, ont rempli mon ame de crainte, de remords et d'épouvante. Ton bonheur rassuroit ma conscience alarmée : depuis que je ne te vois plus, elle commence à me déchirer; enfin, ma confiance s'ébranle, et je forme même des doutes sur toi. En vain je te tends les bras; il me semble voir la main de Dieu t'arracher à mon amour et nous séparer à jamais.... O Adolphe! souviens-toi que je t'ai livré toute ma destinée, que tu en réponds dans cette vie, et peut-être au-delà; souviens-toi que si tu m'abandonnois, ni l'amitié d'Albert, ni les cris de mon enfant, ni l'idée même de te laisser en proie aux plus affreux remords, ne pourroient m'engager à prolonger une existence que tu aurois dévouée à l'infamie..... O mon frère! mon excellent frère! tu me consacrerois tes jours, me dis-tu; si

Blanche t'étoit enlevée, tu vivrois encore pour moi. Hélas ! pardonne à ta malheureuse sœur d'avoir moins de courage; elle n'a plus la vertu pour la soutenir dans sa douleur.... Adolphe, peut-être mes tristes défiances t'offenseront-elles; mais que ne dois-tu pas pardonner à ma situation? ma tendresse est la même. Parce que je crains de te perdre, m'en es-tu moins cher? parce que je pleure sur ma faute, ai-je pu la détester, et me repentir d'un amour qui m'a entraînée dans ce comble de misère? je verse des larmes bien amères sur mes torts, et la perte de mon innocence m'accable d'une douloureuse honte; mais, foible et misérable que je suis, tant que ton cœur me restera, je ne croirai pas avoir tout perdu.

Adolphe, dans une de tes lettres, tu me demandes si, dans le cas où tes instances seroient inutiles, je ne consentirois pas à fuir avec toi. Ta situation ne m'est pas entièrement connue, j'en suis persuadée; mais, quelle qu'elle soit, je crois pouvoir te répondre : Si l'obstacle vient de ta mère, je ne t'épouserai jamais; s'il vient de madame de Woldemar, je suis prête à te suivre.

LETTRE LXVIII.

Adolphe à Ernest.

Du château de Simmeren, 10 juin.

Voici deux lettres qui arrivent ici à mon adresse; mais le timbre ne me disant que trop d'où elles viennent, je crois devoir vous les renvoyer.

Ernest, je vous ai dit souvent que la foiblesse, qui mène à tous les vices, étoit le plus grand de tous : vous êtes sensible, vous êtes même vertueux, et cependant, foible esclave d'une passion frénétique, pour la satisfaire vous alliez vous livrer aux plus criminels excès, et mériter l'indignation de tout ce qui porte le nom d'homme, si la voix d'une femme ne vous eût arrêté.

En refusant de vous suivre, Amélie n'a fait que son devoir, et c'est malheureusement un mérite trop rare pour ne pas lui en savoir gré; mais vous, qui vous êtes rabaissé au point d'avoir besoin de recevoir d'une maîtresse des leçons de courage et d'honneur, vous, Ernest, vous me faites pitié !

Cependant, quelle que soit l'impardonnable foiblesse qui vous a jeté dans la position où vous êtes, il n'est rien que je ne fisse pour vous en tirer, excepté ce que vous me demandez : s'il n'avoit fallu vous donner que ma vie, elle étoit à vous, tout indigne que vous me paroissez maintenant de ce sacrifice ; mais consentir à porter l'opprobre d'un mensonge, et à mettre sous mon nom une mauvaise action ! Ernest, ne l'espérez jamais de moi. Il faut qu'Amélie soit détrompée : que ce soit par vous ou par moi, il n'importe, pourvu qu'elle le soit. Cependant, je vous laisse la liberté de choisir celui des deux qui se chargera de ce soin : hâtez-vous de prendre votre parti ; le mien est irrévocable ; car, malgré vos menaces, la douleur d'Amélie, et tout ce que vous pouvez dire, je suis sûr que, dans cette occasion, comme dans toute autre, quelque inconvénient qu'il y ait à agir rigou-

reusement bien, il y en a encore plus à mal faire.

Vous n'avez qu'un moyen de me forcer au silence, c'est de me percer le cœur, non point en combattant à armes égales, jamais je ne leverai la main sur l'homme qui fut mon ami, sur le fils de ma bienfaitrice ; mais avant peu je serai à Dresde, j'irai vous demander votre décision, et là, vous présentant ma poitrine nue et sans défense : « Prenez ma vie, vous dirai-je : de tout ce dont Adolphe peut disposer, tout est à vous, hors l'honneur. »

Je ne vous parle point de mes peines, et pourtant elles ne sont pas foibles. Ah ! si vous saviez ce qu'est le malheur d'être aux pieds d'une mère qu'on ne peut estimer, de porter l'affliction au sein de celle qui nous donna la vie, de ne trouver aucune parole pour la consoler, et enfin, de se sentir coupable pour trop aimer la vertu, vous verriez peut-être que les douleurs de l'amour ne sont pas les plus cuisantes. Mais que vous font les peines d'un ami? Depuis qu'une funeste passion s'est emparée de vous, tout ce qui ne s'y rapporte pas ne vous est-il pas devenu étranger? n'a-t-elle pas endurci votre cœur au point que, lorsque vous vous êtes déterminé à fuir, l'idée de me ravir le seul bien que je possède sur la terre, en me privant de mon ami, ne vous est pas venue une fois, et ne vous auroit pas arrêté un instant ?

LETTRE LXIX.

Ernest à Amélie.

15 juin.

Non, ta défiance ne m'offense pas, mais elle me fait connoître une affliction nouvelle. Moi, je t'abandonnerois! je craindrois ma propre foiblesse! je serois arrêté par madame de Woldemar!..... quels blasphèmes oses-tu prononcer? Ne te souvient-il plus, femme injuste et chérie, que c'est malgré moi que je suis ici, que, si tu m'avois voulu croire, aucune considération ne m'auroit retenu, que nous n'aurions demandé l'aveu de personne pour nous unir, et que maintenant notre bonheur seroit à l'abri de tout obstacle? Ce n'étoit donc pas assez de déchirer mon cœur par ton refus, tu le désoles par tes soupçons..... O Amélie! tu doutes de mon amour, tu peux croire que je pourrois vivre sans t'aimer! Et toi, le pourrois-tu? pourquoi donc me juger autrement? Et quand nos existences sont si bien confondues, que nous n'avons plus qu'une ame, que nous ne faisons plus qu'un tout, pourquoi mettre une différence dans notre amour? Ah! si tu savois à quel point ta pensée est la seule dont je puisse m'occuper, et dont aucune autre ne peut me distraire; en rentrant dans ma patrie, en revoyant ces lieux où j'ai passé mon enfance, je ne songeois qu'à toi; en recevant les caresses de ma mère, hélas!

c'étoit encore à toi que je pensois. Amélie! tu es ma vie autant que ma félicité, et je t'assure que de la manière dont tu t'es emparée de mon cœur, il faudroit pour t'en arracher une puissance telle qu'il n'y en a pas sur la terre; le ciel même, à moins qu'il ne m'anéantît, ne pourroit faire que je cessasse de t'adorer. Ah! qu'il me fût possible de savoir te dire tout ce que j'éprouve à la vue de tout ce qui me vient de toi: jusque dans ces lettres où tu oses douter de ton amant, c'est un mot, c'est une expression qui me charme; c'est ton écriture, c'est ton souvenir, c'est toi enfin que je retrouve sur le papier; je voudrois pouvoir lui communiquer toute l'émotion qu'il me donne, tout le plaisir qu'il me cause; c'est vers toi que mon cœur remonte pour trouver la source de la vie, et en t'aimant, s'il lui reste quelque chose à désirer, c'est de répandre sur toi autant de félicité qu'il en reçoit. O mon Amélie! si le reste du monde ne t'étoit rien auprès de moi, si je pouvois te faire tout oublier, et que mon amour pût te suffire, combien je serois peu effrayé de l'avenir! Que m'importeroit d'être entraîné dans l'abîme par la passion qui me dévore, si nous devions y être ensemble? Partout où je serai avec toi, ne trouverai-je pas les célestes joies, les ineffables ravissemens? Que puis-je vouloir sur la terre? et que peut-il y avoir pour moi dans le ciel, si ce n'est toi? O femme de mon cœur! sois seule mon partage pendant l'éternité, je ne demande point d'autre bonheur.

Tu remarqueras sans doute qu'il est des articles de tes lettres auxquels je ne réponds point. O Amélie! c'est en effet un tourment bien cruel, bien plus cruel

que tu ne crois, de dissimuler avec ce qu'on aime : si tu savois ce que j'ai souffert en te cachant mon nom; si tu savois ce que je souffre encore..... Il est trop vrai que je ne t'ai pas tout dit, et que ma situation ne t'est pas entièrement connue..... tu as deviné une partie de ce que je te cachois..... J'ai promis, en effet, une entière obéissance à madame de Woldemar; mais il dépendroit de ma mère de me dégager de ce serment; et ma mère m'aime avec une si vive affection! j'en ai reçu un si tendre accueil, que je n'ai point perdu l'espérance de la toucher en notre faveur. Si je ne l'avois pas trouvée malade, je lui aurois déjà parlé; mais pour obtenir d'elle l'effort que je vais lui demander, il faut attendre qu'elle soit mieux..... Cependant ne t'afflige pas, mon épouse adorée, et conserve-moi le seul bien qui me fasse aimer la vie.

Pourquoi rougir devant ton frère? de quoi es-tu donc coupable? n'étois-tu pas libre de disposer de ton cœur, de ta main? Mais, Amélie, si mes prières ont quelque pouvoir sur toi, tu garderas le silence avec lui, tu me laisseras seul le soin de l'instruire de mon nom, de mon amour, de nos liens; je te promets de lui ouvrir mon cœur : Albert est déjà mon frère, il sera mon ami; et s'il étoit possible que ma mère demeurât inflexible, je suis sûr que lui-même te dira que ton devoir est de me suivre, et alors tu obéiras sans doute. Hélas! Amélie, faut-il que, pour te décider, je compte plus sur l'amitié de ton frère que sur mon amour.

LETTRE LXX.

Ernest à Adolphe.

Du château de Woldemar, 16 juin.

Je viens vous demander encore un service, et ce sera le dernier; mais si vous fûtes jamais mon ami, quoi qu'il vous en coûte, il faut me le rendre : c'est de faire mettre à la poste de Kempten la lettre ci-jointe pour Amélie, afin qu'elle ignore, pendant quelques jours encore, que c'est en Saxe que je suis; sa vie, et la mienne peut-être, dépendent de cette prolongation. Voyez si votre vertu croira mieux faire en immolant deux victimes, qu'en les sauvant par cet innocent artifice.

Votre parti est pris, Adolphe, et le mien aussi; Amélie sera ma femme en dépit de toutes les puissances de la terre : je le jure au ciel, à vous; et, dès demain, je le jurerai à ma mère elle-même, dût sa malédiction tomber sur ma tête, et me poursuivre jusque dans la tombe. Je suis résolu à tout : il ne peut plus y avoir d'indécision pour celui qui ne voit dans la vie, d'un côté, qu'une félicité sans borne, de l'autre, qu'un désespoir sans remède : point d'intervalle entre eux; tout ce qui le remplit ordinairement, sentimens doux, occupations utiles, distractions agréables, tout cela n'est rien pour moi : il me faut atteindre au faîte du bonheur, ou tomber dans l'abîme : il me faut Amélie ou la mort.

Si je n'avois trouvé ma mère dans un état de santé alarmant, j'aurois déjà parlé. Elle étoit si foible quand je suis arrivé, qu'elle gardoit le lit ; et ma vue lui a causé tant d'émotion que, pendant deux jours, à tout moment elle étoit prête à s'évanouir : maintenant elle est un peu mieux ; mais, pour l'intérêt même de mon amour, je dois attendre, pour m'expliquer, qu'elle soit en état de m'écouter tranquillement. Je vois qu'elle n'ose me faire part de ses projets ; et soit qu'elle pressente ma résistance, soit qu'elle soupçonne la vérité, depuis mon retour, elle évite avec soin toutes les questions qui pourroient amener une ouverture. Croiriez-vous qu'elle ne m'a pas demandé une seule fois la cause de mes délais et de mon silence? Elle affecte de ne m'entretenir que de voyages, d'affaires et d'espérance d'avancement à la Cour ; je lui réponds à peine, et j'ai l'air si triste, si malheureux, qu'assurément sa tendresse devroit s'en alarmer, si son ambition ne s'en inquiétoit pas. Deux fois cependant j'ai tenté de lui faire entendre ma peine, mais indirectement ; et sa santé en a été si visiblement altérée, que je n'ai pas osé continuer. Peu de jours après mon arrivée, nous avions eu ici un grand dîner de famille, où j'avois vu Blanche pour la première fois. Le soir, quand je fus seul avec ma mère, elle me demanda comment j'avois trouvé ma cousine? « Charmante, lui dis-je ; il est difficile d'être plus jolie. — Et ce motif vous engagera-t-il à la forcer de vous donner sa main? vous savez que vous en êtes le maître. — Non, Madame, je ne le suis pas, du moment que vous m'avez appris que mademoiselle de Geysa étoit

aimée du comte Albert, et faisoit son bonheur de lui appartenir, je n'ai pas dû croire qu'il me restât aucun droit sur elle. — C'est penser noblement, mon fils, et j'étois assez sûre de vous à cet égard pour avoir fait, en votre absence, toutes les démarches qui pouvoient obtenir la cassation du testament de votre grand-père : l'Empereur seul en a le pouvoir, il en a la volonté, et ce n'est pas même la seule grâce qu'il soit disposé à vous accorder. — Ah! ma mère! ai-je interrompu, je ne lui en demande aucune, et, pour être heureux, toutes ses faveurs me sont bien moins nécessaires qu'il ne me l'est d'être aimé de vous. Vous ne savez pas, ma mère, ai-je ajouté en baisant sa main avec la plus vive émotion, non, vous ne savez pas combien j'ai besoin de votre tendresse. » Elle a retiré sa main, et m'a répondu avec un peu de froideur : « La tendresse d'une mère, Ernest, est un bien qu'il est difficile de perdre, même en cessant de le mériter; mais pour obtenir les bonnes grâces de son souverain, il faut s'en rendre digne et les aller solliciter. Aussi, mon projet est-il de vous accompagner à Vienne, dès que ma santé me le permettra ; et plus d'une fois j'ai réfléchi que nous ferions peut-être bien de nous y fixer. — Quoi! Madame, abandonner votre patrie! quitter le séjour de Dresde! — Dresde, témoin de l'affront qu'une fille criminelle a fait à notre famille, m'est devenu depuis long-temps odieux ; et, en m'éloignant du lieu où je l'endurai, j'espère que le souvenir m'en sera moins présent. — Se peut-il, Madame, que, le temps, qui détruit tout, vous ait laissé votre haine, et que les malheurs d'Amélie ?..... — Ernest, a-t-elle

interrompu d'une voix altérée et en me serrant brusquement la main, Ernest, si vous respectez votre mère, gardez-vous de prononcer jamais un nom qui est pour elle une injure; et s'il étoit possible que nous pensassions différemment sur ce point, laissez-le-moi toujours ignorer, afin que je puisse continuer à vous aimer et à vous estimer encore. » La véhémence avec laquelle elle avoit prononcé ces mots ayant épuisé ses forces, elle est tombée pâle et abattue sur le dos du canapé où elle étoit assise : je l'ai soutenue dans mes bras, je lui ai fait respirer des sels; elle m'a prié d'appeler ses femmes et de me retirer : je l'ai fait. Depuis ce jour, il n'a plus été question d'Amélie, ce nom chéri qui occupe seul ma pensée et remplit tout mon cœur, ce nom chéri n'a pas été une seule fois sur mes lèvres. Hier seulement, ma mère s'étant trouvée un peu mieux, elle a consenti à aller passer la journée à Dresde, chez M. de Geysa. Pendant tout le dîner, j'avois été morne et silencieux : vers le soir, tandis que chacun étoit au jeu, et que, la tête penchée sur mes mains, je rêvois au coin de la cheminée, Blanche s'est approchée de moi; elle a posé sa main sur mon bras, et me regardant avec douceur : » Mon cousin, m'a-t-elle dit, vous avez l'air bien malheureux; si je ne me trompe, vous regrettez quelqu'un, et vous n'avez pas eu besoin d'un effort extraordinaire pour me rendre ma liberté. » J'ai levé les yeux sur l'aimable fille : un mélange d'attendrissement et de gaîté embellissoit sa physionomie. « Oui, ma cousine, lui ai-je répondu, mon cœur est plein de tristesse. — De tristesse seulement? a-t-elle ajouté

avec un sourire fin. — Ah ! s'il n'étoit pas en proie à la plus violente passion, croyez-vous, Blanche, que j'eusse eu la force de céder si tôt mes droits sur vous ? — Il n'est pas question de moi, a-t-elle interrompu en rougissant ; parlons de vous, mon cousin ; votre état me touche : sans doute, vous n'espérez pas que votre choix convienne à ma tante. » J'ai secoué tristement la tête. « Je vous plains, car vous ne la fléchirez pas. — Il faudra donc mourir, ma cousine ? — Pauvre Ernest ! vous m'affligez beaucoup, quel dommage que vous ne soyez pas revenu quelques années plus tôt, avant que votre cœur fût engagé, quand Amélie étoit libre encore ! vous l'eussiez aimée, sans doute ; elle vous eût aimé, j'en suis sûre. — Aimable Blanche ; ah ! oui, c'est bien dommage ! Mais vous ne haïssez donc pas Amélie, vous ? — Moi, la haïr, la sœur d'Albert ! — Est-ce là son seul titre auprès de vous ! — Non, ses malheurs, ses vertus en sont de plus forts encore. — Vous êtes bonne, vous êtes sensible, vous êtes la seule personne de la famille, Blanche, qui prendrez pitié de mon sort. Mais, dites-moi, savez-vous où est Amélie? — Elle est en Suisse. — Y vit-elle heureuse ? — Je ne sais ; je n'ai de ses nouvelles que par Albert, et Albert est en Bohême. — En Bohême? ai-je repris : je le croyois auprès de sa sœur. — D'où le savez-vous ? qui vous l'a dit ? a-t-elle repris en rougissant prodigieusement. » A cette question, j'ai vu qu'Albert avoit fait un secret de son voyage ; et, pour détourner Blanche de la vérité, je lui ai dit d'un air indifférent : « Personne ne m'en a parlé, et je ne saurois trop vous dire pourquoi

je l'avois supposé. — Avez-vous fait part de votre supposition à ma tante? — Non; je n'en ai parlé qu'à vous. — Vous me rassurez, car il est essentiel que toute notre famille ignore où est Albert : on le croit dans ses terres; si on le savoit auprès de sa sœur, ma mère ne le lui pardonneroit pas. — Mais, lui ai-je demandé, quel motif a pu l'engager à un si long voyage, au moment où son sort va se décider; est-il donc arrivé quelque malheur à Amélie? — Vous êtes curieux, m'a-t-elle dit en me regardant d'un œil pénétrant : qu'est-ce que cela vous fait? et quel intérêt y prenez-vous? — Quoi donc! croyez-vous que je n'en prends aucun à Amélie? les liens du sang et ceux qui durent nous unir peuvent-ils me laisser indifférent sur son sort? — Je vois que nous nous trompions bien sur votre caractère, a-t-elle repris d'un air étonné : il promettoit d'être fier et vindicatif; je le trouve doux et indulgent : quelle cause a produit ce changement? — L'expérience, ma cousine, les conseils de l'amitié..... — Ou plutôt l'amour, a-t-elle interrompu en souriant : avouez-le, Ernest, le mariage d'Amélie vous avoit vivement irrité? Mais bientôt une passion violente, en remplissant votre ame, vous aura fait oublier un malheur qui ne vous touchoit plus. — Il est vrai, ai-je répondu en soupirant, et vous avez deviné mon cœur; ce n'est que depuis qu'il aime que j'ai pardonné à Amélie. — Mais qui est-elle cette femme que vous aimez? — Vous le saurez avant peu, ma cousine; je ne tarderai pas à m'ouvrir à ma mère. — Je ne serai donc instruite qu'en même temps que le reste de la famille! vous ne voulez pas de Blanche pour votre confidente, pour votre amie? » Elle m'a fixé d'un

air tendre, peut-être trop pour celle qui est destinée à Albert; mais, n'importe, son affection m'a touché. « Ah! lui ai-je dit en portant sa main à mes lèvres, qu'il seroit doux de vous confier tous mes secrets, et de sentir, en faisant de vous une amie, que, quoique destinés tous deux à d'autres liens, nous ne sommes pourtant pas entièrement perdus l'un pour l'autre! — Ernest, s'est écriée ma mère, de l'autre bout de la chambre, je voudrois vous dire un mot. — Je suis sûre que ma tante nous observe depuis long-temps, m'a dit Blanche, tout bas et en se contraignant pour ne pas éclater de rire; notre longue conversation l'a inquiétée, sans doute; elle croit que votre cœur est en danger auprès de moi : allez, allez vite dissiper son erreur. » En parlant ainsi, elle a rejoint ses compagnes, et je me suis approché de ma mère. Elle m'a prié de faire avertir ses gens, parce qu'elle vouloit se retirer sur-le-champ; et aussitôt que nous avons été en voiture, elle m'a demandé si je croyois convenable, après avoir renoncé à mes droits sur Blanche, de paroître lui faire une cour assidue? « Il me semble, Madame, que le sang qui nous unit peut autoriser l'amitié entre nous. — Non pas tant que votre cousine sera libre, Ernest; vous êtes trop jeunes tous deux pour vous livrer à l'amitié, avant que d'autres nœuds la retiennent dans les bornes qu'elle doit avoir. — Ah! Madame! lui ai-je dit vivement, que je céderois volontiers à votre volonté sur ce point, et avec quelle ardente soumission vous me verriez souscrire à tous vos vœux, si vous consentiez à remplir un seul des miens! — Ernest, a-t-elle repris d'un ton sévère, vous connoissez si bien

le cœur de votre mère, que, s'il est un objet sur lequel vous doutiez de sa complaisance, c'est que vous sentez qu'elle ne doit pas en avoir, et que vous seriez peut-être coupable de lui en demander : au reste, je prévois assez que vous me préparez bien des chagrins, et, qu'après avoir gémi si long-temps de votre absence, il me faudra gémir sur votre retour. Mais ce n'est point le moment d'entamer une pareille conversation, vous voyez que ma santé est trop foible encore pour la soutenir, et je vous prie, mon fils, d'attendre à cet égard que je vous interroge. »

Ce matin, pendant le déjeûner, son ton a été également froid et imposant : j'étois encore avec elle quand on m'a apporté votre lettre : elle y a jeté un coup-d'œil. « Est-ce d'Adolphe? m'a-t-elle dit. » Je me suis incliné. J'ai vu qu'elle étoit tentée de me demander de la lire; mais craignant apparemment que cela n'entraînât une explication : « Retirez-vous, a-t-elle repris, je ne veux point vous gêner; et le temps est bien loin où j'espérois que mon fils n'auroit point de secrets pour moi. — Peut-être vous trompez-vous, ma mère, ai-je répondu avec émotion; et ce temps n'est-il pas si éloigné que vous le pensez? Ces lettres peuvent contenir de telles choses, que je sois contraint de rompre le silence que vous m'avez imposé, et dont le poids oppresse mon cœur. » Je suis sorti sans attendre sa réponse, et j'ai vu en effet, en lisant votre lettre, qu'il falloit que mon sort se décidât. Vous exigez qu'Amélie soit éclairée : Adolphe, elle le sera, reposez-vous sur moi : la crise sera violente; peut-être entraînera-t-elle la mort de l'un ou de l'autre, ou plutôt

de tous deux : car lequel de nous pourroit survivre à l'autre? O mon Amélie! mourir avec toi ne m'effraie pas; pardonne seulement mes torts, quitte la vie sans douleur, laisse-moi te suivre, et le cercueil où je reposerai entre tes bras me paroîtra bien plus doux que le haut rang que je ne partagerois pas avec toi..... Je sens dans ma poitrine une chaleur brûlante. J'aime, je respecte ma mère, je frémis du coup que je vais lui porter; mais c'est le seul moyen d'arriver à Amélie; et dès-lors je n'hésite plus..... Il me semble la voir devant moi avec tous ses charmes, baignée de ses pleurs, réclamer les sermens qui nous lient..... Mon ami, cette image l'emporte sur tout; et je jure de renverser les obstacles, de briser les volontés, et d'atteindre mon but, n'importe sur quel cœur ma main frappera.

LETTRE LXXI.

Amélie à Ernest.

Du château de Grandson, 29 juin.

Tu me dis d'espérer, tu me pries d'être tranquille: je veux t'obéir; je ne m'inquiéterai point de ce que tu me caches, quoique ma vie en dépende; je ne penserai qu'à ton amour : un amour comme le tien doit me suffire : oh! combien il faut qu'il soit extrême! puisque, dans la situation où je suis, je puis ne pas mourir de douleur. Que j'avois besoin de ta lettre! tu avois tardé à m'écrire, et d'affreuses craintes commençoient à déchirer mon cœur. Cher Adolphe! par-

donne, mais je n'aurois pas de soupçons si j'étois encore innocente : quels que soient mes torts, ta lettre me les a fait tous oublier; elle a dissipé mes inquiétudes, elle m'a rendu l'espérance; je la porte là, sur mon sein, cette source de toute vie et de toute félicité! Oh! sais-tu, sais-tu, Adolphe, quel bien un tel papier fait au cœur?

J'ai revu mon frère, et je l'ai revu sans plaisir, ou plutôt tant de peine se mêloit à tant de joie, que je versois des torrens de larmes entre ses bras, sans pouvoir dire quel sentiment les faisoit couler; il m'a parlé de Henry Semler : à ce nom, il a vu une telle confusion, une telle tristesse dans toute ma contenance, qu'il s'est arrêté : il croit que nous sommes séparés pour toujours; mon oncle le lui a dit; mon oncle lui a raconté tout ce qui s'est passé entre nous, du moins tout ce qu'il sait; et, malgré l'extrême bonté de son cœur, la colère qu'il conserve contre Henry Semler, le lui a fait peindre sous les couleurs les plus défavorables. La douleur où je suis plongée, nourrit et accroît son ressentiment, et plus je m'afflige, plus il vous hait. Après avoir recueilli de sa bouche tous les détails de votre conduite et de votre refus, mon frère est venu près de moi, et pressant mes deux mains sur sa poitrine : « Ma sœur, tu ne me diras donc rien? tu fermes ton cœur à ton ami, à ton premier, ton seul ami; à celui qui, pour assurer ton bonheur, auroit donné jusqu'à sa vie. » A ces mots, je n'ai pas même eu besoin pour me taire de penser à votre recommandation, il m'a suffi de ma honte : je suis tombée à genoux toute en pleurs, et sans pouvoir

proférer une parole; je regardois mon frère, et je reprochois au ciel de m'avoir rendue indigne d'un tel ami. Il m'a relevée, et ayant approché sa chaise du fauteuil où j'étois assise, il m'a fixée long-temps d'un œil triste; puis il m'a dit: « Ma sœur, ne veux-tu plus causer avec moi; et mon amitié te fatigue-t-elle? — O mon frère! mon digne frère! ai-je repris d'une voix étouffée, par pitié ne m'interroge pas. — Pourquoi donc? a-t-il répondu d'un air étonné et même un peu sévère; et comment Amélie craint-elle de m'ouvrir son cœur? quelle peut être la cause de ce silence? Je n'en vois que deux, a-t-il ajouté après avoir attendu vainement ma réponse: ou ma sœur est coupable, ou elle a cessé de m'aimer. — Ah! lui ai-je dit en me jetant dans ses bras, je ne sais si mon amour même m'est plus cher que toi. » Ces paroles étoient l'aveu que son autre supposition étoit vraie; je l'ai senti en les prononçant, et l'idée de paroître criminelle aux yeux du plus vertueux des hommes, m'a causé un tel effroi, que je suis tombée sans connoissance à ses pieds. Depuis ce moment, il ne questionne plus; son air est plein d'indulgence; il me traite avec la plus tendre bonté; mais je vois dans ses yeux une sombre tristesse, plus cruelle à mon cœur que les plus cruels reproches; que seroit-ce donc, s'il étoit sûr que sa sœur est déshonorée, et que c'est à Adolphe de Reinsberg qu'elle appartient; à Adolphe, qui, pour s'unir à elle, n'est pas sûr d'obtenir l'aveu de sa mère; à Adolphe, qui s'entoure de circonstances si mystérieuses, que l'œil même de celle qu'il aime, ne sauroit les pénétrer? Sans doute il seroit au désespoir, il

n'auroit pas, comme moi, ton amour pour le rassurer et le consoler de tout.

Blanche écrit à mon frère qu'Ernest est arrivé à Dresde; il paroît, à ce qu'elle dit, plongé dans une grande mélancolie, et peu disposé au mariage que sa mère désire; elle en parle avec intérêt; ses éloges m'ont alarmée; Albert a secoué la tête en souriant tristement : « Sois tranquille, Amélie, m'a-t-il dit, Blanche sera constante; mais elle cherche à m'inquiéter, et veut se faire regretter d'Ernest : sans doute elle réussira dans ses deux projets. — Mon Albert, crois-moi, retourne à Dresde, va veiller toi-même à ton bonheur. — J'irai..... Puisque ma présence est inutile à ma sœur, et qu'elle repousse mes secours, il faudra bien partir. — Ecoute, ô le plus chéri des frères! il est vrai, j'ai un secret, tu le sauras un jour; mais maintenant ne cherche pas à le découvrir; car, si tu le demandois, je sens bien qu'aucune puissance ne pourroit me donner la force de le taire, ni me consoler de te l'avoir dit. » Pendant que je parlois, il me regardoit fixement, et des larmes couloient le long de ses joues; il s'est promené en silence dans la chambre; puis se rapprochant de moi, il a dit : « Je ne te demande plus rien; je respecte ton secret, et je respecte assez ma sœur, pour croire qu'il ne cache rien de honteux; mais s'il en étoit autrement..... O mon père! ce n'est pas elle qu'il faudroit accuser; ce seroit moi : ne m'avois-tu pas ordonné de veiller sur elle? et je l'ai abandonnée! Pourquoi ai-je permis qu'elle me quittât? pourquoi ne l'ai-je pas suivie? Ah! si ta fille a eu des torts, pardonne à sa foiblesse, et ne punis que moi.

— O non, mon père, me suis-je écriée à mon tour en levant les mains au ciel, non, jamais ta fille ne sera assez coupable pour mériter une punition aussi horrible que celle du malheur de son frère. » A ces mots, Albert m'a pressée sur son sein, et, après un long silence, nous nous sommes efforcés de changer de sujet.

Mon oncle chérit Albert ; mais qui ne le chériroit pas? Toi-même, Adolphe, quand arrivera ce beau jour où, sans parler de ma faute à mon frère, tu lui confieras nos liens? Quand tu sauras de quel prix est son amitié, que tu connoîtras son cœur, Amélie seule te sera plus chère que lui. Adolphe, assurément je voudrai tout ce qu'Albert approuvera : maintenant qu'une générosité exaltée ne peut plus l'égarer, ce qu'il jugera être bien le sera. Si en m'unissant à toi malgré ta mère, je ne faisois de tort qu'à moi, aurois-je hésité un instant? Ne t'ai-je pas tout immolé, ma paix, ma vertu, l'estime de mon frère? et maintenant, quand je te refuse quelque chose, ce n'est pas assurément mon intérêt qui m'arrête; car que me reste-t-il à perdre?..... Mais, Adolphe, que je te fasse violer tous tes devoirs! abandonner ta mère! la livrer à une inconsolable douleur!.... Non, jamais, jamais. Cependant, puisque tu me dis que tu espères, je veux espérer aussi; je veux croire que bientôt, conduite par mon frère au pied de l'autel, je m'engagerai à ne te quitter qu'à la mort.... mais il n'y a qu'un événement pour un pareil bien; il y en a mille pour l'infortune.... O Dieu suprême! je ne murmure point contre toi; cependant je ne te l'avois pas demandée cette exis-

tence, que tu n'as remplie que de jouissances sans sécurité, et de maux sans remèdes.

LETTRE LXXII.

Ernest à Adolphe.

Du château de Woldemar, 28 juin à minuit.

Demain est le jour fixé pour m'expliquer avec ma mère; demain je connoîtrai mon sort, et tout sera fini.

Ce moment doit être terrible aussi pour elle; car elle sait déjà que mon amour est au-dessus de son pouvoir, et qu'Amélie en est l'objet.

Amélie! enfin j'ai osé prononcer son nom; enfin je me suis affranchi de l'insupportable contrainte où je vivois depuis mon retour; j'ai dit à ma mère que je n'aurois jamais d'autre épouse; et, malgré sa colère et sa haine, depuis cet aveu, elle m'a encore nommé son fils, et m'a parlé avec tendresse..... Adolphe, peut-être parviendrai-je à la toucher : elle n'est point insensible; j'ai vu couler ses larmes, et jusque dans ses reproches, j'ai retrouvé le cœur d'une mère..... Je tomberai à ses pieds, j'invoquerai sa pitié, son amour..... mais ne l'ai-je pas déjà fait, et vainement?..... si ma mère me refuse, Adolphe, il faudra donc la fuir? Oui, plutôt que d'abandonner Amélie, je suis déterminé à la fuite; mais que ce parti m'eût semblé plus facile avant d'être revenu ici! Alors je

me souvenois à peine de ma mère, j'avois presque oublié ses traits, je ne venois pas de recevoir ses caresses, de l'entendre me nommer son enfant, son unique bien; cette sainte voix de nature ne retentissoit pas dans mon cœur..... O mon Amélie! si je ne puis toucher ma mère, en m'envoyant ici, tu auras augmenté nos maux; mais, n'importe, je t'immolerai tout, et, en te faisant un pareil sacrifice, sans doute j'aurai mérité que tu ne m'en refuses aucun, et que tu n'hésites plus à me suivre.... Durant cette cruelle nuit qui précède peut-être un jour plus cruel encore, comment espérer un moment de repos? Ce n'est point à Amélie que je puis adresser le détail de mes combats avec ma mère : recevez-le donc, mon ami, et peut-être qu'un jour, quand je serai exilé loin d'elle, seule, dans sa vieillesse, en lisant le récit de ce que son ambition m'a fait souffrir, elle s'attendrira, et pardonnera à son fils, à son fils proscrit, errant dans les terres étrangères, et portant partout le remords de l'avoir offensée.

Après avoir reçu votre dernière lettre, Adolphe, où vous exigiez qu'Amélie fût instruite de la vérité, je vis bien qu'en quelqu'état que fût ma mère, je ne pouvois plus différer à lui ouvrir mon cœur; je descendis le même jour auprès d'elle dans cette intention : je la trouvai un peu souffrante; elle me pria de lui donner le bras pour aller faire le tour de son parterre, dans l'espoir que le grand air diminueroit l'oppression qui l'étouffoit. Tourmenté du désir d'exécuter mon projet, et de l'obstacle que la santé de ma mère y opposoit pour l'instant, je ne pouvois

trouver une parole; elle-même gardoit le silence; et tous deux, rêveurs, distraits, nous marchions sans regarder de quel côté, et sans calculer la distance.

Nous avions fait déjà une assez longue promenade, lorsque ma mère, en levant la tête, tressaillit tout-à-coup, et son visage devint tout en feu. « Qu'est-ce, lui dis-je ? vous sentez-vous plus incommodée ? — Bon Dieu ! s'écria-t-elle sans me répondre, est-ce là le zèle ; est-ce là la soumission que je devois attendre d'un serviteur qui vit depuis trente années dans ma maison? quoi ! malgré mes ordres, ce bosquet subsiste encore ! Guillaume m'a désobéi, Guillaume m'a trompée, il en sera puni, et ne passera pas une nuit de plus chez moi. — Ah ! mon Dieu ! repris-je effrayé de son désordre, qui peut vous faire autant haïr ce bosquet, et quel si grand crime Guillaume a-t-il commis en ne le détruisant pas ? » Elle m'a regardé fixement. « Savez-vous pourquoi ce tilleul fut planté, et quelles mains levèrent ces arbustes ! — Non, je l'ignore, et..... — Puissiez-vous l'ignorer toujours ! interrompit-elle vivement; et demain, si je vis encore, il ne restera pas vestige de ce lieu abhorré. » Comme elle parloit, elle aperçut dans le fond du parc Guillaume qui alloit rejoindre quelques ouvriers : elle me fit signe de l'appeler. En s'approchant de ma mère, il parut interdit, consterné : « Guillaume, lui dit-elle du ton le plus sévère, vous voyez les reproches que j'ai à vous faire, et que, si je vous traitois comme vous le méritez, je vous chasserois à l'instant même : cependant, en considération de vos longs services, de votre âge et de votre famille, je puis vous faire grâce, pourvu que, devant

moi, à la tête de ces ouvriers que je vois là-bas, vous abattiez sur-le-champ cet odieux bosquet. » Le bon homme se mit à pleurer. « Faut-il donc sortir de cette maison où je croyois mourir? — Vous hésitez, Guillaume? — Hélas! Madame, comment avoir le courage de détruire tout ce qui reste de ma jeune maîtresse? » A ce nom, Adolphe, je ne doutai plus de ce que l'air de ma mère ne m'avoit que trop fait soupçonner. « Qui donc a planté ce bosquet, Guillaume? demandai-je avec la plus vive émotion. — Ah! Monsieur le comte! obtenez grâce pour lui, afin que ma jeune maîtresse n'ait pas dit vrai lorsqu'elle m'assuroit ici, il y a un an, que c'étoit la dernière fois qu'elle voyoit son bosquet. — Il y a un an? interrompit impétueusement ma mère. Qu'entends-je? Amélie est venue ici il y a un an! vous lui avez permis d'entrer chez moi! nous avons respiré le même air! la même terre nous a portées! » Guillaume est tombé à ses pieds, je m'y suis précipité aussi : elle nous a repoussés tous deux. « Mon fils, m'a-t-elle dit, avec une agitation qui lui permettoit à peine de parler, si vous comptez ma vie pour quelque chose, ôtez de devant mes yeux cet homme qui ose m'outrager au point de conserver une pareille affection à l'opprobre de notre maison. » A ces terribles paroles, le bon vieillard fondit en larmes; son chagrin ne toucha point ma mère, elle lui fit signe de s'éloigner. « Du moins, ajouta-t-il en sanglottant, madame la baronne ne permettra-t-elle pas que je la soutienne jusqu'au château? elle est si mal! — Non, reprit-elle, je ne veux point de vos secours, mon fils me suffira..... allez..... » Il obéit. Je restai

seul avec elle, je la tenois dans mes bras presque expirante; et cependant cette scène m'avoit causé tant de douleur, que, ne considérant plus rien, j'ouvrois la bouche pour déclarer à ma mère qu'Amélie étoit mon épouse, lorsqu'elle me prévint, en me disant d'une voix éteinte : « Oui, mon fils, tu me suffiras! mon fils! mon seul bien, mon unique consolation....! viens mon Ernest, viens te presser sur le cœur de ta mère! et par ton respect et tes caresses, en chasser le trouble et l'indignation. » Je l'avoue, ces mots m'ôtèrent le courage de parler; et quand ma mère, toute en pleurs, me couvroit de ses bénédictions, je ne pus me résoudre à choisir cet instant pour lui percer le sein: d'ailleurs, nous ne restâmes pas long-temps seuls, Guillaume avoit été jeter l'alarme dans le château, en disant que ma mère s'étoit trouvée mal dans le parc; tous ses gens accoururent à son secours; on la transporta dans son appartement; la nuit elle eut de l'agitation et de la fièvre. Inquiet de son état, j'envoyai au point du jour chercher son médecin à Dresde; il arriva à midi avec M. et madame de Geysa et Blanche. Ma mère reposoit alors; on me questionna sur la cause de son indisposition; je répondis en m'efforçant de cacher mon trouble, que la veille, en se promenant dans ses jardins, elle avoit été frappée par des souvenirs qui l'avoient violemment émue. « J'espère, me dit Blanche, avec beaucoup de vivacité, que vous ne l'avez pas conduite vers le bosquet d'Amélie? — J'ignorois qu'il existât....? Ah! si je l'avois su.... ! — C'est donc là le motif, interrompit madame de Geysa. Eh bien! Blanche, vous voyez ce que vous avez ga-

gné à nous empêcher d'instruire votre tante de la désobéissance de Guillaume; elle ne nous pardonnera pas de lui en avoir fait un mystère. — Je me pardonnerois bien moins, reprit sa fille, de n'avoir pas préservé le plus long-temps possible tout ce qui nous reste de la pauvre Amélie. » Ce mot, ce sentiment de Blanche, m'attendrirent à un tel point, que, pour cacher mes larmes, je portai mes deux mains sur mon visage. Blanche me dit alors : « Etes-vous donc fâché, Ernest, que je ne haïsse pas aussi Amélie? » Je ne lui répondis point; mais combien je l'aimois alors! combien elle me paroissoit aimable : et, je le confesse, cet attachement qu'elle conserve à une infortunée me l'a rendue si chère, que, depuis ce moment, je sens bien que je lui montre une amitié qui peut faire croire aux autres et à elle-même que je la regrette. Madame de Geysa, qui n'a cédé qu'avec peine au désir de son mari, d'unir Blanche à Albert, favorise tous mes têtes-à-têtes avec sa fille; celle-ci peut-être s'y prête un peu trop; la coquetterie est son seul défaut; et si je prolongeois plus long-temps l'erreur qu'a fait naître l'expression de ma reconnoissance, je serois sans doute coupable; mais demain tout s'éclaircira, demain chacun apprendra qu'Amélie est mon épouse, et seule l'objet et la cause de toutes mes affections.

Je reviens à mon récit; peut-être le désordre qui y règne vous empêchera de le comprendre; mais, dans mon anxiété, comment écrire avec suite et exactitude?

Le médecin, après avoir vu ma mère, revint auprès

de nous. « Cet accident ne sera rien, nous dit-il, pourvu qu'on lui évite toute espèce d'émotion : il ne lui faudroit maintenant que de la distraction et un peu de mouvement. » M. de Geysa proposa alors de l'engager à venir passer quelques jours à Geysa; le médecin assura que ce petit voyage contribueroit beaucoup à la remettre, et aussitôt qu'on en eut parlé à ma mère, elle l'accepta avec empressement et parut même désirer de partir dès le lendemain.

Cependant j'étois inquiet du sort de Guillaume : aussitôt que chacun fut retiré le soir, je me rendis chez lui; je le trouvai fort triste : M. de Geysa étoit venu le jour même lui annoncer, de la part de ma mère, qu'il falloit qu'il quittât le château sans délai, et que sa place étoit déjà donnée. « Ah! monsieur le comte! me dit-il, je ne me plains point de souffrir pour ma jeune maîtresse; mais vous que j'ai vu au berceau, et qui, depuis votre retour, vous êtes montré si bon, si généreux, faut-il aller mourir loin de vous? — Non, bon Guillaume, lui dis-je; de quelque manière que tournent les choses, soyez sûr que nous ne vivrons pas séparés; maintenant ne fatiguons pas ma mère par des instances inutiles; quittez son château puisqu'elle l'exige; mais retirez-vous ici près; je saurai vous retrouver avant peu. » En parlant ainsi, je mouillois de mes larmes le visage de ce bon vieillard; car je pensois que, si j'étois obligé de fuir avec Amélie, il deviendroit le compagnon de notre exil.

Je ne vous peindrai pas combien, pendant notre voyage à Geysa, j'observois avec soin les moindres altérations de la santé de ma mère; mon inquiétude à

cet égard étoit si visible, que plus d'une fois elle me témoigna combien elle en étoit touchée; et moi, malheureux! je rougissois intérieurement de sa reconnoissance; car, je l'avoue, c'étoit bien moins la pitié filiale que le désir de trouver un moment favorable pour lui parler d'Amélie, qui me rendoit si attentif à sa santé.

Enfin, la veille de notre départ de Geysa, Blanche me proposa d'aller visiter la terre de Lunebourg, qui touche à celle de son père. J'acceptai cette partie avec une sorte de joie, me faisant une fête de voir les lieux où Amélie avoit passé son enfance, et de jouir de l'idée qu'elle avoit été partout où j'allois être. Le baron voulut nous accompagner, et ma mère, qui se sentoit beaucoup mieux, désira être aussi de la partie.

Arrivés à Lunebourg, nous parcourûmes les jardins, nous visitâmes les appartemens : en entrant dans celui du comte Albert, le premier objet qui frappa mes regards fut le portrait d'Amélie, de grandeur naturelle et d'une ressemblance extraordinaire : cette vue me jeta dans un tel délire, que, sans songer que ma mère pouvoit m'entendre, j'étendis les bras vers le portrait en m'écriant : *c'est elle!* Ma mère me jeta un regard terrible, et appelant le concierge, qui étoit demeuré en arrière avec les autres personnes, elle lui dit : « Le comte de Lunebourg ne vous a-t-il point donné l'ordre d'arracher d'ici cette odieuse image? — Madame ne sait donc pas que c'est le portrait de sa sœur, de la jeune comtesse Amélie? — Dites de madame Mansfield, interrompit ma mère d'une voix

tremblante de colère, et ce nom sera toujours la plus mortelle injure pour tous les Woldemar, tant qu'il restera un sentiment d'honneur dans leur ame. Mademoiselle, ajouta-t-elle, en voyant entrer Blanche dans la chambre, j'espère que, lorsque vous serez devenue la maîtresse de cette maison, vous ferez abjurer au comte Albert l'avilissante foiblesse qui l'attache à la femme qui nous a couverts d'ignominie; et pour moi, je vous déclare que vous ne me reverrez ici que quand les cendres de ce portrait auront été livrées au vent. »

Elle sortit, et je demeurai accablé, n'ayant plus le courage de regarder cette céleste figure que ma mère venoit de maudire, et dont le doux sourire me déchiroit le cœur. Je quittai la chambre pour cacher mes larmes à Blanche; je m'enfonçai dans l'endroit le plus sombre du parc, et au bout d'une heure, ayant aperçu toute la compagnie s'avancer d'un autre côté, je revins promptement au château : je voulois revoir le portrait d'Amélie, et surtout le revoir seul. Je trouvai le concierge qui sortoit de l'appartement, je le priai de me l'ouvrir encore : il obéit; je lui fis signe de me laisser en liberté quelques instans. « Ah! monsieur le comte! s'écria-t-il au moment de sortir, c'étoit vous, à ce qu'on dit, qui deviez épouser ma jeune maîtresse; quel dommage que cela ait tourné ainsi! il y a eu bien du malheur dans tout cela. — Oh! oui, bien du malheur! ai-je répété avec un cri douloureux; mais à présent laissez-moi, mon ami, je vous suivrai dans un moment. » Il s'est retiré, et je suis tombé à genoux devant le portrait; je ne pouvois en détacher mes re-

gards. Amélie! Amélie! m'écriai-je, comme si elle eût pu m'entendre.... Bientôt l'idée des inquiétudes dont elle devoit être tourmentée, l'attente de cette explication dont dépendoit notre existence, les malédictions de ma mère qui retentissoient encore à mes oreilles; enfin, tout ce qu'il y a de douleurs dans notre situation s'empara avec tant de violence de mon cœur, que, ne pouvant plus soutenir ma peine, je tombai le front contre le plancher que j'inondai de mes pleurs, en répétant Amélie! Amélie! et je ne sais combien de temps je serois resté dans cet état, si le bruit d'une porte qui s'ouvroit ne m'en eût arraché; je tournai la tête, je vis ma mère : « Ernest, s'écria-t-elle avec force, pourquoi êtes-vous ici? — Ma mère, je vais tout vous dire. — Non, malheureux! ne me dis rien : veux-tu que je te haïsse aussi? — O ma mère! parlerez-vous donc toujours de haine! votre cœur n'est-il pas las de haïr? n'aurez-vous aucune pitié de moi? et les longues souffrances d'Amélie ne vous feront-elles jamais pardonner une erreur de sa jeunesse! Regardez-la, ma mère, peut-on la voir sans l'aimer? regardez-la : elle sourioit alors, maintenant elle pleure : ah! si vous saviez le mal que ses larmes font à votre fils, vous lui diriez assurément : « Va, cours les essuyer, et ramène dans mes bras ma fille d'adoption et ton épouse. » A ce nom, ma mère a frémi, et me regardant d'un air égaré : « Ai-je bien entendu? est-ce Ernest qui parle? le noble comte de Woldemar désire la main de celle qui lui préféra un vil artiste! — O ma mère! c'est moi qu'elle outragea par un pareil choix; mais je l'ai vue, et j'ai tout ou-

blié; je l'ai vue, et tout mon cœur s'est donné à elle: daignez la voir aussi, et bientôt vous lui pardonnerez, vous l'aimerez. — Indigne enfant! qu'oses-tu proposer à ta mère? voir Amélie!.... plutôt mourir que de céder! — Eh bien! ma mère, le cri de l'amour sera comme celui de la haine: *plutôt mourir que de céder!* Reçois-en le serment, ô Amélie! ai-je ajouté en tombant à genoux devant le portrait, plutôt que de souffrir qu'un ressentiment aveugle, une volonté tyrannique m'arrachent à ce que j'aime, je saurai tout braver, et mourir s'il le faut. — Juste ciel! s'est écriée ma mère avec un mouvement d'effroi, n'avez-vous prolongé ma vie que pour me faire voir un pareil instant?» Ses paroles m'eussent attendri peut-être; mais il y avoit dans son geste tant d'aversion pour Amélie, que la nature est restée muette dans mon sein, et, élevant les bras vers l'image adorée, j'ai dit: « Douce et touchante victime! ne crains rien, mon amour s'augmente de la haine qu'on te porte, et si une mère barbare te repousse, je ne vivrai plus que pour toi.» A ces mots, elle s'est approchée de moi, et me regardant d'un œil fixe et imposant, elle m'a dit: «Oserez-vous, mon fils, répéter ce vœu sacrilège? oserez-vous jurer une seconde fois que vous abandonnerez votre mère? — Non, ma mère, non; je ne l'ai pas dit, j'ai juré seulement de vivre pour Amélie. — Vivre pour Amélie! c'est donner la mort à votre mère: choisissez, mon fils.» A ce discours terrible mon sang s'est glacé, ma tête s'est troublée; j'ai regardé le portrait: Adolphe, il ne sourioit plus; il m'a semblé le voir se couvrir de larmes, attendant

son arrêt avec une anxiété pareille à celle qui déchiroit mon cœur : cette douleur que je me représentois m'a rendu insensible à celle de ma mère. « Ah! calme-toi, me suis-je écrié, ma bien-aimée, essuie tes pleurs : il n'y a de crime pour ton amant que celui de t'abandonner, et plutôt que d'en concevoir l'horrible pensée, je jure.... — N'achève pas, cruel enfant! et si tu ne frémis pas du coup que tu vas me porter, tremble du moins pour toi : le ciel frappe les enfans ingrats. — Je ne tremble que d'être séparé d'elle : tous les autres maux ne sont rien au prix de celui-là. — Eh bien! poursuis, malheureux; va, cours aux pieds de cette vile créature.... — Ne continuez pas, Madame; je ne souffrirai jamais de personne, ni de vous, qu'Amélie soit indignement traitée. — Sacrifie-lui tes devoirs, ton honneur et ta mère, a-t-elle ajouté sans me répondre : chargé du poids d'un parricide, unis tes mains sanglantes à ses mains déshonorées, alors vous serez dignes l'un de l'autre. — Oui, quelles qu'en soient les suites, je serai l'époux d'Amélie : dussiez-vous à l'instant m'accabler de vos malédictions, je suis déterminé à les braver, et je jure encore.... — Arrête, Ernest : pour achever ton serment impie attends du moins quelques momens, et ne renonce à ta mère que quand elle ne t'entendra plus. » Elle s'est éloignée. Je suis demeuré anéanti; je ne pensois plus, je ne sentois plus, je ne sais ce qu'il me restoit à faire pour mourir. Ma mère s'est arrêtée à la porte : en voyant l'excès de mon désespoir, son cœur a été ému, sans doute, et elle s'est écriée avec un accent aussi douloureux que pénétrant : « C'en

est donc fait, Ernest, je n'ai plus de fils? » A ces mots, la nature a repris tous ses droits, et courant me précipiter aux pieds de ma mère, je les ai arrosés d'un déluge de pleurs; les siens aussi inondoient son visage; je les sentois couler sur le mien, tandis qu'elle me serroit contre son sein en s'écriant : « J'ai donc retrouvé mon fils! mon fils m'est donc rendu! » Je n'ai rien répondu; et, je l'avoue, je recevois plutôt ses caresses que je n'y répondois; car, malgré l'attendrissement dont elle m'avoit pénétré, je voyois toujours Amélie entre nous deux. Après un long silence, quand nous avons été plus calmes l'un et l'autre, ma mère m'a relevé avec bonté, en me disant d'un ton qui devenoit plus grave à mesure qu'elle parloit : « Sortons de cet appartement, Ernest, et puissé-je n'avoir jamais dans ma vie une heure pareille à celle que je viens d'y passer : taisons cette scène à tout le monde, afin que votre honte demeure, s'il se peut, ensevelie.... — De la honte, ma mère; il ne peut y en avoir que pour les lâches et les perfides, et soyez sûre que votre fils ne méritera jamais de pareils noms. — Ne dites pas un mot de plus sur ce sujet, Ernest; je vous promets de reprendre cette conversation dans un autre moment : je vous demande seulement de me laisser le temps de m'y préparer, afin d'avoir la force de la soutenir. »

Je me suis incliné sur sa main en soupirant profondément, et nous avons été rejoindre la compagnie, qui nous attendoit pour partir. Mon désordre et le ressentiment de ma mère n'ont point échappé à l'œil perçant de Blanche; aussitôt que nous avons été seuls,

elle m'a demandé une explication que j'ai refusé de lui donner : je ne veux point lui dire qui j'aime, elle l'écriroit à Albert, et Amélie seroit bientôt instruite d'une vérité qu'elle ne doit apprendre que par moi. O Adolphe! vous ne saurez jamais ce que c'est qu'aimer comme j'aime; il me semble toujours la voir devant moi : oui, voilà son sourire, son regard; j'entends sa douce voix : si je suis dans un cercle, elle y est; si je suis seul dans ma chambre, elle y est encore : partout je la vois, je lui parle; et malgré l'effrayante distance qui nous sépare, et ce monde étranger qui m'entoure et m'accable, ce n'est qu'avec elle et pour elle seule que j'existe. Dans cet état que je vous dépeins, Adolphe, vous sentez tout ce qu'il m'en a coûté pour attendre que ma mère m'indiquât le moment qui va décider de ma vie. Depuis trois mortels jours que nous sommes de retour à Dresde, j'espérois à chaque instant qu'elle alloit s'expliquer; et voyant qu'elle ne me disoit rien, je commençois à ne pouvoir plus commander à mon agitation, ni endurer cet éternel silence, lorsqu'en nous quittant, ce soir, elle m'a remis le billet suivant :

La baronne de Woldemar, à son fils.

« Demain matin, descendez à dix heures dans mon cabinet; nous serons seuls; je vous promets de vous écouter avec patience me parler d'Amélie et de votre amour; c'est promettre peut-être au-delà de mes forces; n'importe, mon fils n'aura point à me reprocher d'avoir manqué de complaisance; mais

quand je fais autant pour vous, Ernest, j'ai droit d'exiger, je pense, que de votre côté vous entendiez, avec une respectueuse soumission, les projets dont je faisois mon bonheur dans ces temps où je croyois n'avoir qu'à bénir le ciel de vous nommer mon fils. »

Le jour commence à paroître.... Tandis que je veille dans toutes les perplexités de l'incertitude, Amélie dort peut-être tranquille.... Mais puis-je la supposer en paix, quand j'ai laissé passer quatre courriers sans lui donner de mes nouvelles? Hélas! j'espérois chaque jour un lendemain plus heureux, et je l'attendois pour lui écrire..... Que ne doit-elle pas penser de ce silence? L'image de sa situation me fait plus de mal que tous les chagrins que j'endure ici.... Cependant, avant la scène qui s'apprête, je veux essayer de lui écrire.... Peut-être ne pourrai-je pas partir tout de suite; si ma mère me demande quelques jours pour réfléchir, je ne les lui refuserai pas; mais durant cette terrible suspension, je sens bien qu'il me seroit plus difficile qu'en ce moment même de m'adresser à Amélie sans lui ouvrir tout mon cœur; et si je suis repoussé par ma mère, si sa cruauté me contraint à la fuir, pour déterminer Amélie, il faut qu'Albert ne soit plus en Suisse; Albert n'entendroit pas mon langage; il ne comprendroit pas que le devoir de l'amour est de braver tous les autres devoirs : c'est donc Amélie seule que je veux voir, c'est elle seule que je veux persuader.

LETTRE LXXIII.

Ernest à Amélie.

29 juin, huit heures du matin.

Je suis à Dresde; ce matin même je vais parler de toi et de notre amour à ma bienfaitrice, et lui demander un aveu d'où dépend celui de ma mère: si toutes deux le refusent, je retournerai près de toi sans remords, content d'avoir rempli mon devoir; et quand tu sauras tout, s'il étoit possible que tu m'opposasses encore des scrupules que je n'aurois plus, je croirois ton amour bien foible, et alors seulement je serois arrivé au dernier terme du malheur.

Après cette lettre-ci, je ne t'en écrirai plus; moi seul je t'apprendrai la réponse de madame de Woldemar. Je compte partir demain; cependant, si mon départ se différoit de huit jours, n'en conçois aucune inquiétude, mon Amélie, et repose-toi avec confiance sur l'honneur, l'amour et la foi de ton époux.

Mais, crois-moi, tâche d'engager ton frère à revenir ici promptement; sa présence y est plus nécessaire qu'il ne pense. Blanche passe sa vie à Woldemar, auprès d'Ernest, et paroît se plaire beaucoup avec lui: l'amitié qu'elle lui montre est si affectueuse et si tendre, qu'il résisteroit difficilement à tant de séduction et de charmes, si son cœur n'étoit défendu

par la plus violente passion. O mon Amélie! cet Ernest, l'objet de ton inimitié, est malheureux comme nous! il lutte aussi contre l'ambition et la volonté de sa mère, et est décidé à les braver plutôt que de renoncer à la femme qu'il aime. Cette ressemblance d'infortune ne t'attendrira-t-elle pas sur son sort? ne fera-t-elle pas succéder la pitié à l'aversion qu'il t'a toujours inspirée? Pourquoi le haïrois-tu? Il est bien loin de te haïr, lui! Il m'a révélé son secret, et je suis sûr que, s'il ne peut toucher sa mère, lui aussi penseroit à fuir avec nous: s'il prenoit ce parti, s'il ne vouloit pas laisser l'orgueil de madame de Woldemar disposer de son bonheur, le trouverois-tu donc coupable?..... Tu t'étonnerois de ce que je t'entretiens d'un pareil sujet, s'il étoit sans rapport avec notre situation, et si ce que je dis ne prouvoit pas ce que tu sais bien, que tout me reporte à l'intérêt de notre amour.

J'ai encore un mot à te dire sur Albert: tu n'ignores peut-être pas que, malgré ses rares qualités, ce n'est qu'à regret que madame de Geysa consent à lui donner sa fille; elle eût préféré beaucoup l'unir à Ernest; de son côté, madame de Woldemar, lors de l'arrivée de son fils, trembloit de le voir s'attacher à Blanche; et maintenant qu'elle connoît et désapprouve le choix qu'il a fait, elle cherche tous les moyens d'augmenter l'amitié qu'il montre à sa cousine, et de faire valoir tout ce que celle-ci a d'esprit et de charmes. Je crois bien que le cœur de Blanche sera fidèle à son premier attachement; mais, je te le répète, je voudrois qu'Albert hâtât son retour,

ne fût-ce que pour prévenir les faux jugemens qu'un trop grand désir de plaire pourroit faire porter contre son amie : il ne suffit pas que l'épouse qui lui est destinée n'ait aimé que lui, il faut qu'elle n'ait jamais laissé soupçonner qu'elle eût pu lui préférer un autre homme.

Adieu, mon amie, mon épouse, adieu ; quel que soit le sort qui m'attend aujourd'hui, ce sera le plus beau jour de ma vie, puisque, dans quelques heures, je pourrai verser tout mon cœur dans le tien, et être délivré de l'horrible tourment d'avoir un secret pour toi.

LETTRE LXXIV.

Ernest à Adolphe.

Dresde, 29 juin, huit heures du matin.

Je viens d'écrire à Amélie ; je ne sais comment il m'a été possible de lui tracer quelques lignes dans l'agitation où je suis..... Voilà l'heure qui approche ; je vais descendre ; je m'arme autant que je le puis de sang froid et de courage : combien ne m'en faudra-t-il pas pour entendre déchirer Amélie sans me plaindre, et résister aux larmes de ma mère sans m'émouvoir ? Mais mon parti est pris ; il n'est point d'ordre, de prières, qui puissent me faire renoncer à celle que j'aime : si ma mère ne cède point à mes vœux, je lui désobéirai ; et demain matin, soit que sa malédiction ou son consentement m'accompagnent,

je serai sur la route de Suisse, et peu de jours après l'époux d'Amélie..... Ce titre sacré, je le prendrai avec une joie pure! Pourquoi seroit-elle troublée? en demandant le consentement de ma mère, n'ai-je pas rempli ce que je lui devois? si elle s'oppose à mon bonheur, dois-je être la victime de son féroce orgueil, de son insatiable haine? dois-je surtout leur sacrifier la femme angélique qui m'a nommé son époux? la vertu même n'auroit-elle pas horreur de ma soumission? et si c'est la vertu qui me conduit dans les bras d'Amélie, pourquoi ma conscience murmureroit-elle?

J'entends sonner l'heure..... Ce soir, Adolphe, vous saurez l'issue de l'affreux combat que je vais soutenir : combien cet instant tardoit à mon impatience!.... Ma mère me fait dire qu'elle est seule, qu'elle m'attend..... Je descends.

LETTRE LXXV.

Ernest à Adolphe.

Dresde, 2 juillet.

Oui, j'aurai la force de vous écrire, je dois l'essayer du moins, car si je succombe sous le poids du malheur qui m'accable, cette lettre-ci deviendra un testament de mort, où Amélie trouvera peut-être l'excuse de l'horrible serment que j'ai fait.....

Je vous quittai avant-hier pour me rendre auprès

de ma mère ; elle m'attendoit ; son air étoit grave, mais tranquille ; en m'apercevant, elle me présenta sa main que je baisai, me fit signe de m'asseoir, garda un moment le silence, et puis levant les yeux sur moi, elle me demanda, avec un profond soupir : « Est-ce le hasard, Ernest ? est-ce votre volonté qui vous a fait connoître Amélie ? Dans quel lieu l'avez-vous vue ? Combien de temps êtes-vous restés ensemble ? Vous êtes-vous nommé à elle ? Donnez-moi, je vous prie, tous les détails d'un événement sur lequel je pleurerai long-temps sans doute. » Alors, sans parler à ma mère du long ressentiment que j'avois nourri contre Amélie, dans la crainte qu'elle n'y trouvât des raisons d'alimenter le sien, je lui racontai simplement comment, en traversant les montagnes, j'étois prêt à périr, et que le courage, l'humanité d'Amélie, m'avoient arraché à une mort certaine. « Ah! Madame! quand je revoyois celle que vous m'aviez destinée dès l'enfance, brillante de cette beauté céleste d'un ange qui vient de sauver des infortunés, quand je lui devois la vie, comment ne lui aurois-je pas donné la mienne ? Vous connoissez ses charmes, en est-il de plus puissans ? mais que sont-ils auprès de ses vertus? ce sont elles qui m'ont enchaîné. Moi aussi, par un vain préjugé, j'ai voulu me défendre de l'aimer ; mais, depuis, combien j'ai rougi d'en avoir eu seulement la pensée ! je me serois méprisé moi-même si l'orgueil avoit pu fermer mon cœur à l'objet le plus digne et le plus vertueux. Non, ma mère, non, la honte n'est pas pour celui qui adore Amélie, mais pour l'homme dur et insensible qui auroit pu la voir

et n'être point touché. Ah! laissez-moi achever, ai-je continué vivement, en voyant qu'elle alloit m'interrompre, je n'ai pas encore tout dit, mon cœur est plein, il faut qu'il s'épanche ou qu'il se brise; et quand je parle d'Amélie, de cet objet de mon culte, de mon idolâtrie, et que j'en parle à une mère également respectée et chérie, c'est à genoux que je dois exprimer mes vœux. » En prononçant ces mots, je suis tombé aux pieds de ma mère, et penchant mon visage sur ses deux mains, j'ai continué ainsi : « Vous ne savez pas que cette femme que vous haïssez, que vous accablez de vos malédictions, vous aime et vous bénit; je l'ai entendue moi-même faire des vœux pour votre bonheur; ne me connoissant point, elle ignoroit devant qui elle les prononçoit; ce n'étoit point l'effort d'un cœur orgueilleux qui se dompte pour qu'on l'applaudisse, mais l'effusion d'une ame douce et tendre, qui, ne sachant qu'aimer, plaint celui qui peut la haïr, et prie pour ceux qui l'accablent. O ma mère! un jour M. Grandson a voulu me donner la main de sa nièce; Amélie y consentoit; le bonheur étoit là; je vous l'ai sacrifié : un refus m'exposoit à toute la colere de M. Grandson, et portoit le désespoir dans le cœur d'Amélie : je m'y suis décidé plutôt que d'être heureux sans votre consentement. Ce n'est pas tout : il falloit taire les motifs de ma conduite, il falloit laisser croire à Amélie que je l'aimois foiblement, et que je la trompois peut-être : ce courage, que la vue d'une mort certaine ne m'auroit pas donné, je l'ai trouvé dans la crainte de vous offenser..... » A ces mots, les sanglots ont étouffé ma voix, ma poitrine étoit en feu;

j'ai été forcé de m'arrêter. « Ernest, a repris ma mère d'une voix un peu émue, je suis plus contente de vous que je ne l'espérois ; je vois avec plaisir qu'au milieu de vos écarts vous n'avez point oublié tout-à-fait les droits de votre mère, et qu'il y a une excuse au fol amour que vous avez conçu. Amélie a sauvé vos jours, vous vous êtes attaché à elle par reconnoissance ; et quoique vous l'ayez portée à un degré insensé, néanmoins son motif est noble et vous rend moins coupable : votre plus grand tort est de ne vous être pas nommé ; je pense que si Amélie avoit su qui vous étiez..... — Ah ! ma mère ! je n'ai pas tout dit ; vous ne connoissez pas encore ce que le cœur d'Amélie renferme de courage et de vertus, vous ne savez pas quelles hautes obligations vous lient vous-même à cette femme angélique. » A ces mots, ma mère a fait un geste d'indignation ; sans lui laisser le temps de m'interrompre, j'ai ajouté vivement : « Et de telles obligations, que, même en lui donnant votre fils, vous ne les acquitterez pas. Il est vrai, la crainte de vous offenser, peut-être celle de contracter un mariage nul en épousant Amélie sous un nom supposé, me donnèrent la force de refuser sa main ; mais lorsque son oncle m'eut éloigné d'elle, que je me peignis ses larmes, sa douleur, les doutes que peut-être elle avoit conçus sur mon amour, il me fut impossible de songer à partir avant de l'avoir rassurée. Je lui demandai une entrevue, je l'obtins ; le soir, je me rendis chez elle, nous étions seuls ; là, tombant à ses pieds, je lui jurai à la face du ciel que je n'aurois jamais d'autre épouse ; elle unit ses sermens aux miens. — Ils sont

illégitimes, odieux; le ciel ne les a point reçus, et ta mère les réprouve et les déteste... — Au moment où je venois de recevoir la foi d'Amélie, ai-je continué en regardant fixement ma mère, je pressentis le cri de haine que je viens d'entendre, et, désespérant de pouvoir toucher votre cœur, je conjurai Amélie de fuir avec moi au bout de l'univers; et si elle m'eût écouté, jamais je ne serois rentré dans ma patrie, jamais vous n'auriez revu votre fils. » Ma mère s'est levée avec un mouvement d'horreur; mais en jetant les yeux sur moi, l'idée qu'elle avoit pensé me perdre pour toujours l'a attendrie sans doute, car elle s'est précipitée dans mes bras en versant un torrent de larmes. « O mon fils! mon fils! s'écrioit-elle, tu l'as pu concevoir l'horrible pensée de m'abandonner! » Et elle me pressoit sur son cœur de toute sa force, comme pour me retenir près d'elle. « Ah! ma mère, lui ai-je dit, jugez donc s'il est possible de vaincre un amour assez violent pour m'avoir déterminé à un pareil crime. » Cette réponse a paru l'ébranler; cependant elle n'a rien ajouté, et, sans me regarder davantage, elle s'est promenée dans la chambre en rêvant profondément; quelques instans après, elle s'est approchée d'une petite table pour prendre une fiole d'éther, dont elle a avalé quelques gouttes, ensuite elle a recommencé à marcher, plongée dans la même méditation. Au bout d'une demi-heure de silence, elle est enfin revenue à moi, et m'a dit d'une voix calme et grave : « Et quand vous engageâtes Amélie à fuir avec vous, sut-elle alors qui vous étiez? — Non; pour lui faire cet aveu, j'attendois son consentement : elle ne le donna pas. — Mais puisque vous ne

lui apprîtes point la force de l'obstacle qui s'opposoit à votre union, comment excusâtes-vous à ses yeux l'extravagance du parti que vous lui proposiez? — Je me fis passer pour Adolphe; je lui parlai de la reconnoissance que je vous devois, de votre influence sur l'esprit de madame de Simmeren..... — Bon Dieu! a interrompu ma mère, que de détours! de faussetés! se peut-il que mon fils, le pur sang des Woldemar, se soit avili à ce point? — Oui, ma mère, je suis coupable, je le suis beaucoup; j'ai trompé Amélie! mais elle, qui fut toujours sincère, tendre, généreuse, faut-il qu'elle porte la peine de mon crime, et que, parce que je l'ai abusée, je l'abandonne? — Le ciel est juste, quels que soient les maux qu'il réserve à Amélie, ils seront toujours moindres que ses torts, et j'applaudirois à un châtiment qu'elle n'a que trop mérité, si la cause n'en étoit déshonorante pour vous, puisqu'elle vient de votre artifice. Mais, répondez : lorsque cette femme crut voir en vous le fils de madame de Simmeren, elle pensa donc que, sans l'aveu d'une mère illégitime, elle ne pouvoit pas s'unir à vous? — Dans cette occasion, comme dans toutes celles de sa vie, Amélie n'a pas craint de s'immoler elle-même, et, sûre de ne pas survivre à un refus, elle a préféré la mort à l'idée de coûter des larmes à ma mère. — Ainsi, je puis être sûre que, dès l'instant où elle saura la vérité, elle n'hésitera pas à vous rendre vos sermens et à renoncer à vous? — Renoncer à moi! me suis-je écrié avec effroi; et croyez-vous que, lorsqu'elle s'y résoudroit, je renoncerois à elle? — Je n'ai pas encore si peu de confiance en votre raison, qu'il puisse me rester quelque doute à cet égard; je vous prie seule-

ment, mon fils, de m'écouter à votre tour avec la même patience que j'ai mise à vous entendre. » J'ai été atterré par l'air tranquille et froid dont ma mère a prononcé ces mots : il me disoit que son parti étoit pris, qu'il n'y avoit plus d'espoir ; alors, baissant les yeux vers la terre dans le morne accablement d'un malheureux qui a cru obtenir sa grâce, et qui va recevoir son arrêt de mort, j'ai laissé ma mère poursuivre. « L'amour, mon fils, ne remplit qu'une petite portion de la vie, dont il ne fait pas même le bonheur ; et à peine est-il évanoui, qu'on reste seul avec le souvenir des foiblesses et des crimes où il nous a entraînés, et du mal irréparable qu'il nous a fait : ainsi, l'homme que cette passion subjugue commence sa carrière par la folie et la finit par les remords ; voyez, au contraire, quelle est l'existence de celui qui demeure toujours fidèle à l'honneur ; entouré d'estime, de respects, les distinctions viennent le chercher, les souverains se disputent ses services, et celui auquel il s'attache se croit honoré du choix : cependant, quelque brillantes que soient les marques de considération qu'on lui donne, sa réputation l'élève encore au-dessus d'elles, et il semble, par son caractère, si grand et si noble aux yeux de tous, que rien ne peut l'ennoblir. Vous me direz, Ernest, que cet honneur que je vante, et auquel j'espérai long-temps vous voir uniquement dévoué, ne s'oppose point à votre mariage avec Amélie, que sa faute n'a blessé que nos préjugés et non pas la vertu : ce n'est point là ce que j'examine, je vois seulement, et vous le savez comme moi, que, d'après nos lois, nos usages, nos mœurs, son mariage l'a couverte

d'ignominie, et que vous ne pourriez l'épouser maintenant sans la partager avec elle; que son exemple du moins vous serve de leçon : l'amour qu'elle vous inspire ne peut être plus vif que celui qui l'entraîna jadis vers M. Mansfield; elle lui a tout sacrifié : voyez quel fruit elle en a recueilli; sa foiblesse l'a fait mépriser de son séducteur même; il l'a délaissée pour les plus viles créatures; sa famille l'a rejetée de son sein avec indignation; forcée de s'expatrier, la fille du comte de Lunebourg n'a trouvé d'autre asile que la maison d'un marchand. Que de larmes elle a dû verser! que de repentirs elle a dû connoître! O mon fils! en vous abandonnant comme elle à votre honteux délire, ne voyez-vous pas que la même punition vous attend? Que dis-je, la même? ainsi que votre crime votre châtiment seroit bien plus grand, car enfin, malgré la haute naissance d'Amélie, son sexe lui donnoit la facilité de s'ensevelir dans l'obscurité; mais vous, issu du sang le plus illustre, héritier et seul rejeton des comtes de Woldemar, destiné aux premières charges de l'Etat, agréé par votre souverain comme l'époux d'une fille de son sang, où irez-vous cacher la splendeur de votre nom quand vous en serez déchu? Les titres qui font aujourd'hui votre gloire vous poursuivront alors pour éclairer votre opprobre; chacun aura le droit de vous le reprocher; les hommes de la plus basse extraction pourront vous dire: « Je vaux mieux que toi, car je suis resté dans le rang « où le ciel m'a placé; mais, toi, c'est par ta faute « que tu as perdu le tien. » Ernest, ce n'est pas en vain que mon sang coule dans vos veines : vous avez de l'orgueil, vous ne vous verrez point sans désespoir

l'objet du mépris général, et celle que vous pourriez accuser d'en être la cause ne tarderoit pas à vous devenir odieuse. Alors, sans amour, errant dans un autre hémisphère, à cet âge où l'ambition parle le plus fortement au cœur, quel sera votre sort? où trouver des consolations? Vous penserez à votre patrie que vous étiez destiné à honorer, et où votre nom ne se prononcera plus qu'avec dédain; vous penserez à votre mère qui avoit mis en vous tout son espoir et sa gloire, et que vous aurez conduite au tombeau. J'aurois voulu, mon fils, ne vous toucher que par les seules considérations de l'honneur; j'aurois voulu que, pour renoncer à vos projets, vous n'eussiez pas eu besoin de savoir que je n'y survivrois point. Ah! mon enfant! crois-tu que je pourrois supporter ta honte? crois-tu que je pourrois vivre pour te voir déshonoré? et Amélie elle-même, si elle a les vertus que tu lui prêtes, si elle n'est pas tout-à-fait indigne de l'amour qu'elle t'inspire, pourra-t-elle consentir à t'entraîner dans cet abîme où elle s'est perdue, et dont, mieux que personne, elle doit mesurer la profondeur? Quelle idée devrions-nous prendre d'elle si elle le vouloit? et quelle estime pourrois-tu faire d'une femme qui, pour satisfaire sa passion, consentiroit à dégrader son amant? Ernest, j'ai meilleure opinion d'Amélie que vous n'en avez vous-même: malgré son impardonnable faute, elle a de la bonté dans le cœur et même de la noblesse; elle a pu vouloir se sacrifier elle-même à son amour, mais elle n'y sacrifiera jamais un autre. Hélas! mon Ernest! qui l'a plus aimée que moi, cette Amélie?» a continué ma

mère en versant quelques larmes; et tandis qu'elle parloit, je sentois mon sang bouillonner dans mes veines et se porter à mon cœur et à ma tête avec tant de violence, que je craignois de perdre connoissance, et de ne plus entendre la voix de ma mère dire qu'elle avoit aimé Amélie. « Long-temps je fis tout mon bonheur de te la donner pour épouse; je sais quels charmes, quelles vertus elle promettoit; et si elle se fût conservée pure, la fille même des rois ne l'eût point égalée à mes yeux. Mais, mon fils, plus je rends justice à ce qu'elle étoit, plus vous me trouverez inexorable maintenant : sa conduite l'a souillée d'une tache indélébile qu'aucune puissance de la terre ne peut effacer : mon consentement même, à quoi vous serviroit-il? il ne vous sauveroit pas du déshonneur. Ah! mon cher enfant! si en le donnant je n'immolois que moi-même, crois-tu qu'en voyant tes larmes j'eusse compté ma vie pour quelque chose?..... » Elle s'est arrêtée pour attendre ma réponse, sans doute; mais je ne pouvois parler : toujours à genoux, la tête appuyée contre le marbre de la cheminée, une sueur froide couloit sur tout mon corps; ma langue étoit glacée. « N'avez-vous rien à me répondre, Ernest? m'a dit ma mère. » Je suis demeuré dans mon immobilité. Elle a relevé ma tête, et, effrayée sans doute de mon extrême pâleur, elle m'a dit, d'un ton plein d'effroi : « Mon fils, mon cher fils, qu'avez-vous? vous sentez-vous malade?—Ah! ma mère! me suis-je écrié en mettant sa main sur mon cœur, c'est là qu'est Amélie; elle y est avec ma vie, vous ne pourrez les en arracher qu'ensemble. » A ces mots, elle m'a re-

poussé, et se levant brusquement, elle a fait quelques tours en silence dans la chambre ; puis, s'arrêtant debout devant moi, elle m'a dit : « Je vois que votre esprit est tout-à-fait troublé, et que ce seroit une folie d'essayer de vous convaincre par des argumens raisonnables ; je vous commande donc, sous peine d'encourir ma malédiction, de ne plus songer à Amélie comme à votre épouse, de cesser toute correspondance avec elle, et de me laisser le soin de lui apprendre qu'Ernest étant celui qu'elle aime, elle doit renoncer à l'espoir d'être à vous. » A cet ordre, à cette menace, toutes mes forces sont revenues ; et me levant avec impétuosité : « Eh bien! lui ai-je dit, contentez donc votre haine, maudissez votre fils, car il renouvelle en votre présence le serment qu'il a fait à Amélie de lui être fidèle et de n'avoir jamais d'autre épouse..... — Arrête, arrête, mon fils, a interrompu ma mère, rétracte ce serment impie fait dans un moment d'égarement : non, tu n'as point juré ta honte, non, tu n'as point juré ma mort, a-t-elle ajouté en tombant à mes genoux. O mon enfant! cher objet de ma tendresse, mon unique consolation, je t'en conjure, prends pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même ; au nom de ce sein qui t'a nourri, de ces entrailles qui te portèrent, ne repousse pas les prières d'une mère au désespoir ; elle ne rougit point de baigner tes pieds de ses larmes : pour obtenir le seul bien dont elle soit jalouse sur la terre, elle s'humilieroit plus encore ; prosternée devant toi, elle attend son arrêt. Ah! promets que tu lui conserveras l'honneur de son fils. » Adolphe, l'état de ma mère, son

abaissement, ses sanglots m'ont terrassé; j'ai voulu lui obéir, mais vainement; j'ai tenté de dire que je renonçois à Amélie, il m'a été impossible de proférer ces horribles paroles. — Tu ne veux donc pas obéir? m'a-t-elle demandé d'une voix tremblante et suffoquée par la douleur. — Hélas! ma mère, ma vie est à vous; mais trahir Amélie, mais promettre de l'abandonner, non, je ne le puis, je ne le puis. — Ah! c'en est trop, a-t-elle dit en se levant et portant la main à son front. » Elle a fait quelques pas vers la porte; je la suivois des yeux; je l'ai vue tout-à-coup pâlir et tomber sur le parquet; je me suis élancé vers elle; elle étoit sans mouvement et ne respiroit plus.

Elle est restée vingt-quatre heures dans cet état: les médecins que j'ai fait appeler ont déclaré que c'étoit une apoplexie causée par le sang et la contraction des nerfs. J'ai veillé tout le jour et la nuit auprès d'elle dans un désespoir dont un seul mot peut vous donner l'idée. Durant ces heures si longues, où je croyois la voir expirer à chaque minute, l'image d'Amélie ne s'est pas présentée une seule fois à ma pensée. Je ne puis rien dire de plus.

La force des remèdes lui a rendu la connoissance; le premier signe qu'elle en a donné a été de demander son fils. Je me suis approché de son lit, et j'ai couvert de mes larmes sa main qu'elle essayoit d'étendre vers moi. « Dieu soit loué! m'a-t-elle dit d'une voix foible et sourde, je ne mourrai point sans avoir pardonné mon enfant ». A ces mots, Adolphe, j'ai senti qu'une mère qu'on vient d'assassiner, et qui vous bénit encore, avoit plus de puissance sur le cœur que

l'amour même. Je me suis prosterné devant elle en m'écriant : « Ah! si je vous avois perdue, je vous aurois suivie. — Ernest, m'a-t-elle répondu, tu ne sacrifieras donc plus ta mère à ta passion? » A cette question, j'ai cru voir Amélie devant moi, j'ai enveloppé ma tête sous les rideaux comme pour me cacher l'objet qui m'empêchoit d'obéir à ma mère. Le médecin, qui a vu ce geste sans en deviner la cause, s'est penché vers moi, et m'a dit très-bas : « Prenez garde, sa vie ne tient encore à rien, la moindre émotion, la plus légère contradiction peuvent la tuer sur-le-champ. » J'ai frémi, et écartant vivement le rideau : « Disposez de moi, ma mère, me suis-je écrié, vous êtes maîtresse de mon sort. » Elle a tenté de me serrer la main; sa physionomie s'est éclaircie. « Je suis contente, m'a-t-elle dit; maintenant, je puis mourir en paix. »

Épuisée alors par l'effort qu'elle venoit de faire, elle est retombée sans couleur et presque sans mouvement sur son oreiller : cependant la nuit a été calme; elle a fait usage de la main qui sembloit paralysée. La journée d'hier s'est passée sans accidens graves, et ce matin, le médecin m'ayant assuré qu'il commençoit à avoir quelques espérances, je me suis retiré un moment pour vous écrire.

O Adolphe! celui qui n'a point vu sa mère expirante, qui ne s'est point dit, c'est moi qui la tue, qui n'a point senti l'épouvantable remords prêt à s'attacher à toute l'existence, et poursuivre jusque dans la tombe le refuge de tous les autres malheurs; celui-là, dis-je, n'excusera jamais le crime dont je

me suis rendu coupable envers Amélie..... Amélie! ô Amélie! que ton nom me déchire! tu pleureras sur mon silence, et je n'oserai t'écrire; non, je ne t'écrirai point pour t'apprendre que j'ai renoncé à toi. Ecoutez, Adolphe, prenez toutes mes lettres, depuis la première que je vous écrivis en arrivant au château de Grandson jusqu'à celle-ci; rendez-vous auprès d'Amélie, et dites-lui, en lui remettant ce funeste paquet: « L'infortuné qui les écrivit à dû obéir à sa mère, « mais il n'a pas pu survivre à votre perte; et quand « il a vu qu'il falloit exister sans vous, il est descendu « vous attendre au tombeau..... » Adolphe, un cercueil avec Amélie, voilà maintenant où se bornent tous mes vœux; le ciel ne les rejettera pas, j'espère..... Déjà je sens un froid mortel arriver jusqu'à mon cœur..... les forces me manquent : adieu.

LETTRE LXXVI.

Amélie à Ernest.

Du château de Grandson, 6 juillet.

QUOIQUE vous ne me disiez point la cause qui peut vous faire différer votre retour, et qu'il soit possible que vous soyez demain ici, il suffit que cette lettre puisse vous trouver à Dresde pour me déterminer à l'écrire.

Il y a dans celle que j'ai reçue de vous, ce matin, quelque chose que je ne puis définir, et qui m'a trou-

blée jusqu'au fond de l'ame. Je suis moins effrayée peut-être des malheurs que je prévois, que du désordre, du mystère qui règne dans toutes vos expressions, et que je ne sais à quoi attribuer. Vous avez quitté la Suabe sans m'avoir dit un seul mot des dispositions de votre mère; vous arrivez à Dresde, et ne me parlez que de celles de madame de Woldemar; et quand c'est elle qui va prononcer sur mon sort, c'est pour Ernest que vous me demandez ma pitié..... Adolphe, croyez-vous donc que, dans la situation où je suis, il puisse me rester quelques larmes à donner à des peines étrangères? Enfin, pour la première fois, vous me déclarez positivement que vous avez un secret pour moi, et vous ne paroissez seulement pas vous souvenir que vous avez passé quinze jours entiers sans m'écrire..... quinze jours entiers, Adolphe! et sur cela pas une excuse!..... Eh bien, peut-être as-tu mieux fait de n'en point donner: puisque tu ne songes pas à te justifier, il faut bien que tu sentes que tu n'en as pas besoin, et qu'il y a assez d'amour dans ta lettre pour m'empêcher de pouvoir t'accuser..... aussi, je ne t'accuse point, je t'obéis, je me fie, comme tu le demandes, à ta foi et à ton amour. Ah! je n'ai pas un cœur qui puisse croire aisément que ce que j'aime est coupable.

Je lisois encore votre lettre, lorsqu'Albert est venu m'en apporter une de Blanche, arrivée par le même courrier; le nom d'Ernest n'y est pas tracé une seule fois: ce silence dont mon frère se réjouissoit, m'a semblé, d'après ce que vous me dites, du plus sinistre augure: j'ai tremblé que déjà elle n'eût quelque

chose à cacher, et qu'elle ne se tût sur les nouvelles dispositions de madame de Woldemar, que par la crainte de ne pouvoir dissimuler le plaisir qu'elles lui causoient. Pendant que mon frère me parloit de sa joie, je demeurois les yeux attachés sur votre lettre, et le cœur palpitant d'un secret effroi : il me parloit de sa joie, l'infortuné! et le papier qui pouvoit la détruire étoit là, près de lui ; sa main auroit pu le toucher ; il y portoit même des regards distraits !...... O Adolphe ! qui peut répondre qu'il n'existe pas tout près de soi ce mot, cette vérité qui doit détruire à jamais le bonheur dont nous nous croyons le plus assurés ? je l'avoue, la confiance d'Albert me fait trembler sur celle que je vous accorde : il me semble être entourée de fantômes mensongers, d'ombres qui fuient devant moi ; et, pour croire même à votre existence, Adolphe, j'ai besoin de vous revoir. Ah ! prends pitié d'un esprit troublé, d'un cœur malade que ta présence seule peut guérir ; et puisque ma vie est encore le premier intérêt de la tienne, ne diffère plus ton retour ; mais si ce n'est pas demain que tu arrives, sans doute tu ne trouveras plus mon frère ici : toute sa destinée dépend peut-être de son prompt retour à Dresde ; avec cette idée, tu crois bien que je le presserois de partir, lors même que mon intérêt demanderoit qu'il restât. Les regards de mon frère me gênent ; je vois qu'il ose à peine épancher devant moi tous les sentimens honnêtes dont son ame est remplie ; il craint que l'éloge de la vertu ne soit la condamnation de sa sœur. O mortelle et trop juste douleur ! j'ai donc perdu l'es-

time d'Albert ! mais, s'il me méprise, pourquoi m'aime-t-il encore ?.... Ah ! qu'il parte, qu'il m'oublie ; je sens que je puis tomber dans de telles situations où son amitié me deviendroit le plus insupportable les liens.

Adolphe, ne t'effraie pourtant pas de ma douleur, car je puis pleurer encore : les larmes sont le seul soulagement du cœur brisé ; mais on ne veut de soulagement que tant qu'il reste de l'espérance.

LETTRE LXXVII.

Amélie à Ernest.

Du château de Grandson, 16 juillet.

Vous n'arrivez point, vous n'écrivez plus ; et, dans les angoisses qui me déchirent, croiriez-vous que j'ai pu trouver une idée plus cruelle encore que celle d'être oubliée de vous ? j'ai craint pour votre vie..... Adolphe, je suis sûre que vous êtes malade, peut-être en danger ; l'agitation aura enflammé votre sang, vous n'aurez pas voulu me le dire, c'est là l'unique cause de votre silence..... Ah ! qui pourra m'instruire de ton sort, et me révéler tout ce que j'ai à craindre ? s'il est vrai que tu ne puisses le faire, ouvre ton cœur à un ami, dévoile-lui ma honte s'il le faut ; que m'importe, pourvu qu'il me rassure : puisqu'Ernest t'aime, et qu'il est près de toi, conjure-le de m'écrire ; qu'il sache que ce cœur qui lui fut destiné a été

constamment déchiré par mille douleurs, et est maintenant en proie à la plus cruelle de toutes; s'il croit que je l'ai offensé, qu'il me pardonne et me plaigne. Tu dis qu'il n'est point sans pitié comme sa mère; il ne me refusera donc point les lumières que je demande, il m'apprendra quel est ce malheur qui m'attend. Ah! Dieu! c'est donc sa main qui me donnera ou la vie ou la mort! Fatale et bizarre destinée, qui me force à invoquer le secours de l'homme dont je n'aurois jamais cru être assez séparée!

Mon frère va retourner à Dresde: je l'en ai supplié à genoux; il a souscrit à ma prière, j'en bénis le ciel. Je sens que j'ai besoin que mon frère s'éloigne, et que rien ne gêne ma liberté: mille projets fermentent dans mon sein; soit que j'aie à craindre pour ta vie, ou que j'aie perdu ta tendresse, il faut que mon incertitude finisse; mais m'occuper de soins paisibles, conserver un visage serein quand toutes les inquiétudes me dévorent! c'est plus que je ne puis faire..... O Adolphe! où es-tu maintenant? quel lieu te cache à ma tendresse? et comment se fait-il que celle qui n'existe que de ta vie soit dans l'ignorance de ton sort?..... Comment pas un mot, un seul mot? Ah! s'il n'étoit plus temps, si cette lettre ne te trouvoit plus...... je succombe à cette horrible pensée: plutôt que de vivre une minute de plus avec elle, dis-moi, répète-moi que tu as cessé de m'aimer, que tu m'as retiré ton amour, ton amour que j'ai payé de tout mon bonheur; mais peut-être est-il vrai? Ne sais-je pas que, même au moment d'expirer, en pensant à ta douleur, j'aurois trouvé des forces

pour t'écrire?..... O Adolphe! s'il se pouvoit que tu eusses violé tes sermens, et que ton cœur m'eût oubliée! Non, ne me le dis point, laisse-moi mourir de mon incertitude : je ne veux pas emporter au tombeau l'affreuse idée de te savoir coupable..... Mais que dis-je! où m'entraîne un mouvement injuste? Pardonne, Adolphe, à une infortunée qui se débat contre une douleur qui la tue, d'avoir pu douter de ta foi; pardonne-moi, ô Dieu suprême! d'avoir osé croire que mon amant trahiroit les sermens qu'il t'a faits : non, une si noire perfidie n'entrera jamais dans son cœur, et l'ange de mes jours ne les abandonnera point au désespoir. Hélas! je te connois trop bien pour pouvoir m'abuser sur le malheur dont le ciel me menace..... Si tu vis encore, tu vis pour Amélie, et bientôt tu le lui apprendras toi-même; mais si ce funèbre silence se prolonge, le coup sera frappé, elle aura tout perdu; et alors, crois-tu que celle qui consent à se montrer déshonorée aux yeux d'Ernest et du monde entier, pour être un instant plus tôt rassurée sur ton sort, ne regardera pas comme une bien foible preuve d'amour de ne pouvoir te survivre?

LETTRE LXXVIII.

Adolphe de Reinsberg à madame de Simmeren.

Du château de Woldemar, 18 juillet.

Si je n'ai point cédé, Madame, à la bonté qui vous faisoit désirer de me garder plus long-temps auprès de vous, c'est que l'honneur me le défendoit. Les caresses maternelles dont vous ne pouviez vous abstenir auroient tôt ou tard compromis votre secret ; j'ai dû avoir, pour votre intérêt, un courage que vous n'aviez pas vous-même, et me priver de votre présence plutôt que de vous nuire par la mienne. Il se peut que cette fermeté d'ame vous paroisse dureté de cœur ; et en effet, on m'a reproché plus d'une fois d'en avoir ; mais depuis que je suis dans le monde, les maux qu'entraîne la foiblesse m'ont toujours paru si funestes, que, jusqu'à mon dernier soupir, je préférerai, à la séduction de la tendresse qui amollit, la rudesse de la vertu qui fortifie ; et je crains moins d'outre-passer le but qu'elle me montre, que de risquer de demeurer en arrière.

J'ai trouvé madame de Woldemar dans son lit ; sa santé est visiblement altérée ; je doute même qu'elle se rétablisse jamais entièrement ; mais l'état d'Ernest est plus déplorable encore, et j'avoue que je n'ai pas eu le courage de le serrer entre mes bras sans verser des larmes. Ah ! Madame, que n'ai-je pas perdu en lui ! quel

homme il promettoit! que de vertus on devoit en attendre! une passion fatale les a toutes flétries, et je n'ai retrouvé que l'ombre d'Ernest. Quel changement en six mois! son extérieur est aussi méconnoissable que son ame; ses traits, où brilloient jadis une si noble fierté et un si grand caractère, sont défigurés par la douleur; ses yeux, caves et éteints, ne s'animent plus qu'au seul nom de celle qu'il aime; et l'effort qu'il a fait pour céder à sa mère a véritablement troublé son esprit : il ne la quitte point tant qu'elle est éveillée; mais à peine s'endort-elle, qu'il court s'enfermer dans sa chambre, où il écrit sans ordre et sans suite des pages pitoyables et déchirantes, adressées à son amante, mais qu'il ne lui envoie pas, parce qu'il l'a promis à sa mère.

Je ne vous donnerai pas sur ce qui se passe ici tous les détails que vous désireriez sans doute; le nom de celle qui a causé tant de troubles et de désordres dans cette maison est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous confier, et l'obligation de me taire sur ce point me forcera au silence sur beaucoup d'autres : cependant, ce qu'il me sera possible de vous apprendre sans indiscrétion, je le ferai.

J'ai causé avec madame de Woldemar de l'état de son fils; elle le voit, s'en afflige et demeure inflexible; jamais son orgueil ne cédera : je blâme cet excès, je le lui ai dit. Si le choix d'Ernest offensoit la vertu, qu'elle le laissât mourir plutôt que de le satisfaire, je l'aurois approuvée; mais la femme qu'il aime est honnête, dès-lors il faut la lui donner, parce que, dans l'état où il est, c'est le seul remède qui puisse le guérir.

Madame de Woldemar m'a menacé de m'éloigner de son fils si je persistois dans ce sentiment : elle le peut faire, car, comme je le crois juste et vrai, j'y persisterai. D'un autre côté, j'ai tenté aussi un effort sur le cœur d'Ernest : « Puisque vous avez eu le courage de céder, lui ai-je dit, serez-vous généreux à demi ? et ferez-vous payer si durement votre soumission, en vous laissant accabler par la douleur ? — Ma mère n'est donc pas encore satisfaite ? a-t-il repris d'un air assez tranquille. — Elle l'est beaucoup, mais moi je ne le suis point encore, et vous-même ne devez pas l'être non plus, puisque votre sacrifice, quoique grand, n'est pas complet. » Il a souri avec amertume, et, oubliant sans doute que j'étois là, il s'est dit à lui-même : « Les insensés ! ils croient que mon sacrifice n'est pas complet..... s'ils savoient l'étendue du mien, s'ils connoissoient mon crime..... Mais je suis tranquille, j'en ai plus fait que je n'en puis supporter ; je ne souffrirai pas long-temps ; mais en mourant je ne la quitterai pas. Son image restera là, toujours là. » En prononçant ces derniers mots, il a pressé fortement ses deux mains sur son cœur, et est resté une demi-heure dans la même attitude, pensif et immobile. Je me promenois en silence dans la chambre ; enfin, il s'est approché de moi : « Adolphe, est-il arrivé des lettres d'elle ? — Non ; mais s'il en vient, faudra-t-il vous les remettre ? — Assurément ; ne suis-je pas en état de les lire ? — Je crois qu'il vaudroit mieux ne le pas faire ; elles vous rendront l'exécution de votre promesse plus difficile, elles accroîtront votre foiblesse. — Il a raison, j'ai eu de la foiblesse ; j'aurois dû laisser

mourir ma mère, a-t-il dit en fixant la terre d'un œil farouche. — Malheureux ! qu'osez-vous prononcer ? vous regrettez le nom de parricide ? — Non, a-t-il repris en secouant la tête, je ne puis consentir à le porter ; mais quand ma mère sera rétablie, je me dégagerai de mes sermens..... — Qui ? vous, Ernest, vous serez un homme sans honneur et sans foi ? — Et de quel droit ma mère compteroit-elle sur la sainteté de ma promesse, quand elle m'a forcé à en violer une plus sacrée ?..... J'y suis résolu : celui qui a pu trouver une raison d'être infidèle à son premier engagement, en saura bien trouver une autre pour l'être aussi au second. »

Je n'entrerai pas dans de plus longs détails, Madame ; en voilà bien assez sans doute pour faire rougir les hommes de l'état de dégradation où les passions peuvent les réduire. L'orgueil et l'amour luttent ensemble avec la même force entre Ernest et sa mère : tous deux, également aveuglés, ne voient plus la raison et ne se soucient plus de la vertu ; ce n'est plus le bien qu'ils veulent, mais le contentement de leurs passions qu'ils demandent à toute force et à tout prix : quel indigne combat ! ce n'étoit pas là ceux auxquels Ernest s'exerçoit avant qu'il m'eût quitté.

Il y a ici une jeune personne qu'on m'avoit peinte comme frivole et coquette, et dont je suis forcé d'admirer le bon sens et la douceur : mademoiselle de Geysa ne quitte guère le chevet de sa tante, et lui prodigue les soins les plus attentifs ; mais ceux qu'elle donne à Ernest ont tant de charmes, elle unit en lui parlant tant de justesse, de vérité, à tant de grâces,

que je m'étonne souvent qu'il ne daigne seulement pas lui répondre. On dit qu'elle est destinée au comte Albert, et qu'il est digne de la posséder. Puisse un hymen si bien assorti servir d'exemple au monde, d'encouragement à la vertu, et faire rougir les hommes d'aller toujours chercher le bonheur au sein des passions insensées et des avilissantes erreurs.

Pour vous, Madame, je vous en conjure, ne vous inquiétez plus de mon sort : il n'y a point d'avenir pour celui qui ne peut aspirer à rien ; ma situation doit me faire regarder l'obscurité comme mon asile et mon seul partage ; il ne m'est permis ni de briguer la faveur des princes, ni d'aspirer à la main d'une femme vertueuse : en est-il qui ne rougît de s'allier à moi !

Pardonnez, Madame, ces réflexions si douloureuses ; quoiqu'elles ne diminuent rien de ma tendresse et de mon respect pour vous, peut-être n'est-ce pas à ma mère que j'aurois dû les confier.

LETTRE LXXIX.

Amélie à Ernest.

Du château de Grandson, 8 août.

Depuis ma dernière lettre, trois semaines se sont écoulées, et votre silence dure encore..... Ce n'est point un silence de mort, ainsi que je l'ai cru, et la vérité m'est enfin connue.

Il y a huit jours que mon frère m'a quittée. Ce

matin, est arrivée pour lui une lettre de Blanche; je l'ai ouverte; Albert l'avoit permis; voici ce qu'elle contenoit : *Adolphe de Reinsberg est arrivé chez madame de Woldemar depuis peu de jours.* Depuis peu de jours! et si je vous en crois, il y a plus d'un mois que vous êtes à Dresde; votre lettre du 29 juin dernier étoit datée du château de Woldemar. *Il ne quitte point Ernest, qui est fort mal.* Ce n'est donc pas vous qui êtes malade? cette raison, sur laquelle je fondois votre excuse, n'existe donc point? *Sans valoir son ami, il a une sorte de rudesse qu'il seroit assez flatteur d'adoucir.* Je ne vous ai jamais connu cette rudesse; et quelques lignes plus bas, elle ajoute : *Quoiqu'il traite l'amour de démence, et qu'il condamne sans exception ceux qui s'y livrent, je ne crois pas qu'il en soit si loin qu'il le prétend : deux ou trois choses qu'il m'a dites me prouvent que quelques doux regards le feroient bientôt changer d'opinion et de langage.*

Eh quoi! ce seroit vous qui ne verriez dans l'amour qu'une folie, et qui pourriez vous laisser subjuguer par une coquette?

Il soigne son ami par devoir, mais sans le plaindre, parce qu'une passion malheureuse est la cause de son mal.

Infortuné Ernest! l'amour te fait mourir, et c'est Adolphe qui n'a pas une larme à donner à ton malheur! Je ne sais plus où fixer ma pensée; tout est contradiction entre ce que vous m'avez dit et ce que Blanche écrit...... La lumière funeste que m'apporte sa lettre n'éclaire qu'une partie de mon sort, l'autre

reste dans d'épaisses ténèbres; je suis environnée de piéges, de mystères et de mensonges..... Si vous êtes Adolphe, vous me trahissez maintenant; si vous ne l'êtes point, songez dans quel moment vous m'avez trompée..... le ciel, et peut-être mon cœur, n'ont point de pardon pour un semblable crime.

Si vous n'êtes pas plus Adolphe que vous n'étiez Henry, qui donc êtes-vous? tout de vous m'est inconnu; mais si j'ignore le nom de l'homme auquel j'appartiens, ce que je sais du moins, c'est qu'il m'a indignement trahie; ce que je sais, c'est qu'il s'est joué de ma vertu, de ma vie et de mon bonheur; ce que je sais, c'est qu'il m'a conduite à ce dernier terme de la misère qui me fait envier la condition de la plus méprisable créature qui connoît au moins son séducteur..... Que me faut-il de plus? n'en est-ce pas assez pour être sûre qu'il ne me reste de ressource que le désespoir, et que le moment est venu de décider mon sort?...... Si cette lettre vous parvient, et qu'il fût possible que la violence de mes maux vous touchât, quoiqu'assurément mes expressions soient bien foibles pour l'état où je me trouve, et dont moi seule je peux connoître toute l'horreur; que la pitié ne vous ramène point ici; vous m'y chercheriez en vain..... Je ne reverrai plus les lieux où je vous ai connu; je fuis, je renonce à vous, je renonce à tout; je hais un monde où il se trouve de pareilles douleurs et de telles perfidies; enfin, lorsque je pourrois vous croire encore, lorsque vous m'aimeriez toujours, je repousserois la confiance, je rejeterois votre amour, et de même qu'à présent la mort me sembleroit

plus douce que tout le bonheur que vous pourriez m'offrir.

LETTRE LXXX.

Albert à Blanche.

Munich, 4 août.

Je vais vous revoir, Blanche, et je sens, en m'approchant de vous, diminuer le regret d'avoir quitté ma sœur; cependant, comme je ne veux point me parer à vos yeux d'un sacrifice que je n'ai point fait, je vous avoue que, malgré la vive et profonde tendresse qui m'appelle toujours où vous êtes, j'aurois moins écouté sa voix que celle du devoir, qui me prescrivoit de ne point abandonner ma sœur, si cette tendre amie, tout en larmes, ne m'avoit demandé à deux genoux, au nom du repos de toute sa vie, de ne point hasarder mon bonheur. « Albert, me disoit-elle, avec cet accent pénétrant qui est son plus grand charme, et qui vous sied si bien, Blanche, quand vous daignez l'employer, Albert, dans l'état où je suis, la seule consolation qui me reste sur la terre est de te voir heureux : si un délai de ta part indisposoit les parens de Blanche, ou la livroit elle-même à un nouveau goût, en vain je demanderois au ciel la force de vivre pour toi, il ne me la donneroit pas, Albert..... Promets-moi donc de partir, mon frère, de partir sur-le-champ. » Et en parlant ainsi, elle

élevoit vers moi ses mains suppliantes. J'ai vu que sa conscience étoit oppressée du mal que mon séjour en Suisse pouvoit me faire, que mon départ lui rendroit la tranquillité, et je ne dissimule pas qu'en me décidant à revenir auprès de la femme qui m'est si chère, dans l'espérance de recevoir une main qui doit faire les délices de ma vie, c'est aux prières de ma sœur que j'ai cédé. Je vous connois assez, Blanche, pour être sûr que cet aveu ne vous blessera pas; je n'en dirois pas autant des paroles échappées à ma sœur sur *le nouveau goût auquel vous pourriez vous livrer*: il se peut qu'un pareil soupçon révolte votre fierté; cependant, mon amie, considérez que ce n'est pas moi qui l'ai dit, ni qui l'ai craint, et qu'Amélie, qui vous connoît moins et qui m'aime avec excès, a pu, sans vous offenser, se livrer à des alarmes exagérées: il faut peut-être vous avoir observée avec tout l'intérêt d'un cœur qui vous est aussi dévoué que le mien, pour être sûr qu'il est des bornes que vous ne passerez point, et que jamais vous ne vous livrerez aux amusemens d'une innocente coquetterie aux dépens de la foi, du devoir et de la vertu; vous vous rappellerez que je vous ai dit souvent que, s'il étoit pardonnable de céder quelquefois à ce penchant, l'habitude en étoit dangereuse, parce qu'en s'y abandonnant sans cesse, il tournoit en besoin, et qu'il étoit plus aisé de le vaincre que de le modérer. Mais le temps des remontrances est passé, Blanche, et puisque vous m'aimez toujours, je ne vous dois que des actions de grâces: de tous les torts que vous pourrez avoir, il n'y a que celui de l'indifférence que je ne vous pardonnerois

pas : soyez innocente de celui-là, ô ma Blanche! et vous ne serez coupable d'aucun autre. Répondez-moi quelques mots, je vous conjure, à Prague, où je serai forcé de m'arrêter trois jours.

LETTRE LXXXI.

Blanche à Albert.

Du château de Woldemar, 9 août.

J'ai reçu votre lettre dans la maison de douleur que j'habite depuis l'accident de ma tante, et je vous assure qu'ayant sous les yeux l'effrayant spectacle du délire d'Ernest, et l'état misérable où peut entraîner l'impétuosité des passions, je n'ai pu qu'applaudir à l'empire que vous avez sur les vôtres, et à la sagesse de votre attachement pour moi.

J'aurois bien quelque chose à répondre aux remontrances que vous me faites, tout en disant que vous n'en faites pas ; mais pour entamer cette discussion, j'attendrai que vous soyez ici, afin que, pouvant vous justifier plus tôt, je puisse vous pardonner plus vite.

Je n'en veux point à Amélie, car assurément je dois excuser, plus que personne, une erreur qui ne vient que de vous trop aimer.

Vous verrez Ernest, sans doute vous en aurez pitié ; sa tête est aussi malade que son corps ; une fièvre lente le consume, et sa raison semble l'abandonner par

momens. J'ai été surprise de l'impression que lui a causée la nouvelle de votre arrivée, car enfin, il ne vous connoît pas, et, depuis huit jours, c'est la seule idée qui ait paru lui faire impression : à l'instant même où il l'a apprise, l'agitation a remplacé l'immobilité, et, au lieu du morne silence qu'il gardoit, il répète souvent : *Albert arrive, je le verrai, oui, je le verrai, je lui parlerai.*

Quel que soit le motif de cette bizarre fantaisie, vous y céderez assurément : quand l'humanité ne vous y engageroit pas, l'amitié vous en feroit la loi : car Ernest parle d'Amélie avec intérêt; le souvenir qu'il en conserve est d'un cœur sensible, et je vous assure qu'il ne la voit pas des mêmes yeux que sa mère. Je crois encore que la sensibilité que vous savez mettre dans la raison, et l'onction avec laquelle vous prêchez la sagesse, feront plus d'effet sur l'ame d'Ernest que l'inflexible rigorisme de son ami. Je dispute souvent avec Adolphe, et dussiez-vous me gronder encore, je vous avouerai que je ne vois point sans plaisir que je suis la seule à laquelle il cède : quand on aime un peu la domination, on se plaît à captiver ce qui résiste, et à voir foible pour soi ce qui est fort contre tout le reste; cependant, Albert, soyez sûr que je m'enorgueillis peu de ces légers triomphes, et que le plaisir de vous les sacrifier est leur plus grand prix à mes yeux.

Adolphe n'est point aimable comme Ernest; il étonne et ne touche point : lors même que je ne vous aimerois pas, peut-être aurois-je pu l'écouter, mais jamais lui répondre.

Je pars demain pour Dresde, afin que vous m'y trouviez à votre arrivée; j'ai mille choses particulières à vous dire, et ici je suis entourée de trop de témoins pour espérer vous voir à mon aise : vous savez bien que quand un autre est là avec vous, je suis avec vous comme avec un autre, et cet arrangement ne fait pas le mien, ni le vôtre, j'espère.

LETTRE LXXXII.

Amélie à M. Grandson.

Du château de Grandson, 12 août, dix heures du soir.

COMBIEN j'aurois voulu épargner à mon bienfaiteur, à mon ami, à mon second père, la douleur que je vais lui causer!..... je ne le puis, le ciel sait que je ne le puis..... Je pars, je vous laisse mon enfant..... je suis sûre que vous le protégerez..... consolez-le, s'il se peut, du malheur de m'avoir eue pour mère; apprenez à cette innocente créature à pardonner, même à celui qui cause ma mort. O mon oncle! quand je m'arrache des bras de mon fils, quand je vous abandonne, quand je parois ingrate et dénaturée, croyez qu'une fatalité plus forte que moi m'entraîne. Adieu, mon oncle!..... il sera peut-être long cet adieu...... Ah! je vous en conjure, ne me haïssez pas.

P. S. N'instruisez point Albert de mon départ avant d'avoir eu de mes nouvelles; promettez-le-moi,

mon oncle, c'est la dernière grâce que j'implore; cette preuve d'amitié que vous me donnerez est du plus grand intérêt pour moi; mais si dans un mois je ne vous ai point écrit, vous serez libre alors de révéler ma fuite à mon frère.

P. S. Mon frère prendra soin de mon fils, et lui apprendra à vous aimer comme sa mère vous aimoit.

LETTRE LXXXIII.

Adolphe à Blanche.

Du château de Woldemar, 11 août.

Vous m'ordonnez, Mademoiselle, de vous instruire chaque jour de l'état de votre tante et de votre cousin; je vous obéirai; mais, hélas! je n'ai rien de consolant à vous apprendre.

Ernest, plus abattu par la douleur que par la fièvre, n'a point quitté son lit depuis votre départ; au moindre bruit, il écoute et s'informe si c'est le comte Albert qui arrive; dès que son espérance lui est ôtée, ses yeux se referment à l'instant. Madame de Woldemar à demandé hier à voir son fils; je l'ai priée d'attendre quelques jours encore, en l'assurant qu'ils n'auroient la force ni l'un ni l'autre de supporter une pareille entrevue. Sans savoir précisément jusqu'à quel point Ernest est malade, comme elle a craint sans doute qu'il ne le fût assez pour s'attendrir, elle n'a point insisté.

J'espère, Mademoiselle, vous voir instruite avant peu du secret que vous désirez si vivement savoir : Ernest veut le confier au comte de Lunebourg, et celui-ci le déposera aussitôt, sans doute, dans ce cœur pur qui s'est donné à lui. Heureuse et sainte confiance, Mademoiselle, doux fruit d'un amour vertueux, et le plus précieux trésor dont l'homme puisse jouir sur cette terre!

Ernest désire que j'aille à Dresde pour presser le comte Albert de venir ici : je compte partir après demain. J'espère que ma présence ne vous sera pas importune, et qu'en faveur du motif qui me guide, vous me pardonnerez de venir troubler les premiers momens de votre réunion avec l'homme que vous aimez.

Vous avez quitté Woldemar, Mademoiselle, avec la persuasion que j'avois un cœur dur que les maux d'Ernest touchoient foiblement. J'avoue que j'ai cru long-temps qu'il n'y avoit point de passions qu'un grand courage ne pût vaincre, et que, sans une foiblesse criminelle, on ne s'abandonnoit pas à celles qu'on se reprochoit; mais, depuis que je suis ici, mon opinion s'est ébranlée; je sens qu'on ne dompte pas son cœur comme on le voudroit, et qu'il est tel sacrifice dont la vertu même ne consoleroit peut-être pas. Vous voyez, Mademoiselle, que ce que vous appelez mon inexorable stoïcisme n'a point tenu contre la vue d'Ernest et vos raisons, et que les peines que vous avez prises pour l'adoucir n'ont pas été perdues.

LETTRE LXXXIV.

Ernest à Adolphe.

Du château de Woldemar, 14 août.

O Adolphe! quel changement inattendu !..... Dans le tumulte de mes esprits, dans la confusion de mes idées, comment vous rendre ce qui s'est passé?..... quel dieu favorable m'a inspiré? quelle main céleste m'a conduit? Ah ! sans doute, c'est celle d'Amélie; c'est elle qui m'a retiré de la tombe pour me rendre au bonheur : les ténèbres qui m'enveloppoient se sont dissipées depuis que je vois luire l'espérance de lui appartenir. Je pourrai donc la serrer encore dans mes bras, essuyer la trace de ses pleurs, lui dire ce que j'ai souffert, entendre ses douleurs passées !...... O Adolphe! Adolphe! l'univers où j'étois s'est transformé en un autre univers, et je ne suis plus sur une terre où l'on verse des larmes.

Il me seroit impossible de vous donner un détail exact de cet événement aussi heureux qu'extraordinaire..... oh! oui, bien extraordinaire! Croiriez-vous que ma mère s'est laissée fléchir; elle a eu effroi du sang de son fils, et pourtant je ne songeois pas à l'effrayer; je ne voulois que cesser de souffrir..... J'avois passé la nuit, tourmenté des rêves les plus effrayans; Amélie se présentoit à moi sous toutes les formes, menaçante, plaintive, tendre, désespérée, mais toujours

un pied dans un cercueil ; elle m'appeloit pour l'en arracher, et je ne pouvois aller à elle ; une force inconnue me retenoit, et je sentois remonter vers mon cœur quelque chose qui le serroit, comme si un serpent l'eût enlacé de ses nœuds. Le jour n'a point dissipé ces terribles visions ; toujours partout je voyois Amélie prête à mourir, me jetant un dernier regard. Je n'ai pu soutenir plus long-temps un état aussi horrible ; sans savoir ce que je voulois, ce que je faisois, ne songeant qu'à terminer mes maux, je suis descendu chez ma mère, égaré, hors de moi ; j'ai saisi un couteau que j'ai vu sur sa table : à mon aspect, à mon action, elle a jeté un cri. « N'ayez pas peur, ma mère, lui ai-je dit, je ne viens point rompre mon serment ; mais je n'ai pas juré de la fuir au-delà du tombeau ; elle m'y attend, me voici prêt à la suivre. » Je n'ai qu'un souvenir confus de ce qu'a répondu ma mère ; elle s'est levée de dessus son fauteuil, en s'écriant à plusieurs reprises, ce me semble : « Ernest ! mon fils ! que t'est-il arrivé ? pourquoi m'a-t-on caché ton état ? mon fils, as-tu perdu la raison sans retour ? — Non, ma mère, je suis tranquille..... » En vérité, Adolphe, je croyois l'être... « Je suis tranquille, car mon parti est pris... » En parlant ainsi, j'agitois mon bras en portant apparemment mon couteau vers ma mère, car elle m'a saisi la main en s'écriant : « Ernest ! viens-tu pour tuer ta mère ? » Je me rappelle ces mots avec terreur, ils m'ont fait tressaillir. « Tuer ma mère ! moi ! qui ose le dire ? qui ose le penser ? ah ! ne sait-on pas à quel prix j'ai racheté ses jours ? — Malheureux enfant ! a-t-elle dit en me pressant dans ses bras. » Il m'a semblé, Adolphe,

que son embrassement réchauffoit mon cœur, et j'ai été effrayé de me sentir renaître. « Non, ma mère, non, je ne veux pas vous devoir la vie une seconde fois, lui ai-je répondu en m'arrachant à ses caresses ; c'est trop d'une, reprenez-la ; j'ai horreur de vos dons. » Je ne sais alors quelle a été précisément mon action ; mais je me suis frappé ; j'ai vu mon sang inonder mes habits, jaillir sur ma mère, et je suis tombé sans connoissance. J'ignore combien cet état a duré ; je n'ai même aucune idée distincte de l'instant où les secours qu'on m'a donnés m'ont fait revenir à moi ; enfin, j'ai reconnu ma mère, et je me souviens parfaitement de son discours, parce qu'à mesure qu'elle le prononçoit, je sentois mes idées s'éclaircir, mon sang reprendre sa chaleur, et mon cœur son mouvement. « Ernest, me disoit-elle, comme mes raisons n'ont pas pu vous convaincre, ni mes prières vous persuader, et que je n'ai point de force contre la douleur où je vous vois, je consens, mon fils, à céder à vos vœux ; mais avant de vous livrer à vos transports, écoutez à quelles conditions je vous accorde un bien que vous devriez rougir de recevoir. Je ne vous demande pas votre attention, je suis sûre de la fixer, puisque je vais vous parler d'Amélie. Amélie vous fut destinée dès le berceau, mon fils ; voyez quel eût été son bonheur et le vôtre, si, docile aux vœux de sa famille, elle n'eût écouté que son devoir ; et imaginez quelle seroit sa honte maintenant, si elle savoit que cet Ernest qu'elle a sacrifié à un fol et avilissant amour, est l'homme qu'elle aime, et à qui elle désire d'être unie ; ce n'est pas tout ; si, sans s'asservir même aux impérieuses lois de l'honneur, elle eût

écouté seulement les conseils de son trop indulgent frère, et que, pour se donner à M. Mansfield, elle eût attendu votre retour, sans doute en vous voyant elle eût rougi de son choix ; alors j'aurois pu lui pardonner, car je l'aimois, Ernest, je ne m'en cache pas, et nous aurions connu des jours heureux ; sa funeste précipitation nous a tous perdus : voulez-vous l'imiter, mon fils, et consommer un hymen qui vous déshonore, avant de vous être assuré si celui que j'ai en vue n'excitera pas un jour vos regrets ? Votre mère ne commande plus, mon fils, elle conseille ; elle ne menace plus, elle prie ; elle ne vous demande point de vous enchaîner à la femme qu'elle vous destine, mais de la voir : venez avec moi à Vienne ; vous irez chez le prince de B***, vous connoîtrez sa fille, vous pèserez les avantages d'une telle alliance ; et du moins, si vous persistez dans votre refus, ce ne sera point sans savoir ce que vous perdez ; mais j'exige que vous ne preniez point de résolution avant deux mois ; ce n'est pas trop, je pense, quand il s'agit du sort de toute la vie : vous passerez ce temps à Vienne, à la Cour de l'Empereur, où vous serez reçu avec les égards dus à votre naissance. Si, à l'expiration du terme prescrit, vos liaisons avec les premières familles de l'Empire, l'éclat de la gloire, la noble ambition des dignités, le sentiment de l'honneur enfin, n'ont point effacé de votre cœur la misérable passion dont il est dévoré maintenant, alors mon fils..... » Elle s'est arrêtée un moment, et a continué en soupirant profondément. « Alors, mon fils, disant un éternel adieu au monde, à la Cour, à votre patrie, dont vous étiez destiné à faire l'orne-

ment, vous irez vous ensevelir dans vos montagnes, pour y traîner vos déplorables jours avec celle à qui vous aurez tout sacrifié; votre mère ne s'y opposera plus. » De tout ce long discours, Adolphe, que j'avois écouté avec la plus profonde attention, les derniers mots seuls ont été à mon cœur, et je me suis écrié, en baisant les mains de ma mère avec transport : « Vous ne vous y opposerez plus! O divines paroles! combien votre généreuse bonté commande avec plus d'empire que votre malédiction même. Me voici soumis, ma mère, et j'accepte toutes vos conditions. J'irai à Vienne, je verrai la Cour, je verrai qui vous voudrez; disposez de moi, mon obéissance sera sans bornes comme ma reconnoissance; tout ce qui est en ma puissance est à vous : ce n'est pas trop de mettre à vos pieds chaque jour d'une vie que vous consentez à rendre si heureuse. » Ma mère s'est levée, m'a regardé d'un air triste; et, me serrant la main, elle m'a dit : « Calmez-vous, Ernest, votre joie me fait mal : je me retire, j'ai besoin de repos; soignez votre santé; j'espère que le voyage la rétablira, ainsi que la mienne : nous partirons le plus tôt possible. Adieu, mon fils, je compte sur votre parole. » Elle m'a quitté, et quand j'ai été seul, je me suis demandé si ce que je venois d'entendre n'étoit pas un songe, s'il se pouvoit en effet que ma mère eût dit qu'elle ne s'opposeroit plus à mon union avec Amélie; j'ai repassé dans ma mémoire chacune de ces paroles si inattendues, et m'arrêtant toujours sur les dernières, je m'écriois avec d'ineffables transports : « Amélie sera mon épouse! je posséderai la bien-aimée de mon cœur! et ma mère ne s'y opposera plus! »

Envoyez-moi, par l'exprès qui vous apportera cette lettre, toutes celles que je vous ai écrites depuis l'instant où j'ai connu Amélie : je les attends pour lui dire qui je suis ; ce sont elles qui m'obtiendront ma grâce ; c'est en voyant quels furent, et mon amour et mon désespoir, qu'Amélie pardonnera à Ernest de l'avoir trompée..... Hâtez, hâtez-vous de me faire parvenir ces lettres, je meurs d'impatience de les avoir, je n'attends qu'elles pour lui écrire..... Mais, Adolphe, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous étoit arrivé une lettre d'Amélie pour moi? pourquoi ne me l'avez-vous pas donnée? et moi-même, comment ai-je pu l'oublier si long-temps? Que m'est-il donc arrivé qui ait pu m'ôter un pareil souvenir? O Dieu! qu'il doit être déplorable l'état où la douleur m'a réduit, s'il a pu me laisser insensible au bonheur de lire une lettre d'elle?.... Peut-être en avez-vous plus d'une, Adolphe, mon cœur palpite de joie à ce ravissant espoir. Sans doute elle m'a écrit, cette femme chérie, ne fût-ce que pour se plaindre de mon silence. O mon Amélie! tandis que mon visage est inondé des larmes du bonheur, tu en verses d'amères en m'accusant peut-être; mais, console-toi, mon amie, le jour de la joie va aussi arriver jusqu'à toi ; ma mère n'a-t-elle pas dit qu'elle ne s'y opposoit plus? Je vous en conjure encore, ne perdez pas un seul instant pour me faire parvenir ces lettres ; songez qu'Amélie est dans la douleur, et que l'y laisser par négligence une minute de trop seroit un crime.

LETTRE LXXXV.

Madame de Woldemar à Adolphe.

Woldemar, 14 août.

J'apprends que mon fils vous envoie un exprès, et j'en profite pour vous informer de mes résolutions, afin que vous m'aidiez dans mes projets.

Ernest se sera hâté, sans doute, de vous apprendre que j'avois cédé à ses vœux; je l'avoue, la terreur m'a poussée au-delà de toute mesure, et le sang de mon fils est toujours devant mes yeux : je me repens d'autant moins d'avoir paru souscrire à ses prières, que ma rigueur, en achevant d'égarer sa tête, l'auroit livré de plus en plus à un misérable amour, qui n'a pris tant d'empire sur lui qu'en aliénant son jugement; j'ai fléchi, parce que la douceur étoit le seul moyen de calmer le trouble de ses esprits, et que ce n'est qu'en le rendant à la raison, que je puis espérer de le faire rougir de sa conduite. Je l'avoue, au milieu de la peine que m'a causée sa folie, j'ai rendu grâces au ciel de ce que ce n'étoit point de sang-froid qu'il se déshonoroit; et je n'ai commencé à concevoir quelques espérances que lorsqu'il m'a été possible d'attribuer son obstination à son état. Si le descendant du plus noble sang d'Allemagne a pu vouloir s'avilir, c'est qu'il étoit en démence : l'idée lui en fera horreur quand il sera rendu à lui-même.

Je sais bien, Adolphe, que vous n'avez pas répondu, comme vous le deviez, aux ordres que je vous ai donnés relativement à votre conduite avec mon fils, et que je n'ai point trouvé en vous la soumission que vous deviez peut-être à mes bontés; mais j'ai lieu de croire pourtant que vous ne les oublierez pas au point d'encourager Ernest dans ses erreurs : s'il étoit possible que vous en fussiez capable, soyez assuré que cette main, qui ne s'étendoit sur vous que pour vous combler de bienfaits, sauroit vous atteindre pour punir votre ingratitude. Si au contraire vous n'employez votre influence sur votre ami que pour le rendre à ses devoirs, il n'est point de prix que je ne regarde au-dessous d'un pareil service, ni de récompense que vous ne deviez attendre de la reconnoissance d'une mère. Voici ce que j'exige de vous : soit en écrivant à Ernest, ou en conversant avec lui, paroissez consterné de ma foiblesse (et vous devriez l'être si vous aimiez sincèrement votre ami), dites-lui qu'il seroit odieux d'abuser d'un consentement donné dans un moment de terreur; montrez-lui toujours ma tombe près de l'autel où il s'uniroit à Amélie, et les torches funéraires lui servant de flambeau d'hyménée; peignez-lui mon dépérissement, la reconnoissance qu'il me doit, les remords qui l'accableront, le mépris public qui le poursuivra; menacez-le de la perte de votre estime et de votre amitié; accablez de votre mépris la malheureuse qui le séduit, et qu'il a peut-être déjà déshonorée; enfin, attaquez à la fois son cœur, son imagination et son orgueil; rendez-moi mon fils, Adolphe, et vos droits

à ma tendresse seront aussi puissans que les siens.

Je sais qu'Ernest s'étant servi de votre nom pour tromper Amélie, c'est à vous qu'elle adresse ses lettres, et que vous vous êtes chargé de les rendre à mon fils; je laisse à votre conscience le soin de vous dire tout ce qu'un pareil ministère a de honteux: elle vous dira aussi sans doute que vous ne pouvez réparer cette faute qu'en ne remettant qu'à moi toutes les lettres qui vous arriveront désormais, me laissant le soin de juger si je dois ou non les montrer à mon fils.

Ne croyez point, Adolphe, que les soupçons que je forme contre l'honneur d'Amélie soient le fruit d'une aveugle colère; je la connois bien; je sais quel empire l'amour a sur son cœur; je ne sais que trop aussi combien elle est aimable et séduisante: il est impossible que mon fils, impétueux comme il l'est, ait passé quatre mois auprès d'elle sans avoir tout obtenu de sa tendresse; et ce n'est pas dans la seule connoissance de leurs caractères que je puise cette conviction, mais dans l'extraordinaire résistance de mon fils: s'il ne se croyoit pas lié à Amélie, la vue d'une mère expirante auroit vaincu sa passion: et comme je sais qu'il ne l'a point épousée, pourquoi se croiroit-il lié, si elle ne s'étoit pas donnée?

Adolphe, dans notre dernière conversation, vous m'avez dit que, si Amélie avoit été foible, vous la jugeriez plus indigne de la main de mon fils que je ne le fais moi-même: souvenez-vous de cela, pesez les motifs de mon opinion; tâchez de pénétrer la vérité en vous insinuant dans le cœur d'Ernest; et si j'ai

vu juste, et que vous soyez l'homme vertueux pour lequel vous vous donnez, vous saurez sans doute ce qui vous reste à faire.

LETTRE LXXXVI.

Adolphe à madame de Woldemar.

Dresde, 15 août.

Je sais ce que je suis, et ce que vous avez fait pour moi, Madame; jusqu'ici je me suis toujours honoré de vos bienfaits; mais si maintenant vous croyez ne m'avoir élevé au rang de l'ami de votre fils que pour faire de moi un vil esclave, reprenez tous vos dons, je les respecte trop pour consentir qu'ils deviennent le salaire d'une lâche complaisance.

Jeté par ma naissance dans une classe que l'opinion des hommes dévoue à l'opprobre, je sentis de bonne heure que je ne pourrois supporter la vie qu'en élevant mon ame au-dessus de ma condition; et en voyant le mépris public me flétrir à mon berceau, je jurai de lutter contre lui jusqu'à ce qu'il eût fait place à l'estime qu'on doit à une irréprochable vertu. Quand c'est là le but où j'aspire, n'espérez pas, Madame, que ni les récompenses, ni les menaces puissent m'en détourner; je vous écouterai avec la déférence que je dois à vos bontés, mais je ne recevrai d'ordres que de mon devoir; sa voix sera plus forte que celle de la reconnoissance qui me parle pour vous,

plus forte que l'amitié qui m'unit à Ernest : en dépit du pouvoir qu'elles exercent sur mon cœur, je résisterai à leur séduction; je le dois à vous, à mon ami, à moi-même; votre intérêt me le commande autant que mon honneur : quand je vois ce que j'ai de plus cher au monde, vous et votre fils emportés par de tyranniques passions, je dois user de la raison qui m'est conservée pour vous éclairer tous deux. Votre âme se soulève à ce langage, Madame, et l'opinion que je parois avoir de ma supériorité vous offense : hélas! je n'en ai d'autre que celle qui tient à des principes qui ne peuvent m'égarer; et si dans cette occasion je crois voir plus juste et marcher plus ferme que vous, c'est que l'équité seule me conduit, et qu'un tel guide ne trompe pas; tandis que l'orgueil et l'amour, ne consultant que leur intérêt, sans égard pour ceux qu'ils froissent, s'embarrassent peu si les moyens qu'ils emploient sont ou non désavoués par l'honnêteté.

Le consentement que vous avez donné à votre fils est raisonnable, il est même généreux : soyez, Madame, tout ce que vous paroissez être, tâchez de détourner votre fils d'un hymen que le monde ne juge pas sortable; mais que ce soit sans artifice, sans violence; n'usez avec lui que de douceur, de patience et de ces tendres prières si fortes dans la bouche d'une mère, quand elle oublie son autorité pour ne faire parler que son amour; peut-être ces moyens, les distractions et le temps, changeront-ils le cœur d'Ernest : je le désire pour votre bonheur à tous deux, et comme je pense qu'il est de son devoir d'y travailler, je l'encoura-

gerai à se vaincre. Mais si tous nos soins sont inutiles, Madame, j'ose croire que ce n'est pas une vaine promesse que vous avez faite à mon ami, et qu'Amélie deviendra votre fille, s'il persiste à ne voir de bonheur qu'avec elle: ce n'est qu'à ce prix que je m'engage à lui remontrer fortement tous les malheurs d'une union désassortie; autrement, si votre parole n'est qu'une défaite pour gagner du temps, n'espérez rien de moi: je ne vous aiderai pas à tromper mon ami; et quels que soient vos motifs, je n'appuierai jamais un artifice, même de la personne que j'honore et que je respecte le plus.

On m'a reproché souvent, Madame, d'avoir des principes plus que sévères sur la conduite des femmes: il est vrai qu'à cet égard l'indulgence ne me semble autre chose qu'une indifférence coupable, qui trouve tout bien parce qu'elle ne trouve rien de mal; aussi a-t-il pu m'arriver de blâmer une faute avec trop de rigueur, mais jamais de la soupçonner légèrement: si je m'élève contre ceux qui ferment les yeux sur la dépravation des femmes, je blâme plus encore ceux qui attentent à la pureté de leur réputation. Amélie est dans le malheur, Madame; elle n'a pour tout bien que l'amour d'Ernest et sa vertu: n'est-ce pas assez de vouloir lui ôter le premier, sans tenter encore de noircir l'autre? Vous, sa protectrice naturelle, et par votre sexe et par votre sang, avez-vous pu sans frémir porter la première atteinte au bien le plus précieux de cette infortunée? Moi, Madame, à moins de l'évidence, je n'éleverai jamais la voix contre Amélie: par cela seul que je n'ai aucune preuve

contre elle, je la crois pure et sans tache; d'ailleurs, elle ne seroit point telle par vertu, que, puisqu'elle aime votre fils, elle auroit dû l'être par intérêt; plus on lui suppose le désir de l'épouser, plus on doit la croire à l'abri de toute foiblesse, car elle doit savoir qu'il n'est point d'homme qui voulût prendre pour sa femme celle qui auroit commencé par être sa maîtresse.

Il est vrai, Madame, que les lettres d'Amélie me sont adressées : j'en envoie deux aujourd'hui à votre fils, c'est vous dire assez que je ne souscris point à votre demande : ces lettres sont le bien d'Ernest, c'est à lui seul que je dois le rendre; quant à ma conscience, elle ne me reproche point le rôle dont j'ai été forcé de me charger, et je crois que vous ne seriez pas plus sévère qu'elle, si vous saviez tous les détails que je dois taire; au reste, fussé-je coupable autant que je vous le parois, cette conscience à laquelle vous en appelez ne m'eût jamais dit, comme à vous, qu'il n'y avoit qu'une perfidie qui pût racheter une foiblesse.

Si j'étois votre égal, Madame, peut-être vous eussé-je parlé moins librement; mais un malheureux comme moi, qui n'a de bien que son honneur, et de moyens pour le défendre que sa fierté, doit peut-être, quand on l'attaque, prendre un ton qui fasse sentir aux grands et aux heureux de la terre que leur puissance ne s'étend pas jusqu'à pouvoir avilir l'homme de bien.

Comme vous pouvez voir, Madame, que mes dispositions ne s'accordent pas avec vos projets, et que

par conséquent ma présence auprès d'Ernest pourroit vous être importune, j'attendrai pour me présenter chez vous, et pour le revoir, l'assurance que je puis continuer à être juste et vrai sans craindre d'exciter votre colère; je vous dois assez pour consentir à vivre loin de mon ami, si vous l'exigez, et à payer ainsi vos bienfaits de mon bonheur; mais ils ne valent pas le prix que vous y mettez aujourd'hui.

LETTRE LXXXVII.

Adolphe à Ernest.

Dresde, 16 août.

Je ne sais si vous devez vous réjouir de la condescendance de votre mère; car, lorsque la raison vous sera entièrement rendue, je vous connois un cœur si généreux, que vous croirez ne pouvoir payer une si extraordinaire preuve de bonté, qu'en vous sacrifiant vous-même; et je vous assure, mon ami, qu'aussi long-temps que vous vous laisserez asservir par la passion qui égare vos sens, quelque changement qui arrive dans votre situation, vous ne ferez que changer de malheur.

Et moi aussi, Ernest, je vous demande de réfléchir sur ce que vous allez faire; je ne vous dirai point de songer à ce que vous devez à votre rang et à votre nom, je laisse à d'autres le soin de faire valoir ces orgueilleuses misères; mais je vous demande de mé-

diter sur ce qu'exige et la vertu et votre bonheur. Votre mère s'est rendue à vos vœux; mais considérez qu'en donnant ce consentement elle a donné plus que sa vie, car je doute qu'elle puisse survivre à votre mariage avec Amélie. Ami, l'amour est un bien de peu de jours, mais le remords est un mal de toute la vie : si vous tuez votre mère, vous n'aurez pas un moment de paix jusqu'au tombeau; et arrivé à ce dernier terme, l'éternité sera là pour punir encore votre crime....; mais renoncer à Amélie n'en est point un. Ernest, que lui devez-vous? Amélie n'est point votre épouse; seroit-elle donc votre maîtresse? Mais non; puisque vous l'aimez toujours, il faut qu'elle soit demeurée pure et innocente : ce n'est pas vous qui voudriez faire votre compagne d'une femme coupable et déshonnête.

Voici deux lettres d'elle (1). La plus récente a fait naître un incident dont je vais vous rendre compte, et qui a mis les parties intéressées bien près de la vérité. Au surplus, je vous déclare que ce sont les dernières que je recevrai; s'il en arrive une troisième, je la renverrai avec un mot d'éclaircissement. Ernest, vous n'apprécierez jamais tout ce qu'il m'a fallu d'amitié pour endurer jusqu'à ce jour que mon nom servît de prétexte au mensonge; et si votre maladie ne m'eût rendu foible, il y a long-temps que j'aurois parlé.

Hier, je déjeûnois chez M. de Geysa avec le comte Albert, lorsque la seconde lettre d'Amélie m'a été

(1) Celles du 6 et du 16 juillet : on verra plus loin comment celle du 8 août ne lui est pas parvenue.

apportée par mon domestique. J'étois assis près de Blanche; son père et sa mère nous avoient quittés; le comte Albert regardoit quelques livres placés dans une petite bibliothèque près de la porte; William entre, me demande, présente un paquet; Albert avance la main, le prend et me le remet : le timbre et l'écriture le font tressaillir. « C'est d'Amélie! s'écrie-t-il avec une extrême surprise. — D'Amélie? répète Blanche. » A ces mots, je sentis la rougeur me monter au visage, et déterminé à me laisser soupçonner plutôt que de trahir votre secret, je baissai les yeux vers la terre en mettant la lettre dans ma poche. « Vous ne la lisez pas, a dit le comte en contraignant son agitation? — Vous le voyez bien, ai-je repris en le regardant avec tranquillité. — Quel étonnant mystère! s'est écriée Blanche en joignant ses mains. » J'ai souri avec amertume et n'ai point répondu. « J'espère que M. de Reinsberg ne se fera pas prier pour l'éclaircir, a ajouté le comte, et qu'il sentira que le frère d'Amélie a droit d'être instruit de tout ce qui la regarde. — Je vous prie de ne pas m'interroger, lui ai-je dit, car il ne dépend pas de moi de vous satisfaire. — Il ne dépend pas de vous.... Ma sœur vous écrit, et je ne puis en savoir la raison? M. de Reinsberg, ce secret est un outrage : pour l'honneur d'Amélie, il faut le dévoiler sur-le-champ. — Je ne puis vous confier le secret d'un autre. — Osez-vous me faire entendre que c'est celui de ma sœur, et qu'il ne peut m'être révélé? — Je ne dis point cela, Monsieur, je ne veux rien vous faire entendre; je vous déclare seulement que vos questions sont inutiles, et

que vos menaces ne me feront pas rompre le silence. — Dieu! s'est écriée Blanche, se pourroit-il qu'Amélie.... — Blanche, a interrompu vivement le comte, je vous défends de concevoir aucune pensée coupable contre l'innocence d'Amélie : les anges n'en ont pas une plus pure. M. de Reinsberg, a-t-il continué en s'approchant de moi et me prenant la main, jamais frère n'a aimé sa sœur comme j'aime Amélie; si vous prenez intérêt à elle, si vous êtes instruit d'un secret qui la touche, à qui le confierez-vous, si ce n'est au plus tendre ami qu'elle ait au monde? Au nom du ciel! ôtez-moi mon incertitude; je ne pourrai la supporter plus long-temps. — Je le voudrois, ai-je répondu d'un ton affectueux, mais je ne le puis : tout ce qu'il m'est possible de vous dire, c'est que je n'ai jamais vu votre sœur, et que cette lettre n'est pas pour moi. — Elle n'est pas pour vous! s'est écriée Blanche: quel trait de lumière! Cette longue absence d'Ernest, cette mystérieuse passion qui le consume, cette femme inconnue que sa mère lui refuse et qu'Adolphe ne veut pas nommer.... — Se pourroit-il que cela fût ainsi? a repris douloureusement le comte en penchant son visage dans ses mains, et qu'Amélie ne l'eût pas avoué à son frère? — Voilà, voilà le vrai motif des questions qu'il me faisoit, a continué Blanche avec vivacité, de l'intérêt avec lequel il m'écoutoit quand je parlois d'Amélie, de son émotion en voyant son portrait à Lunebourg, de cette terrible lutte avec sa mère, qui a pensé leur coûter la vie à tous deux : il n'y a plus de doute, tout est deviné, tout est découvert, tout est sûr; parlez, parlez donc, M. de Reins-

berg : voilà ce que vouloit cacher Ernest. — Je croyois vous avoir déjà dit, Mademoiselle, ai-je répondu gravement, que je n'étois pas instruit de ce que renferme cette lettre; je demande à votre bonté de vouloir bien vous en souvenir, afin qu'elle m'épargne des questions auxquelles je ne pourrois répondre sans violer le dépôt qui me fut confié. » Pendant ce discours, le comte Albert étoit demeuré immobile contre la cheminée, la tête toujours appuyée sur ses mains; cependant, comme il s'est aperçu que je me préparois à quitter la chambre, il s'est avancé vers moi, et m'a dit : « Croyez-vous que le comte de Woldemar soit en état de recevoir demain ma visite? — Je le crois; j'ai eu ce matin une lettre de lui qui m'apprend qu'il est beaucoup mieux, et je puis vous assurer du plaisir qu'il aura à vous voir. » Sans me répondre, il est retourné à la cheminée, où il a repris sa même position. J'ai salué Blanche, et je suis sorti.

Vous aurez cette lettre-ci ce soir à six heures, et demain avant dix, sans doute, la visite du comte de Lunebourg. Puissiez-vous opposer le noble courage de la vertu à tous les assauts que vous livrent les événemens, votre cœur et vos droits! puissiez-vous sortir vainqueur d'un combat où il ne faut peut-être qu'une foiblesse pour vous perdre sans retour! O Ernest! que je retrouve en vous l'homme que j'ai connu jadis! et l'orgueil de posséder un tel ami pourra me faire oublier toutes les peines que vous me connoissez, et toutes celles que je ne vous dis pas.

Vous trouverez dans le paquet ci-joint, toutes les

lettres que vous m'avez écrites depuis votre malheureuse connoissance avec Amélie.

LETTRE LXXXVIII.

Ernest à Amélie.

Woldemar, 16 août, six heures du soir.

O ma bien-aimée! mon épouse! l'idole de mon cœur! le voilà donc arrivé ce jour où tous mes secrets vont t'être dévoilés, et où je puis t'apprendre quel est celui que tu aimes! Chère Amélie, une secrète voix ne t'a-t-elle jamais dit que nous étions nés l'un pour l'autre? et n'as-tu pas senti que pour t'aimer comme je l'ai fait, mon amour a dû commencer avec ma vie? O toi! ma compagne dès le berceau, qui la première fis palpiter mon cœur, unique objet de mon idolâtrie! oublie Henry Semler, oublie Adolphe, souviens-toi seulement que la main d'Ernest te fut destinée, que ta foi lui étoit promise, que ton sort étoit de t'unir à lui.... Amélie, il est accompli.... Ah! qu'à ce nom fatal ton cœur ne se retire pas de moi, qu'il soit au contraire mon excuse et ta consolation! il n'y avoit qu'Ernest au monde à qui tu pusses pardonner de t'avoir caché son nom au moment où tu venois de t'enchaîner à lui; il n'y avoit qu'Ernest qui pût t'aimer assez pour vaincre le ressentiment de madame de Woldemar, et obtenir son aveu pour notre mariage. O mon Amélie! il est donné cet aveu:

ma mère consent à te nommer sa fille. Oui, je l'avoue, mon cœur est ivre de joie en traçant ces mots : ils sont le sceau de mon bonheur, ils te prouvent l'excès d'un amour devant qui tout a cédé : la fierté, la vengeance, les préjugés, ont tenté en vain de lutter contre lui, il les a tous écrasés de sa puissance, et maintenant il vient à tes pieds te demander le prix de sa victoire, et sa grâce pour t'avoir trompée si longtemps. O mon Amélie ! crois-tu que j'eusse eu la force de dissimuler avec toi, si ta vie n'eût dépendu de ton erreur ?

Chère Amélie, lis toutes ces lettres adressées à Adolphe, que je joins à celle-ci ; elles t'apprendront quels furent mes combats : dès le premier instant où je te vis, je fus entraîné malgré moi, et n'espérant obtenir ta tendresse qu'en te cachant un nom qui t'auroit fait horreur, je me déterminai à feindre : cet effort étoit bien pénible sans doute, mais celui de renoncer à toi étoit impossible ; et si, au moment le plus fortuné de ma vie, où je venois de doubler mon existence, j'eus le courage de te tromper encore, au lieu d'accuser ton amant, Amélie, plains-le d'y avoir été forcé ; imagine ce qu'a dû lui coûter un mensonge dans un pareil instant ! crois-tu qu'il en eût été capable s'il n'eût craint que la vérité ne te donnât la mort ? Souviens-toi de la terrible impression que te causa le seul nom de l'ami d'Ernest ; tu tombas sans connoissance : si j'avois dit le mien, l'existence t'auroit-elle jamais été rendue ? Cependant, Amélie, je voulois te l'apprendre ; si j'avois pu te déterminer à fuir avec moi, à oublier le monde entier, à ne vivre

que pour nous, tu aurois su, au pied de l'autel, que l'objet de ta longue inimitié étoit celui auquel tu allois jurer un éternel amour. Peut-être devrois-je te bénir à présent d'avoir repoussé la vivacité téméraire avec laquelle je voulois te pousser à la fuite; cependant, si tu m'avois écouté, nous serions ensemble, la sombre douleur répandue dans tes deux dernières lettres ne pèseroit pas sur mon cœur, il ne seroit pas pénétré du plus mortel effroi à l'idée de *ces mille projets qui fermentent dans ton sein.* O mon Amélie, tu pleures, et je ne suis point là! un froid papier te portera ma joie, mon amour, mes larmes, et moi, je ne le suivrai point! je l'ai promis; encore quelques jours loin de toi : c'est à cette seule condition que ta main m'est assurée. Ah! il n'y avoit que ce bien au monde qui pût valoir un si haut prix? Ecoute, mon Amélie, tu connois ma mère : si mon amour a pu l'attendrir, il ne l'a point réconciliée tout-à-fait avec notre hymen, et peut-être aimeroit-elle mieux encore que je tinsse mon bonheur d'une autre que de toi. Elle exige que notre mariage soit précédé d'un séjour de deux mois à Vienne, parce qu'elle espère que les fêtes brillantes de la Cour et la vue de la jeune princesse qu'elle me destine pourront me détacher de toi : mais mon Amélie ne le craindra pas; elle connoît trop ce cœur tout plein de son image; elle sait que les femmes les plus belles ne me sont rien, et qu'il n'y en a qu'une au monde pour moi. O ma charmante, ma divine épouse! que ta délicatesse ne s'offense point, si l'orgueil de ma mère suspend encore notre bonheur : qui s'irriteroit plus que moi de cette horrible attente, si mon amour

ne me rendoit tout facile ? Puisse le tien t'inspirer de même ! Quoique la conduite de ma mère soit un outrage, ne te révolte pas contre elle, adoucis-la au contraire : toi qui sais si bien pénétrer dans le cœur et en toucher les cordes les plus sensibles, force ma mère à t'aimer ; et, en lui montrant ce que tu vaux et le charme qu'on goûte à te chérir, tu la puniras assez d'avoir pu te haïr si long-temps.

Je n'ai pas vu ton frère depuis son retour. J'ai été malade, bien malade : ô mon angélique amie ! un jour tu donneras des larmes au récit de mes maux ; mais alors ton heureux amant les essuiera, et des larmes de joie couleront à leur tour..... Avenir enchanteur ! retrouver ton regard, ton sourire, te presser sur mon cœur, te posséder à jamais, voilà donc quel sera mon sort ! tu m'aimes et tu seras à moi. Ah ! comme toutes les douleurs fuient devant ces mots : *tu m'aimes et tu seras à moi!* Amélie, je ne me plains plus, je bénis mes souffrances, et je ne frémis plus que de l'idée d'avoir été sur le point de détruire une existence destinée à tant de bonheur.

Je voulois te parler de ton frère, mais je ne sais plus retrouver mes idées ; elles sont encore si confuses..... J'ai beaucoup écrit aujourd'hui, et ma tête est bien foible..... Amélie, tu ne sais pas que ma raison a été ébranlée un moment : ah ! lorsqu'il m'a fallu renoncer à toi, comment aurois-je pu la conserver et ne pas mourir ? en m'abandonnant, elle m'a ôté une partie du sentiment de mon malheur : je doutois du moins dans mon délire, et c'est à ce doute que je dois la vie.

J'attends ton frère demain matin ; je lui dirai tout, Amélie : n'est-ce pas exécuter ta volonté? n'est-il pas ton ami? lui parler de notre bonheur, n'est-ce pas ajouter au sien? Il saura ce que nous sommes l'un pour l'autre; il verra mon amour, le tien ; il apprendra que ce n'est qu'ensemble que nous pouvons retrouver la vie, il s'attendrira sur nos peines, il me parlera de toi, il me nommera son frère : je croirai déjà être heureux ; oui, oui, qu'il pénètre dans ce cœur tout à toi ; je ne veux rien lui cacher, rien que cette félicité divine que j'ai trouvée dans tes bras, et que doivent seuls connoître ce ciel qui l'a créée et l'ange dont je la tiens.

Je n'attendrai point d'avoir vu ton frère pour fermer cette lettre : cela la retarderoit d'un jour, et un jour est un siècle; mais demain je t'écrirai encore, je t'écrirai à tous les instans. Maintenant, Amélie, que tous mes secrets te sont connus, et que je ne suis plus condamné à l'intolérable tourment de te cacher quelque chose, tu ne me reprocheras plus mon silence, tu ne me diras plus : Pourquoi ne m'écris-tu pas?

LETTRE LXXXIX.

Ernest à Amélie.

Woldemar, 17 août, à minuit.

Ce matin, je venois à peine de faire partir ma lettre, lorsque j'ai entendu une voiture dans la cour, et

qu'un instant après le comte Albert est entré dans ma chambre : je ne l'avois point vu depuis mon enfance, mais je l'ai reconnu sur-le-champ à sa ressemblance avec toi ; ces traits chéris ont rempli mon cœur d'une telle émotion, que, sans considérer ce que je devois d'égard et de politesse au comte, je me suis précipité dans ses bras, en l'inondant de mes pleurs, et répétant : « O mon frère! mon frère! » Cet accueil extraordinaire a paru le troubler : sans repousser mes caresses, il n'y a pas répondu ; et, tombant sur une chaise qui étoit près de lui, il s'est écrié, en joignant ses mains vers le ciel : « Il est donc vrai ! c'est lui ! » J'étois oppressé ; je voulois parler, et je ne le pouvois pas ; je tremblois comme si j'eusse été devant toi. Je me suis appuyé sur la chaise de ton frère ; j'ai pris sa main entre les miennes, et la portant contre mon cœur : « O Albert! lui ai-je dit, si vous saviez tout l'amour qui est là. » Il a dégagé sa main et m'a interrompu par ces mots : « Se peut-il qu'Amélie ait aimé Ernest, et qu'elle l'ait caché à son frère? — Hélas! lui ai-je dit, à cet instant même, Amélie ignore encore que c'est Ernest qu'elle aime. — Quoi ! Monsieur, vous avez trompé Amélie? — Oui, je l'ai trompée, et pendant bien long-temps. —Vous avez trompé ma sœur, et vous l'avouez avec cette tranquillité! et vous ne craignez pas qu'un frère offensé!..... — O Albert ! ce n'est jamais avec tranquillité que je parle d'elle. Mais pourquoi vous craindrois-je? croyez-vous aimer Amélie plus que je ne l'aime? croyez-vous que son bonheur vous soit plus cher qu'à moi? croyez-vous que tout le zèle de votre amitié eût pu décider

ma mère à cette union? L'excès de mon amour y a réussi. — Madame de Woldemar consent que vous épousiez ma sœur? a-t-il interrompu avec une extrême surprise. — Si, après deux mois de séjour à Vienne, je persiste à vouloir cet hymen, elle a promis de ne plus s'y opposer. — Vous ne me trompez pas, Ernest?» Ce soupçon m'a révolté; il a vu mon mouvement, et a continué d'un ton plus doux : « Vous avez bien trompé ma sœur. — Cher Albert, lui ai-je dit, cette dissimulation, excusable dans les premiers temps, étant devenue presqu'un effort de vertu vers la fin, ne vous donne pas le droit de douter de ma franchise. — Je veux le croire, a-t-il répondu. Il y a d'ailleurs dans votre air, votre maintien, vos discours, une sincérité et un abandon qui appellent la confiance; et maintenant que je suis tranquille sur le bonheur d'Amélie, puisque vous l'aimez et que vous avez obtenu le consentement de votre mère, racontez-moi tous les détails de cette étonnante aventure : je puis vous écouter avec calme. » Je me suis assis près de lui; et, remontant au jour où tu me sauvas la vie, je lui ai peint tous ceux que j'ai passés près de toi. Sans doute la vérité, la chaleur de mon récit, l'ont touché, car plus d'une fois j'ai vu couler ses larmes. Je me suis étendu avec délices sur des souvenirs si doux ; mais c'est surtout en parlant de tes vertus et de mon idolâtrie, que je ne pouvois me lasser de parler, ni ton frère de m'entendre. Enfin, quand j'en suis venu à l'instant où j'ai voulu t'engager à fuir, et aux touchans motifs de ton refus, il a saisi ma main en s'écriant : « Digne, excellente créature! comment as-tu pu taire

à ton Albert un sacrifice qui, en t'élevant dans son estime, l'auroit rendu si heureux?... Mais je le suis, je le suis beaucoup. Vous êtes digne d'Amélie, vous seul savez l'aimer comme elle mérite de l'être. Dans tout ceci, il n'y a que moi de coupable : avec plus de sévérité, je vous aurois épargné bien des douleurs à tous deux. En remplissant rigoureusement les devoirs que mon père m'avoit imposés, je n'aurois jamais quitté ma sœur, je me serois opposé à son mariage, je l'aurois forcée à vous attendre ; en vous voyant, elle vous eût aimé, et aucun nuage n'eût troublé vos destinées. — Ne vous repentez pas d'une indulgence dont la cause étoit si généreuse, ai-je interrompu vivement. Si nul obstacle ne se fût placé entre nous, si l'excès de mon amour n'eût pas vaincu mon orgueil et celui de ma mère, Amélie ne sauroit pas si bien à quel point elle est aimée. » Il m'a regardé; des larmes rouloient dans ses yeux : « Ernest, m'a-t-il dit, que vos paroles me font de bien! Chère et bien-aimée sœur, voilà le cœur qu'il te falloit; comment ne lui aurois-tu pas livré tout le tien? Enfin je te reverrai dans ta patrie, heureuse et honorée, et c'est à vous, Ernest, que je devrai un semblable bonheur : ah! comment jamais m'acquitter envers vous? — Vous me donnez la main d'Amélie, et vous me le demandez! — O Ernest, s'est-il écrié, en me serrant à son tour entre ses bras, qu'il m'est doux, en vous nommant mon frère, de sentir qu'il est des destinées irrévocables auxquelles on ne peut échapper! » Albert est resté tout le jour avec moi; nous avons dîné tête à tête dans ma chambre; nous n'avons parlé que de toi; ton frère

lui-même n'avoit que cette pensée ; celle de Blanche ne l'a pas occupé un moment. Qui es-tu donc, femme céleste et incompréhensible, qui sais inspirer une amitié telle, que l'amour qu'on porte aux autres femmes ne sauroit l'égaler ? Ah ! quand je vois avec quelle ardeur ton frère te chérit, puis-je m'étonner que, sans ton amour, l'univers et la vie ne soient rien pour moi ?

Ma mère n'a point vu le comte, parce qu'elle étoit incommodée ; mais le sachant dans la maison, elle lui a fait faire des excuses et des complimens avec une bienveillance qui nous a charmés tous deux. A présent, Amélie, il ne manque plus à mon bonheur que d'avoir de tes nouvelles. Je calcule, avec une inexprimable impatience, tous les jours qu'il me faudra attendre pour recevoir la réponse à la lettre que je t'écrivis hier. S'il en est temps encore, envoie-la à ton frère, à Dresde, qui se chargera de me la faire passer à Vienne, où je serai sans doute quand elle arrivera ici. Ne sachant point encore où nous logerons dans cette ville, ma mère se proposant même d'aller passer quelques jours à la campagne du prince de B***, je ne veux point que tu m'écrives directement, car je préfère encore le retard de ta lettre à la crainte qu'elle ne s'égare.

O ma bien-aimée ! toi la plus chère moitié de moi-même ! que ne puis-je, au gré de mes désirs, précipiter les mois, les heures, les instans qui me séparent encore de toi ! Que ne puis-je voir briller ce jour qui doit nous réunir ! ce jour de bonheur, de volupté, qui se prolongera jusqu'à la fin de notre vie, et peut-être au-

delà. Ah! si l'amour est le sentiment qui remplit le plus le cœur, c'est que c'est celui qui voit le plus loin dans l'avenir, et qui, portant avec lui la certitude que l'éternité même ne pourra user ses jouissances, ne l'envisage que comme le commencement d'une félicité sans terme.

J'écrirai à ton oncle; je ne le puis aujourd'hui; je sens que, si j'avois du temps encore, c'est à toi seule que je le donnerois; mais je [illegible]crirai; je veux obtenir son pardon : puisqu'il te [illegible]'èt que tu l'aimes, je veux l'aimer et lui être cher [illegible]. Adieu, mon Amélie, mon premier, mon unique amour, adieu. Quand cette heureuse lettre sera entre tes mains, il y aura déjà bien moins de jours de désirs et de privations.

LETTRE XC.

Madame de Woldemar à Adolphe.

Du château de Woldemar, 22 août.

Nous partons pour Vienne dans trois jours, Adolphe; vous n'y viendrez point avec nous. Mes notions sur les devoirs sont trop différentes des vôtres pour que je puisse m'accommoder des conseils que vous donneriez à mon fils. Je vois trop tard la grande faute que j'ai commise en choisissant pour l'ami d'Ernest un homme qui n'étoit pas fait pour l'être; j'aurois dû présumer que celui qui ne pouvoit avoir le sentiment de sa dignité, tâcheroit de l'effacer dans l'ame des autres;

et je ne dois pas m'étonner aujourd'hui de le voir oublier la distance qui nous sépare, traiter avec une insolente égalité la bienfaitrice qui l'a tiré de la poussière, et mettre l'ingratitude au rang des vertus. J'espère cependant que vous aurez égard à mes derniers ordres, et que vous n'écrirez plus à mon fils.



L[illegible] XCI.

Adolphe à madame de Woldemar.

Dresde, 23 août.

Votre lettre, Madame, a brisé tous mes liens, et vos insultes me dégagent de toute reconnoissance. N'espérez point m'avoir humilié; j'ai senti, au contraire, en vous lisant, combien la noblesse du sang étoit petite, comparée à la noblesse de l'ame. En m'accablant d'outrages, vous n'avez rabaissé que vous; et la baronne de Woldemar, fière de ses aïeux et de son opulence, mais violant tous les droits de la justice et de l'humanité, s'est placée au-dessous d'Adolphe, privé de naissance et de biens, mais inflexible dans les principes de la droiture et de l'honneur.

Je vous ai déjà déclaré, Madame, que je n'avois point d'ordres à recevoir de vous : j'aurois pu être soumis, si vous aviez été juste; mais maintenant vous ne pouvez rien sur moi; mon amitié pour Ernest est hors de votre puissance, et je n'ai aucun compte à vous rendre de la conduite que je tiendrai avec lui.

JOURNAL D'AMÉLIE.

12 août, neuf heures du soir.

Dans l'obscurité dont on m'environne, ne pouvant rien deviner, sinon que je fus indignement trompée et que je m'approche de la tombe, sur laquelle peut-être la calomnie me poursuivra encore, je veux laisser un journal; j'y inscrirai toutes mes pensées, toutes mes actions, depuis qu'aucun être n'aura plus correspondu avec une infortunée.....; je le veux, pour dévoiler une inconcevable perfidie, pour montrer à l'innocence le malheur d'une passion, et pour mettre la crédulité à l'abri de ces séduisans dehors de vertu qui m'ont perdue.

Je ne sais dans quel lieu ni quel jour j'aurai cessé de souffrir; mais si l'homme, dans les mains duquel tombera ce recueil, a une sœur, un enfant, si son cœur est accessible à la pitié, s'il a quelque respect pour la volonté des mourans, je le conjure de faire remettre ces papiers au comte Albert de Lunebourg, à Dresde.

12 août, onze heures du soir.

Avec quelle douce tranquillité mon oncle vient de me dire adieu! s'il avoit su que c'étoit le dernier..... le dernier! Oh! que le ciel le protège et le rende insensible à ma fuite! que la paix demeure dans cette maison qui m'a reçue, dans ce cœur qui m'a aimée! qu'Amélie soit oubliée, haïe même de son bienfaiteur! mais

qu'elle ne lui coûte pas une larme !..... Une nécessité absolue, irrésistible, me commande de partir : je vois l'abîme s'ouvrir devant moi ; mais tel affreux qu'il soit, je crains moins d'y tomber, que d'endurer plus long-temps le mal qui me ronge le cœur... J'abandonne mon fils : il dort, je ne verrai pas ses larmes, je n'entendrai pas ses cris qui déchireroient mes entrailles ; pendant qu'il dort, je puis le fuir..... Quand il s'éveillera, son innocente voix appellera sa coupable mère ; sa mère ne lui répondra plus, mais il ne demeurera pas sans appui.....! O vertueux Albert! toi que je n'ose plus nommer mon frère, tu soutiendras l'orphelin délaissé ; il ne restera pas seul au monde comme moi..... Seule? ai-je dit ; ah ! malheureuse ! que ne l'es-tu? C'est le pire degré de ton infortune, de sentir que tu ne mourras pas seule, et d'envelopper dans ton sort cette créature, ton opprobre et ton désespoir..... ; cette créature qui se meut dans ton sein pour y réveiller sans relâche l'épouvante et le remords. Oh ! que je fusse demeurée vertueuse, et je n'aurois perdu que mon bonheur ; j'aurois pu vivre pour mon fils et pour Albert ! L'innocence, étendant ses consolations sur mon cœur désolé, m'auroit montré le ciel pour refuge et l'éternité pour récompense ! mais traîner des jours dévoués à l'ignominie ; n'oser me jeter dans les bras d'un Dieu qui me condamne, me sentir indigne de l'amitié de mon frère, du respect de mon enfant, et porter le fruit de ma honte sans savoir encore, et peut-être jamais, quel est le perfide qui fut son père ! c'est un si effroyable supplice, que la religion terrible, menaçante, n'en a point d'égal à offrir à l'infortunée qui, égarée par la douleur,

oseroit attenter à ses jours..... O mon frère! quel exemple pour celles qui croient ne devoir point commander à leurs passions? J'étois née honnête, je chérissois la vertu, on trouvoit mon cœur bon et généreux....... Mais je m'abandonnai sans réserve au premier sentiment qui voulut me dominer, et je perdis l'estime de mes parens, de mes amis, je fis le malheur de mon frère, et je fus forcée à m'expatrier; je croyois être toujours tranquille; mais bientôt je sentis que, sous le nom d'amitié, un attrait invincible m'entraînoit : je fermai les yeux, je ne voulus pas voir qu'un nouvel orage alloit fondre sur moi : le premier n'avoit fait que mon malheur; celui-ci a fait ma honte, il m'a tout enlevé; je suis perdue, déshonorée; celle que tu nommois ta vertueuse sœur, ta douce Amélie, est au moment peut-être de commettre un crime horrible.... je n'ose envisager moi-même toute ma pensée..... Et toi que cache un voile mystérieux, impénétrable auteur de ma misère, de quoi ne serois-tu pas responsable si je me présentois, couverte du sang de ton enfant et du mien devant le tribunal d'un Dieu!.... Ah! cette seule idée ne devroit-elle pas m'arrêter?..... Non, je n'appellerai point la malédiction du ciel sur ta tête; je supporterai la vie pour te sauver de l'inexorable remords : jamais il ne t'arrivera un malheur par Amélie, et je ne veux mourir qu'après t'avoir pardonné...... Mais il faut te connoître, il faut te voir une fois encore, j'y suis résolue..... Voilà minuit qui sonne à l'horloge du château.... Hélas! ainsi je comptai la même heure cette nuit..... nuit fatale, nuit terrible où je te trouvai presqu'expirant sur les marches de mon appartement, et

où, te réchauffant contre mon cœur brûlant, je te rendis la vie pour te donner la mienne; et ce fut à ce moment que tu osas trahir et ton épouse et la vérité! Je ne sais encore celle que tu me cachas alors; mais telle affreuse qu'elle pût être, dans l'abîme où tu venois de m'entraîner, il eût été moins barbare de me tuer que de me tromper..... Je n'ajoute rien : si un jour ces lignes, trempées de mes larmes, parviennent jusqu'à toi, elles te diront assez ce que j'ai dû souffrir en les écrivant : que ce soit ta seule punition..... Voilà l'instant..... il faut partir; la chaise m'attend au bas de la montagne.... O mon fils! mon pauvre fils! adieu!...

Continuation du journal d'Amélie.

19 août.

Dis, homme cruel! es-tu satisfait de la passion qui me dévore? son empire est-il assez terrible? et la puissance que tu exerces sur mon lâche cœur te laisse-t-elle quelque chose à désirer? Hélas! c'est pour toi et pour toi seulement que j'ai abandonné mon fils: j'ai vu son sommeil, son innocent sourire; j'arrosois son visage de mes pleurs criminels, et je restois..... mais tu m'as appelée, et j'ai obéi. Ah! qui dira les douleurs d'une mère désolée? Tandis que je descendois la montagne, l'ombre plaintive de mon fils erroit autour de moi; je croyois l'entendre gémir : « Laisse-moi, m'écriai-je, laisse-moi aller chercher le père de cette autre victime..... » Au bas de la montagne, je me suis assise sur une pierre, pour regarder encore le château : combien de fois je vous y ai vu placé

à mes côtés? mais vous n'y étiez plus : un effrayant silence enveloppoit l'univers, la lune répandoit sur tous les objets sa lueur froide et mélancolique, et ne sembloit les éclairer que pour me montrer que j'étois seule au monde. Je me suis arrachée à mes déchirantes réflexions : la chaise m'a emportée loin de mon fils ; mais si elle m'avoit approchée de toi, et que tu m'aimasses encore !..... O toi que je ne connois que par l'amour que je te porte, et qui n'ai d'existence que celle que tu voudras me donner, si je pouvois une seule fois encore sentir ton cœur battre contre le mien, et ta voix me dire qu'Amélie t'est chère, je ne me plaindrois point de mon sort, et je mourrois en paix.

Dans peu de jours je serai chez madame de Simmeren : c'est là sans doute que m'attend cette vérité terrible que je brûle et que je tremble de découvrir.

Continuation.

27 août.

Je n'ai pas eu le courage de descendre chez madame de Simmeren : au moment de connoître mon sort, j'ai frémi de ce qu'il alloit être, et j'ai retardé une nuit encore ce redoutable éclaircissement. Je suis dans une misérable auberge ; la pluie bat par torrens contre mes fenêtres ; l'orage ébranle la maison, une triste lampe éclaire à peine le papier sur lequel j'écris ; la tête appuyée contre la pierre de ma cheminée, je jette mes regards sur la journée de demain, et passant alternativement de l'effroi à l'espérance, je hâte et je retarde par mes vœux ce jour qui va pa-

roître..... Que m'apprendra-t-il? je vais voir la mère d'Adolphe, elle me parlera de lui; mais Adolphe est-il celui que j'aime? Que va penser madame de Simmeren en me voyant arriver chez elle? Si en effet tu lui dois le jour, tu l'auras instruite : me recevra-t-elle comme sa fille; ou me repoussera-t-elle comme une femme coupable que tu te seras fait un jeu cruel de séduire? Toi-même, où es-tu? Tu m'as écrit de Dresde, où tu n'étois pas : maintenant que tu dis y être, peut-être te trouverai-je ici; peut-être dans ce moment même dors-tu paisiblement au château de Simmeren, tandis qu'à quelques pas de toi je veille dans les larmes, et que ma pensée erre dans le vague de l'univers pour t'y chercher..... Oh! s'il étoit vrai, s'il étoit possible que demain!.... Avec quelle lenteur les heures se traînent; la nuit ne finit point; le jour ne paroîtra jamais : le temps s'est-il arrêté pour moi seule, pour prolonger la mortelle incertitude qui pèse sur mon cœur?

Continuation.

29 août.

Il étoit près de midi quand je suis arrivée au château. J'ai demandé madame de Simmeren; on m'a dit qu'elle étoit malade, et qu'avant de m'introduire dans sa chambre, on alloit s'informer si elle étoit en état de me recevoir. Je n'ai pas osé proférer le nom d'Adolphe : ce nom qui occupoit seul ma pensée, que je croyois voir écrit sur tous les murs, a expiré sur mes lèvres, quand j'ai essayé de le prononcer : ma

force n'a pas pu aller jusque-là. Je suis restée seule dans le salon, tandis qu'on a été avertir madame de Simmeren. « S'il est auprès de sa mère quand on annoncera que madame Mansfield est là, me disois-je, il va accourir. » Et au moindre mouvement qui se faisoit dans la maison, tout mon corps trembloit avec tant de violence, que je craignois de perdre connoissance; oui, je le craignois, car je ne voulois pas mourir sans l'avoir vu. J'ai entendu revenir quelqu'un : au moment où on ouvroit la porte, j'ai porté la main sur mes yeux pour ne pas voir qui entroit, et j'ai attendu avec une inexprimable anxiété la voix qui alloit parler : c'étoit celle du même domestique qui venoit de me quitter; il m'apprenoit que madame de Simmeren avoit appris mon arrivée avec beaucoup de joie, et m'attendoit impatiemment. Je me suis levée pour le suivre; mais, à l'entrée de l'appartement, je me suis arrêtée; je ne pouvois plus respirer. « Pourquoi trembler ainsi, me suis-je dit? Il n'est pas chez sa mère, assurément il n'y est pas. » Cependant, avant d'entrer, j'ai demandé au domestique : « Madame de Simmeren est-elle seule? » Mais ma voix étoit si foible, si altérée, qu'il ne m'a pas entendue; et, n'osant me faire répéter, il m'a annoncée. A ce nom, j'ai entendu un cri; tout mon cœur a frémi; je me suis précipitée..... Madame de Simmeren étoit seule. « Est-ce vous, ma chère Amélie, m'a-t-elle dit en se soulevant de dessus le canapé où elle étoit couchée, et étendant ses deux bras vers moi, est-ce bien vous que je revois? Hélas! j'aurai donc encore un plaisir dans ce monde. » Je l'ai em-

brassée en silence; et, la considérant ensuite, je l'ai trouvée pâle, maigre, abattue; cette physionomie si tranquille, si gaie, qui l'embellissoit il y a quinze mois, avoit fait place à la tristesse la plus profonde. « Sont-ce les combats que son fils lui a livrés, qui l'ont mise en cet état, me demandois-je? Mais, s'il étoit vrai, me recevroit-elle avec tant de bonté? » Elle a vu ma surprise : « Vous me trouvez bien changée, m'a-t-elle dit; mais, Amélie, ma figure l'est moins que mon cœur : il a reçu de terribles coups, bien terribles en effet, quand c'est la main d'un fils qui les porte. » A ces mots, j'ai pensé qu'Adolphe lui avoit tout dit, à l'exception du nom de celle dont il étoit aimé. Je lui ai demandé où il étoit actuellement; elle m'a répondu : « à Dresde. » Je l'ai regardée ensuite en silence, en attendant qu'elle s'expliquât : « Mon fils a détruit la paix de ma vie, a-t-elle continué : poussant la vertu jusqu'à la barbarie, il regarde comme un crime la foiblesse d'une femme tendre..... — Comme un crime!.... lui! Adolphe! » Je n'ai pas pu continuer; tant de douleurs réunies ont saisi mon cœur, que je suis demeurée sans voix et presque sans mouvement. « Qu'avez-vous, m'a-t-elle dit avec intérêt, vous paroissez bien émue? » J'ai appuyé ma tête sur son épaule sans lui répondre, abîmée dans cette pensée : « L'homme que j'aime est-il cet Adolphe qui a prononcé de si cruelles paroles? et, si ce n'est pas lui, qu'est-il donc? » Et, par un mouvement involontaire, j'ai étendu la main comme pour repousser le fantôme effrayant qui, depuis la dernière lettre de Blanche, semble acharné à me poursuivre. Madame

de Simmeren a pressé ma main avec tendresse, en me disant d'une voix caressante : « Ma jeune amie, je vous trouve bien changée aussi ; auriez-vous eu des peines ? — Des peines, ai-je repris avec un sourire amer ; oui, j'en ai eu ; elles m'ont rendue malade. — Le séjour de la Suisse vous a donc été funeste ? — Oh beaucoup ! beaucoup, Madame. — Vous avez bien fait de la quitter. Et vous allez respirer l'air natal ? — J'ignore si j'oserai aller à Dresde. — Croyez-moi, mon enfant, n'allez pas vous exposer à de nouvelles humiliations ; restez avec moi.... — Quoi ! Madame, ai-je interrompu, vous me garderiez chez vous malgré madame de Woldemar ? — Eh quoi ! Amélie, ne vous souvenez-vous plus que je vous l'ai déjà proposé une fois ? — Et vos dispositions n'ont point changé ? — Hélas ! mon Amélie, depuis que je n'ose plus compter sur l'amour de mon fils, imaginez avec quelle ardeur j'ambitionnerois de vous fixer ici ; mais peut-être que je fus autrefois trop coupable, pour que vous me jugiez une amie digne de vous. — Ah ! Madame, ne me parlez pas ainsi, me suis-je écriée, en cachant dans mes mains mon front humilié. — Pourquoi parlerois-je autrement, Amélie ? je n'ai pas assez perdu le goût de la vertu pour ne pas rendre justice à la vôtre. — C'est assez.... assez, ai-je interrompu, ne pouvant plus endurer des éloges qui redoubloient ma honte. — Bonne Amélie, mon repentir vous touche ; vous m'avez vue plus tranquille jadis. Hélas ! je touchois à la fin de ma vie sans avoir senti mes torts ; mais le premier regard de mon fils me les a fait connoître ; et la punition, pour avoir tardé long-temps, n'est arri-

vée que plus terrible..... Malheureuse mère, d'avoir à me reprocher l'infortune de mon unique enfant! malheureuse mère! d'avoir donné le jour à une créature qui maudit ce funeste présent, et ne voit dans sa naissance qu'un opprobre! plus malheureuse mère encore d'être regardée comme criminelle par mon propre fils! O Amélie! soyez toujours sage; si une passion vous poussoit jamais hors des bornes du devoir, pensez à moi; que mon exemple vous effraie, et souvenez-vous bien que de tous les malheurs, le plus affreux sans doute est de donner la vie à une créature qui a le droit de vous mépriser. » Pendant qu'elle parloit, je sentois palpiter dans mon sein.... j'écoutois l'horrible prophétie, et je ne mourois point.... Tout-à-coup un désespoir violent m'a saisie; je me suis levée brusquement pour sortir. « Où allez-vous donc? m'a-t-elle demandé en faisant un mouvement pour me retenir. — Je vais faire préparer une chaise et demander des chevaux. — Mais votre projet, Amélie, ne peut être de me quitter si tôt? — Dans une heure. — Ah! mon Dieu! ma chère, que m'annoncez-vous? venez, je vous en conjure, venez vous asseoir un moment près de moi. » Je suis retournée à ma place. « Je vous assure, Amélie, que vous n'êtes pas bien, et que je ne vous laisserai pas partir; vous êtes extraordinairement pâle, et vous paroissez souffrante. — Oui, je le suis; oui, je souffre beaucoup; mais mon mal a besoin de mouvement, et je ne puis m'arrêter plus long-temps. — Ma chère enfant, en vous voyant, mon premier sentiment a été de vous confier mes peines; mais je me trompe fort, ou vous ne me dites

pas toutes les vôtres. » Je n'ai pas répondu. « Vous ne me direz donc rien? » J'ai secoué la tête. « Et vous allez donc me quitter, ma fille? » A ce nom, j'ai retrouvé des larmes, et je me suis précipitée à ses genoux en m'écriant : « Ah! Madame, quel nom! moi, votre fille! et vous l'auriez voulu! — Hélas! mon Amélie! si le ciel m'en eût donné une pareille, j'eusse été trop heureuse; mais je ne la méritois pas. » Après cette réponse, il n'auroit plus dû me rester aucun doute sur la perfidie de celui qui avoit pris le nom du fils de madame de Simmeren. Cependant, il m'est venu une idée que j'ai voulu éclaircir; et levant une main vers le ciel, j'ai dit à l'intéressante amie qui fixoit sur moi ses yeux baignés de pleurs : « Jurez-moi, au nom de ce Dieu qui punit les parjures, de ne jamais révéler à personne les demandes que je vais vous faire, et le secret que vous allez deviner peut-être. — Je m'y engage, a-t-elle repris en me regardant avec surprise. — Eh bien, dites-moi : si votre fils m'eût aimée, et qu'il eût désiré s'unir à moi, lui auriez-vous refusé votre aveu? — Moi! s'est-elle écriée, frappée d'un profond étonnement, je me serois refusée à un nœud qui eût assuré le bonheur du reste de ma vie! — Mais croyez-vous que le consentement de madame de Woldemar lui eût semblé aussi nécessaire que le vôtre? — Infiniment davantage, Amélie; car il estime bien plus sa bienfaitrice que sa mère, il lui doit tout ce qu'il est. — Dieu soit béni! me suis-je écriée, il me reste encore un espoir; la peur de m'effrayer l'aura empêché de me faire connoître tout l'empire que la reconnoissance exerce sur

son ame : peut-être est-ce encore Adolphe. — Expliquez-vous mieux, a interrompu madame de Simmeren avec beaucoup d'agitation. Vous connoîtriez mon fils? il vous aimeroit? — Ne m'interrogez pas davantage; souvenez-vous du secret que vous m'avez promis, et laissez-moi partir. — Au nom du ciel! parlez-moi. — Je ne le puis à présent : quand je saurai quel est mon sort, je vous l'apprendrai; je reviendrai ici. — Hélas! ma fille, si vous tardez long-temps, peut-être ne me retrouverez-vous plus. — Ah! lui ai-je dit, que savons-nous si le tombeau ne me recevra pas avant vous? — Amélie, vous avez une consolation que je n'ai plus; vous êtes sans remords; votre douleur n'est pas comme la mienne. — Comme la vôtre! me suis-je écriée hors de moi; et mille fois plus affreuse! » Mais en proférant ces mots, qui dévoiloient presque ma honte, je me suis élancée hors de la chambre. Madame de Simmeren, quoique foible, a voulu courir après moi. « Amélie, me disoit-elle, écoutez; j'ai un soupçon, un mot l'expliqueroit.... » Ce mot, j'ai tremblé de l'entendre; j'ai fui avec plus de rapidité, et me suis jetée dans ma voiture, qui m'a emportée ici.

Adolphe est un homme dur, sévère, qui juge impitoyablement les erreurs qu'entraîne une irrésistible passion! Adolphe n'a point dit à sa mère qu'il aimoit, il ne lui a pas prononcé le nom d'Amélie....! Non, tu n'es pas Adolphe....... Qui donc es-tu, être terrible! qui ne t'es approché de moi que pour consommer ma ruine, et m'abandonner ensuite à une inconsolable douleur....? Oh! ce mot de madame de Simmeren, ce soupçon qui erre autour de moi comme

une ombre menaçante....! s'il étoit des destinées écrites dans le ciel! si, du fond de sa tombe, mon inflexible aïeul avoit su m'atteindre, et punir ma désobéissance par cette main même.... si cet homme étoit....! Non, non, je ne le tracerai point ce nom fatal... Lui! il seroit le père....! O mon Dieu! si c'est là mon sort, permets-moi d'aller à toi avant d'avoir connu toute l'étendue de mon malheur.

LETTRE XCII.

Ernest à Adolphe.

Vienne, 6 septembre.

COMMENT ne vous ai-je pas vu avant mon départ, Adolphe? comment ne m'avez-vous pas écrit un seul mot depuis! Je m'en suis plaint à ma mère; elle prétend que vous avez bien fait : sait-elle donc vos raisons? se passe-t-il entre vous deux quelque chose que j'ignore? et mon ami me trahiroit-il? Ah! pardonnez, Adolphe, à un homme dont la tête est encore malade, d'avoir pu former un pareil soupçon : je vous rends justice; je sais que vous êtes le plus fidèle ami et le plus vertueux des hommes; mais il y a un mystère qui m'inquiète et qu'il faut éclaircir. Je ne suis pas content de ma mère : à mesure que ma santé se rétablit, elle reprend un regard sévère, et paroît prête à m'imposer silence chaque fois que je prononce le nom d'Amélie : ah! qu'elle l'osât faire une seule fois, et mon parti se-

roit bientôt pris : elle verroit alors quel fruit elle recueilleroit d'avoir violé sa promesse.

Allez tous les jours chez Albert pour veiller à ce qu'il m'envoie sans retard la réponse qu'Amélie doit lui adresser : je l'ai vivement conjuré de ne pas perdre un moment; mais que votre amitié me prête aussi son secours. Jusqu'à ce que cette lettre soit entre mes mains, jusqu'à ce que j'aie vu par mes yeux qu'Amélie me pardonne, m'aime encore et se croit heureuse, je n'aurai pas un instant de repos, mes jours sont agités, mes nuits sont sans sommeil; mille pensées, mille craintes se présentent tour-à-tour : mon Amélie a dû tant souffrir ! avec un caractère si doux, elle a un cœur si susceptible, si prompt à s'effrayer, si capable de résolutions extrêmes ! Dans sa dernière lettre, elle parloit de projets, de désespoir : depuis elle n'a plus écrit..... d'où vient ce silence....? O Adolphe ! prenez pitié de moi; pas une minute, une seconde de retard dans la lettre que j'attends : peut-être Albert me l'apportera-t-il lui-même; car M. de Geysa, qui est arrivé hier avec sa famille, m'a assuré qu'il ne tarderoit pas à le suivre : sa présence est nécessaire ici pour la cassation du testament; mais quoique son mariage avec Blanche doive se conclure immédiatement après, j'espère qu'il ne partira pas avant d'avoir reçu la lettre de sa sœur. Adolphe, veillez sur lui, veillez pour moi, pour la vie de votre ami.

LETTRE XCIII.

M. Grandson à Albert.

Du château de Grandson, 2 septembre.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je lui désobéisse. Mon cher monsieur le comte, Amélie m'a quitté; je ne sais ce qu'elle est devenue : depuis ce jour, je ne puis ni manger ni dormir, je pleure du matin au soir : vous savez comme je l'aimois; elle étoit ma fille, je voulois lui donner toute ma fortune : eh bien! elle s'en est allée sans me dire en quel endroit. Malgré son ingratitude, je ne puis lui en vouloir : sa lettre, à laquelle je ne comprends rien, me montre son pauvre cœur si plein de tristesse! la malheureuse enfant! que va-t-elle devenir toute seule, sans domestique, sans argent peut-être....? En vérité, monsieur le comte, la tête m'en tourne, et si elle ne m'avoit conjuré de ne pas quitter son petit Eugène, j'aurois été courir le monde pour la retrouver. Elle m'avoit recommandé aussi de ne vous apprendre sa fuite qu'au bout d'un mois; que d'ici-là elle me donneroit de ses nouvelles; malgré ce qu'elle me fait souffrir, je voulois lui obéir; mais comme voilà plus de quinze jours qu'elle est partie, et que je n'ai pas reçu un mot d'elle, je n'y puis plus tenir; il faut bien que je vous dise la vérité pour que vous me la rameniez. Damnation sur cet Henry Semler! je parie qu'elle en étoit toujours

occupée, quoiqu'elle n'en parlât plus, et qu'il est pour beaucoup dans tout ceci. Cependant, ce qui me déroute, c'est que la veille de son départ, elle donna une lettre à un de mes gens pour qu'il la mît à la poste le jour même à [illegible], et n'a eu rien de plus pressé que de me la donner quand Amélie ne s'est plus trouvée le lendemain dans la maison. Cette lettre est adressée à Adolphe de Reinsberg ; mon domestique assure qu'elle en a écrit beaucoup à cette même adresse. Qu'est-ce donc que cet Adolphe ? et où l'a-t-elle connu ? Au reste je vous envoie cette lettre, peut-être vous donnera-t-elle quelques lumières sur la route qu'il vous faut tenir pour retrouver votre sœur. Eugène est au désespoir, il appelle à chaque instant sa mère, et quand il vient me la demander à moi, je ne sais faire autre chose que de me désoler avec lui : en vérité, dans toute ma vie je n'ai pas versé autant de larmes que depuis cette cruelle aventure. Malédiction sur le coupable ; mais que le ciel protège la pauvre innocente, car, je le jure, elle est innocente. C'est la nuit du douze août qu'elle est partie ; j'ai pris des informations à tous les loueurs de voitures de Bellinzonna, et j'ai appris de l'un d'eux qu'il en avoit vendu une, huit jours avant la funeste époque, à une jeune dame qu'il ne connoissoit pas : je sais bien qu'Amélie, vers ce temps-là, fut passer une journée à Bellinzonna, et je ne doute point que ce ne soit elle qui en ait fait l'emplette ; mais comment s'est-elle procurée des chevaux, et quel chemin a-t-elle pris ? c'est ce que je ne puis deviner. Si vous voulez m'en croire, vous tournerez vers la Bavière ; c'est là qu'est cet H…

Semler : je me donne au diable qu'Amélie n'est pas loin ; peut-être se sera-t-elle jetée dans quelque couvent. Voyez, informez-vous à toutes les grilles, et ramenez la pauvre brebis égarée au cœur paternel de son vieux oncle ; elle sera reçue, comme l'enfant prodigue, à bras ouverts : dites-lui bien que je ne suis pas fâché, et que son fils se porte bien, cela lui fera plaisir ; dites-lui que le jour où nous la reverrons sera le plus beau de ma vie....! oui, le plus beau...! un véritable ange...! Mais si elle ne reparoît pas, monsieur le comte, je n'ai plus qu'à mourir.

LETTRE XCIV.

Albert à Blanche.

Dresde, 12 septembre.

Je viens de recevoir une lettre de M. Grandson, qui m'apprend qu'Amélie a quitté sa maison, son fils, et qu'on ne sait où elle est allée : je ne m'étendrai pas en plaintes sur cet événement ; il ne s'agit pas de gémir, mais de la sauver. Je pars dans l'instant, et je jure de ne m'arrêter, de ne prendre un moment de repos, et de ne vous revoir, que quand j'aurai retrouvé ma sœur. L'infortunée! elle a pu quitter son enfant! Qu'elle est affreuse la puissance qui a pu l'y déterminer ! et dans quel état elle doit être!.... Malgré moi, mes larmes inondent mon papier : ah! ce sera peut-être des larmes de sang qu'il me

occupée, quoiqu'elle n'en parlât plus, et qu'il est pour beaucoup dans tout ceci. Cependant, ce qui me déroute, c'est que la veille de son départ, elle donna une lettre à un de mes gens pour qu'il la mît à la poste le jour même: il l'oublia, et n'a eu rien de plus pressé que de me la donner quand Amélie ne s'est plus trouvée le lendemain dans la maison. Cette lettre est adressée à Adolphe de Reinsberg : mon domestique assure qu'elle en a écrit beaucoup à cette même adresse. Qu'est-ce donc que cet Adolphe ? et où l'a-t-elle connu ? Au reste je vous envoie cette lettre, peut-être vous donnera-t-elle quelques lumières sur la route qu'il vous faut tenir pour retrouver votre sœur. Eugène est au désespoir; il appelle à chaque instant sa mère, et quand il vient me la demander à moi, je ne sais faire autre chose que de me désoler avec lui: en vérité, dans toute ma vie je n'ai pas versé autant de larmes que depuis cette cruelle aventure. Malédiction sur le coupable! mais que le ciel protège la pauvre innocente, car, je le jure, elle est innocente. C'est la nuit du douze août qu'elle est partie : j'ai pris des informations à tous les loueurs de voitures de Bellinzonna, et j'ai appris de l'un d'eux qu'il en avoit vendu une, huit jours avant la funeste époque, à une jeune dame qu'il ne connoissoit pas : je sais bien qu'Amélie, vers ce temps-là, fut passer une journée à Bellinzonna, et je ne doute point que ce ne soit elle qui en ait fait l'emplette ; mais comment s'est-elle procurée des chevaux, et quel chemin a-t-elle pris ? c'est ce que je ne puis deviner. Si vous voulez m'en croire, vous tournerez vers la Bavière; c'est là qu'est cet Henry

Semler : je me donne au diable qu'Amélie n'est pas loin ; peut-être se sera-t-elle jetée dans quelque couvent. Voyez, informez-vous à toutes les grilles, et ramenez la pauvre brebis égarée au cœur paternel de son vieux oncle ; elle sera reçue, comme l'enfant prodigue, à bras ouverts : dites-lui bien que je ne suis pas fâché, et que son fils se porte bien, cela lui fera plaisir ; dites-lui que le jour où nous la reverrons sera le plus beau de ma vie....! oui, le plus beau...! un véritable ange...! Mais si elle ne reparoît pas, monsieur le comte, je n'ai plus qu'à mourir.

LETTRE XCIV.

Albert à Blanche.

Dresde, 12 septembre.

Je viens de recevoir une lettre de M. Grandson, qui m'apprend qu'Amélie a quitté sa maison, son fils, et qu'on ne sait où elle est allée : je ne m'étendrai pas en plaintes sur cet événement ; il ne s'agit pas de gémir, mais de la sauver. Je pars dans l'instant, et je jure de ne m'arrêter, de ne prendre un moment de repos, et de ne vous revoir, que quand j'aurai retrouvé ma sœur. L'infortunée! elle a pu quitter son enfant! Qu'elle est affreuse la puissance qui a pu l'y déterminer! et dans quel état elle doit être!.... Malgré moi, mes larmes inondent mon papier : ah! ce sera peut-être des larmes de sang qu'il me

faudra verser sur son sort ! Blanche, gardez un profond silence sur ce funeste événement ; taisez-le surtout à Ernest : il ne pourroit contraindre sa douleur, il voudroit voler après Amélie, son départ donneroit de la publicité à l'imprudence de ma sœur ; sa mère irritée y pourroit trouver un prétexte pour révoquer sa promesse et le saisiroit avec joie : il faut éviter ce malheur. Quand je vous reverrai, vous saurez ce qui a déterminé celui de ma sœur ; vous frémirez en voyant les suites terribles qu'entraîne ce désir immodéré de plaire qui vous domine toujours. Vous avez voulu paroître aimable à Adolphe et même à Ernest ; vous vous êtes vantée d'avoir réussi ; vous avez cru n'être que légère..... Blanche, je n'accuse point votre cœur ; mais, par le mal que vous avez fait, vous apprendrez trop tard qu'une femme coquette peut bien être toujours vertueuse, mais qu'elle n'est jamais innocente.

Mon absence offensera peut-être vos parens : vous pourrez les appaiser en leur disant que j'ai été appelé à Lunebourg, pour une affaire importante : si cette excuse ne leur suffit pas, et qu'ils me jugent coupable, je vous recommande, Blanche, au nom du repos de ma vie entière, de ne pas me justifier en accusant ma sœur ; ne prononcez pas le nom d'Amélie : que je la sauve et que vous me conserviez votre amour, c'est tout ce qu'il faut à mon cœur.

LETTRE XCV.

Adolphe à Ernest.

Dresde, 13 septembre.

Hier, sur votre recommandation, je fus chez le comte de Luneboürg : il venoit de partir en chaise de poste ; j'imagine qu'il a été vous joindre à Vienne : je devrois peut-être m'étonner qu'il n'ait pas daigné me dire un mot de son départ ; mais j'apprends chaque jour que dans ce monde, où le rang et la richesse sont comptés pour tout, celui qui est pauvre et obscur doit s'attendre à être compté pour rien.

Ernest, il est vrai qu'il y a eu entre votre mère et moi une explication qui nous a séparés pour jamais : je n'ai pu supporter d'être insulté : je ne le supporterois pas même de vous, qui m'êtes plus cher que la vie. Si je croyois que le récit de cette scène pût être utile à votre bonheur, je n'aurois pas attendu jusqu'à ce jour à vous en adresser les détails, mais cette connoissance ne pourroit que vous nuire, fiez-vous à moi, mon ami, et pour quelque temps encore laissez-moi garder le silence.

Vous me connoissez assez pour être sûr que ce n'est ni la crainte, ni des menaces que je méprise, qui m'éloignent de vous ; et moi je vous estime assez pour être sûr que, malgré les calomnies de la méchanceté, et les prétentions de l'orgueil, vous verrez toujours dans votre ami un honnête homme et votre égal.

LETTRE XCVI.

Adolphe à Albert.

Dresde, 20 septembre.

Monsieur le comte, elle ne m'a pas fait jurer de me taire avec vous, ainsi je puis, sans manquer à la probité, vous apprendre que votre infortunée sœur est ici.

Hier, sur les cinq heures du soir, on m'apporte un billet d'une écriture tremblante et déguisée, par lequel on me prie de me rendre sur-le-champ à l'hôtel du Cygne, pour une affaire importante : j'hésitois, parce que je trouvois dans cette invitation une sorte de mystère qui me répugnoit ; mais le domestique de l'hôtel m'ayant dit que la jeune dame étoit très-foible, très-malade, et insistoit absolument pour me parler le soir même, je me suis décidé à le suivre.

On m'a introduit dans une chambre haute assez mal éclairée ; une femme, les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine et dans l'attitude d'une profonde méditation, étoit à genoux sur une chaise basse près de la fenêtre, le dos tourné vers la porte. « Madame, lui dit le domestique en entrant, voilà la personne que vous avez demandée. — C'est bon, répondit-elle sans changer de position ; retirez-vous. » Le domestique sortit : à peine l'eut-elle entendu fermer la porte qu'elle se leva brusquement, vint à moi, me

regarda, jeta un grand cri, et frappant ses mains l'une contre l'autre, tomba sur le parquet, en répétant à plusieurs reprises : « Ce n'est pas lui, ô mon Dieu ! ce n'est pas lui ! »

Ma surprise égaloit à peine mon embarras : l'extérieur noble et décent de cette femme ne permettoit aucune idée défavorable, et ses traits si beaux, sa douleur si touchante, commandoient impérieusement le respect et la pitié. J'hésitois à lui parler, je craignois de proférer des mots qui la blessassent ; à la fin j'ai dit : « Si c'est Adolphe de Reinsberg que vous demandez, Madame..... — Eh bien, Monsieur, a-t-elle interrompu en soulevant sa tête et me regardant d'un air égaré, si c'est Adolphe de Reinsberg ? — Vous le voyez devant vous, Madame ; c'est moi qui me nomme ainsi. — Vous êtes Adolphe, a-t-elle repris en me fixant encore, vous êtes Adolphe, et lui, qui est-il donc ? — Qui, Madame, de qui me parlez-vous ? — De qui je parle ?.... Ah ! Monsieur, a-t-elle ajouté avec véhémence, au nom du ciel, que ce ne soit pas votre ami ; nommez un autre que votre ami ; je puis tout supporter excepté ce nom-là..... » Ces phrases extraordinaires, prononcées avec un accent qui l'étoit encore plus, ont fait naître mes soupçons : j'ai regardé plus attentivement cette jeune personne : sa coiffure étoit en désordre, ses cheveux couvroient son cou et une partie de sa taille, sa figure peignoit le trouble, la crainte, la douleur ; la sensibilité de son regard, et sa singulière beauté, m'ont fait penser qu'il n'y avoit qu'elle au monde qui eût pu allumer la terrible passion d'Ernest : reculant de quelques pas, j'ai dit à mon

tour : « C'est elle, non, ce ne peut être une autre qu'Amélie ! » A ce nom, elle s'est écriée, avec l'accent de la terreur : « Il m'a nommée, il me connoît, il n'y a plus de doute, mon sort est accompli, je meurs de la main d'Ernest ! — Non, Madame, vous outragez mon ami ; votre vie lui est plus précieuse que la sienne même, il est rempli de respect, d'amour..... — N'achevez pas, a-t-elle interrompu dans un inexprimable désordre, ne profanez pas ainsi le respect, l'amour, en les plaçant dans l'ame de ce perfide. Il me respecte, lui qui a pu tromper avec tant de bassesse et d'artifice un cœur innocent qui se livroit à lui tout entier ! Dira-t-il qu'il fut entraîné malgré ses combats? qu'un irrésistible amour triompha de ses efforts? Non, il ne lui restera pas même cette excuse. Au moment où il me vit, il savoit qui j'étois et quel invincible obstacle s'élevoit entre nous : il le savoit si bien, que, pour pouvoir m'enlacer dans ses piéges, il me cacha son nom qui m'auroit si bien défendue contre lui. Qu'il m'ait aimée après, cela est possible; je veux bien croire encore qu'on ne parvient pas à feindre la passion qu'il a montrée ; mais qu'il ait voulu me tromper quand rien ne l'y excitoit, qu'il ait voulu me tromper de sang-froid, quand il voyoit clairement que ma ruine seroit la suite inévitable de ses artifices, c'est ce que le malheureux ne peut se nier à lui-même, c'est ce que sa conscience lui répétera à toutes les heures de sa vie jusqu'à la dernière..... Monsieur, a-t-elle continué en me saisissant le bras, ne me parlez jamais de l'amour de votre ami : la haine de sa mère m'a fait moins de mal.

— Je conviens, lui ai-je dit, qu'Ernest a été bien foible, bien coupable; mais par quels tourmens n'a-t-il pas expié ses torts! vos maux mêmes n'ont pas égalé les siens. Je l'ai vu prêt à perdre la raison, la vie; et si sa mère n'avoit eu pitié de lui, si elle n'avoit cédé..... — Sa mère a cédé! a-t-elle interrompu avec un cri de surprise, comme si le ciel s'étoit ouvert tout-à-coup devant elle. — Oui, Madame, elle s'est engagée à vous nommer sa fille. — A me nommer sa fille!» Et elle est demeurée immobile et comme en extase. «Vous êtes certain, vous me jurez que la mère d'Ernest consent à me nommer sa fille?» A cette question si positive, j'ai pensé à la dernière lettre que j'ai reçue de madame de Woldemar, où elle persiste dans son refus; et, trop sûr que rien ne pourra l'ébranler à cet égard, je n'aurois pu promettre son consentement irrévocable à Amélie, sans me rendre coupable du plus vil mensonge. J'ai levé les yeux au ciel sans répondre; elle a frémi de mon silence; toutes ses espérances l'ont abandonnée. Après m'avoir fixé quelques momens, elle m'a dit, avec le sourire amère de l'indignation: «Vous n'avez pas appris encore à tromper comme lui. — Ah! n'accusez pas Ernest des torts de sa mère; je vous jure..... — Ne jurez point, a-t-elle interrompu, je ne crois plus aux sermens, je ne crois plus à la parole d'aucun homme; il n'y a dans leur cœur que trahison, duplicité, mensonge. Retirez-vous, Monsieur, je n'ai pas besoin de vous pour connoître mon sort. — Non, Madame, je ne vous quitterai point sans avoir justifié Ernest..... — Et croyez-vous que cela soit pos-

sible ? a-t-elle repris avec un profond mépris ; et quand cela seroit, pensez-vous que je puisse ajouter foi aux assurances que vous me donneriez, vous, le complice de sa perfidie ?.... Ah ! il m'a guérie, guérie pour toujours de la confiance, a-t-elle ajouté en appuyant ses deux mains sur son cœur. » Son reproche m'avoit pénétré, car il étoit juste : j'ai voulu répondre, elle ne m'en a pas donné le temps : « Quittez-moi, Monsieur, je ne peux plus supporter la présence d'aucun homme ; s'il est vrai qu'Ernest puisse avoir quelques excuses, ce n'est pas vous qui me le persuaderez ; je n'en croirai que moi, et je sais quels moyens m'en instruiront. Allez, a-t-elle continué, en me faisant un signe de la main, votre vue ajoute à mon supplice ; retirez-vous. » Elle étoit à genoux sur le parquet, le bras appuyé sur un fauteuil, où elle a caché sa tête en poussant des cris si plaintifs et si déchirans, que j'ai cru que son cœur alloit se briser. J'ai voulu m'approcher d'elle pour lui donner du secours ; mais elle m'a repoussé en s'écriant avec une sorte de terreur qui m'a glacé : « Ne me touchez pas, homme ! ne me touchez pas ! » Je me suis retiré vers la porte, et là, m'arrêtant un instant, je lui ai dit : « Ne puis-je donc rien faire pour vous ? » A ces mots, elle a tourné vers moi son visage inondé de pleurs. « Vous pouvez me promettre, a-t-elle répondu, de taire à Ernest, à sa mère que vous m'avez vue et que je suis ici ; c'est le seul bien que je veuille et que je puisse recevoir de vous ; je vous le demande de toutes les puissances de mon ame, et avec cette ardeur de prières qu'on adresse à Dieu ; mais vous ne me l'ac-

corderez pas; un cœur d'homme ne peut vouloir, ne peut faire autre chose que le mal. — Je vous jure de garder le silence avec Ernest et sa mère : vous ne désignez pas d'autre personne? » Elle n'a rien répondu. « Me permettez-vous de vous voir un moment demain? une explication seroit nécessaire. » Elle a fait signe que non. « Un seul moment : vous n'êtes pas en état de m'entendre aujourd'hui; mais demain, peut-être que plus tranquille..... — Non, ce n'est pas encore demain que je serai tranquille, a-t-elle interrompu avec un si profond soupir, qu'il sembloit sortir du fond de ses entrailles. » Après une courte pause, elle a ajouté : « Souvenez-vous de votre promesse; s'il vous est possible d'y être fidèle, soyez-le : vous aurez de mes nouvelles demain : maintenant, je vous le répète, laissez-moi, j'ai besoin de repos, je me sens fort mal. » Sa voix s'affoiblissoit, j'ai craint qu'elle ne perdît connoissance; je me suis hâté de descendre pour envoyer une femme auprès d'elle; j'ai attendu une heure dans la salle basse de l'hôtel pour savoir de ses nouvelles; et quand j'ai été assuré qu'elle étoit mieux, et qu'on venoit de la mettre dans son lit, je suis rentré chez moi, l'esprit troublé et le cœur malade de ce que je venois de voir.

Je pense que vous ne sauriez trop vous hâter de venir joindre votre sœur, peut-être obtiendrez-vous d'elle plus de calme, de raison et de confiance; en attendant, je viens de lui écrire une lettre assez détaillée, qui lui explique tout ce qu'Ernest a souffert pour l'amour d'elle depuis son retour; j'espère qu'elle me lira avec plus de sang-froid qu'elle ne m'écoutoit,

et que ce récit sincère versera quelques consolations dans cette ame désolée.

Je vous adresse ma lettre à Vienne, où vous êtes sans doute arrivé.

LETTRE XCVII.

Adolphe à Albert.

Dresde, 21 septembre.

Il n'est plus temps que vous veniez ici, Monsieur; votre sœur a quitté Dresde aujourd'hui même à la pointe du jour, et tous les gens de l'hôtel ignorent quel chemin elle a pris.

Le domestique que j'avois envoyé lui porter ma lettre ce matin, est revenu me donner cette nouvelle; je ne pouvois la croire : j'avois laissé votre sœur dans un tel état de foiblesse, qu'il me sembloit impossible qu'elle eût la force de se mettre en route. Je me suis transporté sur-le-champ à son hôtel pour prendre des informations; toutes celles qu'on a pu me donner se réduisent à ceci : Une femme a veillé toute la nuit auprès d'elle; à quatre heures elle a ouvert ses rideaux, et a ordonné qu'on allât lui chercher des chevaux tandis qu'elle passeroit sa robe et se prépareroit à partir; on a voulu lui représenter qu'elle étoit malade et hors d'état de soutenir le mouvement de la voiture, mais elle n'a rien voulu entendre; il a fallu obéir : avant de monter dans sa chaise, ell[illegible]

de thé avec un peu de lait et une rôtie dont elle a laissé la moitié; tous les gens de l'hôtel ont été généreusement payés, et à six heures elle étoit hors de Dresde. Je ne vous cache point que je suis extrêmement inquiet de l'état de cette malheureuse et intéressante femme: son corps est abattu sans doute, mais son ame est dans un tel désordre, que je n'envisage point sans effroi les résolutions désespérées qu'elle pourra prendre. Je n'écris point à Ernest, ma parole m'y condamne: il m'en fera un crime un jour, j'en suis sûr; mais je crois que c'en seroit un plus réel de trahir la volonté d'Amélie et ma promesse. D'ailleurs, que feroit-il de plus que vous, et que je ne sois prêt à entreprendre pour retrouver et sauver cette infortunée? Je vais passer tout le jour à parcourir les environs de Dresde pour savoir de quel côté elle est allée, et demain je vous ferai part de ce que j'aurai appris.

CONTINUATION

DU JOURNAL D'AMÉLIE.

23 septembre.

Maintenant, je n'ai plus rien à apprendre; tout est éclairci, et ma misère va finir.

Adolphe a voulu me tromper aussi; madame de Woldemar avoit cédé, disoit-il: elle, céder! et l'univers n'étoit pas changé! Mais que pouvois-je attendre de l'ami d'Ernest, si ce n'est le mensonge? J'ai été à

Woldemar ; je voulois me cacher chez Guillaume, voir Ernest, et expirer à ses yeux sur la tombe de mon père ; mais Ernest étoit absent, et Guillaume n'y étoit plus : ils l'ont chassé, ce bon, ce respectable Guillaume, dont les cheveux avoient blanchi à leur service ; ils l'ont chassé parce qu'il m'aimoit, et Ernest ne l'a pas défendu !

En voyant le château désert, cet homme inconnu qui venoit m'ouvrir la porte extérieure, cette famille nouvelle qui habitoit la demeure de Guillaume, et ma figure étrangère à tous ceux qui m'entouroient, j'ai cru sentir un commencement de mort, et en mettant le pied sur le seuil de la porte, j'ai été frappée de l'idée que je ne le repasserois que dans un cercueil.

Le nouveau régisseur s'est informé avec politesse de ce que je désirois. « Je voulois voir le comte Ernest. — Il est parti pour Vienne, depuis quinze jours avec sa mère. » A cette nouvelle, il m'a semblé qu'il ne me restoit rien à demander ; mais je n'avois plus de force ; je me suis assise sur un banc de pierre ; en jetant les yeux autour de moi, je me suis vue entourée de tous les témoins muets des jeux de mon enfance : ce grand orme qui me couvroit de ses rameaux, cette volière où je nourrissois des colombes, tout me rappeloit un souvenir, et moi, j'étois oubliée ! Ah ! qu'il est douloureux de revenir au lieu qui nous vit naître, sans y être accueillie d'un sourire et d'un regard d'affection.

Toute la famille du régisseur s'étoit réunie, et me regardoit avec curiosité, en attendant que j'expliquasse ce que je voulois. A la fin la femme a rompu

le silence : « Madame connoît donc le comte Ernest? m'a-t-elle demandé. — Oui, lui ai-je répondu en levant les yeux : on m'a assuré qu'il avoit été malade. — Très-malade; il a pensé mourir. — En vérité? ai-je dit avec autant d'effroi que si j'avois eu quelque chose à craindre encore. Et quelle maladie avoit-il? — Il étoit comme fou; il ne connoissoit personne : on disoit que cela venoit du chagrin d'être brouillé avec sa mère. — Et pourquoi l'étoit-il? — Nous n'en savons rien, a interrompu le régisseur..... — Oh! moi je le sais bien, mon père, a repris une jeune fille en souriant. — Eh bien! mon enfant, venez me le dire, ai-je ajouté en la prenant par la main. — Eh bien! Madame, c'est que madame la baronne vouloit marier son fils à sa fantaisie, et que lui vouloit se marier à la sienne. — Vous êtes une sotte, a reparti le père; car vous savez bien qu'ils sont partis de la meilleure intelligence du monde, et, qu'avant son départ, madame la baronne nous a annoncé que c'étoit pour conclure le mariage de son fils avec la princesse de B***. »

A ces mots, j'ai regardé le ciel en silence, sans plainte ni larmes, et le défiant de pouvoir augmenter mon infortune, lorsque la jeune fille a ajouté : « Et moi, je suis sûre qu'il ne reviendra que marié avec mademoiselle Blanche. Si vous saviez comme ils s'aimoient! Depuis qu'il étoit malade, elle ne quittoit pas le château; et il n'étoit malade que parce que sa mère ne vouloit pas la lui donner pour femme : elle l'a veillé plusieurs nuits; et chaque fois qu'on m'envoyoit porter quelque chose chez monsieur le comte, je la trouvois dans sa chambre, et elle le regardoit

d'un air si aimable et si doux ! oh ! ils seroient bien heureux ensemble. — Cela se peut, a dit le père d'un ton sec ; mais si madame la baronne en a ordonné autrement, il faudra bien obéir, et monsieur le comte tout le premier. »

Je n'en ai pas entendu davantage ; une sueur froide m'a glacée, je suis restée quelques heures sans connoissance..... Cependant, je ne croyois pas précisément ce qu'on me disoit ; je ne croyois pas qu'Ernest fût amoureux de Blanche ; mais peut-être avoit-il séduit le cœur de cette foible créature comme il avoit séduit le mien : peut-être, à cette heure même, Albert gémissoit-il, comme sa sœur, victime d'une lâche trahison. Je ne reprochois point au ciel le malheur qui m'accabloit ; je ne l'avois que trop mérité : mais le vertueux Albert, de quoi le punissoit-il ? En revenant à moi, je me suis retrouvée dans la cour, l'objet de la froide pitié de tous ces étrangers, qui croyoient me secourir en me rendant à la vie. Je me suis hâtée de m'éloigner d'eux, emportant avec moi l'espérance qu'un jour viendroit où l'on ne me réveilleroit plus.

Dis, Ernest, de tous les malheurs qu'on m'annonce, auquel faut-il croire ? et quel est le moins affreux ? Je n'ai point oublié que Blanche mandoit à Albert qu'elle se flattoit de te plaire, et d'exciter de vifs regrets dans ton cœur..... Mais non, je ne puis le croire ; quelque grande que soit ma faute, elle n'a point mérité un tel châtiment... C'est bien assez d'avoir perdu ton amour ; oui, je l'ai perdu, et je ne dois point m'en plaindre, puisque je t'avois donné le droit de me

mépriser; oui, je l'ai perdu, car tu es à Vienne avec ta mère sans que j'en sache rien; sans que, depuis trois mois, tu aies songé à m'écrire une seule ligne; tu voyages avec ta mère, tu dors en paix, tu souris peut-être tandis que tu me sais plongée dans des douleurs sans mesure et sans terme. Quoi! pas un mot de pitié après tant d'amour! Que ne me disois-tu seulement : *Je suis Ernest.* Ne savois-tu pas qu'il me suffisoit de ce nom pour me faire renoncer à toi? Pourquoi m'obliger à venir chercher moi-même mon arrêt? pourquoi m'exposer à périr misérablement, loin de tous les miens? pourquoi te rendre coupable d'un plus grand crime que celui dont Dieu me punit aujourd'hui? Tu te rassures par l'idée que ma folle passion ne me quittant qu'avec la vie, je n'exhalerai point mon dernier soupir sans prononcer ton pardon; mais penses-tu que l'innocent orphelin auquel tu m'as arrachée te pardonne aussi? Que répondras-tu, quand il viendra te demander ce que tu as fait de sa mère? Et cette autre créature que tu auras assassinée avec moi, tu n'en auras donc été le père que pour en être le bourreau? Oh! que je suis épouvantée de ton avenir! C'est sur toi que je pleure; car enfin, j'en suis sûre, tu as aimé Amélie, et tu ne verras pas d'un œil sec ses infortunes et son tombeau; oui, quand la pierre sous laquelle je dormirai frappera tes regards, tu ne penseras point sans larmes que c'est là l'asile où tu as précipité avant le temps celle qui avoit sauvé ta vie, et qui t'avoit donné la sienne. Puisse alors, du moins, le souvenir de ce que j'ai souffert éveiller dans ton cœur un repentir si vif, si

profond, qu'il expie ton parjure aux yeux du suprême Juge! A ce moment songe qu'Amélie intercédera pour toi auprès de lui. Ernest! Ernest! celle qui t'a tant aimé ne voudra jamais ton éternel malheur. . . . .

Je n'ai point oublié que tu as voulu fuir avec moi, que tu m'as proposé de nous ensevelir ensemble dans un coin ignoré de l'univers; je t'étois donc chère alors? Ah! comme ce souvenir me rattacheroit à l'espérance, si je ne sentois pas qu'une créature déshonorée est indigne du bonheur et de toi, et que tu n'aurois pu l'élever au rang de ton épouse sans rougir aux yeux du monde et aux tiens! Hélas! malgré les apparences qui t'accusent, et tous les faits réunis contre toi, il me semble que si j'étois innocente je ne te croirois pas infidèle; mais j'ai mérité que tu le sois, et ma faute me répond de mon infortune........ N'importe, un doute s'est élevé dans mon cœur, et mon sort demeurera encore suspendu. Je veux aller à Vienne, je veux te voir, te parler, et recevoir mon arrêt de ta bouche. Ah! fût-il celui de la mort, je ne m'en plaindrai point! je serai près de toi, j'entendrai ta voix, mes mains toucheront les tiennes; il ne sera pas amer alors de mourir.

Continuation du journal.

1.er octobre, neuf heures du matin.

Arrivée à une chaumière près de la ville, je viens d'y descendre; j'ai renvoyé mon postillon et mes chevaux; j'y laisserai ma voiture et mes habits; j'en emprunterai un, je me vêtirai des haillons de la misère;

il n'y a plus qu'eux qui doivent couvrir celle qui porte la honte dans son sein.

Vienne, le même jour, à minuit.

N'AYANT plus que bien peu d'argent, je suis entrée dans une misérable auberge d'un faubourg de Vienne, adossée à une église tombée en ruine ; je suis épuisée de fatigue et ne puis trouver de sommeil. Hélas! il n'y a de sommeil que pour l'innocence, les coupables ne dorment plus; mon esprit troublé enfante mille projets, tous pour parvenir à le voir..... Oui, Ernest, je te verrai, j'irai jusques aux lieux que tu habites? déguisée comme je le suis, tes yeux même me méconnoîtront.

Le 2 octobre au matin.

JE suis sortie pour aller chez lui, mais ce grand jour m'a effrayée; il me sembloit que toutes les personnes auxquelles je m'adressois, pour savoir mon chemin, alloient me reconnoître; je craignois de rencontrer Ernest lui-même au milieu de la rue; sa mère auroit pu passer : mon frère aussi est à Vienne..... Ah! mon malheureux frère! s'il avoit reconnu sa sœur sous ce honteux déguisement, de quel coup mortel il eût été frappé! Je suis revenue me cacher jusqu'à la nuit : les criminels doivent fuir la lumière, et ne marcher que dans les ténèbres.

Le 3 octobre au matin.

JE l'ai vu; c'étoit bien lui : s'il eût été seul, je me serois jetée dans ses bras; mais il conduisoit deux

femmes, sa mère et une jeune personne..... sans doute celle qu'il va épouser, du moins ce n'étoit pas Blanche; et, hors le malheur de la lui voir aimer, il me semble à présent que tous les autres ne me feront pas mourir désespérée. Assise sur une borne, à la porte de l'hôtel, la tête couverte d'un vieux capuchon de taffetas noir, je le regardois aider ces femmes à monter en voiture.... Cependant il les a quittées pour s'approcher de moi, et, me prenant sans doute pour une mendiante, il m'a présenté quelque monnoie : tout mon corps trembloit si fort qu'il s'en est aperçu. « Ma bonne, a-t-il dit, avec cet accent de bonté que je connois si bien, vous paroissez malade; prenez ceci pour vous faire soigner. » Et au lieu de sa monnoie, il m'a offert quatre ducats. Un nuage étoit sur ma vue, une sueur froide couloit sur tous mes membres; je ne pouvois ni penser ni remuer. « Ernest, s'est écriée la baronne, que faites-vous? nous vous attendons. » Il a posé son argent sur mes genoux. J'ai senti..... oui, j'ai senti la pression de sa main, j'ai fait un mouvement pour la saisir, j'ai ouvert les lèvres pour lui dire : « Me reconnois-tu? » mais une immobile stupeur m'enchaînoit. Il s'est éloigné de moi; il s'est retourné pour me regarder encore : je ne distinguois pas ses traits, mais j'ai cru l'entendre soupirer. La baronne l'a appelé une seconde fois avec impatience : alors il est monté dans la voiture, et les chevaux l'ont rapidement emporté..... J'ai suivi la voiture de l'œil aussi long-temps que je l'ai pu..... Quand j'ai cessé de la voir, je suis tombée à genoux sur le pavé, j'ai collé mon visage contre la pierre où j'étois assise, en l'ar-

tourant de mes deux bras. De combien de larmes je l'ai baignée! Je ne pouvois m'arracher de ce lieu où je l'avois vu..... Quelques passans se sont rassemblés autour de moi; j'ai senti qu'il falloit me retirer. Je me suis levée pour retourner dans mon réduit; mais dans le désordre de mes idées, je n'ai pas retrouvé mon chemin. J'ai erré dans cette vaste cité de rue en rue, n'osant demander ma route à personne, et craignant d'être suspecte en prenant une voiture avec le misérable habit que je portois. Un vent impétueux agitoit la lumière des réverbères; la pluie tomboit par torrens; mais je ne sentois ni le vent, ni la pluie. Peu à peu les rues sont devenues désertes; je me suis trouvée seule: je ne rencontrois plus que quelques hommes de mauvaise mine qui venoient m'examiner avec une attention insultante. La frayeur m'a saisie; et désespérant de découvrir mon habitation avant le jour, je me suis jetée dans la première église que j'ai vue. A l'exception d'une petite chapelle où finissoient quelques cierges, et où plusieurs personnes du peuple sembloient adresser des prières, le reste étoit dans une profonde obscurité. Je me suis retirée vers le chœur, qui m'a paru être le lieu le plus sombre et le plus reculé; là, je me suis couchée par terre, sur un tombeau sans doute, mais je n'ai pas peur des tombeaux; tout ce qui est insensible et mort me fait envie; je voudrois être cette pierre insensible, ce monument glacé, cette ruine qui s'écroule; je voudrois n'avoir jamais existé..... Oh qu'il est affreux, en quittant la vie, de voir l'ignominie dont on s'est couvert rejaillir sur ce qu'on aima, et d'avoir perdu le droit

de demander des larmes à un ami, à un frère, à un enfant!... s'ils en versent sur mon sort ce sera des larmes de honte..... Ah! que ne puis-je, comme ces froides pierres, ne vivre dans aucun souvenir, et être morte dans tous les cœurs, comme je voudrois l'être pour l'éternité!..... Au milieu de ces réflexions, j'ai senti que le poids de ma vie m'étouffoit; je me suis levée: « Non, non, ai-je dit, c'en est trop! je ne veux plus voir la terre des vivans, ni aucun homme; je veux mourir..... Adieu, Ernest! adieu! je cours m'ensevelir dans l'éternel oubli de ce monde et de toi! » J'ai voulu sortir de l'église pour exécuter mon funeste dessein; les portes étoient fermées; les cierges de la chapelle étoient éteints; j'étois seule dans ce vaste édifice : il m'a semblé que la main de Dieu me retenoit; alors je suis revenue sur mes pas, mais avec un esprit plus tranquille. Tout, autour de moi, étoit silencieux et sombre comme dans la vallée de la mort. Je marchois lentement sans pouvoir former aucune idée distincte, lorsque tout à coup j'ai entendu un bruit de cloche. Un moment après, derrière la grille qui sépare l'église du chœur intérieur, des voix de femmes ont frappé mes oreilles; ces saints cantiques, cette musique religieuse, m'ont jetée dans une espèce d'extase: je croyois avoir quitté la terre et être appelée au concert des anges. Il m'a semblé voir le ciel ouvert, et Ernest à mes côtés; il me sourioit avec amour : « Ma bien-aimée, me disoit-il, notre hymen fut décidé sur la terre, mais elle n'étoit pas digne de voir notre félicité, et c'est ici qu'elle doit s'accomplir. » Il m'a pressée sur son sein; nos ames se sont confondues; elles sont

tombées ensemble dans des torrens de délices qui se succédoient sans fin ; des voix divines ont répété : *toujours ! toujours !* et les voûtes célestes, retentissant de tous côtés, ont répondu : *toujours ! toujours !*

La musique a cessé, et la vision enchanteresse a disparu ; mais le bien qu'elle m'avoit fait est resté après elle ; j'ai pu pleurer et prier ; j'ai remercié Dieu de m'avoir envoyé sur la terre le châtiment de ma faute ; heureux qui a assez souffert dans ce monde pour être sûr, au moment de la mort, que son expiation est finie ; je l'ai imploré pour mon fils, innocente victime qui ne recevra plus les caresses d'une mère ! pour Albert, dont les vertus n'avoient pas mérité une sœur comme moi ; pour toi, Ernest, l'auteur de tous mes maux, mais que j'aimerai jusqu'à ma dernière heure, comme à celle où je me donnai à toi. Ah ! puisse ce Dieu de miséricorde, ton juge et le mien, te croire assez puni par les peines que j'ai endurées ! puisse-t-il prolonger mes tourmens s'ils doivent servir à racheter les tiens ! et puisse-t-il, ô toi qui fus l'idole de mon cœur ! te pardonner comme je te pardonne !

Continuation du journal.

Le même jour, à trois heures.

Je suis bien sûre à présent que mon sort sera fixé sans retour avant que le jour reparoisse : toutes mes mesures sont prises ; je parlerai ce soir à Ernest.

Ce matin, quand je suis rentrée, mouillée et en désordre, dans mon misérable réduit, j'ai vu que mon

absence pendant la nuit, mon déguisement et ma jeunesse avoient excité d'indignes soupçons dans l'esprit de mon hôtesse. « Ma fille, m'a-t-elle dit, je ne sais d'où vous venez, mais je vous avertis que je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens. » Hélas! ai-je pensé, je ne dois donc pas y rester. « Ainsi, a-t-elle continué, si vous ne menez pas une vie plus régulière, et que vous passiez encore une nuit dehors, vous voudrez bien chercher un autre appartement. » Je suis montée sans lui répondre dans ce qu'elle appeloit un appartement, consistant en une seule chambre avec un lit sans rideaux, deux chaises de paille déchirées, et une petite table vermoulue, devant laquelle je me suis assise pour écrire ces mots :

« L'infortunée qui a reçu hier de vous l'aumône à « la porte de votre maison, dans laquelle on ne l'au- « roit pas laissée entrer, est celle qui vous avoit donné « sa vie, et dont vous aviez juré d'être l'époux : si « vous voulez la voir encore, suivez la femme qui vous « remettra ce billet. »

J'y ai mis l'adresse, je l'ai cacheté, puis appelant mon hôtesse, je lui ai dit : « Peut-être quitterai-je votre maison demain; en attendant, si vous voulez gagner ce ducat, (et j'ai jeté sur la table un de ceux que m'avoit donnés Ernest), allez sur le Graben [1], demandez l'hôtel de la baronne de Woldemar, priez un domestique de vous introduire chez le comte Ernest; dès que vous serez avec lui, donnez-lui cette lettre; mais je vous recommande expressément, et

[1] La plus belle et la mieux habitée des rues de Vienne.

comme la condition formelle de votre salaire, de ne la confier à qui que ce soit : ne la donnez qu'à lui, et faites ce qu'il vous dira. »

Une somme si forte, et qui paroissoit au-dessus de mes moyens pour une commission si facile, le nom et le titre de la personne chez qui je l'envoyois, ont excité sa surprise, et elle m'a protesté, avec un ton respectueux, que mes ordres alloient être exécutés.... Elle est partie, tout mon sang refoule vers mon cœur : ô mon Dieu ! encore une heure de vie pour que je le voie.

A six heures.

Elle me rapporte ma lettre : Ernest étoit sorti ; les domestiques ne savent pas quand il rentrera ; tous sont occupés ; on prépare une fête que la baronne donne cette nuit à la famille du prince de B*** : il y aura concert, feu d'artifice, illumination et bal masqué ; tout le monde sera reçu... Eh bien ! il m'y verra ; je vais acheter ce qui m'est nécessaire pour un déguisement, que sans l'aumône d'Ernest je n'aurois pas pu payer.

LETTRE XCVIII.

Ernest à Adolphe.

Vienne, 3 octobre au matin.

Je suis poursuivi par les plus sombres pressentimens ; un orage se prépare ; tout est mystère autour

de moi, tout est soupçon dans mon cœur : je ne reçois aucune lettre d'Amélie ; Albert, que vous me dites être parti pour Vienne, ne paroît point ; Blanche hésite quand je l'interroge ; elle se coupe dans ses réponses, et, pour éviter mes questions, elle se tient enfermée chez elle et refuse de me voir. Toute la famille est aussi surprise qu'offensée de l'absence d'Albert ; on n'en conçoit pas le motif dans un moment où sa présence est indispensable pour l'annulation du testament, et quand on croyoit qu'il seroit si empressé de terminer une affaire qui lui assure la possession de Blanche. Je ne connois qu'une cause au monde capable de le retenir ; sans doute il est arrivé quelque chose à Amélie : cette crainte horrible, qui fermente dans mon cœur depuis quelques jours ne me laisse pas un instant de repos. Cette nuit, j'ai été poursuivi par des songes effroyables ; il me sembloit voir Amélie, pâle, défigurée, et me jetant de sinistres regards. En m'éveillant, je voyois toujours ces mêmes images, et des cris inarticulés retentissoient autour de moi. Enfin, vous avouerai-je à quel point mes esprits sont troublés ? hier au soir, une pauvre créature demandoit la charité à la porte de l'hôtel ; je me suis approché pour lui donner quelque chose ; elle n'a pas prononcé un mot : eh bien ! le croiriez-vous ? elle m'a fait penser à Amélie ; j'ai cru entendre sa respiration, et cette nuit, l'image de cette femme s'est mêlée, dans mes rêves, à toutes les autres visions dont j'ai été tourmenté : cet état, vous le sentez bien, Adolphe, est intolérable..... Il est arrivé quelque chose à Amélie, et c'est à moi qu'on le cache, à moi, mille fois

plus intéressé à ce qui la touche que le reste du monde, qui n'ai d'existence que par elle, et qui meurs si je la perds.....! Mais, qu'ils se taisent, j'obtiendrai la vérité malgré eux. Je voulois partir ce matin même pour Lunebourg, où on dit qu'est Albert, et si je ne l'y trouvois pas, voler sans délai chez Amélie : ma mère me représentoit en vain l'éclat d'un pareil départ le jour même de la fête qu'elle donne au prince de B***, préparée avec tant de splendeur, annoncée depuis si long-temps. Ces misérables motifs n'auroient pu me retenir; mais j'ai pensé que Blanche ne pouvant se dispenser d'y venir, je lui arracherois probablement le secret qu'il m'importe tant de savoir, et qu'ainsi je ne perdrois pas deux jours à aller vainement à Lunebourg; car, j'en ai le pressentiment, ce n'est pas là que je dois trouver Albert.

Blanche ne sera pas inexorable, j'embrasserai ses genoux, elle aura pitié de mon désespoir, cette nuit même je serai instruit de tout; je sens que je ne peux pas porter plus loin cette dévorante incertitude, pire mille fois que le malheur; mon sang court dans mes veines comme un feu ardent; ma poitrine est oppressée de violentes et subites palpitations, et des fantômes funèbres semblent marcher devant moi, comme les avant-coureurs du dernier malheur qui me reste à connoître.

Adieu, mon ami : cet adieu seroit-il celui de la mort?

LETTRE XCIX.

Blanche à Albert.

Vienne, 4 octobre, huit heures du matin.

J'ENVOIE un courrier dans tous les lieux où vous m'avez dit que vous comptiez vous arrêter, pour vous apprendre que votre sœur est ici : elle vit ; c'est tout ce que je puis vous dire de plus consolant ! et c'est bien plus que je n'espérois il y a quelques heures.

Je suis hors d'état de vous en écrire davantage, les agitations de cette nuit m'ont brisée ; d'ailleurs, mon courrier n'attend que ma lettre pour partir, et je ne veux pas le retarder plus long-temps.

Je vous enverrai demain à Lintz, par où vous devez passer pour vous rendre ici, les détails dont il faut que vous soyez instruit avant d'arriver.

LETTRE C.

Blanche à Albert.

Vienne, 4 octobre, six heures du soir.

ON me défend de rester auprès de votre sœur ; du moins j'emploierai les heures qu'il ne m'est pas permis de lui donner, à vous parler d'elle, et à vous raconter tous les détails de ce terrible événement.

Pour pouvoir être fidèle à vos recommandations, j'évitois Ernest depuis quelques jours, parce que la vue de sa douleur et ses ardentes sollicitations avoient pensé plus d'une fois m'arracher votre secret. Hier, j'hésitois à aller à la fête que donnoit ma tante; je savois qu'Ernest avoit tenté toutes sortes de moyens pour pénétrer jusqu'à moi; il m'écrivoit à toutes les heures: j'étois sûre qu'en me voyant il alloit renouveler ses prières, et je ne l'étois pas d'y résister; j'aurois voulu trouver un prétexte pour ne pas paroître dans cette assemblée; mais mes parens et madame de Woldemar ne me l'auroient pas permis : il a donc fallu y aller.

Pendant le concert et le souper, l'étiquette ne me permettant point de quitter ma mère, Ernest n'a pu me parler; mais à peine le bal a-t-il été ouvert, que, le masque autorisant plus de liberté, il est venu à moi, m'a suppliée de lui donner le bras un instant, un seul instant, m'assurant que sa destinée en dépendoit : je l'ai suivi en tremblant; il m'a fait traverser diverses salles remplies de monde, et s'est arrêté dans celle qui lui a paru la plus solitaire et la moins éclairée. Plusieurs masques alloient et venoient; un seul s'est assis du côté de la porte, à quelque distance de nous, et est demeuré tellement immobile, que j'ai cru qu'il dormoit. Cependant Ernest, peu occupé de ce qui se passoit autour de lui, a ôté son masque, s'est assis près de moi, et m'a dit très-bas : « Je suis décidé à partir dans quelques heures pour aller chercher Albert : en m'avouant la vérité, vous m'épargnerez une recherche qui me fera perdre un temps précieux, et d'où dépend peut-être la vie des personnes que vous aimez : voyez

ce que vous voulez faire. » Cette déclaration m'a étourdie, et j'étois prête à lui tout avouer; mais me rappelant et votre volonté et les maux qui pouvoient suivre une indiscrétion, j'ai retrouvé du courage, et, m'échappant de ses mains : « Non, lui ai-je dit; c'est en vain que vous cherchez à m'attendrir : vous ne me ferez pas trahir Albert. — Blanche, a-t-il repris avec un trouble qui l'empêchoit de modérer sa voix; Blanche, vous ne savez pas tout le mal que vous pouvez me faire en résistant à mes prières.... vous ne savez pas ce qu'est mon amour : ce n'est pas un amour ordinaire. Ah! je vous en conjure, Blanche, soyez sensible à la pitié; je vois en vous l'arbitre de ma destinée : cédez, cédez, ou je meurs. » Il m'entouroit de ses deux bras pour m'empêcher de le quitter; il étoit à mes pieds, versoit un torrent de larmes : j'ai perdu la force de refuser; ma main est restée dans la sienne. « Venez, lui ai-je dit en retournant à la place que nous venions de quitter, vous l'emportez. »

Alors, le masque, que je croyois endormi, s'est levé brusquement; il a tiré un crayon et un morceau de papier. Je l'ai vu écrire avec agitation quelques lignes. « Prenez garde, dis-je à Ernest, on nous écoute. » Ernest se retourne; le masque approche, lui remet son papier en lui serrant la main avec violence, et s'échappe.

Dieu! s'écrie-t-il, si c'étoit elle! En achevant ces mots, il me quitte, court de salle en salle, fend la presse, interroge tous ceux qu'il rencontre, dépeint le masque qu'il poursuit, en saisit un, s'aperçoit qu'il s'est mépris, revient sur ses pas. J'avois tâché de le

suivre; je l'atteins au même lieu où nous étions d'abord ensemble : il étoit près d'une lumière, lisoit le billet, et sans me voir, sans m'entendre, il fuit et s'élance hors de la maison.

Les détails qui suivent, il me les a racontés il y a une heure : comptez sur leur exactitude. Voici ce terrible billet.

« Oui, c'est moi, j'ai tout vu, tout entendu, et tout « va finir. Quand tu me tues, au moins ne plonge pas « le poignard dans le sein de mon frère, en consom- « mant la séduction de celle qui doit être son épouse, « et si tu veux me voir encore, accours sur les bords « du Danube : c'est là mon dernier rendez-vous. »

Il parcourt d'abord les rues adjacentes : elles sont désertes; il écoute et n'entend que le bruit confus des instrumens de joie; il vole, le malheureux; il arrive sur le bord du Danube; il appelle Amélie : nulle voix ne répond : c'est le silence de la mort..... Il crie comme un insensé; sa tête est perdue; il implore du secours; plusieurs personnes l'entendent de loin, s'approchent et l'entourent. Il les conjure de se disperser sur les bords du fleuve pour découvrir une femme en domino noir. « J'en ai vu une qui couroit il n'y a qu'un moment sur la rive à droite, a dit un homme qui arrivoit : elle ne doit pas être loin. » Ernest n'en entend pas davantage; il se précipite du côté qu'on lui indique; il regarde, il appelle encore Amélie, croit apercevoir un corps lutter contre l'onde; il se jette, plonge avec lui sous les eaux, ce n'étoit point elle : tout-à-coup il entend des cris retentir sur le rivage, il se hâte d'y revenir; on lui dit qu'une femme

vient d'être trouvée sans vie sur le sable : il vole vers elle, arrache le domino noir qui couvre sa tête, reconnoît Amélie, la croit morte, et tombe sans mouvement auprès d'elle.

Les gens qui les entourent les transportent dans la misérable cabane d'un pêcheur ; l'habit magnifique qu'Ernest portoit sous son domino leur apprend que c'est un homme d'un haut rang, et on s'empresse d'aller chercher du secours ; un chirurgien arrive, il s'occupe principalement d'Ernest, dont l'extérieur marquoit une opulence que n'annonçoit pas le misérable vêtement d'Amélie. On a peu de peine à le ranimer ; il reprend ses sens, il ouvre les yeux, et voit Amélie étendue, pâle et glacée, auprès de lui. « Monsieur ! Monsieur ! dit-il au chirurgien d'un air farouche, pourquoi me rendre la vie avant de l'avoir rendue à cette femme ? Amélie ! s'écrie-t-il, et on dit que ses cris faisoient frémir tous les spectateurs ; Amélie, parle-moi, parle-moi donc ! un seul mot encore, un seul adieu..... Mais non, non, point d'adieu ; je ne te quitte plus : tu vivras, ou nous mourrons ensemble. Monsieur, a-t-il ajouté en regardant le chirurgien d'un air menaçant, répondez : cette femme est-elle morte ? — Monsieur, je ne puis le dire encore ; vous voyez que je m'occupe de la secourir : je ne sais point la cause de l'état où elle est, on ne peut présumer qu'elle se soit noyée, car ses habits ne sont pas mouillés.

En effet, Albert, votre sœur n'avoit point accompli son funeste dessein : arrivée sur le bord du fleuve, au moment de se précipiter, elle avoit été arrêtée, non

par la crainte de la mort, mais par celle de la colère divine; il sembloit, nous a-t-elle dit, que Dieu m'attendît là pour me montrer toute l'étendue du crime que j'allois commettre; j'ai frémi, je n'ai point eu la force d'être si coupable; mais n'ayant point celle de vivre avec ma douleur, mes yeux se sont obscurcis, mon sang s'est glacé, et je ne sais plus ce que je suis devenue.

Quand Ernest et votre sœur ont été transportés dans la cabane du pêcheur, toutes les personnes que cet événement avoit attirées se sont réunies autour d'eux : chacun formoit des conjectures différentes sur ce qui se passoit, et sur l'état d'Amélie; on la croyoit perdue sans ressource; Ernest écoutoit tout en silence, ne répondoit rien, et, la main sur le cœur de sa bien-aimée, attendoit, dans une angoisse inexprimable, qu'elle donnât un signe de vie..... L'infortuné, il a attendu cinq heures! quand il a vu la respiration d'Amélie devenir plus libre et la chaleur se répandre dans tous ses membres, il l'a fait transporter dans une chambre particulière, avec le chirurgien et une femme pour la servir; on l'a posée sur un lit; il s'est tenu à l'écart à quelques pas : il vouloit attendre qu'elle fût calme pour se présenter; mais au premier mot qu'elle a prononcé, il s'est précipité à genoux près de son lit, en s'écriant d'une voix étouffée : « Elle vit! elle vit! Amélie m'est rendue! » A sa vue, à ce discours, votre sœur a soulevé sa tête, et joignant ses deux mains, elle a dit : « Où suis-je? est-ce moi qui existe? est-ce lui qui est là? — Oui, Amélie, oui, tu es rendue à Ernest, à ton époux. — A Er-

nest! à mon époux! oui, c'est ainsi que cela devoit être; mais le ciel ne l'a pas voulu. — Il le veut, Amélie : tu vois bien qu'il nous a réunis; si de fausses apparences, si d'indignes calomnies ont pu me rendre suspect à tes yeux, je me justifierai et tu me croiras..... — Mes sens m'auroient-ils trompée? tu n'aimerois pas Blanche?.... — O mon épouse! a-t-il repris en la regardant avec des yeux pleins de larmes, tu as pu penser.... Ah! quand tu sauras tout. — Ton accent, tes paroles, tes regards, a dit la douce créature, me persuadent : tu sais si ma confiance en toi a été entière; mais ces terribles mots que j'ai entendus doivent obtenir mon pardon. O mon Dieu! je te bénis : il étoit si affreux de mourir avec l'idée d'avoir perdu son amour! » Et elle est tombée dans les bras de son amant. Des larmes de joie et de tendresse ruisseloient sur les joues d'Ernest, en me racontant ce moment de félicité : que doit-il être, Albert, puisqu'ils assurent tous deux qu'il leur a fait oublier leurs malheurs?

Pendant que tout ceci se passoit, j'étois demeurée en proie à la plus vive inquiétude. Ma tante, surprise de ne point voir son fils, le demandoit en vain; elle m'a trouvée pâle et sans masque, courant dans les salles et m'informant à chacun de ce qu'étoit devenu un masque que je dépeignois, ne soupçonnant que trop que ce ne pouvoit être qu'Amélie. Blanche, qu'avez-vous, s'est écriée ma tante; qu'est-ce qui vous agite ainsi? que cherchez-vous? seroit-il arrivé quelque chose à mon fils? — Oui, quelque chose de terrible, sans doute : il est sorti. — Où est-il? où va-

t-il? — Il court après ce masque, cette femme. — Quelle femme? que dites-vous? de qui parlez-vous? — Ah! Madame, il dit que c'est elle. — Qui, elle? au nom du ciel, expliquez-vous : vous me faites trembler. — Il n'est plus ici; envoyez tous vos gens après lui; tachez de prévenir un malheur..... Amélie nous écoutoit : elle aura mal interprété un discours innocent..... — Amélie! Amélie! a répété ma tante avec effroi, Amélie seroit ici? — Je n'ai pas vu son visage; mais à l'émotion, à la fuite d'Ernest, je suis sûre que c'est elle qui étoit là tout-à-l'heure. » Madame de Woldemar m'a quittée précipitamment, elle a fait appeler ses gens, leur a ordonné de chercher son fils dans toute la ville, et, hors d'état de commander à son trouble, elle s'est retirée dans son appartement.

Les heures s'écouloient, nous n'apprenions aucune nouvelle : les gens de ma tante rentroient de moment en moment dire qu'ils n'avoient rien rencontré. A la pointe du jour, toute la compagnie a quitté le bal. J'ai fait part en peu de mots à ma mère de l'inquiétude de madame de Woldemar, et je lui ai demandé la permission de rester chez elle jusqu'à ce qu'on eût acquis quelques lumières sur l'aventure de la nuit. Ma mère n'a pas voulu me quitter : nous avons été joindre toutes deux ma tante, dont l'inquiétude m'auroit véritablement touchée, si elle n'eût pas mêlé aux angoisses maternelles qu'elle éprouvoit pour Ernest, les plus injurieuses invectives contre Amélie.

Enfin, à huit heures du matin, un homme inconnu lui a apporté un billet de son fils, mais dont l'écriture étoit si tremblante et si altérée, qu'au premier

coup d'œil aucune de nous ne l'a reconnue. Voici ce qu'il contenoit :

Ernest à sa mère.

A six heures du matin.

« Amélie a pensé périr cette nuit : c'est par un « miracle que je l'ai sauvée ; je suis auprès d'elle, et « j'y suis pour toujours. Nous sommes dans un misé- « rable cabaret sur le bord du Danube : si cet asile « vous paroît peu digne de votre fils, et que vous vou- « liez qu'il vous amène votre nièce et son épouse, en- « voyez une voiture les chercher tous deux ; mais si « vous fermez votre maison à Amélie, votre fils n'y « rentrera plus ; car il jure de ne jamais paroître où « on refusera de la recevoir. »

En lisant ce billet, ma tante a changé de couleur plusieurs fois, et a marché dans sa chambre sans nous parler ; à la fin elle a sonné avec violence : un domestique est entré. « L'homme qui a apporté ce billet est-il encore ici ? a-t-elle demandé. — Oui, Madame, il attend la réponse. — Qu'il attende encore : qu'on mette mes chevaux, il conduira ma voiture où elle doit aller : je donnerai un billet. » Le domestique est sorti. Ma tante a été à son bureau, elle a essayé d'écrire ; mais ses nerfs étoient si ébranlés, qu'il lui a été impossible de tracer une ligne : elle m'a appelée. « Blanche, m'a-t-elle dit en me donnant la lettre de son fils, lisez ceci à votre mère, et puis vous viendrez vous asseoir ici ; je vous dicterai ma réponse, car je ne puis tenir ma plume. » J'ai pris ce papier, que je

n'ai pu lire sans verser bien des larmes sur les souffrances d'Ernest et de votre sœur. Après l'avoir entendu, ma mère s'est recueillie, et regardant madame de Woldemar, elle lui a dit : « C'est très-extraordinaire!.... qu'en pensez-vous, ma sœur? Je suis très-surprise, en vérité très-surprise! Je croyois Ernest plus disposé à vous obéir : ce n'est pas là le respect, la soumission que vous deviez attendre d'un fils pour lequel vous avez tant fait. — Non, a interrompu la baronne; ce n'est pas là le prix que méritoit ma tendresse, ni le fruit des soins que j'avois employés pour lui donner des sentimens dignes du sang dont il sort; mais il y a long-temps qu'il m'a fallu renoncer à des espérances dont il étoit le seul objet, et que l'ingrat a si bien trompées! — En vérité, si j'étois à votre place, je ne les recevrois point chez moi. — Oh ciel! que dites-vous? me suis-je écriée vivement. — Vous n'êtes pas de cet avis là, Mademoiselle? a repris ma tante en me regardant avec hauteur. — Non, Madame, et j'oserois répondre que vous n'en êtes pas non plus. — Vous allez le savoir; placez-vous ici et écrivez. » J'ai pris la plume; mais avant de commencer, je lui ai dit : « Je vous préviens, Madame, que je n'écrirai pas un refus. — Prétendez-vous faire des conditions avec votre tante? a repris ma mère. — Je crois, Madame, que, sans manquer au respect que j'ai pour elle, je puis la prévenir que si l'arrêt qu'elle va dicter est injuste et cruel, ma main ne le tracera pas. — Vous voyez, a dit madame de Woldemar en regardant tristement sa sœur, le digne effet de la rebellion de mon fils, et ce que son exemple produit sur l'esprit de

Blanche. — Croyez, Madame, ai-je ajouté, que je n'avois pas besoin de l'exemple d'Ernest pour haïr l'injustice et m'élever contre elle. — Blanche, a repris ma tante avec plus de douceur que je n'en attendois, est-ce le moment où vous me voyez plongée dans l'affliction que vous devriez choisir pour me parler ainsi ? » Ce reproche m'a touchée. « J'ai tort, ai-je répondu en baisant sa main; dictez, Madame. »

La baronne de Woldemar, à son fils.

A huit heures.

« Je ne vous fermerai point ma porte, quoique « vous l'ayez mérité peut-être; mais je veux ignorer « du moins que vous ne revenez pas seul : arrangez-« vous pour que cette femme ne paroisse pas à mes « yeux, c'est tout ce que je puis faire pour vous. »

Voilà tout, m'a-t-elle dit; fermez la lettre. Elle s'est tournée du côté de ma mère, et alors je me suis empressée d'ajouter :

« Venez, hâtez-vous, mes amis; si vous ne trouvez « pas une mère ici, vous trouverez du moins une « sœur, une amie qui vous chérit tous deux et brûle « de vous revoir. »

J'ai bien vite cacheté le billet pour qu'on ne vît pas mon apostille. « Le ferai-je partir, Madame? ai-je demandé à ma tante. — Assurément, a-t-elle répondu. » J'ai voulu le porter moi-même, dans l'espoir de questionner le commissionnaire d'Ernest; mais madame de Woldemar, qui s'est doutée de mon dessein, a dit à ma mère : « Laissez-vous sortir

Blanche, Madame? — Non, il n'est pas nécessaire. Ne pouvez-vous pas sonner, Mademoiselle? » Je suis revenue sur mes pas en soupirant; j'ai tiré la sonnette, le domestique est venu, et le billet est parti. « Je crois, ai-je dit à ma mère, qu'il seroit à propos d'expédier un courrier au comte Albert, pour lui apprendre que sa sœur est ici. — Ecrivez un billet, et donnez-le à Fritz; il partira sur-le-champ. » Je l'ai écrit; et comme alors j'ai eu la permission de sortir, j'ai donné des ordres à Fritz pour qu'il fût dans toutes les villes où vous m'avez dit de vous écrire.

En rentrant, j'ai trouvé le déjeûner servi; ma mère s'est approchée de la table et a versé du chocolat dont elle seule a goûté : ma tante et moi, occupées du même objet, quoiqu'avec des dispositions bien différentes, étions trop émues pour pouvoir ni manger, ni parler; en vain ma mère tâchoit-elle d'engager la conversation en nous interrogeant, nous répondions par monosyllabes, et la conversation tomboit. Il y avoit bien une demi-heure que, fatiguée de ses inutiles efforts, elle avoit pris le parti de garder aussi le silence, lorsqu'il a été interrompu par le bruit d'une voiture qui rouloit dans la cour : mon cœur a battu violemment; j'ai regardé ma tante; elle a pâli, ses lèvres trembloient. « La voilà! la voilà donc qui rentre dans ma maison, a-t-elle dit en levant au ciel ses yeux pleins de courroux. » Pour moi, en pensant qu'Amélie étoit à quelques pas de moi, je n'ai pu me contenir plus long-temps; et m'élançant hors de la chambre, malgré ma mère qui vouloit me retenir, j'ai été bientôt au bas de l'escalier, où j'ai

trouvé Amélie soutenue par Ernest. En me voyant, elle m'a tendu les bras, en s'écriant : « Ma cousine! — O ma sœur! ai-je répondu en la pressant contre mon sein. — Ta sœur, Blanche? ah! que ce nom m'est doux! Albert sera donc heureux? » En parlant ainsi, elle a quitté le bras d'Ernest pour s'appuyer sur le mien, et un rayon de joie a ranimé ce visage pâle et abattu. « Où la conduirons-nous? ai-je demandé à Ernest : ma tante n'a point fait préparer d'appartement. — Dans le mien, a-t-il interrompu vivement : n'est-elle pas mon épouse? — Elle le sera sans doute, mais jusque-là..... — Jusque-là, ma mère ne me refusera pas, je pense, un autre logement dans sa maison? — Assurément. » Et nous avons monté chez Ernest.

Amélie gardoit le silence, et étoit si foible et si oppressée, qu'elle n'auroit pas eu la force de monter l'escalier, si Ernest ne l'eût portée dans ses bras. En entrant dans l'appartement, elle a fait quelques pas seule; et élevant ses mains vers le ciel, elle a dit : « Je suis donc chez lui! — Oui, mon Amélie! vous êtes chez votre époux, a-t-il répondu en la faisant asseoir sur un canapé et se plaçant auprès d'elle, chez vous, dans votre maison. » Elle a souri tristement, et puis tournant ses regards vers moi avec une douceur angélique : « Ah! Blanche! puisque mes soupçons furent injustes, puisque mon frère t'est cher, s'il étoit ici, s'il étoit entre nous deux, j'aurois encore un doux moment.... — Chère Amélie! il viendra ce moment où nous serons tous heureux. — Heureux.... ou tranquilles, a-t-elle ajouté avec un ton qui m'a fait fré-

mir.» J'ouvrois la bouche pour répondre, lorsque nous avons entendu venir quelqu'un; Amélie a tressailli. « Ce n'est pas ma tante, ce n'est pas votre mère, Ernest! s'est-elle écriée avec effroi. » Il se levoit pour s'en assurer, lorsqu'un domestique est entré et m'a dit que ma mère me demandoit. « Ma mère ne sait-elle pas que je suis auprès de ma cousine? — Je l'ignore, Mademoiselle; madame la baronne m'a seulement ordonné de vous prier de monter auprès d'elle. —Va, ma Blanche! m'a dit doucement Amélie; tu vois bien qu'ils ne veulent pas te laisser avec moi. — S'il étoit vrai! a interrompu impétueusement Ernest.» Et il s'est tu comme ne voulant pas exprimer toute sa pensée. « Eh bien! s'il étoit vrai? que feriez-vous? lui a demandé Amélie en le regardant avec inquiétude? — Ce que je ferois! a répondu Ernest, en contenant autant qu'il le pouvoit sa bouillante impatience, à l'instant même je vous emmenerois d'ici avec Blanche; nous irions trouver Albert; et loin de la tyrannie, du despotisme de parens durs, orgueilleux et inflexibles, nous connoîtrions encore des jours heureux. — Cher Ernest! a-t-elle dit en élevant les bras vers lui.... » Mais l'attendrissement l'a empêchée de continuer; elle a penché sa tête sur mon épaule, et ce n'est qu'après un moment assez long qu'elle a ajouté: « Cher Ernest! attendez encore quelque temps; il peut arriver de telles choses qui vous permettent de prendre un parti moins violent.» Elle s'est efforcée de sourire en prononçant ces mots; mais, si je les ai compris, elle y attachoit une bien funeste pensée. « Que faut-il répondre à madame votre mère, a re-

pris le domestique qui attendoit toujours à la porte? — Dites-lui, a repris vivement Ernest, que dans ce moment mademoiselle de Geysa ne peut pas quitter sa cousine. Allez, a-t-il ajouté avec un geste d'impatience. » Nous sommes restés seuls, et alors Ernest m'a raconté brièvement les détails que je vous ai donnés depuis l'instant où il avoit quitté le bal jusqu'à celui où il étoit rentré dans la maison ; mais madame de Woldemar ne m'a pas laissée long-temps à cet intéressant entretien. Le domestique est revenu m'annoncer que ma mère m'ordonnoit de me rendre sur-le-champ auprès d'elle. Ernest m'a retenue par la main, mais Amélie m'a dégagée, en me disant tristement : « Va, ma Blanche! va, ne les irritons pas davantage. » Je me suis levée, je l'ai embrassée plusieurs fois. « Un mot avant de te quitter, Blanche! Sais-tu où est mon frère? — Oui, je le sais ; nous en parlerons quand je reviendrai. — Crois-tu donc qu'on te laisse revenir? — Qui oseroit l'en empêcher, a demandé Ernest? — Qui? a répondu Amélie en le fixant avec tendresse ; sa mère ; une mère a bien des droits, Ernest! je les connois, je les respecte, je ne permetrai jamais qu'on les brave pour moi. — Jamais.... jamais, a-t-il dit d'un air effrayé ; et que deviendrions-nous donc si ma mère...? — Ne parlons point de cela maintenant, a-t-elle interrompu, je suis trop foible ; mais j'espère, si Dieu m'en donne le courage, vous persuader que ce n'est point en offensant sa mère qu'on peut atteindre le bonheur. » Elle a voulu se lever pour me conduire jusqu'à la porte ; mais ses jambes tremblantes ne lui ont pas permis d'avancer ; elle est retombée sur le canapé presque en

défaillance. « Je vais lui envoyer des gouttes, ai-je dit à Ernest. — Oui, et les femmes de ma mère pour la servir. »

J'ai volé à l'appartement de madame de Woldemar; ma mère y étoit encore; toutes deux m'ont reçue avec une extrême sévérité : j'ai paru n'y faire pas attention. « Ma tante, ai-je dit, Amélie est fort mal, elle a besoin de secours; ordonnez à vos femmes de se rendre auprès d'elle, et veuillez me donner vos gouttes que je les lui porte. — Est-elle donc prête à mourir, m'a demandé ma mère? — Prête à mourir, me suis-je écriée! le ciel nous préserve d'un pareil malheur! — Un malheur! a répété madame de Woldemar en soupirant amèrement; elle appelleroit cela un malheur. Blanche, a-t-elle continué d'un ton imposant, votre présence n'est pas nécessaire à cette femme, et ce n'est pas à moi à prendre soin d'elle. Mais mon fils est le maître de commander à mes gens : ce qu'il voudra d'eux, il le prescrira. — Madame, je l'ai laissé seul avec Amélie; elle étoit presque sans connoissance; il ne peut pas la quitter. » Madame de Woldemar a sonné : « Passez chez mon fils; demandez-lui ses ordres : s'il a besoin de mes femmes, vous les avertirez. » Ma mère a eu l'air très-surpris. « Vous êtes d'une extrême bonté pour Amélie, lui a-t-elle dit après un moment de silence. — Non, ce n'est point par pitié pour elle, que j'agis ainsi, mais par respect pour moi-même, que je fais respecter mon fils. Il n'est pas perdu sans retour encore; jusque-là je lui conserverai dans ma maison la considération qui lui est due. — Mais du moins faites-lui dire de se rendre ici : pour-

quoi lui permettre de rester auprès d'Amélie? — Pour l'empêcher de me désobéir : dans ce moment, il seroit capable de le faire : épargnons-lui une offense que je ne lui pardonnerois peut-être point. Quant à vous, Blanche, vous ne paroîtrez plus dans cet appartement. — Madame, ai-je interrompu vivement, ma mère ne me l'a point dit. » Celle-ci s'est hâtée de répliquer : « Ne vous suffit-il point, Mademoiselle, que votre tante vous l'ordonne? — Ah! me suis-je écriée! si Albert étoit ici.....! — Eh bien! Mademoiselle, s'il étoit ici, il vous soutiendroit : est-ce là ce que vous entendez? — Non, ma mère; mais il soutiendroit Amélie; elle auroit du moins un ami pour la plaindre et la consoler. — Eh! la misérable! n'en a-elle pas un, a interrompu madame de Woldemar? ne m'a-t-elle pas enlevé mon fils....? Oui, plût à Dieu qu'Albert fût ici! je saurois à qui remettre cette femme : il l'emmeneroit de chez moi. — Je doute qu'Ernest le permît, ai-je répliqué. — Vous doutez donc qu'il m'obéisse? — Ne le pensiez-vous pas aussi tout-à-l'heure, Madame! — Vous vous oubliez, Mademoiselle. — Ah! Madame, c'est que j'ai vu leur douleur, et que je parle à celle qui la cause. » Ma tante, irritée, m'a dit de sortir de devant ses yeux; et ma mère, par son ordre sans doute, m'a enfermée dans la chambre où je suis à présent. On m'y a apporté mon dîner, auquel je n'ai pas pu toucher; mais j'ai prié le domestique de me procurer du papier, une plume et de l'encre; il s'est chargé d'un billet pour Amélie, où je la console autant que je le puis, où je lui donne l'assurance de la voir demain, quoique je ne sache trop

si j'en aurai, je ne dis pas la permission, mais la possibilité. Voilà plus de trois heures que j'écris, Albert, je suis brisée par la fatigue et l'inquiétude. Je vais chercher un sommeil dont j'ai bien besoin. Que n'êtes-vous ici? je vous appelle de tous mes vœux.

LETTRE CI.

Blanche à Albert.

Vienne, 5 octobre, onze heures du soir.

Voici le premier moment de tout le jour que j'ai trouvé pour vous écrire. Oh quel jour, Albert, que celui-ci! Amélie a été bien mal, et je dois à ce danger la faveur de rester cette nuit près d'elle. Tandis qu'elle dort, je vais continuer à vous instruire de tout ce qui s'est passé.

Ce matin, vers dix heures, la femme de chambre de confiance de ma tante est venue ouvrir ma prison, et me dire qu'on m'attendoit pour déjeûner. En descendant l'escalier, je lui ai demandé si elle savoit des nouvelles d'Amélie; elle a secoué tristement la tête... « Ah! mademoiselle Blanche, quel dommage! —Quoi donc! ai-je repris avec effroi, que lui est-il arrivé?— Ah! Mademoiselle! si jeune, si belle, être tombée dans la disgrâce de tous ses parens!..... —C'est la faute de ses parens. — Oh! pardonnez-moi, Mademoiselle, les parens n'ont jamais tort; c'est ce qu'assure madame la baronne. — Vous n'avez pas vu ma cousine, ai-je

interrompu vivement? — Ah! je voudrois ne l'avoir pas vue, Mademoiselle, je le voudrois; car depuis ce moment elle est toujours devant mes yeux. Ce matin, quand madame la baronne s'indignoit contre elle, je me la représentois comme elle étoit hier au soir, quand je lui ai dit qu'elle ne vous verroit plus; si touchante! si résignée dans sa douleur! à genoux devant Dieu qu'elle prioit avec tant de piété et de ferveur!.... Mademoiselle, on n'a point le cœur méchant quand on prie comme cela. » J'ai profité de cette bonne disposition pour l'engager à me laisser descendre un moment chez Amélie : « Ma tante ni mes parens n'en sauront rien, lui ai-je dit. — Non, Mademoiselle, non, cela m'est défendu. Vous savez qu'entre monsieur le comte et cette dame les choses ne vont point comme elles devroient aller : on dit que ce seroit un mauvais exemple pour vous. » Mes instances ayant été inutiles, je lui ai demandé du moins si elle vouloit se charger de faire partir la lettre que je vous avois écrite pendant la nuit. « Très-volontiers, Mademoiselle, de ce côté, les choses sont bien : vous devez épouser M. de Lunebourg, il ne peut point y avoir du mal à ce que vous lui écriviez. » Alors elle m'a quittée, et je suis entrée chez ma tante.

Elle étoit au coin de son feu avec ma mère; elles parloient d'un ton assez animé; elles se sont tues en me voyant : je les ai saluées; elles m'ont fait un signe de tête assez froid, et on a servi le déjeûner.

Il étoit à peine fini, et je n'avois pas ouvert la bouche encore, lorsqu'une des femmes de madame de Woldemar est entrée très-émue. « Monsieur le comte

m'envoie vous dire, Madame, que madame votre nièce est très-mal...... — Cette femme n'est point ma nièce, a interrompu la baronne : cette femme ne m'est rien. — O cœur barbare et cruel! me suis-je écriée hors de moi. » Ma tante m'a regardée sans colère. « Je n'ai de nièce ici que vous, Blanche, m'a-t-elle dit; mais si la personne qui s'est à jamais rendue indigne d'un pareil titre est véritablement en danger, je ne m'oppose pas à ce que l'humanité vous inspire. » Je n'en ai pas demandé davantage, et j'ai couru chez Amélie. Elle étoit sur un lit, pâle, sans mouvement et les cheveux épars. Le médecin qu'on avoit appelé étoit à l'extrémité de la chambre, et Ernest paroissoit au désespoir. « O mon Dieu! mon cousin, qu'a-t-elle donc? — D'horribles convulsions, d'effrayantes foiblesses. — Et le médecin, que dit-il? — Quand il veut approcher d'elle, son mal semble redoubler; elle s'agite et le repousse. » Je me suis avancée près du lit : « Amélie, ma sœur, m'entends-tu? » Elle m'a serré la main. « Au nom d'Ernest, au nom d'Albert, permets que le médecin examine ton état pour soulager tes souffrances. » Elle a secoué la tête. « Non, non, a-t-elle dit d'une voix étouffée. » Ernest est tombé à genoux devant son lit. « Amélie! s'est-il écrié douloureusement, Amélie, tu veux donc mourir? — Ah! malheureux Ernest, a-t-elle répondu avec un soupir déchirant, crois-tu que je serois venue malgré ta mère dans cette maison, si ce n'avoit pas été pour y mourir? » A ces mots, elle est retombée dans une crise si longue et si terrible, que j'ai cru la voir expirer dans mes bras; mais au milieu de ses douleurs, quoique sa tête semblât perdue, chaque

fois que le docteur tentoit de s'approcher de son lit, elle jetoit des cris, et ses bras se roidissoient pour le repousser. « Qu'il ne me touche pas, crioit-elle dans son égarement : Albert, mon vertueux frère, préserve-moi de lui..... Mon Dieu, épargne-moi.... que je meure avec mon malheur !..... » Plusieurs mots inintelligibles se sont succédés ; nous ne pouvions expliquer cette espèce d'horreur, que lui donnoit l'idée d'un secours, qu'en pensant qu'elle ne vouloit pas être sauvée. A la fin, l'épuisement total de ses forces l'a rendue plus calme, et lui a donné même quelques heures de sommeil. Le médecin a profité de ce moment pour s'approcher d'elle, et, après lui avoir long-temps tâté le pouls, il nous a assuré qu'avec une grande tranquillité de corps et d'esprit on pouvoit espérer, mais que de trop vives impressions de peine la tueroient. Ernest lui a dit : « Docteur, passez chez ma mère, communiquez-lui tout ce que vous pensez de l'état de sa nièce ; répétez-lui que *de trop vives impressions de peine la tueroient* ; ajoutez que mon existence est attachée à celle d'Amélie : après cela elle saura ce qu'elle a à faire pour nous conserver ou nous perdre tous deux. » Il y avoit dans l'air d'Ernest quelque chose de si sombre, qu'aussitôt que nous avons été seuls j'ai cherché à lui donner quelques consolations ; mais il m'a interrompue vivement : « Blanche, vous ne savez pas ce qu'il faut me dire, vous ne connoissez pas ma situation ; je suis affligé, mais tranquille ; et, tout en tremblant sur la vie d'Amélie, je suis moins malheureux que quand j'étois séparé d'elle ; car à présent je suis sûr de ne plus la quitter..... non, jamais, a-t-il ajouté d'un ton

solennel. » Alors il s'est levé, et, tombant à genoux au pied du lit d'Amélie, il a essuyé ses pleurs, en répétant d'une voix foible : « Non, jamais, je le jure! puisque mon sort est irrévocablement lié au tien, quelqu'affreux qu'il soit, il l'est moins qu'il ne l'a été, et maintenant du moins je puis le supporter. »

Le médecin est rentré. « Madame la baronne vous demande, monsieur le comte. — Moi ? docteur : que me veut-elle ? qu'a-t-elle à me dire ? — Je n'ai point osé l'interroger là - dessus. — Lui avez-vous parlé de l'état d'Amélie? que vous a-t-elle répondu? — Pas un mot. — Pas un mot! quand sa nièce se meurt; et c'est là ce qu'elle appelle de la grandeur d'ame! — Irez-vous la voir, Ernest? lui ai-je demandé. — Non, je ne quitterai point cette chambre tant qu'Amélie sera en danger; non, je n'irai point auprès d'une mère cruelle qui voit sans pitié l'innocence expirante : cependant, Blanche, allez auprès d'elle, dites-lui que son fils est prêt à tomber à ses pieds; mais qu'elle ne l'y verra qu'en consentant à recevoir Amélie dans ses bras. — J'y vais. — Dites-lui que je me regarde comme l'époux d'Amélie, qu'aucune puissance humaine ne me fera renoncer à ce titre sacré. — Je lui dirai. — Et revenez ensuite auprès de cette infortunée, vous presser avec moi contre son cœur, et l'entourer de tant de tendresse, que l'idée qu'il est des êtres inhumains qui la repoussent ne puisse pas l'approcher. — Je reviendrai, Ernest, soyez-en sûr. »

Il étoit près de cinq heures quand je me suis présentée chez madame de Woldemar; ma mère étoit toujours là, et j'ai trouvé mon père auprès d'elle : on

nnoncer le dîner. Je n'ai pas pu parler à tan... mais je l'ai priée, en sortant de table, de ... r un moment en particulier. « On vous a nc... gée du rôle d'ambassadeur? m'a dit mon ... ricanant. — Et les propositions ne peuvent se fa... e devant nous? a ajouté ma mère du même ... — ...anche, m'a dit ma tante très-gravement, nez garde à ce que vous allez faire : j'ai permis, j'ai approuvé même que vous alliez soigner cette femme : à votre âge, la pitié doit l'emporter sur le ressentiment, et vous ne deviez pas la laisser périr sans secours; mais maintenant, si vous osiez parler en sa faveur et tenter de la justifier, je crois que vos parens feroient sagement de vous éloigner d'ici, pour vous garantir des mauvais conseils et du pernicieux exemple que vous pourriez y recevoir. — C'est bien notre intention, a répondu ma mère en regardant son mari; n'est-il pas vrai, M. de Geysa? — Assurément, ma chère; et si notre présence n'est pas nécessaire à notre sœur, je veux que dès ce soir nous enfermions Blanche à la maison, jusqu'à ce que toute cette affaire-ci soit finie. » J'ai vu tous les esprits si aigris, que je n'ai pas cru devoir les irriter davantage; et, rapportant les paroles d'Ernest, j'ai seulement dit : « Si j'ai dû la permission de voir Amélie à l'idée que sa vie est en danger, pourquoi me la refuseroit-on maintenant? Le danger existe; et, si le docteur a bien vu, Amélie est même sans ressource. N'a-t-il pas dit qu'une impression de peine la tueroit? Il ne me semble pas qu'on soit disposé à la lui éviter. — Ceci me regarde apparemment, Mademoiselle? m'a de-

mandé ma tante avec hauteur. — Quand cela seroit, Madame, vous aurois-je offensée? ai-je fait autre chose que de répéter ce que vous ne cessez de dire? car enfin, lorsque la passion de votre fils et le triste état d'Amélie n'ont pu affoiblir votre haine, que toutes vos paroles, tous vos gestes l'expriment, que vous voulez en accabler cette infortunée, n'ai-je pas lieu de penser que vous ne lui éviterez pas les impressions qui peuvent la tuer? — Mais où a-t-elle donc pris tout ce qu'elle dit aujourd'hui? a reparti mon père en regardant ma mère d'un air étonné. — Auprès du lit d'Amélie, a répliqué ma tante. — Il faut donc bien se donner de garde de l'y laisser retourner. » Je suis tombée à ses genoux. « Ecoutez, mon père, Amélie est fort mal, peut-être ne vivra-t-elle pas demain; elle est loin de son frère, abandonnée de toute sa famille : me défendrez-vous de recueillir son dernier soupir, et de passer cette seule nuit auprès d'elle? si elle est mieux demain, je me soumettrai sans murmure à tous vos ordres. » Il m'a relevée en m'embrassant. « En vérité, ma fille, vous faites de moi tout ce que vous voulez. En vérité, ma sœur, je ne puis pas refuser Blanche. » Ma tante s'est promenée dans la chambre sans répondre; j'ai bien vu que sans son consentement je n'obtiendrois point la faveur que mon père venoit de m'accorder : je me suis approchée d'elle d'un air suppliant : « Ma tante, lui ai-je dit, Amélie est si mal, que dans ce moment Ernest n'est pas en état de vous entendre; tant qu'elle sera en danger, il est résolu à ne la quitter ni jour ni nuit : seroit-il donc convenable que votre nièce restât seule

avec votre fils qui l'aime, et des domestiques qui dépendent de lui? jugez-vous, ma tante, que ce soit décent, même pour vous? » Elle s'est arrêtée tout-à-coup, comme frappée de ce que je lui disois : « Vous avez raison, Blanche; oui, en effet, il ne faut pas les laisser seuls..... Quelle imprudence! Je vous remercie de votre avis, Blanche; retournez-y, et ne les quittez pas. — Quoi! ma sœur, vous voulez que ma fille reste là? vous ne craignez plus pour elle la société d'Amélie? lui a demandé ma mère. — Non, non, Blanche a raison, il n'est pas décent qu'ils soient seuls; et puisque mon fils est décidé à rester là..... Ecoutez, Blanche, a-t-elle ajouté, vous voyez que quand j'ai un tort j'en conviens sans peine; mais aussi quand la justice et l'honneur sont pour moi, je ne cède jamais.... vous pouvez dire cela à Amélie. — Vous me permettez donc de retourner près d'elle? — Oui, allez-y, et annoncez à Ernest que, puisqu'il refuse de venir vers sa mère, sa mère ira vers lui : quand Amélie sera en état de m'entendre, c'est à elle que je parlerai. — Quoi! vous consentez à la voir? — Oui, j'y suis résolue : il m'en coûtera beaucoup; mais n'importe, l'intérêt de mon fils me demande encore ce sacrifice. — Ah! Madame, ce ne peut être que pour lui pardonner que vous voulez la voir. — Pour lui pardonner? a-t-elle interrompu..... » Elle s'est arrêtée tout-à-coup, a paru réfléchir, et puis a ajouté en me regardant fixement : « Oui, Blanche, c'est pour lui pardonner que je veux la voir; il dépendra d'Amélie de se réconcilier avec moi. — Et quel sera le prix de cette faveur? ai-je demandé en

tremblant. — Quand je croirai devoir l'en instruire, vous l'apprendrez : jusque-là, Blanche, dispensez-vous de m'interroger. » Je n'ai pas répliqué, et après l'avoir saluée, ainsi que mon père et ma mère, j'ai couru promptement chez Amélie.

Elle avoit de la fièvre, et étoit beaucoup plus animée que le matin : Ernest avoit obtenu d'elle de prendre les potions du docteur. « Quoi ! ils t'ont permis de revenir, Blanche ? a-t-elle dit en me voyant ; leur colère est donc suspendue ? — Je ne sais, lui ai-je répondu, quelle est l'intention secrète de madame de Woldemar ; mais c'est de son aveu que je viens ici, et elle compte même y venir elle-même quand tu seras assez bien pour la recevoir. — Qu'entends-je ! s'est écrié Ernest ; quoi ! ma mère veut voir Amélie ? O changement inattendu ! ô ravissante espérance ! Mon Amélie ! si ma mère veut te voir, ce n'est que pour te nommer sa fille. Ah ! qu'elle hâte ce fortuné moment. — Non, non, qu'elle ne le hâte point, a interrompu Amélie. — Pourquoi, ma bien-aimée, t'effraierois-tu du bonheur ? — Ce bonheur, a-t-elle dit tristement, ce bonheur ne vaudra peut-être pas tes espérances : crois-moi, Ernest, ne les échange contre lui que le plus tard que tu pourras. — Ainsi, Amélie, tu refuses absolument de croire que nous serons heureux ? — Heureux ! s'est-elle écriée en pleurant ; nous étions destinés à l'être, et c'est moi qui ne l'ai pas voulu : il fut un temps où ta mère n'auroit pas dédaigné Amélie, tu m'aurois nommée ton épouse sans rougir ; mon frère ne seroit pas errant et désespéré, depuis long-temps Blanche lui appartiendroit ; ce

pauvre orphelin que j'ai abandonné ne pleureroit pas sur sa coupable mère ; enfin, a-t-elle ajouté en cachant sa tête dans le sein d'Ernest, ce qui fait aujourd'hui ma honte et ma misère feroit mon orgueil et ma félicité..... » Les larmes ont étouffé sa voix. Après une assez longue pause, elle m'a parlé de vous : je lui ai dit que j'avois envoyé un courrier vous avertir qu'elle étoit à Vienne, afin que vous hâtassiez votre retour. « Ah! m'a-t-elle dit, que je puisse le revoir encore une fois, que j'obtienne son pardon, que le généreux Albert reçoive le repentir et l'adieu d'un cœur que l'orage des passions n'a pu distraire de l'amitié ! O ma Blanche ! tu feras le bonheur de mon frère, tu répareras tout le mal que je lui ai fait : tu as beaucoup à réparer. » Je l'ai embrassée en silence.

Quand elle a vu que je voulois la veiller, ainsi qu'Ernest, elle s'y est vivement opposée : pour la satisfaire, nous avons feint de nous retirer ; et laissant une des femmes de la baronne auprès d'elle, nous sommes passés dans la pièce voisine. Aussitôt que j'ai été seule avec Ernest, je lui ai demandé si Amélie lui avoit dit quels motifs l'avoient déterminée à quitter la Suisse, ses réponses n'ont été ni claires ni précises; cependant elles ont suffi pour me prouver que j'ai mérité vos reproches, et qu'en cherchant à vous inquiéter en vous laissant croire que je pouvois plaire à Ernest, j'ai contribué à l'infortune de votre sœur. Ne croyez pas, Albert, que, pour m'excuser, je me rejette sur la pureté de mes intentions, assurément j'étois bien loin de prévoir les suites terribles de mon étourderie : mais j'aurois dû sentir que, même pour

augmenter votre amour, je n'avois pas le droit de vous peindre l'amitié qu'Ernest me témoignoit comme un sentiment plus tendre. O mon Albert! quand je suis frappée des conséquences funestes que peut avoir ce que j'appelois une innocente coquetterie, s'il étoit possible que dans le cours de ma vie entière vous en ayez un seul mouvement à me reprocher, il faudroit me repousser loin de vous comme une créature indigne de l'estime de tous les cœurs honnêtes.

Deux heures de la nuit.

Je viens d'entrer doucement chez Amélie; elle sommeille : on m'a préparé un lit près d'elle : je vais dormir jusqu'à ce qu'elle s'éveille. J'ai obtenu d'Ernest qu'il prît quelques heures de repos; mais il ne veut point quitter l'antichambre d'Amélie; c'est même avec peine qu'il a consenti à sortir de la pièce où nous allons reposer toutes deux : il s'étonnoit que j'insistasse, et moi je trouvois assez simple qu'il s'obstinât, tant il y a dans les grandes douleurs quelque chose de grave et de pur, qui permet de braver la décence sans blesser la modestie.

LETTRE CII.

Blanche à Albert.

6 octobre à midi.

Amélie est mieux ce matin, et je commence à espérer que madame de Woldemar s'appaisera : ah! qu'il

m'est doux, cher Albert, d'avoir quelque chose de consolant à vous marquer.

Ce matin, assise sur le lit d'Amélie, je causois avec Ernest de votre prochaine arrivée, et de tous les heureux effets que pourroit produire votre présence; Amélie nous écoutoit en silence, et paroissoit agitée d'un sentiment pénible : on est venu m'avertir que ma tante me prioit de passer chez elle ; ce message nous a troublés. « Que peut-elle me vouloir ? ai-je demandé à Ernest. — C'est pour vous parler d'Amélie. — Assurément. — Mais que vous dira-t-elle, Blanche ? — Ah! mon Dieu! je n'en sais rien. » Nous étions tous deux si agités, que nous marchions dans la chambre comme des insensés; Amélie étoit tranquille et sourioit tristement. «Va, Blanche, m'a-t-elle dit, ne te fais point attendre : à présent qu'il t'est permis de revenir, je te vois sortir avec moins de peine. » Ernest m'a accompagnée sur l'escalier, en me recommandant beaucoup de choses dont je n'ai pas entendu la moitié. J'ai trouvé ma tante avec mon père : après les avoir salués, j'ai demandé des nouvelles de ma mère; elle dormoit encore : j'attendois qu'on me parlât d'Amélie, mais personne ne disoit rien; à la fin, mon père, après avoir fait quelques tours dans la chambre, est venu à moi, m'a regardée avec tendresse : « Je te trouve changée, ma Blanche, a-t-il dit; tu as le cœur si sensible! tu t'inquiètes trop facilement ; tu auras veillé toute la nuit : voyez comme elle est pâle, ma sœur ! En vérité cette vie ne lui vaut rien. — Tranquillisez-vous, mon frère, tout cela ne durera pas long-temps. » Alors elle m'a fait approcher, et m'a questionnée sur

les motifs qui ont engagé Amélie à quitter la Suisse: je lui ai dit ce que je savois, et il m'a été aisé de lui prouver que les torts d'Ernest et mes imprudences étoient la cause de l'extraordinaire démarche où Amélie avoit été entraînée : elle ne m'a point répondu et est tombée dans une profonde rêverie, dont mon père ni moi n'avons osé la distraire; enfin elle s'est levée et m'a dit : « Vous pouvez retourner auprès d'Amélie, faites-la soigner avec zèle, et aussitôt qu'elle sera mieux, ne manquez pas de me le faire savoir sur-le-champ. » Alors, sans attendre de réponse, elle est entrée dans son cabinet.

« Ah! mon père! me suis-je écriée, que peut signifier un pareil intérêt? se pourroit-il que ma tante s'adoucît et que le malheur d'Amélie eût enfin touché ce cœur si vindicatif? » Mon père m'a reproché de parler trop librement sur le compte de madame de Woldemar; cependant, il a fini par être de mon avis, et par convenir qu'elle usoit d'une rigueur excessive envers Amélie et Ernest; il m'a même promis de parler pour eux, mais je compte peu sur son secours, et je crains bien qu'au premier mot de madame de Woldemar, tout son courage ne l'abandonne.

LETTRE CIII.

Blanche à Albert.

Vienne, 7 octobre, à midi.

Mes espérances se fortifient : Amélie est mieux qu'hier ; je viens de passer chez ma tante pour le lui dire : cette nouvelle a paru lui faire plaisir. « Retournez chez Amélie : vous pouvez lui annoncer que je la verrai bientôt..... Ne la quittez point ; je vous enverrai à dîner dans sa chambre : j'ai à parler à vos parens en particulier ; vous ne viendrez point que vous ne soyez appelée. » Ma mère a approuvé cet ordre d'un signe de tête ; et moi, le cœur tremblant d'espoir, j'ai été raconter à mes amis l'heureuse disposition où paroissoit être madame de Woldemar : Ernest a regardé Amélie, et est resté en suspens comme n'osant faire éclater sa joie avant qu'elle eût marqué qu'elle la partageoit ; mais Amélie a baissé les yeux en soupirant, et une sombre douleur s'est répandue sur la physionomie d'Ernest. Votre sœur s'est aperçue de ce changement : nous étions seuls dans la chambre ; elle a tendu la main à Ernest, et le faisant asseoir près du canapé où elle étoit couchée, elle lui a dit : « Pardonne-moi si je n'ose espérer ; pardonne-moi de ne plus croire au bonheur, et que les larmes que je ne puis m'empêcher de verser ne me rendent pas importune à ton cœur. — O mon Amélie ! que tes craintes me touchent ! au con-

traire, il me semble que tu m'aimerois moins si tu pouvois te rassurer si vite; et cependant, quand je saisis avec tant d'ardeur la moindre lueur d'espérance, où en est la cause, sinon dans le plus ardent amour? Mais, écoute, mon Amélie, aujourd'hui que tu es plus calme, laisse-moi te parler de notre avenir. » Elle a tressailli, ses joues pâles se sont animées d'une vive rougeur; elle a avancé la main pour repousser Ernest; mais voyant qu'elle l'affligeoit, sa main est retombée, et souriant avec une douce langueur : « Parlez de notre avenir, a-t-elle dit à Ernest, je vous écoute. — Ma bien-aimée, je me flatte encore que ma mère, puisqu'elle veut te voir, s'est adoucie, et je suis presque certain que, si elle te voit, elle ne résistera pas à ce charme qui captive tout ce qui t'approche; mais si je me trompois. et qu'elle persistât à refuser son consentement à notre union, promets-moi, Amélie, de te résoudre à t'en passer; et moi, je jure, ainsi que je l'ai déjà fait une fois, d'abandonner sans regret ma patrie, ma famille et ma mère. — Sans regret, Ernest! tu t'abuses : ton cœur n'en est pas capable. — Je le jure, a-t-il continué d'un ton plus ferme encore. Peut-être Albert consentira-t-il à nous suivre, et je suis sûr qu'en quelque lieu que nous allions, ton oncle nous accompagnera; ton enfant ne sera plus orphelin, il sera mon fils; je n'existerai plus que pour toi et pour lui : dis, Amélie, n'y consens-tu pas? — Et pendant que nous serons heureux ensemble, a répondu Amélie, ta mère vieillira sans soutien et mourra seule? » Ernest s'est troublé. « Et quand tu apprendras qu'elle n'est plus, tu n'auras aucun regret? » Ernest a mar-

ché dans la chambre avec agitation. « Et la nuit, quand son pâle fantôme viendra gémir auprès de la couche nuptiale, tu demeureras paisible et satisfait entre mes bras? — Arrête, arrête, Amélie! s'est-il écrié en se précipitant à genoux près du canapé, tu me déchires le cœur. » Elle s'est soulevée, et posant ses mains sur la tête de son amant, elle a ajouté avec une dignité mêlée de tendresse : « C'est parce que je le connois bien ce cœur, c'est parce que je l'estime ce qu'il vaut, que je suis sûre qu'il ne se consoleroit jamais d'avoir trahi un devoir sacré. — Et celui qui m'attache à toi, Amélie, crois-tu qu'il ne le soit pas? — Celui qui te lie à ta mère est le premier de tous. — Je t'ai juré de m'unir à toi. — Je te dégage de tes sermens. — Le ciel les a reçus. — Je t'en dégage, te dis-je, et si c'est un parjure, c'est moi qui m'en rends coupable, c'est moi que le ciel punira. » A ces mots, Ernest a serré Amélie dans ses bras en s'écriant : « As-tu donc oublié.....? » Et puis il s'est arrêté tout-à-coup comme gêné par ma présence; alors, je me suis levée, et j'ai passé dans la chambre à côté, pour écrire à mon Albert ce que je viens d'entendre.

Le même jour, à cinq heures.

Quand je suis rentrée, Amélie avoit l'air plus calme; on nous a servi le dîner dans sa chambre. J'ai été enchantée du ton respectueux de tous les domestiques avec elle, et du zèle avec lequel ils volent au-devant de ses moindres désirs. « C'est un ange, me disoit, il y a une heure, la femme qui l'a veillée cette nuit. — Elle a l'air si triste et si doux, ajoutoit une autre, que

seulement de la regarder, les larmes en viennent aux yeux. — Pour moi, assuroit à son tour la vieille femme de charge, il ne m'a fallu que jeter un coup d'œil sur madame Mansfield, pour ne pas douter que, dès l'instant où madame la baronne l'aura vue, elle cédera à tout ce que veut monsieur le comte.....

Mais je crois entendre sur l'escalier la voix de ma tante..... il me semble qu'elle vient ici.... Oui, c'est elle-même, elle entre dans l'antichambre; mon père et ma mère sont avec elle : quels sont leurs desseins? Je cours près d'Amélie....

A minuit.

Comme demain matin je ne serai plus ici sans doute, je vais employer une partie de la nuit à vous rendre la scène qui vient de se passer : je laisserai le paquet à Ernest, afin qu'il vous le remette à votre arrivée.

A peine ai-je entrevu madame de Woldemar avec mes parens, que je me suis élancée dans l'appartement d'Amélie. « Voilà ma tante, voilà votre mère, Ernest. » Amélie a pâli tout-à-coup si prodigieusement que nous en avons été effrayés. Au nom du ciel, calmez-vous, mon amie, lui a dit Ernest, rassemblez tout votre courage; n'avez-vous pas ici Blanche et moi pour vous soutenir? » Madame de Woldemar est entrée; Ernest a couru au-devant d'elle. « Voilà quatre jours que je ne vous ai vu, mon fils. — Ah, Madame! de l'indulgence, a-t-il répondu en portant la main de sa mère à ses lèvres. — Oui, Madame, de l'indulgence, » s'est écriée Amélie avec un accent douloureux, et en faisant quelques pas vers la baronne,

étoit si foible et si tremblante que, hors t e soutenir, elle est tombée sans force aux son juge. « Levez-vous, Madame, lui a dit e d'une voix un peu émue : ce n'est pas à prendre cette attitude, car c'est moi qui viens ous i rer. » Ernest l'a soulevée dans ses bras et i se sur le canapé ; madame de Woldemar a s'asseoir auprès d'elle, et s'est placée sur un quelque distance. « Bonjour, Amélie, lui a mon père n ton asse nical. » Ma mère l'a saée froidement sans lui p , et a été se placer près la baronne. Ernest et avons fait asseoir Amé- entre nous deux sur le canapé; et mon père, à j'ai fait un signe, a poussé son fauteuil de notre

s'est fait un long silence; chacun paroissoit troublé; on sentoit que le sort, que la vie de deux personnes, étoient attachés au sujet qu'on alloit traiter, et nul ne se trouvoit assez de courage pour oser l'entamer. Je voyois madame de Woldemar détourner ses regards de dessus Amélie, dont le visage charmant portoit une telle empreinte de douleur, qu'on ne pouvoit le fixer sans être prêt à céder à un attendrissement que redoutoit ma tante : elle évitoit aussi de regarder son fils, dont l'attitude suppliante, l'air d'anxiété, la figure altérée, étoient faits pour porter le désordre dans l'ame d'une mère : elle a levé les yeux sur mon père et sur moi, et les a ramenés sur ma mère, qui, par son maintien froid et sérieux, l'a seule encouragée à commencer. Elle a débuté ainsi, avec un ton grave, lent, un peu solennel, sans gestes, et

les regards attachés alternativement sur ma mère ou sur le parquet :

« Il a été un temps de ma vie où je mettois tout mon orgueil dans ma famille et tout mon bonheur dans mon fils; je me glorifiois, je l'avoue, d'être alliée à une famille dont le sang étoit pur et sans tache; et la tendresse de mon Ernest, sa soumission, son respect, les grandes qualités qu'il promettoit, remplissoient mon cœur maternel de la plus douce joie. Tous ces biens, je les ai perdus, tous m'ont été enlevés; vous savez par quelle main, Madame, a-t-elle continué en fixant Amélie d'un air imposant et sévère; vous savez quelle femme est devenue la honte de notre maison, nous a fait rougir de notre nom, a avili mon fils en lui préférant un misérable, et veut maintenant le déshonorer sans retour en le forçant à s'unir à elle..» — Madame, je ne souffrirai pas un tel langage, a interrompu Ernest avec véhémence. — Il faut tout souffrir de votre mère, Ernest, a répliqué Amélie avec beaucoup de dignité; c'est ajouter à mes torts que de manquer, à cause de moi, au respect que vous lui devez; et, si mes prières peuvent avoir quelque pouvoir sur vous, vous écouterez en silence les reproches qu'elle m'adresse avec trop de justice, peut-être. — Je vous suis obligée, Madame, a repris la baronne amèrement, de parler à mon fils en ma faveur, et de l'engager à vouloir bien écouter sa mère; mais c'est un devoir que vous n'auriez pas eu besoin de lui prescrire, si depuis long-temps vous ne lui eussiez fait oublier les siens. — Ah! Madame, s'il s'étoit nommé, si j'avois su qui je recevois près de moi! mais, hélas! tous mes malheurs

at venus de l'avoir rejeté et de l'avoir aimé sans le onnoître. — Et à présent que vous le connoissez, Mane, a continué la baronne, à présent qu'il dépend e vous de consommer sa ruine et mon désespoir, que me voyez réduite à vous implorer, vous qui m'avez fait plus de mal que mon plus mortel ennemi n'auroit pu m'en faire, quel sort nous réservez-vous à us deux? êtes-vous résolue à arracher Ernest à sa mère, à sa patrie, pour l'envelopper dans la honte dont vous vous êtes couverte? voulez-vous qu'il devienne l'opprobre de sa famille et mon assassin?..... — Arrêtez, arrêtez ma mère, s'est écrié impétueusement Ernest; arrêtez, Amélie; avant de répondre, écoutez moi : O mon Amélie! qu'une fausse générosité ne vous égare pas! Amélie! ne me sacrifiez pas! Ferez-vous moins pour celui qui vous a donné son amour et son existence, que pour la femme hautaine qui veut sacrifier le lien sacré qui nous unit à de barbares préjugés?..... — Voilà donc comme je suis traitée par mon fils, a dit la baronne indignée! Vous devez être contente, Madame, des effets de l'amour que vous inspirez; et la veuve de M. Mansfield doit se complaire à voir humilier la baronne de Woldemar. — En vérité, a ajouté ma mère d'un ton dédaigneux, je ne crois point qu'Ernest eût osé s'oublier jusque-là, s'il n'y étoit encouragé par de mauvais conseils. — Hélas! a dit Amélie en joignant les deux mains vers le ciel; je sais trop que je suis la cause des torts d'Ernest, et de la division d'une famille que je respecterai jusqu'à mon dernier soupir; mais, Madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouviez lire

dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouveriez-vous qu'elles expient assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux. — Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui a dit Ernest avec émotion; mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés, je jure au ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi, vous savez que vous-même m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie : ou me trompiez-vous en le promettant, ou voulez-vous maintenant violer votre parole? — Mais vous-même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis de renoncer à elle? — Ah! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égaré ma raison, et qui m'eût coûté la vie si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'abjure, et que vous ne deviez pas me rappeler, puisque vous l'avez annullé par le vôtre. O ma mère! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux, que j'existe encore; ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux. » Et en parlant ainsi, il embrassoit ceux de madame de Woldemar avec ardeur : « Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois! une faute dont son extrême jeunesse fut l'excuse, l'a-t-elle bannie sans retour de votre cœur? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz *Oui, c'est encore*

us de l'avoir rejeté et de l'avoir aimé sans le nnoître. — Et à présent que vous le connoissez, Ma- . a continué la baronne, à présent qu'il dépend le consommer sa ruine et mon désespoir, que me voyez réduite à vous implorer, vous qui m'a- ai plus de mal que mon plus mortel ennemi pu m'en faire, quel sort nous réservez-vous à x ? êtes-vous résolue à arracher Ernest à sa e, à sa patrie, pour l'envelopper dans la honte lont vous vous êtes couverte? voulez-vous qu'il devienne l'opprobre de sa famille et mon assassin ?.... — Arrêtez, arrêtez ma mère, s'est écrié impétueusement Ernest ; arrêtez, Amélie ; avant de répondre, utez moi : O mon Amélie ! qu'une fausse générosité vous égare pas ! Amélie ! ne me sacrifiez pas ! Ferez- us moins pour celui qui vous a donné son amour et son existence, que pour la femme hautaine qui veut sacrifier le lien sacré qui nous unit à de barbares préjugés ?..... — Voilà donc comme je suis traitée par mon fils, a dit la baronne indignée ! Vous devez être contente, Madame, des effets de l'amour que vous inspirez; et la veuve de M. Mansfield doit se complaire à voir humilier la baronne de Woldemar. — En vérité, a ajouté ma mère d'un ton dédaigneux, je ne crois point qu'Ernest eût osé s'oublier jusque-là, s'il n'y étoit encouragé par de mauvais conseils. — Hélas ! a dit Amélie en joignant les deux mains vers le ciel; je sais trop que je suis la cause des torts d'Ernest, et de la division d'une famille que je respecterai jusqu'à mon dernier soupir ; mais, Madame, a-t-elle continué en s'adressant à la baronne, si vous pouviez lire

dans ce cœur que vous déchirez, quelles sont les seules espérances qu'il ose concevoir, peut-être trouveriez-vous qu'elles expient assez l'erreur involontaire qui m'a rendue si coupable à vos yeux. — Je ne sais, Amélie, quelles espérances vous nourrissez, lui a dit Ernest avec émotion; mais si elles sont autres que les miennes, si elles ne sont pas d'être à moi en dépit de toutes les oppositions, de tous les obstacles, de toutes les volontés, je jure au ciel, à ma mère, à vous-même, je jure que ces espérances seront déçues. Ma mère, vous savez que j'ai le droit de parler ainsi, vous savez que vous-même m'avez promis de ne plus vous opposer à mon union avec Amélie : ou me trompiez-vous en le promettant, ou voulez-vous maintenant violer votre parole? — Mais vous-même, Ernest, ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis de renoncer à elle? — Ah! je ne l'ai pas oublié cet effort terrible qui a égaré ma raison, et qui m'eût coûté la vie si vous ne m'eussiez rendu un serment involontaire, impie, que j'abjure, et que vous ne deviez pas me rappeler, puisque vous l'avez annullé par le vôtre. O ma mère! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux, que j'existe encore; ne me retirez pas vos bienfaits, je vous le demande à genoux. » Et en parlant ainsi, il embrassoit ceux de madame de Woldemar avec ardeur : « Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois! une faute dont son extrême jeunesse fut l'excuse, l'a-t-elle bannie sans retour de votre cœur? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz *Oui, c'est encore*

là l'enfant de mon cœur, la fille de mon adoption.....» Les sanglots ont étouffé sa voix. « O Madame, a dit Amélie en se prosternant aux pieds de la baronne, à côté de son amant, autrefois vous m'ouvriez vos bras, vous me pressiez contre votre sein, vous me nommiez votre fille, votre fille chérie ; l'époux que vous me destiniez, le voilà gémissant à vos pieds, vous demandant ma main comme on demande la vie : il est l'idole de mon cœur ; nous ne pouvons exister qu'ensemble. Heureux par vous, nous vous contemplerions comme la divinité suprême qui d'un mot retire de l'abîme du désespoir pour donner la félicité du ciel. O Madame! serez-vous insensible au pouvoir de dispenser tant de biens ? ô ma tante ! ma mère! pardonnez si l'amour qui remplit mon cœur m'enhardit à vous donner ce nom, ne me rejetez pas, n'accablez pas de votre haine celle que vous avez tant aimée, qui vous chérit, vous révère, que votre fils a choisie, et que vous avez si long-temps regardée comme son épouse. » A ce tableau si déchirant, aux accens de cette prière si pénétrante, je n'ai pu retenir mes sanglots ; mon père avoit des larmes dans les yeux, ma mère sembloit émue. Amélie s'est tournée vers elle : « Et vous, ma tante, lui a-t-elle dit, ne parlerez-vous pas en faveur de l'enfant de votre sœur ? ne soutiendrez-vous pas votre sang? — Notre sang ! a interrompu madame de Woldemar en levant les yeux au ciel ; oui, pour notre malheur, vous en êtes. Mais, Amélie, a-t-elle ajouté avec quelque trouble, relevez-vous et écoutez-moi. » Elle l'a fait asseoir près d'elle, a pris une de ses mains entre les siennes, et lui a dit : « Je vous ai beaucoup aimée, et, en vous

revoyant, quelle que soit ma colère et votre impardonnable faute, je sens bien que vous m'êtes encore chère, et je gémis que vous m'ayez mise dans l'impossibilité de vous donner pour épouse à mon fils. — Dans l'impossibilité! a interrompu Ernest hors de lui. — C'est à Amélie que je parle, mon fils, c'est à elle seule à me répondre; et quant à vous, si vous osez m'interrompre une seule fois encore, je quitte à l'instant la chambre, et je ne vous verrai jamais ni l'un ni l'autre. — Je ne dis plus rien, Madame, a repris Ernest en se levant. » Et il est demeuré debout appuyé contre le fauteuil d'Amélie.

« Vous aimez mon fils, Amélie, et je crois que c'est d'un amour assez noble, assez désintéressé, pour que son bonheur vous touche plus que le vôtre même: eh bien, croyez-vous, dites-moi, que cette union le rende heureux? quelques instans peut-être, tant que le feu d'amour durera. Mais ce feu, que le temps éteint toujours et que le mariage consume si vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest, sinon des regrets, et à vous du repentir? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la fierté qu'il a dans l'ame et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute considération dans son pays, de n'oser prétendre à aucune dignité, et d'être regardé avec mépris par ses égaux? Et vous, Amélie, vous consolerez-vous jamais d'avoir amassé de pareils malheurs sur sa tête? — Oh! non, jamais! jamais! a dit l'infortunée en cachant dans ses mains son visage inondé de larmes. — Ce n'est pas tout : ces tourmens qui le déchireront, il vous les reprochera :

il dira que non à présent que la passion l'égare; mais ne le croyez pas, n'en croyez que la nature, qui nous porte toujours à nous plaindre de ce qui nous nuit. Et puis, Amélie, lors même que vous rempliriez si bien le cœur de votre époux, qu'il n'y resteroit de place pour aucune espèce de regrets, croyez-vous que ce cœur si sensible à l'amour goûteroit long-temps un bonheur qu'il auroit obtenu sans le consentement de sa mère? et ce consentement, ne l'espérez pas, je ne le donnerai jamais au déshonneur de mon fils. — Ah! j'en étois bien sûre, a répondu Amélie; et quand je vous ai adressé mes prières, Madame, je n'avois pas l'espoir qu'elles pussent vous toucher.—Avez-vous tout dit, Madame? a ajouté Ernest, en contenant à peine sa bouillante impatience; et puis-je parler à mon tour? — Pas encore, a répliqué la baronne; attendez que je vous le permette. Et vous, Amélie, vous qui êtes la seule ici qui conserviez quelqu'ascendant sur l'esprit de cet insensé, voilà le moment d'en user dignement, et de vous rétablir, par un grand sacrifice, dans l'opinion du monde et les bontés de votre famille; montrez-lui ses devoirs en suivant les vôtres; rappelez-le à la vertu par votre courage; ayez la grandeur d'ame de renoncer à lui, et aussitôt mes bras vous sont ouverts, je vous rends mon amitié, et je vous prends sous ma protection. Si la vie religieuse vous plaît, nommez le couvent que vous préférez, et sur-le-champ je vous en fais nommer abbesse...Votre fils...» Elle s'est arrêtée en faisant un geste de mépris. «Votre fils, quoique portant le nom de Mansfield, je vous le promets, Amélie, ne sera pas un étranger pour moi, je reporterai sur lui la



reconnoissance du bien que vous m'aurez fait, et ce sentiment, en remplissant tout mon cœur, en effacera pour jamais le souvenir de votre conduite passée. » Elle s'est tue. « Avez-vous fini, ma mère? a demandé encore Ernest avec une colère concentrée. — Oui, je n'ai rien à ajouter ; mais, comme ce n'est point à vous que j'ai parlé, ce n'est point à vous à me répondre : qu'Amélie s'explique.—Et moi, Madame, je ne le lui permets pas; car je sens bien que je ne lui pardonnerois point d'hésiter dans sa réponse. — Et si je vous ordonne de l'attendre? — J'oserai braver les ordres d'une mère qui viole les engagemens qu'elle a pris. O Amélie! a-t-il dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrois-je te pardonner jamais de désavouer nos nœuds, et d'être infidèle à tes sermens? Que ma mère le soit aux siens, elle en répondra devant Dieu; mais nous mourrons plutôt que d'être parjures : je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi.—Vous êtes à lui, vous lui appartenez! s'est écriée la baronne en pâlissant d'effroi. —Oui, je le déclare devant vous, devant toute ma famille assemblée, Amélie est mon épouse, et quiconque tenteroit de nous désunir, commettroit un sacrilége. — Je ne veux croire que vous, Amélie ; êtes-vous réellement son épouse? — Ose dire que non! a interrompu Ernest. — Ah! je ne puis mentir, lui a répondu douloureusement Amélie.—Quoi! tu n'es pas à moi?—Je suis à toi, Ernest, mais je ne suis pas ton épouse; et le ciel sait que, si j'avois cru faire ton bonheur en dévoilant ma honte, je ne l'aurois pas cachée si long-temps. » A cet aveu, ma mère s'est couvert le visage, mon père s'est levé,

la baronne a paru satisfaite, et j'ai laissé échapper un cri de douleur. A ce cri, Amélie s'est retournée vers moi, et m'a dit, avec cet accent qui perce le cœur : « O compagne du vertueux Albert ! rougis-tu de moi, et ne suis-je plus ta sœur ? » Je n'ai répondu qu'en me jetant dans ses bras, mais non sans gémir de ce que la perte de son innocence seroit le motif du consentement de ma tante, et encore me suis-je trompée, car, après un morne et long silence de tous ceux qui avoient entendu ce terrible aveu, madame de Woldemar a repris avec une espèce de triomphe : « Bon dieu, c'est donc pour épouser une femme déshonorée de toutes les manières, qu'un fils ingrat se révolte contre moi, et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison ! » A ces mots outrageans, la main d'Amélie, que je tenois dans les miennes, s'est glacée, et le rouge de l'indignation s'est répandu sur ses joues brûlantes. Elle s'est levée ; et Ernest, la soutenant dans ses bras, lui a dit : « Viens, Amélie ; éloignons-nous d'ici ; fuyons une mère barbare, qui ne dégrade qu'elle en insultant ainsi l'objet sacré de mon amour et de ma vénération ; viens..... — Non, pas encore, a répliqué madame de Woldemar en retenant Amélie ; il faut tout savoir, et j'ai encore des doutes à éclaircir. Le docteur m'a parlé de l'effroi qu'il vous inspiroit, Madame ; j'en attribuois la cause au désir que vous aviez de mourir ; mais maintenant j'en soupçonne une autre. N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin ? » Amélie est restée debout, immobile et les yeux fixés sur la terre. « Vous tremblez, Madame, et n'osez me répondre. — Après l'aveu que

j'ai fait, a dit Amélie avec assez de calme, quand je n'ai plus rien à perdre, si je me tais à présent, ce n'est pas mon intérêt qui m'y engage. — Et lequel, Madame? lui a demandé la baronne avec dédain. — Peut-être le vôtre, Madame. — Le mien! — Oui, Madame, le vôtre; car c'est en me sacrifiant pour vous que je voudrois payer vos outrages. — Amélie! a interrompu Ernest d'une voix altérée, Amélie! et moi aussi, je veux que vous répondiez à ma mère; je veux savoir si le ciel bienfaisant m'a attaché à vous par plus de liens que je ne croyois encore en avoir. — Vous l'entendez, Madame, a repris Amélie; hélas! je le connois mieux que vous; et si je lui cachois la terrible vérité que vous m'avez arrachée, c'étoit pour vous laisser un moyen de le séparer de moi; maintenant vous n'en avez plus. — Je n'en ai plus! et mes ordres, son honneur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien? — Ah! Madame, quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera qu'il doit m'abandonner? Il sait maintenant que j'ai sur lui des droits plus sacrés que les vôtres. Pourquoi, en me forçant à dévoiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous désobéir? »

Pendant ce dialogue, Ernest ne paroissoit rien écouter : éperdu de la nouvelle qu'il venoit d'apprendre, la joie sembloit lui avoir ravi l'usage de ses sens. A la fin, il a dit d'une voix entrecoupée: « Amélie!... il est donc vrai! O trop heureux Ernest! ô mon épouse adorée! viens sur mon sein.... Dieu bienfaisant! je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de

l'aimer !.... O mon Amélie ! pourquoi cette rougeur sur ton céleste visage ? enorgueillis-toi au contraire de nos liens, de mon bonheur : ah ! je le jure, jamais, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux ! » L'expression d'Ernest avoit quelque chose de si entraînant, que mon père s'est approché de madame de Woldemar, et lui a dit : « Eh bien ! ma sœur, ne pardonnerez-vous pas à Amélie ? — La religion, a répondu la baronne, nous commande, je le sais, d'être miséricordieux envers les coupables, mais non de les récompenser ; et jamais, non jamais mon fils n'obtiendra mon consentement pour son mariage avec cette femme, qui a trahi tous ses devoirs ; mais comme je vois bien qu'il est déterminé à s'en passer, et que je ne veux pas pourtant faire un éclat qui lui ôte toute la considération et les espérances d'avancement que l'ignominie de son mariage ne lui enlèvera que trop, dès ce soir je l'abandonne, je quitte ma maison, je l'en laisse maître absolu ; je ne ferai aucune démarche contre l'accomplissement de ses vœux criminels ; mais qu'il n'ignore pas qu'en les prononçant il déchirera le cœur de sa mère, et que dans le couvent où elle va se retirer, elle déplorera jusqu'à son dernier soupir le malheur d'avoir donné le jour à un tel fils. »

Elle est sortie alors, nous laissant consternés d'un refus qu'il paroissoit d'autant plus impossible de vaincre, qu'il n'en résultoit plus d'obstacles. Ma mère s'est levée pour la suivre ; Amélie a étendu les bras vers elle en s'écriant : « Partez-vous aussi en me haïssant, ma tante ? — Madame, lui a répondu ma mère d'un ton

froid, vous vous êtes étrangement égarée, et dans la situation où vous vous trouvez, la bienséance ne permet pas que je tente rien en votre faveur. » Sans insister, Amélie a laissé tomber ses bras en levant doucement ses yeux au ciel, et ma mère s'est retirée. A peine a-t-elle été dehors que mon père s'est avancé, et prenant la main d'Ernest et d'Amélie, il leur a dit : « Je n'entends rien à tous ces discours; mais je vois que le plus pressé est de vous marier. Si vous m'en croyez, mes enfans, ne perdez pas une minute, et aussitôt qu'Amélie aura le titre de comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fières se feront un honneur d'être présentées chez elle. » Amélie s'est jetée dans les bras de mon père, en pleurant. « O mon oncle! il me reste donc un ami dans ma famille! » Ernest lui a serré la main avec une vive reconnoissance en ajoutant : « Mon oncle, dans la cérémonie, ne consentirez-vous pas à servir de père à mon épouse, à votre nièce? » Il a paru embarrassé de la proposition. « Je le voudrois beaucoup, a-t-il répondu, mais je craindrois de me brouiller avec ma sœur, et de m'ôter ainsi tout moyen de vous réconcilier. — Mon bon père, lui ai-je dit en le caressant, il faut absolument que vous et moi soyons présens au mariage d'Amélie : ce n'est pas assez de l'approuver en secret, il faut le soutenir hautement, et montrer au public qu'elle a reconquis l'amour de ses parens, puisque le chef de la famille la protège : mon père, voyez donc que c'est le meilleur moyen d'appaiser le courroux de ma tante, car votre opinion sera la règle de tous : quand on dira partout que M. de Geysa pense ainsi, personne ne se croira le droit de

penser autrement; soutenu de votre opinion, Ernest ne décherra dans celle de personne : à la ville, il pourra prétendre à la même estime; à la Cour, aux mêmes honneurs; et quand ma tante sera bien convaincue que le mariage de son fils n'aura point contrarié ses prétentions ambitieuses, elle pardonnera sans peine : c'est à vous, mon bon père, c'est à votre courage que nous devrons cet heureux succès. — Aimable flatteuse! comme vous savez arranger les choses à votre fantaisie, et me faire vouloir tout ce que vous voulez! — Eh bien! mon père, vous y consentez, n'est-ce pas? nous ne quitterons point cette maison qu'Amélie ne soit mariée, afin que, quand Albert reviendra, il y soit reçu par la comtesse de Woldemar. — O généreuse amie, ce n'est donc pas assez pour toi de mon bonheur, tu penses aussi à celui de mon frère, s'est écriée Amélie en m'embrassant avec ardeur, et tu veux qu'il ait à rougir le moins possible de sa sœur! — Et savez-vous, ma fille, quand il sera ici? m'a demandé mon père. — Mais dans quelques jours, je présume. — Voyez, Amélie, c'est pour courir après vous pourtant que votre frère a abandonné ma Blanche. — Mon oncle, lui a dit Amélie, prenez pitié de moi, et ne faites pas repasser dans mon cœur tous les maux que je cause : hélas! je n'ai pas besoin qu'on me les rappelle. — Non, mon enfant, je ne veux point vous affliger : si vous avez l'ame bien placée, vous devez souffrir assez du désordre qui règne dans votre famille, et que vous ne pouvez attribuer qu'à vous : un frère qui court sur les grands chemins, le mariage d'une amie reculé, un fils brouillé avec sa mère, voilà bien assez de raisons pour vous

désoler sans que j'ajoute à votre peine. » Et cependant, tout en parlant ainsi, il enfonçoit de nouveaux traits dans le cœur d'Amélie; la force passagère que lui avoit inspirée la présence de madame de Woldemar étoit épuisée; je la voyois s'affoiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage décoloré la souffrance physique se confondre avec la douleur morale. Ce changement n'a point échappé à Ernest; il lui a présenté quelques gouttes pour la ranimer, avec une inquiétude qu'il cherchoit à dissimuler. « Amélie, lui a-t-il dit, vous n'êtes pas bien : vous avez besoin de repos. — Vous avez raison, j'en ai besoin; mais, a-t-elle ajouté avec un sourire forcé, le repos, il viendra. » A ce moment, un domestique est venu avertir mon père que ma mère le demandoit. « J'y vais, a-t-il dit. — Non, mon père, non, vous n'irez pas que vous n'ayez donné votre parole à Amélie d'assister à son mariage. — Mais puisque son frère revient, ne pourroit-il pas me remplacer? — Je t'en conjure, Blanche, n'insiste pas davantage, a repris Amélie : la chaleur de ton amitié m'a fait tout le bien que je pouvois recevoir; mais le consentement de ton père, et même celui de ma tante, viendroient trop tard à présent. — Amélie! qu'as-tu dit? a interrompu Ernest d'un air effrayé. » Moi, Albert, à ces tristes paroles, j'ai pleuré amèrement, et mon père ému a pris la main d'Amélie, en lui disant : « Il ne faut point vous affliger, mon enfant, ni désespérer de l'avenir : aussitôt que votre frère sera ici, épousez Ernest sans délai, je vous le répète..... » Comme il parloit, un autre domestique est venu l'avertir que madame de Woldemar désiroit lui parler un moment

avant de partir : mon père s'est précipité hors de la chambre, et Amélie, joignant les mains, a dit à Ernest : « Laisseras-tu ta mère quitter sa maison ? me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée ? O Ernest, je t'en conjure, cours l'appaiser : si, pour y parvenir, il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre : hélas ! que gagnerois-tu à lui désobéir ? Ernest, ton amour ne peut plus me sauver : mon cœur est blessé à mort, et je suis perdue pour toi : que du moins mes derniers regards te voient réconcilié avec ta mère ; et si ma présence lui est odieuse, si elle ne peut me souffrir près d'elle, assure-la, Ernest, que j'aurai la force de m'en aller. — Qu'oses-tu proposer, Amélie ? moi, je t'abandonnerois ! que me fait la tendresse de ma mère, que me fait la vie, si je ne dois pas les partager avec toi ? Laisse-la partir, cette femme inexorable qui a pu voir ta douleur sans en être attendrie, cette femme barbare qui a déchiré un cœur qui ne sut qu'aimer et pardonner..... Mais, Amélie, si tu ne peux vivre, je puis mourir : depuis que je porte dans mon ame la conviction que je te suivrai, tu peux me parler de ton dernier moment sans m'effrayer ; ce ne sera pas celui de notre séparation. — Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour où j'ai commencé à penser et à sentir, je n'ai jamais demandé au ciel d'autre bonheur que celui d'être aimée comme tu m'aimes : hélas ! comme il me punit aujourd'hui de m'avoir exaucée ! Faut-il que ton amour, cet amour ardent, exclusif, qui seul me sembloit le bien suprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper !.... Mais j'entends un bruit extraordinaire : c'est ta mère qui

part..... Oh! cours, cours donc au-devant d'elle, embrasse ses genoux, retiens-la. » Ernest, éperdu, restoit à sa place, ne répondoit pas. » Tu ne veux donc pas y aller? s'est-elle écriée : eh bien, laisse-moi remplir ton devoir. » Alors elle s'est dégagée des bras de son amant qui vouloit la retenir, sa foiblesse a disparu, un sentiment exalté lui prêtoit une vigueur surnaturelle; elle s'est élancée seule hors de la chambre, elle a volé sur l'escalier : nous pouvions à peine la suivre. « Ma tante, crioit-elle, ma tante! au nom du ciel, écoutez-moi! que je ne vous chasse point de votre maison! laissez-moi en sortir; je le veux, je le puis! » Elle a atteint madame de Woldemar comme celle-ci alloit passer la dernière porte, s'est jetée au-devant d'elle, et se couchant sur le seuil : « Ma tante, a-t-elle dit d'un air égaré, vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds. Non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous; je mourrai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir. » Quelques mots qu'on n'a pu entendre ont suivi; ses forces l'ont abandonnée, et elle s'est évanouie. Ernest, croyant la voir expirer, a jeté un cri affreux, et s'est précipité sur elle : moi j'ai regardé madame de Woldemar, j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, et j'ai cru que la pitié alloit enfin l'emporter. Pendant qu'on donnoit des secours à Amélie, que chacun s'empressoit autour d'elle, sa tante la contemploit avec émotion et paroissoit irrésolue; à la fin, elle m'a dit à demi-voix : « L'honneur me commande ce dernier effort, mais il me coûte plus que je ne puis l'exprimer... Je m'éloigne, car je ne résisterois pas à une seconde

scène comme celle-ci..... cette Amélie a des accens qui me déchirent..... Blanche, soignez-la, consolez-la, dites-lui bien que je ne veux pas sa mort.... dites-lui... Non, ne lui dites rien, et laissez-moi partir. » Alors, se détournant du touchant objet qu'elle avoit devant elle, elle a monté dans la voiture qui l'attendoit, et est partie aussitôt. On a reporté Amélie dans son appartement. Je n'entrerai dans aucun détail sur les momens qui ont succédé à celui-là ; ils seroient inutiles, et je n'en ai pas le temps : qu'il vous suffise de savoir que votre sœur, en revenant à elle, et en apprenant que madame de Woldemar avoit résisté à ses prières, n'a formé aucune plainte, n'a versé aucune larme, et est demeurée dans une morne tranquillité dont rien n'a pu la tirer jusqu'à présent.

Ma mère....! faut-il avoir de pareils reproches à adresser à une mère! ma mère, plus insensible que madame de Woldemar, s'il est possible, a vu Amélie sans pitié; elle m'ordonne de quitter cette infortunée: le départ de ma tante est, dit-elle, un ordre de sortir d'ici; elle craindroit de l'offenser en ne l'imitant pas, et dès demain nous retournons à Geysa. Mon père n'est point ici; on a éloigné mon bon père, de peur qu'il ne se laissât fléchir par mes prières.... J'ai passé la nuit à écrire ; je vois venir le jour : dans un instant il faudra partir, et partir sans revoir Amélie.... Hélas! la reverrai-je jamais! O mon Albert! quelle étoit mon erreur en croyant que vous consacrer ma liberté c'étoit la perdre! Si je vous appartenois, si je ne dépendois que de vous, je pourrois rester ici, suivre tous les mouvemens de mon cœur, et, en secourant

l'infortune, en m'élevant contre l'oppression, et en repoussant l'injustice, je serois sûre de votre approbation.

LETTRE CIV.

Madame de Woldemar à Adolphe.

Melck, 10 octobre.

ADOLPHE, que votre colère cesse, et que mes injures soient oubliées, car je suis dans la peine, et j'ai besoin de vos services.

Partez sur-le-champ pour Vienne, et allez trouver mon fils; il vous instruira de tout ce qui s'est passé entre nous : vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter, de ma profonde pitié; mais, ceci, il faut bien se garder de le leur dire, Adolphe, c'est un secret inviolable que je vous confie, et, malgré vos torts avec moi, je n'ai jamais craint votre indiscrétion : s'ils savoient la révolution qu'a opérée en moi la vue d'Amélie expirante, s'ils savoient qu'il ne me faut peut-être qu'un mot pour céder, ils forceroient à l'instant même mon consentement, et, si je n'attendois pas à la dernière extrémité pour l'accorder, je serois inexcusable aux yeux du monde comme aux miens. Quoique vivement touchée de l'état d'Amélie et du désespoir de mon fils, mon opinion sur leur mariage n'a point changé, je le regarde comme un très-grand malheur, mais moindre pourtant que ce-

lui de les perdre tous deux. Je sais bien qu'il y auroit plus de courage et de véritable grandeur à préférer la mort de son enfant à son déshonneur; mais, je l'avoue, je ne suis pas assez ferme pour ce parti, et c'est inutilement que j'ai voulu l'adopter. Allez donc près d'eux, Adolphe, et informez-moi secrètement de ce que j'ai à craindre ou à espérer : je sais bien que le docteur m'a dit qu'une peine trop vive pourroit tuer Amélie; mais je crois qu'il étoit gagné pour m'effrayer et m'attendrir. C'est vous seul que je veux croire, Adolphe; je connois votre respect pour la vérité; je suis sûre que dans cette occasion-ci il ne se démentira pas.

J'ai dû, pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les prières et les larmes; mais, à la première apparence d'un véritable danger, sans changer d'opinion, sans me croire exempte de reproches, je céderai : ainsi, Adolphe, au moment où vous jugerez que ce danger existe, venez me chercher au couvent des Ursulines, à Melck, où je me suis retirée, et je reviens avec vous rétracter mon refus.

LETTRE CV.

Albert à Blanche.

Vienne, 18 octobre.

Il y a une demi-heure que je suis arrivé; je n'ai pas encore pu voir ma sœur; on me dit qu'elle repose. Vos lettres, l'air si triste de tous les gens de la maison, et surtout l'abattement d'Ernest, m'ont porté les plus sensibles coups. Je n'ai pas osé interroger le médecin; je tremble de voir ma sœur, et je ne me sens point de courage pour recevoir la confirmation de l'arrêt que je redoute. Il y a eu dans tout ceci une fatalité effrayante. Les lettres d'Adolphe, qu'on m'a remises en arrivant, m'apprenoient qu'Amélie avoit passé à Dresde; il me croyoit ici sans doute, puisqu'il me les y a adressées; s'il avoit su où j'étois, j'aurois pu revenir plus tôt; si mon départ de Dresde eût été moins précipité, j'aurois pu rencontrer ma sœur; je l'aurois accompagnée, soutenue; et peut-être que la voix d'un frère outragé auroit eu quelque force auprès de madame de Woldemar..... Mais qu'aurois-je pu dire de plus que les larmes d'Amélie et l'amour d'Ernest.....? Pauvre victime! comme tu t'es égarée! Mais, qui pourroit penser à tes torts en voyant tes douleurs? O ma Blanche! j'ai le cœur navré; il n'y a plus de joie pour moi au monde, et les malheurs d'Amélie sont les seules peines dont vous ne puissiez pas me consoler.

Je ne suis pas revenu seul ; j'ai trouvé M. Grandson à Constance; il étoit comme moi sur les traces de ma sœur, et avoit amené avec lui ce pauvre enfant qui deviendra votre fils, ma Blanche, si son infortunée mère lui est enlevée. J'ai trouvé votre courrier à Ingolstadt, et nous avons couru jour et nuit pour nous rendre ici. Que dira mon Amélie à son réveil en apprenant que son fils, que son frère et son oncle sont près d'elle ? Ah ! si le plaisir d'être entourée de tout ce qu'elle aime pouvoit la rendre à la vie, si tant d'amour pouvoit lui faire oublier tant de haine ! Mais puis-je avoir des espérances ? Je la connois si bien ! On ne sait point combien Amélie a de fierté ; si elle paroît peu, c'est que dans ce cœur si tendre jamais elle ne tourne en ressentiment contre les autres, mais en blessures profondes que personne ne connoît, hors l'infortunée qui les souffre. Amélie n'endurera pas un regard de mépris ; elle croit que tout ce qui l'entoure a le droit de la faire rougir ; et du moment qu'elle a dévoilé sa honte, elle étoit sûre de mourir..... Ernest vient m'avertir qu'elle est éveillée ; il va la préparer à me recevoir. Elle est si foible, qu'on ne lui annoncera encore que mon arrivée ; pas un mot de son fils ; on me prie même de lui fort peu parler. Mon amie, je serois moins inquiet si je voyois Ernest plus agité ; mais sa tristesse est morne, son abattement sans intervalle. Le médecin m'a dit qu'il avoit la peau brûlante, que la fièvre ne le quittoit pas.... Il le croit si malade, qu'il l'a conjuré de faire quelques remèdes ; mais il a refusé, en lui disant avec douceur qu'il n'en avoit pas besoin..... Il sait pourtant que les jours d'A-

mélie sont en danger : est-il donc résolu à ne pas lui survivre....?

Amélie désire me voir.... Adieu, je vais auprès d'elle.

Le même jour, dix heures du soir.

Je n'ai plus d'espoir : la mort est empreinte dans tous ses traits, et pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore à ses derniers momens. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées ! que de larmes j'ai dérobées à son inquiète amitié ? J'affecte un air serein ; ce tendre cœur ne pourroit supporter ma peine, et mourroit de ma douleur autant que de son mal. De combien de bénédictions elle m'a comblé ! que de franchise, d'humilité dans son repentir ! O ! comme celle qui pleure ainsi sur ses fautes savoit aimer la vertu ! Quoique atteinte par la mort, combien cette ame aimante a su retrouver de chaleur pour consoler son frère ! avec quelle touchante onction elle a calmé le chagrin de son oncle Grandson, qui sanglotoit tout haut en entrant dans sa chambre ! En le voyant, elle a demandé son fils ; on n'a pas pu lui cacher qu'il étoit ici ; elle a voulu le voir, le médecin a craint un trop fort attendrissement, et a parlé même de me faire retirer ; mais elle s'y est opposée. « Non, a-t-elle dit en me retenant, ne m'ôtez pas encore ce qui m'est cher ; il me reste si peu de temps pour aimer ! » La vue de son fils l'a troublée beaucoup ; elle le pressoit contre son

sein avec une sorte d'agitation convulsive; on eût dit qu'elle se reprochoit intérieurement de l'abandonner. A la fin, elle l'a remis entre mes bras. « Garde-le près de toi, Albert, et promets-moi qu'il ne te quittera jamais. » Je l'ai juré. « Pauvre enfant! a-t-elle ajouté avec un doux sourire, ne pleure plus maintenant; quand la mort de ta mère t'acquiert un tel protecteur, elle n'est pas un malheur pour toi. » A ce mot de mort, l'enfant a jeté des cris si perçans, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre; il se débattoit entre mes bras pour rester; et s'adressant à Ernest, il lui a dit : « Mon bon ami Semler, empêche Albert de m'emmener. » Ce nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs, nous a tous attérés. Hélas! c'est lui qui a perdu Amélie, chacun l'a senti en même temps; et, pour la première fois depuis mon retour, j'ai vu Ernest changer de visage : Amélie s'en est aperçue, et j'ai entendu qu'elle lui disoit tout bas : « Pourquoi t'affliger? à présent tout cela est égal, et tu sais bien que tu m'as promis d'être calme. » Blanche, ces paroles, jointes à la tranquillité d'Ernest et au silence qu'Amélie garde avec lui, tandis qu'elle s'occupe sans cesse de moi, ne me prouvent que trop que ces infortunés sont d'accord, et que, résolus à mourir ensemble, ils n'ont ni regrets, ni consolations à se donner.

LETTRE CVI.

Adolphe à madame de Woldemar.

Vienne, 21 octobre.

Si je n'avois trouvé Amélie qu'en danger, Madame, je serois parti sur-le-champ pour vous en informer; mais, comme je la crois sans espoir, il n'est pas nécessaire que je me hâte autant : ma lettre vous préparera à la nouvelle que je vous apporterai sans doute bientôt.

Ernest ne se fait aucune illusion sur l'état d'Amélie, et attend cependant avec une sorte de tranquillité le moment qui va la lui enlever. Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.

Quoique j'apprenne qu'Amélie n'est pas sortie pure de l'épreuve qui la conduit au tombeau, quoique sa faute lui enlève bien des droits à mon estime, il y a, je dois le dire, tant de repentir dans son cœur, que je m'étonne que vous n'en ayez pas été touchée. Pour moi, qu'on a toujours accusé d'une inflexibilité exagérée, j'avoue que je n'ai point vu sans attendrissement ce lit de douleur où une malheureuse femme expire pour avoir trop aimé. Se souvenir des torts de celle qui s'accuse, se repent et meurt, est une barbarie qu'on n'aura jamais à me reprocher.

Le même jour, neuf heures du soir.

Le désespoir d'Albert déchire l'ame ; il y a quelques instans qu'il me montroit sa sœur assoupie sur un canapé où on l'avoit transportée avec peine, et Ernest à genoux près d'elle, la tête penchée sur la main de son amante, dans une muette immobilité. « Les voyez-vous tous deux, me disoit-il, s'approcher du repos qui les attend ? encore quelques jours, quelques heures peut-être, et ils ne se relèveront plus, et leurs cœurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort. — Eh quoi ! craignez-vous aussi pour la vie d'Ernest ? — Comment, m'a-t-il répondu, n'êtes-vous pas frappé de son changement ? ignorez-vous qu'une fièvre lente le consume, et ne voyez-vous pas sa résignation ? en auroit-il, s'il croyoit quitter Amélie ? »

Albert auroit-il raison, Madame ? et faut-il attribuer ce courage qui m'étonnoit, à la certitude de ne pas survivre au malheur ? Il est sûr qu'il s'est fait dans le caractère d'Ernest une révolution étrange : mon arrivée n'a paru lui faire ni peine ni plaisir : il m'a reconnu, c'est tout ce que j'ai obtenu de son amitié. Il a perdu son impétuosité, le feu de ses regards est entièrement éteint ; il semble n'avoir plus de vie que pour suivre tous les mouvemens d'Amélie ; il ne la quitte ni jour ni nuit ; il ne dort plus, il ne mange point, il ne parle à personne, et à peine entend-il ce qu'on lui dit. J'ai voulu causer avec lui quelques momens en particulier ; attaché au chevet d'Amélie, il a refusé de s'en éloigner d'un pas, et m'a même prié de ne pas le fatiguer par de vaines paroles. « Mais, lui ai-je dit tout

bas, si votre mère s'appaisoit, si j'étois chargé par elle de vous assurer qu'elle peut céder enfin.....? » Il m'a regardé d'un œil de doute, puis il a ajouté : « Je vous crois; ce n'est pas vous qui voudriez me tromper; mais à présent il est trop tard; regardez Amélie, et vous verrez qu'il n'est plus temps. — Puis-je essayer de lui parler? — Elle ne vous entendra pas; depuis un moment elle ne me répond plus. — Peut-être dort-elle? — Pas encore, m'a-t-il répondu avec un sang-froid effrayant. » Je n'ai que trop compris le sens qu'il attachoit à ces paroles; et, sans insister davantage, j'ai entr'ouvert doucement le rideau d'Amélie; ses yeux étoient fermés; quelques gouttes de sueur couloient sur son front pâle; sa respiration étoit courte et embarrassée. Ernest a jeté un coup-d'œil sur elle, s'est avancé pour recueillir son haleine, et puis, se rasseyant à sa même place, il m'a dit, sans changer de visage, mais avec un peu d'altération dans la voix : « J'étois bien sûr qu'elle vivoit encore. » J'ai pris la main d'Amélie, elle a paru insensible à ce mouvement, et quand j'ai retiré ma main, la sienne est retombée sans force sur le drap. Je me suis approché davantage, et baissant ma tête près de la sienne, je lui ai dit très-doucement : « Madame.... Amélie.... je suis Adolphe.... j'apporte le consentement, le pardon de madame de Woldemar..... » Elle est demeurée immobile. « Vous entend-elle? m'a demandé Albert, qui étoit à l'autre bout de la chambre, dans l'attitude de la plus profonde douleur. — Eh! pourquoi la réveillez-vous? s'est écrié M. Grandson avec un ton si brusque et si élevé qu'Amélie en a tressailli; vous voyez bien que la pau-

vre enfant a besoin de sommeil. » Mais il avoit interrompu celui d'Amélie. Elle a ouvert les yeux et a regardé autour d'elle : j'ai cru démêler un peu d'inquiétude dans ce regard. Le rideau lui cachoit Ernest; elle a fait un effort pour l'écarter; et, en apercevant son amant, une douce joie s'est répandue sur tous ses traits. « Tu me fais aimer la vie, lui a-t-elle dit, il est affreux de te quitter. Pardonne aux foiblesses d'une mourante! mais quand je crains que la mort ne nous sépare, je ne puis me défendre de ses terreurs!..... et quand je regarde en arrière, Ernest, comment oser croire que ma vie sera récompensée d'un bonheur éternel?..... Que suis-je? une pauvre créature bien criminelle : je n'ai pas su résister à l'amour, et j'ai répandu sur toute une famille l'opprobre et la douleur. — Ma fille, a interrompu M. Grandson, ce n'est pas à vous à vous inquiéter de l'avenir, mais à cet homme qui vous a trompée (et il a montré Ernest); c'est lui seul qui a été coupable, c'est lui que Dieu punira. — Lui! s'est écriée Amélie avec un effroi qui lui a prêté des forces; lui! a-t-elle répété en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine : non, non, s'il est coupable, je le suis aussi. Dieu juste! si nous t'offensâmes par notre amour, je t'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble! » A cet accent si tendre, j'ai vu des larmes dans les yeux d'Ernest. « Sois tranquille, Amélie, lui a-t-il dit, dans ce ciel qui nous attend, tout est bonté, tout est miséricorde; c'est là qu'un père veut pardonner, et nous ne serons pas séparés. » Je l'ai interrompu. « Sur cette terre, on pardonne aussi, Ernest; je vous



ai déjà dit que votre mère ne s'opposoit plus à vos vœux...... Amélie, elle consent enfin à vous nommer sa fille; ne voulez-vous pas vivre pour la nommer votre mère? — Je le voudrois, car je suis sûre qu'elle se reprochera ma mort, et que cette idée empoisonnera ses jours; mais je ne le puis plus..... Cependant, dites-lui bien que ce n'est pas sa rigueur qui me tue, le coup part de plus loin; et si je n'eusse pas été coupable, j'aurois supporté mes adversités; mais vivre sans innocence, avoir perdu le contentement de moi-même et l'estime d'Albert, c'étoit trop pour moi..... O Ernest! pardonne si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié; mais la vertu ne m'étoit pas moins chère que ton amour; et, privée de l'une ou de l'autre, il falloit mourir. » Elle s'est arrêtée pour reprendre haleine. « Ne parle plus, Amélie, lui a dit son frère, tu vas épuiser tes forces. — Ah! laisse-moi employer celles qui me restent à envoyer à ma tante des paroles de paix et de consolation..... Ne dites-vous pas, M. de Reinsberg, qu'elle consent à me nommer sa fille? Quel sacrifice, et qu'il a dû lui coûter! Après un consentement qui prouve tant d'amour pour son fils, je serois bien ingrate si je ne mourois pas en la bénissant..... Dites-lui bien que je n'accuse que moi de mes malheurs; dites-lui bien que le souvenir de la tendresse qu'elle me prodiguoit dans mon enfance est le seul souvenir que je conserve..... » Elle s'est arrêtée une seconde fois. « Si votre tante pouvoit venir recevoir cet aveu et ce pardon de votre bouche, vous ne refuseriez donc pas de la voir? — Refuser de la voir! Ah! si le spectacle de ma mort ne devoit pas lui être

trop pénible, qu'il me seroit doux, avant de mourir, de me sentir pressée une fois contre le sein de la mère d'Ernest! »

Ce mot doit vous décider, Madame; je dépêche un courrier pour vous porter ma lettre; je la suivrai de près; demain matin, à la pointe du jour, je vais vous chercher et vous ramener ici : vous ne sauverez point Amélie; mais peut-être en la bénissant vous réconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi arracherez-vous Ernest aux funestes projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.

LETTRE CVII.

Albert à Blanche.

Vienne, 22 octobre, sept heures du matin.

Il y a quelqu'espoir : la nuit a été moins mauvaise, et Adolphe, en partant ce matin pour aller chercher madame de Woldemar, la ramènera peut-être à temps pour que ce consentement, refusé avec une obstination dénaturée, n'ait pas enfin été donné en vain : c'est sans doute à l'espérance de l'obtenir qu'Amélie doit le mieux qu'elle éprouve : elle a eu quatre heures d'un sommeil doux et paisible; en s'éveillant elle paroissoit ranimée, sa respiration étoit plus libre, et son teint moins décoloré : le médecin assure que si la fièvre ne redouble pas ce soir, et que la nuit prochaine soit aussi bonne, il sera possible

de la sauver. En entendant ces paroles, Ernest a éprouvé une commotion violente; des larmes sont sorties par torrens de ses yeux égarés; il est tombé sur le plancher, et frappant sa tête, dans un inconcevable désordre, il articuloit des mots sans suite, parmi lesquels je n'ai pu distinguer que ceux-ci : « Elle vivroit! elle vivroit! » Je l'ai conjuré de se calmer. « Amélie a besoin de vous voir près d'elle, et si vous vous montrez dans cet état, lui ai-je dit, vous allez troubler le repos qui peut seul nous la conserver. » A ce mot, l'émotion d'Ernest est rentrée toute entière dans son cœur, son extérieur est redevenu calme, et il a été reprendre sa place accoutumée auprès du chevet d'Amélie; mais malgré lui ses joues brûlantes et ses regards étincelans déceloient le sentiment qui le dévoroit. J'ai été obligé de faire sortir de la chambre M. Grandson, qui, moins maître de lui, parce qu'il aime moins, ne pouvoit contenir sa bruyante joie; nous sommes restés seuls, Ernest, la garde et moi. Amélie a voulu nous parler; mais le médecin nous ayant prescrit de l'en empêcher, nous l'avons conjurée de garder le silence. « Pourquoi donc? a-t-elle dit, me croit-on mieux qu'hier? — Oui, ma sœur chérie, le docteur te trouve très-peu de fièvre; il nous a rassurés : tu vivras; nous espérons tous. — Et toi aussi, Ernest? lui a-t-elle demandé avec un doux et triste sourire. — Me le défends-tu, Amélie? je ne veux croire que toi. — Ne lui parlez donc pas, ai-je repris; quand on nous ordonne d'éviter tout ce qui peut l'émouvoir, est-ce là le sujet dont il faut l'entretenir? » Amélie a souri encore, et pressant ma main

contre son cœur, elle a dit à Ernest : « Obéissons à mon frère, et ne parlons plus. »

A onze heures.

Elle a voulu parler tête à tête au médecin : nous attendions dans l'antichambre. Quand il est sorti, Ernest, éperdu, m'a dit d'une voix entre coupée, et en posant son bras sur le mien : « Parlez-lui..... demandez-lui.... — Eh bien! docteur, comment est-elle? nous attendons ici notre arrêt. — Le moment est très-inquiétant; on n'a point assez ménagé l'état de cette dame; elle a éprouvé tant de secousses, que tout annonce une crise qu'elle n'aura pas, je le crains, la force de soutenir. » Ernest est tombé sur le parquet, comme frappé de la foudre. Dans ce premier moment, je n'aurois pu le secourir; je ne voyois plus en lui que l'assassin de ma sœur.....O justice suprême, pour un instant d'oubli, pour une seule faute, la mort de la coupable.... ! Que dis-je, hélas ! la mort de tous deux ; Ernest n'y survivra pas..... O ma Blanche! que de remords dans mon ame ! Non, je ne me suis pas acquitté des obligations que mon père m'avoit imposées; j'ai consenti qu'Amélie s'éloignât de moi; au premier mot, qui m'a décélé le sentiment qui l'occupoit, je n'ai pas volé à son secours; ne devois-je pas la connoître? ne devois-je pas être convaincu que cette ame si tendre ne croiroit avoir assez accordé à l'amour qu'en ne lui refusant rien? ne savois-je pas que si elle étoit trop passionnée pour ne pas écarter toutes les méfiances et manquer à ses principes, elle étoit trop pure pour se consoler



de sa faute et ne pas mourir du sacrifice?.... L'infortunée! tous les hasards se sont réunis pour la trahir.... J'entends du bruit dans sa chambre..... j'y cours.

A quatre heures.

Le médecin ne quitte pas Amélie, et retire peu à peu l'espoir qu'il avoit donné. Elle s'évanouit à tous momens, et, quand elle reprend connoissance, un nuage obscurcit sa vue, et elle ne nous reconnoît plus qu'au son de la voix. Tout-à-l'heure elle vient de m'appeler : « Je ne te distingue plus, mon Albert, m'a-t-elle dit avec une voix défaillante; mais mon cœur qui bat encore n'a pas cessé de t'aimer..... Je vais te quitter..... Adieu, mon frère..... Je ne pleure que sur toi, car mon fils m'oubliera, et je le laisse entre tes mains. » Je suis tombé à genoux devant ce lit de douleur, sans avoir la force de répondre. « Tu m'as pardonné, mon frère, n'est-ce pas? » A cette question, Ernest est sorti de sa morne stupeur, et, se prosternant à côté de moi, il m'a dit : « Pardonne-moi aussi, Albert; et quoi qu'il en coûte à ton cœur, promets que je ne mourrai pas haï du frère d'Amélie.... — Non, je ne te hais pas, lui ai-je dit en sanglotant. » Amélie ne nous entendoit plus; elle venoit de perdre encore connoissance. Nous nous sommes levés pour la secourir.... Depuis une heure elle paroît mieux; elle est calme et s'endort par intervalle.... O ma Blanche; si cette dernière lueur d'espoir m'est enlevée, si la mort de ma sœur.... je n'ai pas la force de continuer; si je la perds, s'il me faut vivre, ah! ma Blanche...! je ne le pourrai qu'à cause de vous.

LETTRE CVIII.

Adolphe à Blanche.

Vienne, 3 novembre.

Je vous plains de vous être consumée dans l'attente d'une nouvelle qui ne pouvoit être que funeste; mais jugez, Mademoiselle, s'il a été possible au comte Albert de vous la donner, lorsque moi, éprouvé dès l'enfance par l'adversité, moi qui sais si bien que tous les hommes sont condamnés à souffrir jusqu'à ce qu'ils disparoissent de cette vallée de larmes, j'ai eu besoin de plusieurs jours pour me mettre en état de vous faire le rapport exact de ce que j'ai vu dans cette demeure de désolation.

Vous avez su, Mademoiselle, que j'étois allé chercher madame de Woldemar avec de meilleures espérances; je la trouvai pleurant sur la lettre qu'elle avoit reçue de moi, et prête à m'accompagner pour sauver ses enfans, s'il en étoit temps encore. Je crus que, dans cette disposition, rien ne pouvoit lui donner plus de joie que la nouvelle du mieux sensible d'Amélie; et en effet, je dois avouer qu'en l'apprenant, son premier mouvement fut un mouvement de plaisir; mais cependant, sous un prétexte assez plausible, elle retarda son départ jusqu'au surlendemain; elle me parut même tentée d'attendre, pour partir, d'avoir d'autres nouvelles d'Amélie; et, en se décidant

à retourner à Vienne, elle ne céda qu'à mes instantes prières. Pendant la route, je la questionnai, et je ne m'aperçus que trop que ses idées avoient changé. Elle me laissa entrevoir que si la mort d'Amélie n'entraînoit pas celle d'Ernest, elle ne la regarderoit pas long-temps comme un malheur; et il lui échappa même de me dire que si sa nièce étoit hors de danger quand elle arriveroit à Vienne, elle ne voyoit pas ce qui l'obligeroit à donner son consentement au mariage. Ce mot, Mademoiselle, excita toute mon indignation; et me livrant à ce qu'elle m'inspiroit, je dis à madame de Woldemar que si elle étoit capable de m'avoir choisi pour être l'organe de son parjure, je dévoilerois cette iniquité aux yeux du monde entier, et que je la couvrirois du juste mépris dû à son odieuse conduite. Elle me laissa parler sans m'interrompre, et à la fin, levant les mains au ciel : « O mon fils! s'écria-t-elle, voilà donc où tu m'as réduite, à employer, pour te sauver de ta perte, de tels moyens qu'un homme obscur et sans nom ait le droit de me les reprocher sans que j'aie celui de m'en plaindre! » Je ne répondis rien, et jusqu'à Vienne nous demeurâmes ensevelis, chacun de notre côté, dans une sombre rêverie. Lorsque la voiture entra sur le Graben, je vis la baronne pâlir : elle prit ma main. « Je ne sais ce que j'ai, me dit-elle, mais mon cœur se serre en arrivant dans ma maison. » La voiture s'arrêta : on ouvrit la portière; la baronne hésitoit à descendre. « Qu'allons-nous apprendre, Adolphe? croyez-vous que mon fils nous ait entendus? croyez-vous qu'il vienne au-devant de sa mère? » Sans lui

répondre, je frappai à la porte de l'hôtel; un domestique accourut : il avoit l'air consterné. Madame de Woldemar s'en aperçut, et voyant que j'allois l'interroger : « Ne lui parlez pas, me dit-elle avec une brusque vivacité, je ne veux rien savoir. » Elle entra, puis s'arrêta tout-à-coup, regarda autour d'elle d'un air inquiet. « Je ne vois point mon fils! Adolphe, allez chercher mon fils. — J'y vais, lui dis-je; mais vous êtes si émue, si tremblante! tandis que je vais monter, reposez-vous dans la salle basse. » Je pris son bras pour l'y conduire; j'ouvre la porte : quel spectacle! Au milieu de l'appartement étoit un cercueil, quelques cierges brûloient autour; M. Grandson sanglotoit debout près de la croisée; l'enfant d'Amélie, étendu sur la bière, se frappoit la tête en s'écriant: « Ma mère! lève-toi donc; ô ma mère! lève-toi et me réponds. » L'infortuné Albert, muet, immobile, les bras croisés et la tête baissée, avoit les yeux fixés sur la tombe, et ne pleuroit plus. A cette vue, madame de Woldemar se rejeta en arrière en poussant un cri affreux; Albert leva la tête et tressaillit à son aspect. « Amélie! ô Amélie! s'écria la baronne. — Elle est là, dit Albert d'un air farouche en montrant le cercueil; mais elle n'y est pas seule.... — O mon fils! mon Ernest! Qu'a-t-on fait de mon fils? où est mon fils? » Albert montra le cercueil une seconde fois sans parler, et madame de Woldemar tomba sans connoissance à ses pieds.

Je n'étois pas en état de la secourir : ce que je venois d'entendre avoit anéanti toutes mes facultés. Dans ce triste univers, je n'avois attaché mon cœur qu'à un



"Elle est là," dit M. Albert,
"mais elle n'y est pas seule."

in 8° T. III P. 490.



[illegible] del.   [illegible] Sculp.

Elle est là, dit Albert ;
mais elle n'y est pas seule....

seul être, et il m'étoit enlevé à la fleur de l'âge, sans que j'eusse pu l'embrasser une fois encore, et lui dire un éternel adieu. Les gens de madame de Woldemar vinrent pour l'arracher de ce lieu de désespoir, et la transporter sur un lit. Je ne la suivis point. Fixé à la place où je venois d'être frappé, je ne pouvois détacher mes regards de ce cercueil qui renfermoit mon ami, mon seul ami, et aucune larme ne venoit soulager la douleur qui m'étouffoit. M. Grandson vint à moi, me secouant la main : « Ils l'ont tuée, me dit-il, il n'y a plus de joie pour moi au monde; et ce pauvre enfant, ses sanglots le feront périr aussi. » Il voulut le prendre dans ses bras; mais Eugène redoubla ses cris. « Laisse-moi, mon oncle, laisse-moi près d'elle; je veux la réveiller, pour qu'elle se lève et que je puisse la caresser..... O ma mère! pourquoi dors-tu si long-temps et ne réponds-tu pas à ton enfant? » Je m'approchai du cercueil, et, me mettant à genoux, je dis à Albert : « Puisque mon ami est là, ne pourrois-je pas le voir une fois, une seule fois encore? » Sans me répondre, Albert dit à l'enfant : « Ote-toi, je vais te la montrer, et il poussa le dessus de la bière. J'aperçus Ernest, pâle, défiguré, recouvert du drap mortuaire, et couché sans vie auprès de son épouse; cependant, une sorte de sérénité paroissoit répandue sur leurs traits, comme s'ils eussent encore senti le bonheur d'être ensemble, et qu'ayant quitté l'existence au même instant, ni l'un ni l'autre n'eût connu le désespoir de se survivre. A la vue de sa sœur, le cœur d'Albert se brisa, et de profonds sanglots sortirent du fond de sa poitrine; il baisa le front glacé de

l'infortunée, en l'arrosant de larmes..... « Et maintenant, lui disoit-il, que tu es parmi les anges, excuse-moi auprès de mon père de t'avoir abandonnée..... Ame pure et généreuse ! tu as pardonné, tu as béni ton frère ; mais jamais, jamais il ne se pardonnera. Hélas! si je ne t'eusse point quittée, tu vivrois encore, tu vivrois pour celui qui a voulu mourir avec toi. Mais du moins tes vœux ont été exaucés : vous voilà unis pour toujours, couple tendre et malheureux..... Ernest, tu ne quitteras plus ton épouse..... — O mon ami ! me suis-je écrié avec un déchirement d'ame que je n'avois jamais éprouvé. La seule récompense de leurs longues douleurs, a repris Albert avec de nouvelles larmes, la voilà ; unis ensemble, unis pour toujours. » A ces mots, je me suis baissé vers le cercueil, et posant mes lèvres sur la main glacée de mon ami : « Adieu, adieu, lui ai-je dit ; tu es mort sans donner un souvenir à Adolphe, mais Adolphe conservera le tien jusqu'au dernier soupir : il n'aimoit que toi dans le monde.... » Des cris se sont fait entendre, la porte s'est ouverte : c'étoit madame de Woldemar, pâle, échevelée, dans un désordre effrayant. « Je veux voir mon fils, répétoit-elle ; mon fils est à moi, c'est mon bien, on ne me l'ôtera pas. » M. Grandson s'est avancé vers elle pour la faire sortir ; elle l'a repoussé d'un air égaré, en reprenant d'une voix terrible : « Mon fils.... ! mon fils.... ! je veux voir mon fils ; qu'on me rende mon fils ! » Alors M. Grandson l'a prise rudement par la main, et la faisant tomber à genoux près du cercueil : » Tu le veux, le voilà : si on te le rend ainsi, n'en accuse que toi ; contemple tes deux victimes, et jouis du fruit

de ton implacable orgueil. — C'est lui....! c'est lui, je reconnois mon fils, s'est-elle écriée dans un trouble toujours croissant; il est mort, et je ne l'ai pas vu! il est mort, et il a maudit sa mère! — Du moins, il l'auroit dû, a interrompu M. Grandson. — Non, a dit Albert avec dignité, vos victimes sont mortes en vous pardonnant. En expirant, Amélie s'affligeoit de vous avoir offensée, et vous demandoit de l'aimer du moins après sa mort. Ernest, loin de vous reprocher ses maux, me conjuroit de consoler sa mère, et de lui dire qu'il mouroit en l'aimant : maintenant tous deux intercèdent pour vous auprès du Juge suprême : allez donc, espérez en leurs prières, repentez-vous, et, s'il se peut, vivez et mourez en paix. » Elle est demeurée un instant immobile; puis, levant les mains au ciel, elle a dit : « Dieu! je ne me plains point; ma peine est bien grande, mais je l'ai méritée....! Mon fils..... Amélie...... saintes et douces victimes! vous n'avez point appelé la colère divine sur ma tête; mais le remords qui s'est placé là, a-t-elle continué en posant la main sur son cœur, ce remords qui me fait frémir à l'idée d'une éternité que je sens être inséparable de lui, ce remords vous vengera assez.... » En finissant ces mots, ses yeux se sont fermés, et il a fallu l'emporter une seconde fois dans son appartement.

Je me suis retiré aussi; j'ai cherché à me rendre maître de mon affliction, afin de la supporter en homme : il ne m'a pas été possible; l'idée de ne plus voir Ernest me jetoit dans des accès de douleur que je ne pouvois vaincre, et j'errois comme un forcené qui, dans sa rage insensée, croit pouvoir lutter contre

la main de fer du destin. Cependant, j'ai fini par me soumettre; mais j'ai juré sur les cendres de mon ami, que désormais mon cœur déchiré seroit inaccessible à tous les sentimens doux et tendres qui ne servent qu'à affoiblir l'homme, en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamné à porter.

Pour finir la tâche si douloureuse que vous m'avez imposée, Mademoiselle, il me reste encore à vous dire ce que j'ai appris hier.

Vers le milieu de la nuit qui a précédé le jour de mon arrivée, Albert étoit absorbé dans des pensées de mort; le médecin et les deux gardes, accablés de fatigue, sommeilloient; Ernest étoit sous les rideaux; la lueur d'une lampe n'éclairoit que foiblement une partie de la chambre; tout-à-coup un bruit sourd s'est fait entendre; chacun est accouru; on a apporté des lumières : Amélie ne vivoit plus; son amant s'étoit jeté sur elle, l'embrassoit étroitement, et serroit avec tant de force ce corps inanimé, qu'on n'a pu l'en détacher. Il est resté à peu près trois heures dans cette agonie; il a enfin été saisi d'un mouvement convulsif, a poussé un cri..... c'étoit le dernier.

LETTRE CIX.

Adolphe à Blanche.

Vienne, 5 novembre.

Je pars demain avec Albert pour accompagner le triste convoi à Woldemar; il ne vous écrira que

quand il aura rendu les derniers devoirs à sa sœur et à Ernest. Les infortunés ont désiré être ensevelis ensemble, près du tombeau du père d'Amélie; Albert veut veiller lui-même à ce que ce devoir s'accomplisse, et marquer déjà sa place auprès d'eux. C'est ainsi que dans cette vie, qui passe comme l'ombre, tout se touche, tout se presse, tout se confond; le mariage et la mort, la prospérité et l'infortune, nos joies si courtes et nos si longues douleurs.... Ah! si l'homme à son berceau pouvoit pressentir ce qu'est l'existence, quel est celui qui, pour échapper à ce présent fatal, ne se rejetteroit pas dans le néant?

LETTRE CX.

Adolphe à Blanche.

Woldemar, 15 novembre.

Ah! Mademoiselle, de quelle triste et étrange cérémonie je viens d'être le témoin. Six jeunes filles qui se marient autour d'un cercueil, et les funérailles de deux amans au milieu d'une pompe nuptiale: tel avoit été l'ordre d'Ernest. Lorsqu'il eut obtenu ici le consentement de sa mère pour épouser Amélie, il voulut consacrer un bienfait aussi inattendu, et donna au curé du lieu une somme assez considérable pour doter et marier six jeunes filles le jour où il épouseroit Amélie, et ainsi chaque année, en mémoire de ce jour de félicité; mais à Vienne, quand il eut perdu tout espoir, il

pensa à sa fondation, et, sûr de mourir avec Amélie, il voulut que la cérémonie du mariage se fît sur leur tombeau : on a cru devoir respecter jusqu'à cette volonté d'une ame malade et d'une imagination déjà en délire.

Ce matin, les six jeunes filles vêtues de blanc, un crêpe noir au bras, et une couronne d'immortelles et de cyprès sur la tête, sont venues chercher le cercueil pour l'accompagner à l'église; Albert suivoit, tenant l'enfant d'Amélie par la main; je soutenois le pauvre et inconsolable M. Grandson; les domestiques, les fermiers, les pauvres fermoient le cortége. A l'entrée du cimetière, l'ancien régisseur, Guillaume, a arrêté la marche, et a dit en sanglotant : « Voici le lieu, je reconnois la place où, il n'y a guère plus d'une année, j'ai vu celle que nous pleurons aujourd'hui implorer la miséricorde divine pour la femme cruelle qui l'a mise au tombeau..... Elle étoit là, à genoux, les yeux élevés vers le ciel. O mon Dieu ! pardonne-lui, disoit-elle..... » Un gémissement unanime a interrompu Guillaume. Le malheureux Albert, pâle et baigné de larmes, s'est prosterné à cette place qu'on venoit de lui montrer. « Ame généreuse ! s'est-il écrié, maintenant réunie au sein de ton Créateur, tu dis encore : *pardonne* ! » Alors l'ordre du cortége s'est rompu; chacun a voulu aller toucher la place consacrée par la bonté d'une créature céleste, chacun y portoit une bénédiction et un hommage. J'ai vu une pauvre femme y appeler ses sept enfans : « Pleurez et priez, leur a-t-elle dit, car celle qui vous a donné du pain n'est plus. » Là se sont dévoilés plusieurs traits

de la bienfaisance d'Amélie : et tout ce bien qu'elle avoit fait, tout cet amour qu'elle avoit inspiré, c'étoit avant son mariage, durant les courtes visites qu'elle faisoit à Woldemar : que n'eût ce pas été si on lui eût permis d'y revenir passer sa vie....! « Nous aurions été trop heureux, a interrompu douloureusement un vieillard : j'ai vu notre jeune maître dans son enfance ; il étoit alors dur, orgueilleux ; mais il étoit revenu si humain et si bon ! il n'est resté que peu de jours parmi nous : il étoit malade et affligé, et cependant il a pensé aux pauvres, et les a tous soulagés. » Plusieurs voix ont répété confusément : « Tous deux étoient des anges.... ils étoient faits l'un pour l'autre..... — Aussi ne se quitteront-ils plus, a dit Albert en reprenant sa place près du char. » Chacun a suivi son exemple, et le convoi est entré dans l'église.

On a déposé la bière près de l'autel, sous un drap mortuaire. Les six couples se sont rangés autour, ils sembloient plus occupés de leurs regrets que de leurs espérances. Toutes les jeunes filles pleuroient ; et j'ai entendu l'une d'elles dire à sa compagne, en montrant le cercueil : « Et nous aussi nous serons un jour comme ils sont là. »

Le pasteur est monté dans la chaire ; il a pris pour texte ce passage de l'Ecriture : *Les jours de mon pélerinage sur la terre ont été bien courts et bien malheureux* (1). Son discours a été simple et pathétique. Il a parlé de l'enfance d'Amélie, des vertus qu'elle annonçoit dès l'âge le plus tendre ; il a remarqué la grâce

(1) Genèse, ch. 47, v. 9.

que Dieu avoit faite à Ernest en l'aidant à dompter son fougueux caractère. « Si cet heureux changement, a-t-il dit, augmente en nous le regret de sa perte, il lui donne plus de droits à la miséricorde divine. Les infortunés que nous pleurons ne furent point exempts d'erreurs ; mais Dieu les a châtiés sur la terre, et maintenant il les appelle à lui et les couronne de la vie immortelle, car la bénédiction du pauvre est sur eux. Et vous, a-t-il continué en s'adressant aux jeunes gens, vous qui allez vous unir au pied de l'autel, vous à qui ils ont assuré un bonheur qu'ils ne devoient pas goûter, contemplez cette tombe : ceux qu'elle renferme étoient comme vous au printemps de la vie, comme vous ils ont espéré, ils ont aimé ; à présent ils n'espèrent plus, ils n'aiment plus. Ils avoient ordonné cette cérémonie et croyoient en être témoins : ils y assistent aussi, mais muets et glacés ; ils vouloient vous donner l'exemple d'une sainte union.... hélas ! celle qu'ils avoient formée ne se rompra plus..... » Les pleurs ont étouffé sa voix ; il s'est interrompu pour porter son mouchoir à ses yeux : des sanglots ont retenti dans toutes les parties de l'église. Tout-à-coup l'orgue s'est fait entendre ; on a commencé l'office des morts. « Suspendons nos gémissemens et prions pour eux, a dit le prêtre. » Chacun est tombé à genoux.

Quand la musique funèbre a cessé, un profond silence lui a succédé. Le curé s'est recueilli long-temps ; à la fin, il est descendu de la chaire en disant d'une voix altérée : « Maintenant, exécutons une fondation de bienfaisance, et célébrons les mariages. »

Il s'est approché de l'autel pour donner la bénédic-

tion aux époux; aussitôt que chacune des filles l'avoit reçue, elle déposoit sa couronne sur le cercueil, auprès duquel elle se mettoit à genoux. Ces fleurs éparses autour de ces voiles de deuil, ces chants d'hyménée et ces cloches funèbres, cette fête au milieu des larmes, et ces jeunes gens qui se juroient un amour éternel en face de cette tombe, qui attestoit qu'il n'y a rien d'éternel sur la terre, tout cela brisoit l'ame et la remplissoit de terreur. L'aspect de ces plaisirs périssables faisoit frémir à la lueur de ces lugubres flambeaux, et on eût dit que le jour de l'espérance ne s'étoit rapproché de celui de la mort que pour détruire la confiance présomptueuse, et montrer le néant des folles joies.

Après la cérémonie, le char funéraire a été ramené au château; on a descendu la bière dans la chapelle souterraine qui renferme la cendre de vos ancêtres; la tombe de votre grand-père m'a fait tressaillir d'horreur; c'est de là que l'orgueil dicta l'arrêt de mort d'Ernest et d'Amélie..... Ah! Mademoiselle, quand j'ai vu les déplorables restes de mon ami prêts à disparoître pour toujours, alors seulement j'ai pu pleurer. Le pauvre M. Grandson est tombé sans connoissance, il a fallu l'emporter. L'enfant d'Amélie tentoit de descendre dans la fosse; il vouloit mourir, crioit-il, il vouloit suivre sa mère; et Albert, l'inconsolable Albert, le front humilié contre la poussière, baisant le marbre de la tombe de son père, lui demandoit en gémissant de lui pardonner la mort de sa sœur. « Tu me l'avois confiée, disoit-il avec des torrens de larmes; ah! ce n'étoit pas pour te la rendre si tôt.... Tu m'avois dit:

Protège-la, mon fils, et ton fils l'a abandonnée. »

Il n'a pas pu continuer ; son désespoir est devenu si violent que j'ai craint pour sa vie ; je l'ai pris entre mes bras : « Supportez votre douleur en homme, lui ai-je dit, et songez à Blanche. — Hélas! m'a-t-il répondu, si je n'y avois pas tant songé, celle-ci ne seroit pas là peut-être. »

On a suspendu une couronne nuptiale sur la tombe de ces infortunés, avec ces mots :

« Leurs jours ont été comme cette fleur; l'orage les
« a flétris comme elle avant le temps, et la terre où
« ils étoient ne les reconnoît plus (1). »

Sur la pierre qui les couvre on a écrit ces mots, choisis par Amélie, et qui conviennent si bien à Ernest : *Ici on est à l'abri des passions, et ceux qui sont fatigués se reposent.*

En sortant de cet asile de mort, j'ai jeté un long regard sur la tombe de mon ami, et lui ai dit un éternel adieu ; j'ai vu la porte funèbre se refermer sur ces cendres glacées, et tout a été fini.

LETTRE CXI.

Albert à Blanche.

Woldemar, 17 novembre, quatre heures du matin.

Je ne puis dormir : ce n'est pas sur des yeux trempés de larmes que le sommeil répand ses tranquilles dou-

(1) Psaumes.

ceurs.... Je veille pour gémir; je songe à ce qui étoit encore hier beau et florissant; je reviens sur mes premiers ans; je pleure la jeune compagne de mon enfance, qui dort maintenant dans le sein de la terre..... de cette terre qui couvre leurs cendres réunies..... Hélas! Blanche, ce n'est plus eux qu'il faut plaindre; leurs douleurs sont passées, et sans doute ils en ont reçu la récompense : les malheureux sont ceux qui restent pour pleurer et se repentir.... O ma Blanche! vous l'avez soutenue dans ses épreuves; vous l'avez beaucoup aimée dans ces momens terribles où elle luttoit encore contre l'oppression et la mort; vous avez adouci ses douleurs : ah! que cette idée vous rend respectable et chère au cœur de votre Albert! non jamais, jamais il n'oubliera que vous avez consolé sa sœur!

Je ne suis pas encore en état de vous voir, Blanche; je suis trop accablé, trop abattu par le coup qui m'a frappé..... Le jour, la nuit, j'ai continuellement devant les yeux l'image de ma sœur expirante, pressant ma main de sa main défaillante, cherchant encore à me voir; j'entends ses derniers adieux, qui furent une bénédiction... ; j'entends sa dernière prière..... *Que le souvenir d'Ernest soit uni au mien dans ton cœur.* Oui, je respecterai tes volontés, ô ma sœur! et le souvenir de l'homme qui te fut si cher sera aussi sacré pour moi que le tien.

Blanche, puisque vous consentez à n'exister que pour moi, à me consacrer votre vie, j'aurai encore des jours heureux sur la terre; mais, pour oser y penser, je suis encore trop près de ceux de la douleur.

LETTRE CXII.

Adolphe à Blanche.

Woldemar, 29 novembre.

ALBERT se prépare à partir, Mademoiselle; il va chercher auprès de vous des consolations dont il a tant de besoin, et que seule vous pouvez lui donner; pour moi, je vais conduire M. Grandson chez lui: chargé d'années et d'afflictions, ce vieillard n'a plus personne pour le secourir: hélas! il y en avoit une qui eût pris ce soin avec une piété filiale; mais elle est descendue dans la tombe avant lui.

Dès que je l'aurai remis dans sa maison, je me retirerai dans l'asile le plus solitaire des montagnes de Suisse, et il ne me restera pas même avec qui pleurer.

Adieu, Mademoiselle; ne vous informez point de ma destinée, je veux l'envelopper dans une profonde obscurité: tous les liens qui m'attachoient au monde sont rompus; j'ai perdu mon ami, et mon cœur brisé ne peut plus rien aimer.

Je ne reverrai plus madame de Woldemar: je ne pourrois que la maudire, et je ne le dois point: elle est mère, elle a tué son fils, elle doit être assez punie.

CONCLUSION.

LE farouche Adolphe, fidèle à ses projets, se retira dans la partie des Alpes la plus solitaire; sa mère

mourut sans l'avoir pu découvrir, et mourut malheureuse de savoir qu'elle avoit un fils qui n'étoit pas là pour lui fermer les yeux.

Albert, seul rejeton de la famille de Woldemar, hérita du titre et de la terre de ce nom; il trouva dans Blanche de Geysa l'épouse la plus aimable et la plus tendre; il s'étonnoit de ne plus remarquer en elle ni la coquetterie, ni la légèreté qu'on lui reprochoit jadis, et ne put s'empêcher de reconnoître dans cette différence les salutaires effets du malheur : mais si le souvenir de la mort d'Amélie avoit servi à tempérer l'excessive gaîté de Blanche, il jetoit aussi sur le bonheur d'Albert cette tristesse nécessaire pour que son sort ne fût pas trop au-dessus de celui des autres hommes.

Madame de Woldemar passa ses jours dans la plus haute dévotion, et ne quitta plus le couvent où elle s'étoit retirée; elle désira que les enfans d'Albert portassent le nom d'Ernest et d'Amélie; mais elle refusa constamment de les voir jusqu'au moment de sa mort : alors seulement elle les appela auprès d'elle, leur légua tout son bien, demanda à leur innocence des prières pour le salut de son ame, et expira poursuivie par l'image de son fils, et doutant de la miséricorde divine.

Albert et Blanche élevèrent l'enfant d'Amélie avec les leurs : les soins et les caresses qu'ils lui prodiguoient lui auroient fait oublier qu'il étoit orphelin, si Albert n'eût trouvé un douloureux plaisir à lui rappeler sans cesse sa mère, et à en graver le souvenir sacré dans son ame pure et sensible. Toutes les ins-

ces de M. Grandson ne purent engager Albert à
le précieux dépôt que sa sœur lui avoit
nis; mais, pour adoucir les regrets de ce respecta-
ırd, et en reconnoissance de l'amour pa-
ı il avoit eu pour Amélie, tous les deux ans
ec Blanche passer quelques mois en Suisse,
dans les bras de ce vénérable ami d'Amélie
ı'elle avoit laissé, et la seule image qui restât

FIN D'AMÉLIE MANSFIELD.

TABLE.

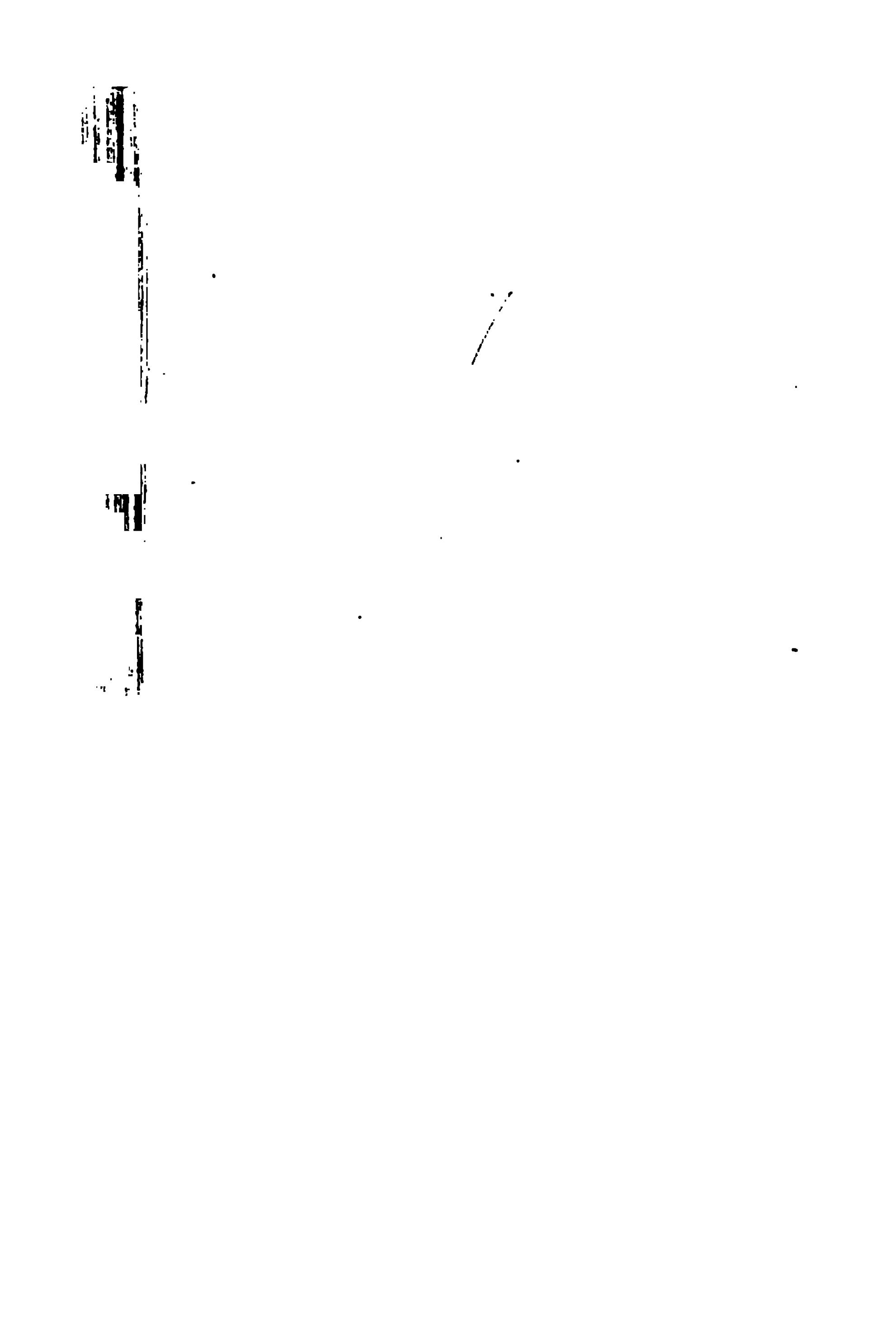
LETTRE PREMIÈRE. *Amélie Mansfield à Albert de Lunebourg, son frère.* Page 3
LETTRE II. *Albert de Lunebourg à Amélie Mansfield, sa sœur.* 7
LETTRE III. *Amélie Mansfield à M. Grandson.* 8
LETTRE IV. *Amélie Mansfield à M. Grandson. — Histoire d'Amélie.* 10
LETTRE V. *M. Grandson à Amélie.* 50
LETTRE VI. *Amélie à Albert.* 51
LETTRE VII. *Amélie à Albert.* 54
LETTRE VIII. *Amélie à Albert.* 59
LETTRE IX. *Amélie à Albert.* 60
LETTRE X. *Amélie à Albert.* 63
LETTRE XI. *Amélie à Albert.* 66
LETTRE XII. *Amélie à Albert.* 72
LETTRE XIII. *Amélie à Albert.* 74
LETTRE XIV. *Albert à Amélie.* 74
LETTRE XV. *Albert à Amélie.* 77
LETTRE XVI. *Amélie à Albert.* 79
LETTRE XVII. *Amélie à Albert.* 83
LETTRE XVIII. *Albert à Amélie.* 85
LETTRE XIX. *Blanche de Geysa à Amélie.* 87
LETTRE XX. *Amélie à Blanche.* 90
LETTRE XXI. *Amélie à Albert.* 94
LETTRE XXII. *Amélie à Albert.* 96
LETTRE XXIII. *Albert à Amélie.* 100
LETTRE XXIV. *Amélie à Albert.* 105
LETTRE XXV. *Ernest de Woldemar à Adolphe de Reinsberg.* 115

Lettre XXVI. *Ernest à Adolphe.* Page 117
Lettre XXVII. *Adolphe de Reinsberg à Ernest de Woldemar.* 128
Lettre XXVIII. *Amélie à Albert.* 131
Lettre XXIX. *Amélie à Albert.* 134
Lettre XXX. *Amélie à Albert.* 136
Lettre XXXI. *Ernest à Adolphe.* 140
Lettre XXXII. *Ernest à Adolphe.* 143
Lettre XXXIII. *Ernest à Adolphe.* 147
Lettre XXXIV. *Albert à Amélie.* 150
Lettre XXXV. *Adolphe à Ernest.* 154
Lettre XXXVI. *Amélie à Albert.* 156
Lettre XXXVII. *Ernest à Adolphe.* 157
Lettre XXXVIII. *Ernest à Adolphe.* 177
Lettre XXXIX. *Albert à Amélie.* 179
Lettre XL. *Amélie à Albert.* 184
Lettre XLI. *Ernest à Adolphe.* 187
Lettre XLII. *Amélie à Albert.* 196
Lettre XLIII. *Amélie à Albert.* 203
Lettre XLIV. *Ernest à Adolphe.* 205
Lettre XLV. *Amélie à Albert.* 212
Lettre XLVI. *Amélie à Albert.* 215
Lettre XLVII. *Ernest à Adolphe.* 217
Lettre XLVIII. *Amélie à Albert.* 219
Lettre XLIX. *Ernest à Adolphe.* 221
Lettre L. *Ernest à Adolphe.* 225
Lettre LI. *Adolphe à Ernest.* 229
Lettre LII. *La baronne de Woldemar à Ernest.* 231
Lettre LIII. *Amélie à Albert.* 232
Billet. *Ernest à Amélie.* 234
Billet. *Ernest à Amélie.* 235
Billet. *Ernest à Amélie.* 235
Lettre LIV. *Ernest à Adolphe.* 236

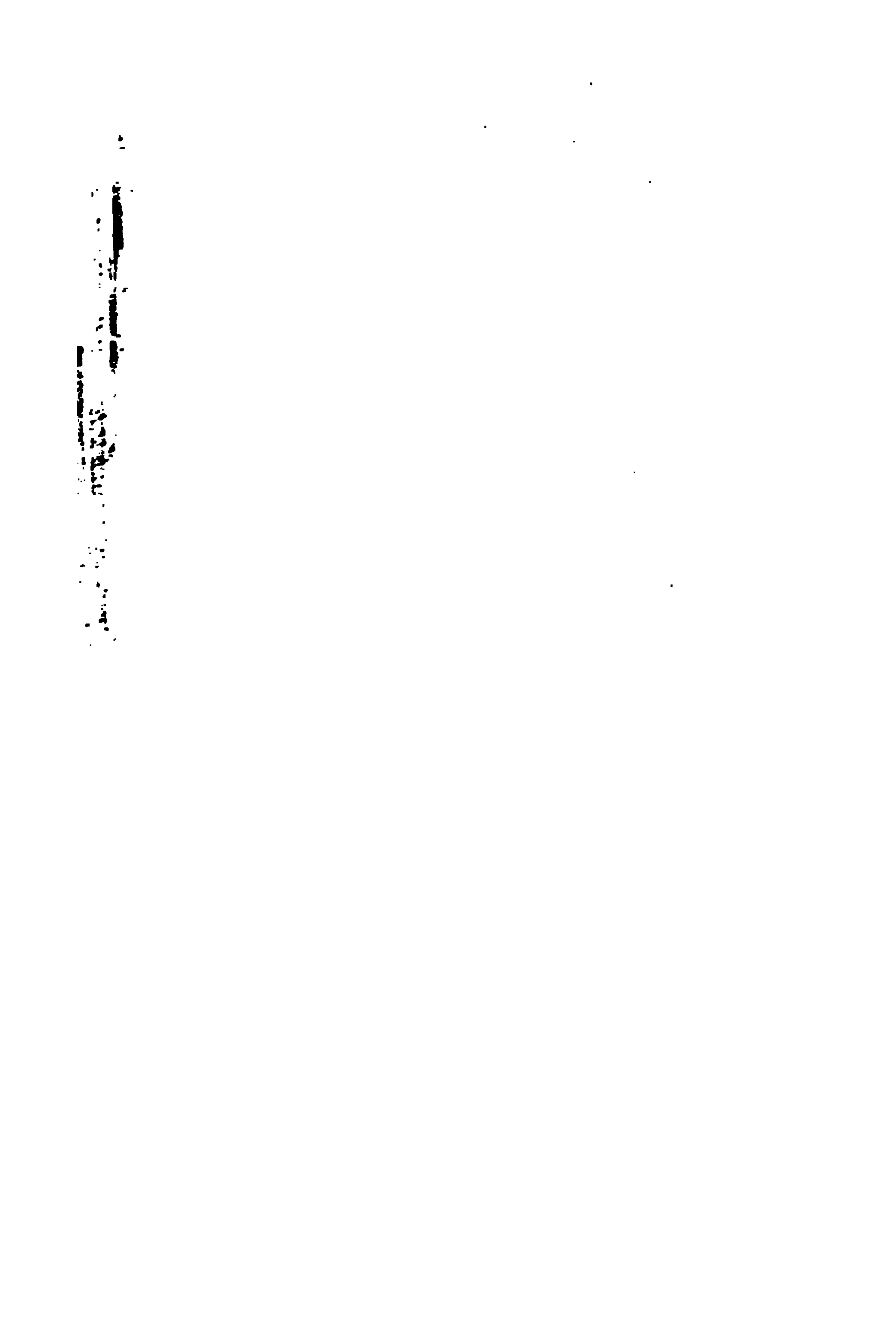
E LV. *Amélie à Albert.* Page 253
E LVI. *Ernest à Adolphe.* 253
E LVII. *Ernest à Amélie.* 261
E LVIII. *Amélie à Ernest.* 262
E LIX. *Ernest à Adolphe.* 265
E LX. *Ernest à Amélie.* 267
E LXI. *Amélie à Ernest.* 269
E LXII. *Ernest à Amélie.* 270
E LXIII. *Ernest à Amélie.* 272
E LXIV. *Ernest à Amélie.* 274
E LXV. *Amélie à Ernest.* 275
RE LXVI. *Albert à Amélie.* 278
E LXVII. *Amélie à Ernest.* 281
E LXVIII. *Adolphe à Ernest.* 282
E LXIX. *Ernest à Amélie.* 285
RE LXX. *Ernest à Adolphe.* 288
RE LXXI. *Amélie à Ernest.* 296
RE LXXII. *Ernest à Adolphe.* 301
RE LXXIII. *Ernest à Amélie.* 316
RE LXXIV. *Ernest à Adolphe.* 318
RE LXXV. *Ernest à Adolphe.* 319
RE LXXVI. *Amélie à Ernest.* 332
RE LXXVII. *Amélie à Ernest.* 335
RE LXXVIII. *Adolphe de Reinsberg à ma-me de Simmeren.* 338
RE LXXIX. *Amélie à Ernest.* 342
RE LXXX. *Albert à Blanche.* 345
RE LXXXI. *Blanche à Albert.* 347
RE LXXXII. *Amélie à M. Grandson.* 349
RE LXXXIII. *Adolphe à Blanche.* 350
RE LXXXIV. *Ernest à Adolphe.* 352
RE LXXXV. *Madame de Woldemar à Adol-ie.* 358

Lettre LXXXVI. *Adolphe à madame de Woldemar.* Page 361
Lettre LXXXVII. *Adolphe à Ernest.* 365
Lettre LXXXVIII. *Ernest à Amélie.* 370
Lettre LXXXIX. *Ernest à Amélie.* 374
Lettre XC. *Madame de Woldemar à Adolphe.* 379
Lettre XCI. *Adolphe à madame de Woldemar.* 380
Journal d'Amélie. 381
Lettre XCII. *Ernest à Adolphe.* 393
Lettre XCIII. *M. Grandson à Albert.* 395
Lettre XCIV. *Albert à Blanche.* 397
Lettre XCV. *Adolphe à Ernest.* 399
Lettre XCVI *Adolphe à Albert.* 400
Lettre XCVII. *Adolphe à Albert.* 406
Continuation du journal d'Amélie. 407
Lettre XCVIII. *Ernest à Adolphe.* 419
Lettre XCIX. *Blanche à Albert.* 422
Lettre C. *Blanche à Albert.* 423
Lettre CI. *Blanche à Albert.* 439
Lettre CII. *Blanche à Albert.* 449
Lettre CIII. *Blanche à Albert.* 452
Lettre CIV. *Madame de Woldemar à Adolphe.* 473
Lettre CV. *Albert à Blanche.* 475
Lettre CVI. *Adolphe à madame de Woldemar.* 479
Lettre CVII. *Albert à Blanche.* 484
Lettre CVIII. *Adolphe à Blanche.* 488
Lettre CIX. *Adolphe à Blanche.* 494
Lettre CX. *Adolphe à Blanche.* 495
Lettre CXI. *Albert à Blanche.* 500
Lettre CXII. *Adolphe à Blanche.* 502
Conclusion. 502

FIN DU TOME TROISIÈME.







[redacted]